



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

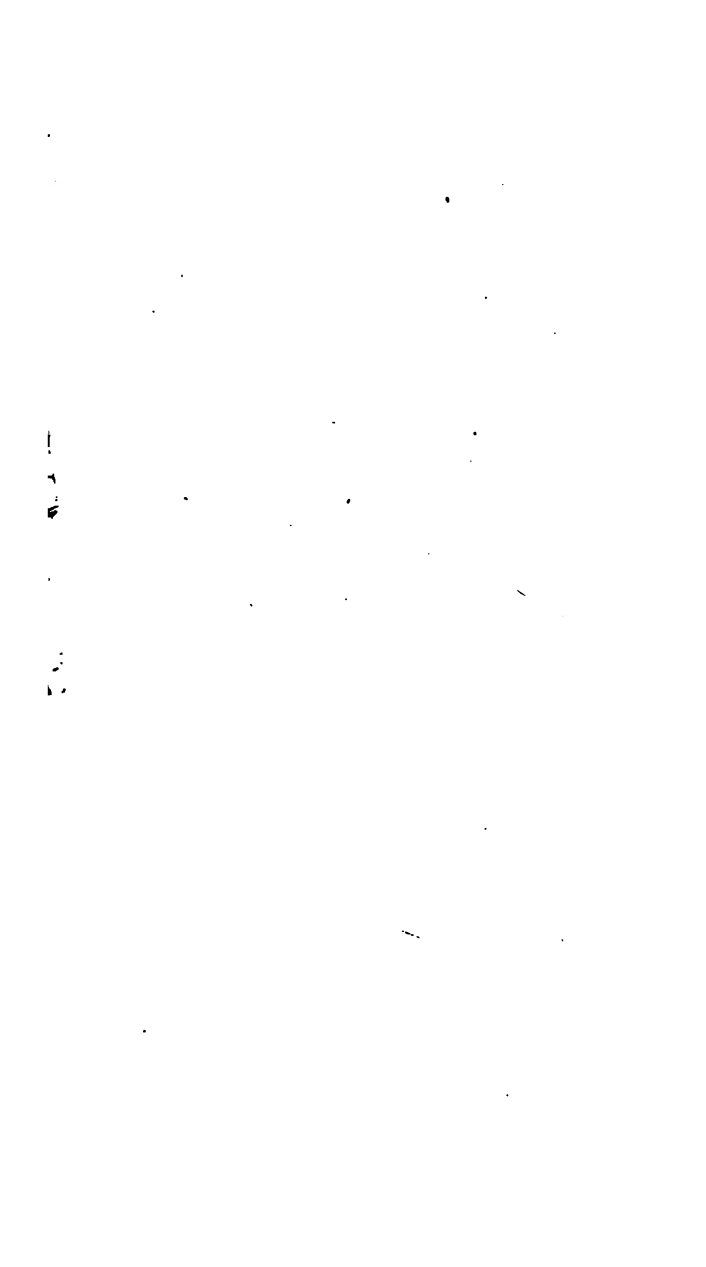
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









L'ANNÉE  
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue &  
à côté de la Comédie Française, au  
Parnasse.

---

M. DCC. LXXI.

PQ

2

.A6

1771

v.7-8

Ref.-Stachs  
Gottschalk  
10.8.54  
89303  
2v. un 1

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE I.

*Théâtre Espagnol , quatre volumes in-12  
de plus de 500 pages chacun ; à Pa-  
ris chez de Hansy le jeune Libraire rue  
S. Jacques.*

**R**IEN de plus utile, Monsieur, que les traductions des ouvrages étrangers, sur-tout des ouvrages de Théâtre. L'esprit humain s'aggrandit en sortant du cercle étroit tracé autour de lui par l'éducation & les préjugés. Un homme qui n'a jamais vu d'autre pays que celui de sa naissance, s'il vient à voyager, est frappé de tout ce qui se présente à ses yeux ; de nouveaux objets font naître en lui de nouvelles idées & de

ANN. 1771. Tome VII. Aij

#### 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nouveaux sentimens , & , s'il est capable de réflexion , son ame se multiplie , pour ainsi dire , & s'enrichit de tout ce qu'il rencontre d'excellent chez les peuples qu'il ne connoissoit pas. Les traductions sont des espèces de voyages que l'on nous fait faire dans les différentes contrées du monde Littéraire. Le Père *Brumoy* , par ses versions & ses extraits d'*Euripide* & d'autres Poètes d'Athènes , M. *Dupuy* , par la traduction de *Sophocle* , M. de *Pompignan* , par celle d'*Eschyle* , ont donné à ceux qui ne sont pas en état de consulter les sources , une idée des productions des Grecs dans l'art dramatique. M. de *la Place* nous a fait admirer le génie des Anglois dans le même art , malgré les indécences monstrueuses qui défigurent la plûpart de leurs Tragédies. Le Théâtre Espagnol , déjà connu par nous , ne l'étoit pas assez. M. *Linguet* , vire aujourd'hui à plus de profon-  
cette mine de richesses dramatique  
dédie sa traduction à l'Académie I  
gnole , en observant que cet hom  
de la part d'un François peut être  
gardé comme un tribut de res



sance. En effet , au commencement du dernier siècle , la Langue Espagnole étoit aussi à la mode en France que le sont de nos jours l'Anglois & l'Italien ; il étoit presque honteux à un homme de Lettres de l'ignorer , & nos Romanciers , ainsi que nos auteurs scéniques , ont long - temps puisé chez les Ecrivains de cette Nation la plûpart des beautés qu'on admiroit dans leurs ouvrages. L'étude des Anciens & de nos voisins nous a fait surpasser nos maîtres ; ce ne doit pas être un motif d'oublier les obligations que nous leur avons , & nous n'en devons pas être moins curieux de connoître plus particulièrement une Littérature qui a été autre fois utile à la nôtre.

Les quatre volumes que je vous annonce contiennent la traduction de quinze Comédies & de quelques Inter-mèdes. Il faut prendre garde qu'en Espagne le nom de *Comédie* se prend indifféremment pour le titre générique de toutes les pièces de Théâtre , & répond assez à celui de *Drame* parmi nous ; car la plûpart de ces pièces n'ont presque rien de comique ; elles sont

### L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ins le genre noble & sérieux ; elles ne  
e ressemblent pas non plus à ce que  
ous appellons *Comédies Larmoyantes*.  
Leur principal mérite consiste dans des  
intrigues fort compliquées & dans les  
situations les plus embarrassantes ;  
au lieu d'être divisées en Actes ,  
elles le sont en trois *Journées* ; en sorte  
que la durée de l'action est de trois  
jours au lieu d'être de vingt - quatre  
heures. Je ne sçais si cette division  
n'est pas au moins aussi raisonnable  
que la nôtre. L'esprit n'a pas de peine  
à saisir une action qui s'accomplit dans  
cet intervalle de temps ; & l'on ne voit  
pas sans cesse les auteurs dans une con-  
trainte puérile pour rassembler dan  
l'espace d'un jour un tas d'événemer  
qui très souvent ne pourroient se succ  
der dans l'espace de trois mois. Si  
division des Espagnols étoit reçue p  
mi nous , comme elle a quelque ch  
de moins gênant , il feroit juste qu  
exigeât l'exécution de la règle avec  
de rigueur , & il se trouveroit à l  
que nos pièces de Théâtre y gagner  
du côté de la vraisemblance ; m  
Espagnols étendent autant que n

bornes qu'ils se prescrivent ; toute la différence est qu'ils en avertissent. Il n'est pas rare qu'il se passe douze ou quinze jours & même davantage entre chacune des *Journées* de leurs pièces.

M. *Linguet* a traduit trois Comédies de *Lopez de Vega*. La première est intitulée *La Constance à l'Epreuve*. Vous avez vû , Monsieur , dans plusieurs Romans modernes , de jeunes personnes descendre à l'état de femmes de chambre pour gagner sous ce déguisement les bonnes grâces des pères ou des mères de leurs amans. La situation la plus remarquable de cette Comédie est à peu près la même. Dom *Fernand* chasse de sa maison Dom *Juan* son fils parce qu'il a quitté l'état Ecclésiastique & un bénéfice considérable pour prendre l'uniforme d'un Militaire ; ce père irrité est dans la disposition de donner tout son bien à des étrangers. Dona *Hélène* , maîtresse de Dom *Juan* , prend les habits d'une esclave , se présente en cette qualité au père de son amant , & parvient bientôt à captiver toute sa bienveillance. Cependant au bout d'un mois Dom *Juan* revient à la ville , &

la colère de son père est déjà bien adoucie ; il en fait confidence à sa prétendue esclave , & la charge elle-même de veiller à ce qu'il ne manque rien à son fils. Cette Scène est de la plus grande beauté. » Un de mes voisins , » dit ce père tendre , l'a reçu chez lui , » à mon grand déplaisir ; il est trop près » de moi ; la tendresse que j'ai pour lui » ne me laisse point de repos. Je l'aime » avec passion , ma chère enfant , quoi- » que j'affecte en apparence le ressentiment le plus inflexible ; mais j'ai des » raisons pour ne pas me trahir , & vous » êtes la première à qui j'aie fait part de » cet important secret.

*D O N A H É L É N A .*

Je ne suis pas indigne de votre confiance , Monsieur.

*D O M F E R N A N D .*

On m'a dit qu'il étoit malade , languissant. Sçavez-vous ce que vous avez à faire ? Il faut que vous le voyiez & que vous fassiez semblant d'y aller & de l'assister à mon insçu. Parlez beau-

coup de mon inflexibilité , & ayez soin qu'il ne manque de rien , de façon pourtant que vous paroissiez prendre tout sur vous. Si tu l'avois vu , ma belle enfant , tu avouerois qu'il mérite bien l'attachement que j'ai pour lui. Ce n'est point parce que je suis son père ; mais , dans tout Séville , il n'y a pas un garçon bâti comme lui. Fais lui passer du linge , & remets lui en cachette ces cinquante écus-là. Il est dans la misère , & j'en souffre plus que lui. Tu m'entends bien ?

D O N A. H É L É N A.

A merveille , & je vous admire en même temps. Cette bonne œuvre ne fera pas perdue. Vous aurez quelque jour la consolation de le revoir digne de vos bontés.

D O M F E R N A N D.

Si , quand tu auras fait connoissance avec lui , tu pouvois le détourner peu à peu de ce malheureux mariage , & le ramener à se laisser ordonner Prêtre , je te ferois ta fortune.

A v



D O N A H É L É N A .

Ah ! Monsieur , croyez - vous que mes conseils fassent jamais ce que n'ont pu faire vos ordres & vos menaces ? Mais je vous promets d'y travailler.  
 Cette Scène en amène une autre très - intéressante où Dom Juan reconnoît sa généreuse amante dans l'esclave de son père.

D O M J U A N , *en se jettant à ses genoux.*

Oui , c'est-elle , c'est elle - même. Que je ne perde pas une seule de ces larmes précieuses qui assurent mon bonheur. Ah ! Madame ! qu'avez-vous fait ? Où êtes-vous ? Par quel étrange événement... Vous ici ! vous dans cet équipage !.....

D O N A H É L É N A .

Oui , Dom Juan , oui , c'est moi-même. Et quel autre que moi auroit osé former le projet que j'ai exécuté ? Pour vous rendre le cœur de votre père , je me suis faite son esclave : pour

vous établir dans vos droits, j'ai renoncé à tous les miens; je n'y ai point de regret si vous sentez le prix de ce sacrifice, & si vous m'en donnez la seule récompense dont je sois jalouse. La Pièce finit par le mariage des deux amans.

Il y a dans les autres Pièces de *Lopez de Vega* des scènes non moins singulières. Par exemple, dans celle qui est intitulée *Les Vapeurs*, un amant se bat pour sa maîtresse en sa présence, & après avoir tué son rival, se réfugie avec elle dans une maison où il croit être poursuivi par les Alguazils. Le maître de la maison les fait tous deux déguiser en esclaves. Les Alguazils venoient exécuter les meubles, & prennent les deux esclaves prétendus pour sûreté du paiement qu'ils exigent.

Mais aucun Poëte Espagnol n'a reçu de la nature une imagination aussi féconde que *Calderon* pour ces sortes de combinaisons merveilleuses, de méprises plaisantes, de situations critiques. Dans une de ses pièces la simple idée d'une cloison pratiquée entre deux chambres produit les scènes les plus

étonnantes. La jeune *Célia* fait cacher son amant qui a tué un homme en duel. Un moment après le frère de *Célia* qui soupçonne qu'elle a quelque intrigue amoureuse , fait déménager l'appartement & emmène sa sœur avec lui. Jugez de l'étonnement du prisonnier quand il veut revoir sa maîtresse & qu'il trouve la chambre vuide. Ce n'est pas tout ; le hasard amène dans cette maison le père de l'homme qu'il a tué , & , tandis qu'il est encore derrière la cloison , ce malheureux père loue l'appartement & vient l'occuper à l'instant. Cette pièce a une infinité d'autres scènes semblables. Vers la fin , le père de celui qui a été tué en duel donne sa parole d'honneur à un homme masqué , qu'il rencontre chez lui de le protéger s'il se découvre ; il se trouve que c'est l'assassin de son fils.

Dans la Comédie intitulée *La Journée Difficile* , Dom *César* , amant de *Porcia* , aide sans le sçavoir un autre amant à l'enlever. Ce Dom *César* prend la nuit cette même *Porcia* pour une de ses amies , & la ramène par une autre porte dans sa propre chambre où son

frère est ensuite bien étonné de la revoir , lui qui croyoit qu'elle étoit enlevée.

Il y a toute apparence que la Comédie qui a pour titre *On ne badine point avec l'Amour* , a donné à Molière l'idée de ses *Femmes Sçavantes*. La copie , comme le remarque le Traducteur , est bien au dessus de l'original. Cependant il y a des scènes qu'on regrette de ne pas voir transportées dans l'imitation , & ceux qui liront la Pièce Espagnole ne pourront s'empêcher de convenir qu'il y a dans cette dernière plus d'intrigue & d'intérêt.

La Pièce du *Viol Puni* , qui est aussi de *Calderon* , offre d'excellens caractères , de très-belles leçons & une scène vraiment tragique. A ces différens mérites elle réunit celui de la simplicité qui m'a paru assez rare dans les Drames des écrivains de cette Nation. Des troupes viennent loger dans un village. Un Capitaine a choisi la maison de *Pédro Crespo* , riche laboureur , qui pour mettre sa fille & sa cousine en sûreté les a fait cacher dans un corps de logis écarté. Le Capitaine se sert d'une

#### 24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ruse pour pénétrer dans leur asyle ; il feint de punir un soldat qui s'enfuit dans l'endroit où elles sont retirées , & il y entre en le poursuivant. Cette aventure cause une querelle entre le Capitaine & Juan fils de Crespo. Sur ces entrefaites arrive Don Lope , l'Officier Général , qui se fait rendre compte de tout , & qui, pour finir la querelle , envoie le Capitaine chercher un autre logement , & reste lui-même dans la maison du laboureur.

C R E S P O.

Je vous suis très-obligé , Monsieur ; vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

D O M L O P E.

Comment , te perdre ?

C R E S P O.

En tuant un homme qui m'insultoit.

D O M L O P E.

Scais - tu , morbleu , qu'il est Capitaine ?



C R E S P O.

Oui , morbleu ; mais fût - il Général, s'il m'insulte, je le tue.

D O M L O P E.

Vive Dieu , quiconque arrachera seulement un cheveu au dernier de mes Soldats , je le fais pendre sans pitié.

C R E S P O.

Eh bien , quiconque s'avisera de me faire seulement l'ombre d'une insulte , vive Dieu , je le pends moi-même sans balancer.

D O M L O P E.

Tu ne sçais donc pas que tu es obligé de tout souffrir ?

C R E S P O.

Qu'on me prenne mon bien , je ne dirai mot ; mais qu'on ne touche pas à mon honneur. Je dois sacrifier pour le Roi mon bien & ma vie , mais l'honneur , non.

D O M L O P E.

Corbleu ! Il me semble que tu as raison.

C R E S P O.

Oui , corbleu ! j'ai toujours raison , moi.

D O M L O P E.

Je suis rendu ; j'ai besoin de laisser reposer cette maudite jambe que le Diable m'a donnée , je crois.

C R E S P O.

Qui vous dit que non ? Le Diable m'a donné un lit , à moi , vous êtes le maître de vous en servir.

D O M L O P E.

Et te l'a-t-il donné tout fait , ce lit ?

C R E S P O.

Oui.

D O M L O P E.

Ventrebleu , je m'en vais le défaire car je suis tout fatigué.

**C R E S P O.**

Reposez-vous , ventrebleu.

**D O M L O P E , à part.**

Ce païsan-ci est têtû ; il jure presque aussi fort que moi.

Le lendemain *Crespo* paroît plus poli avec *Dom Lope* ; il fait difficulté de s'asseoir devant lui.

**D O M L O P E.**

Asséois-toi , te dis je.

**C R E S P O.**

Puisque vous le permettez , je m'asseois.

**D O M L O P E.**

Tu ne sçais pas ce que j'ai pensé ? J'ai cru qu'hier la colère t'avois mis hors de toi.

**C R E S P O.**

Jamais rien ne me met hors de moi.

**D O M L O P E.**

Cependant hier tu t'es assis devant

**18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

moi sans que je te le disse , & à la meilleure place encore. •

**C R E S P O.**

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas ; tout à l'heure vous me le disiez , & je ne le voulois pas ; je suis toujours poli avec ceux qui le sont.

**D O M L O R E.**

Hier tu étois tout brutal , tu jurois ; tu faisois un bruit affreux ; aujourd'hui je te trouve plus posé , plus sage , plus rassé.

**C R E S P O.**

Monsieur , je réponds toujours sur le ton dont on me parle ; vous étiez hier de mauvaise humeur , il falloit bien que je le fusse aussi ; c'est-là mon système : jurer avec celui qui jure , prier avec celui qui prie ; je suis toujours de moitié dans tout ce qu'on fait ; cela va au point que je n'ai pas dormi de la nuit à cause de votre jambe ; je devois aussi avoir mal à une des mien-

nes ; mais ne sçachant si c'étoit la gauche ou la droite , je me suis trouvé le matin avoir grand mal à toutes les deux : dites - moi bien vite laquelle , afin que j'en aye une au moins dont je ne souffre pas.

Pendant la nuit le Capitaine fait donner une sérénade à la fille de *Crespo* ; Dom *Lope* & *Crespo* lui-même tombent l'épée à la main sur les acteurs de la sérénade, & Dom *Lope*, reconnoissant le Capitaine , lui ordonne de partir le jour même avec sa Compagnie ; mais il reste secrètement dans le village , enlève la fille du laboureur & fait lier son père à un arbre pour qu'il ne puisse pas la défendre. *Juan* qui avoit pris le parti des armes , entend des malheureux qui gémissent en demandant du secours ; le jour commence à paroître ; il trouve sa sœur & son père liés à un chêne ; il les délivre ; il court se venger du Capitaine , & le laisse blessé sur la place. On apprend à *Crespo* qu'il vient d'être nommé *Alcalde* ou chef de la justice du lieu ; il se sert de son pouvoir pour faire arrêter le Capitaine. Il y a ici une Scène admirable où il lui propose d'épouser sa fille.



## C R E S P O.

Comme Magistrat, je me suis servi de mon autorité pour vous forcer à m'écouter. A présent je ne suis plus qu'un simple particulier (*il pose sa baguette, qui est la marque de distinction des Alcaldes*) Je ne veux que vous confier mes chagrins. Nous sommes seuls, Dom *Alvare*. Il est temps de rompre le silence & de vous ouvrir mon cœur. Je suis honnête homme. Excepté peut-être la noblesse, Dieu m'est témoin qu'il ne me reste au monde rien à désirer. Je me suis toujours vu respecté de mes égaux & estimé de mes supérieurs. J'ai du bien suffisamment. Il n'y a pas de laboureur plus riche dans toute la contrée. Ma fille a reçu une éducation vertueuse & sage; elle ne la démentira point, si du moins elle ressemble à sa mère. Enfin mes richesses ne m'attirent point d'envieux. Ma modération n'est point suspecte. Il faut bien que ce peu de vertu dont on me loue soit solide, puisque personne n'en doute, quoique je vive dans un fort petit endroit, où l'on n'aime rien tant que

de chercher aux autres des défauts & de les faire remarquer. Que ma fille soit belle , on peut en juger par les excès où votre passion vous a porté , quelque tristes qu'ils soient d'ailleurs pour moi. Malgré la grandeur de l'outrage que vous m'avez fait , je desiré moi-même de l'ensevelir dans l'oubli. Vous sçavez qu'il n'y a pour cela qu'un moyen. Il me sera avantageux , & ne sçauroit , je pense , vous devenir funeste. Prenez tout mon bien ; je ne m'en réserve pas un sou pour mon fils ni pour moi. Je le forcerai de venir se mettre à vos pieds pour vous demander pardon de la blessure qu'il vous a faite , & du reste nous vivrons comme nous pourrons , dussions-nous mendier notre pain , dussions-nous nous vendre nous-mêmes pour augmenter encore la dot que je vous offre ; mais rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté. Le vôtre n'en souffrira pas. Si vos enfans se trouvent mes petits-fils , croyez-moi , la noblesse de votre sang purifiera chez eux la roture du mien. Enfin ayez pitié de mes cheveux gris. (*il se met à genoux.* J'embrasse vos genoux , laissez-

## 22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

vous toucher par les larmes dont je vous arrose. Je vous demande l'honneur que vous m'avez fait perdre. A nous deux on auroit peine peut-être à croire que je sois l'offensé. Mais n'importe, rien ne me coûte en ce moment. J'aurois pu, songez-y bien, me faire justice à moi-même de l'outrage dont vous avez chargé ma vieillesse. Cependant j'aime mieux n'en devoir qu'à vous la réparation.

## LE CAPITAINE.

C'en est trop, vieux babillard, tu es bien heureux que ta fille soit belle, mais quoi je pourrois bien me venger à ta dépens de l'insolence de ton fils. Va, si tu veux rétablir ton honneur l'épée à la main, je ne te crains pas : si tu veux me faire un procès, je te crains encore moins : tu n'as point de pouvoir sur mes pareils.

## C R E S P O.

Quoi ! mes plaintes ne vous touchent point !

**A N N É E 1771.**

**29**

**LE CAPITAINE.**

Les larmes des vieillards , des femmes & des enfans sont sans conséquence.

**C R E S P O.**

Mon désespoir ne vous arrachera pas un mot propre à ma consolation !

**LE CAPITAINE.**

Ta consolation ! T'en faut-il d'autre que la bonté que j'ai de ne pas t'ôter la vie ?

**C R E S P O.**

Voyez que je suis à vos pieds , que je vous demande l'honneur.

**LE CAPITAINE,**

Quel tourment !

**C R E S P O.**

Songez que je suis aujourd'hui l'Alcalde du pais.

**LE CAPITAINE.**

Que m'importe ? Le Conseil de guerre saura bien me tirer d'ici.

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

C R E S P O.

C'est là votre dernière résolution.

L E C A P I T A I N E.

Oui , vieux bavard.

Alors *Crespo* reprend sa baguette , appelle les Officiers de la Justice & leur ordonne de le mettre en prison. Il fait en même - temps arrêter son fils. *Dom Lope* réclame le Capitaine , prétend qu'il a seul le droit de le juger , & sur le refus de *Crespo* se prépare à faire briser les portes de la prison. Le Roi arrive : » Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce ainsi » qu'on se prépare à me recevoir ?

D O M L O P E.

Cela vient , Sire , de l'insolence d'un païsan ; & si Votre Majesté étoit arrivée un peu plus tard , elle auroit trouvé le village tout en feu.

L E R O I.

Qu'est - il donc arrivé ?

D O M L O P E.

Un Alcalde a arrêté un Capitaine ,

**A N N É E 1771. 25**

&, quand je l'ai demandé, il a refusé de le rendre.

**L E R O I.**

Qui est cet Alcalde ?

**C R E S P O.**

Moi.

**L E R O I.**

Quelle raison avez-vous ?

**C R E S P O**, *en lui montrant des papiers.*

Ce procès où il est bien prouvé que cet Officier a enlevé une fille, qu'il l'a violée, qu'il a refusé de l'épouser malgré les larmes de son père.

**D O M L O P E.**

Ce père est l'Alcalde lui-même.

**C R E S P O.**

Qu'importe ? Si un Etranger m'étoit venu demander justice, je la lui aurois rendue. Ne puis-je pas faire pour ma fille ce que j'aurois fait pour d'autres ? J'ai fait arrêter impitoyablement mon propre fils. Pouvois-je

**AN. 1771. Tome VII. B**

26. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

refuser d'écouter ma fille? Qu'on fasse  
reviser le procès; qu'on voye si j'ai  
suborné les témoins, & qu'on me pu-  
nisse, si je le mérite.

*L E R O I.*

Le procès est bien instruit; mais  
vous n'avez pas le droit de faire exé-  
cuter la sentence. Il y a d'autres Tri-  
bunaux qui doivent en connoître; ils  
sont équitables; renvoyez-y le prison-  
nier.

*C R E S P O.*

Cela seroit difficile, Sire. Il n'y a  
ici qu'un Tribunal; toutes ses sen-  
tences s'exécutent d'abord, & la mien-  
ne l'est déjà.

*L E R O I.*

Que dites-vous?

*C R E S P O.*

Si vous ne me croyez pas, tournez  
ici les yeux. (*On voit le Capitaine  
assis, mais étranglé.*)

**L E R O I.**

Comment ! vous avez été assez hardi pour cela ?

**C R E S P O.**

Vous avez trouvé la sentence juste ; je ne suis donc pas coupable.

**L E R O I.**

Je ne sçavois pas qu'elle fût exécutée.

**C R E S P O.**

Sire , toute votre Justice n'est qu'un seul corps ; mais elle a plusieurs mains. Qu'importe laquelle de ces mains fait souffrir la mort à un homme qui l'a méritée ?

**L E R O I.**

Mais, au moins, puisqu'il étoit Officier & Gentilhomme , il falloit lui faire couper la tête.

**C R E S P O.**

Sire, les Gentilhommes de ce païs-ci ne donnent pas d'exercice au bour-



reau , au moyen de quoi il n'a jamais appris à couper des têtes. Au reste ceci est l'affaire du mort ; & jusqu'à ce qu'il revienne s'en plaindre lui-même , je ne vois pas que personne doive s'y intéresser.

L E R O I.

Dom *Lope* , il n'y a point de remède ; le coupable méritoit la mort , & la forme n'est rien , quand le fonds est juste. Allons , que les Soldats marchent & qu'il n'en reste pas un seul ici. Pour vous , *Crespo* , je vous fais Alcalde perpétuel de ce lieu.

L'auteur Espagnol qui me paroît avoir le genre de comique le plus ressemblant au nôtre , est Don *Augustin Moreto*. M. *Linguet* en a traduit trois Pièces dans lesquelles il y a des Scènes extrêmement plaisantes. Ses ruses de valets sur tout approchent beaucoup de friponneries des valets de notre ancien Théâtre , & nous n'avons peut-être pas dans aucune de nos Pièces de tours aussi bien combinés & aussi adroitement exécutés que ceux d'un valet nommé *Torregio* dans la Comédie intitulée *L*

*Chose Impossible.* Un homme jaloux de l'honneur de sa sœur prétend qu'il n'est pas impossible de veiller une femme de manière qu'on ne puisse en approcher, & prend lui-même toutes les précautions imaginables. Malgré cela le valet de l'amant de sa sœur s'introduit dans sa propre maison, d'abord déguisé en Tailleur; ensuite il s'y fait donner un appartement en qualité de parent d'un de ses intimes amis qui est au Mexique, & dont il rapporte des lettres; il vient à bout de faire donner à déjeuner à son maître dans cette même maison, & le frère lui-même finit par conduire sans le sçavoir sa propre sœur à son amant. A la fin il avoue que *garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible.*

Une autre Pièce du même auteur intitulée *La Ressemblance*, n'est pas moins comique. C'est un homme qu'on traite malgré lui comme le fils de la maison qui est aux Indes, & auquel il ressemble; son valet a persuadé à tout le monde qu'il a perdu la mémoire; le véritable fils revient, & l'on refuse de le reconnoître.

Le quatrième volume de ce Théâtre commence par une excellente Pièce de *Dom Juan de Mathos de Fragofo*, auteur peu connu en France ; elle a pour titre *Le Sage dans sa Retraite*. C'est exactement le même sujet que *Le Roi & le Fermier* de M. Sedaine, & *La Partie de Chasse de Henri IV* de M. Collé. Les deux auteurs François avcient déclaré qu'ils en étoient redevables à un Anglois ; mais ce dernier n'avoit pas eu la même bonne foi ; il se trouve que c'est un Espagnol qui est l'auteur original ; je pense même qu'aucun des trois auteurs qui ont traité ce sujet ne l'a égalé. Je vais tâcher de justifier mon opinion en faisant connoître la Pièce de *Dom Juan de Mathos. Alphonse le Sage*, sous prétexte de chasser, vient dans le village où demeure une jeune païsanne dont la beauté lui a fait de vives impressions ; il rencontre une église d'assez belle apparence, & lit sur le parvis cette étrange épitaphe : » Cy gît *Jean le*  
 » *Laboureur*, qui n'a jamais fait sa  
 » cour à personne. Il n'a jamais été à la  
 » ville. Quoique plein de respect pour  
 » le Roi, il ne l'a jamais vu. Il n'a

« éprouvé ni inspiré la crainte. Il n'a  
« connu ni les besoins , ni les blessu-  
« res , ni la prison. Pendant une vie de  
« soixante ans, il n'a vu arriver dans sa  
« maison ni accident, ni dispute, ni  
« maladie. » On observe que cette  
épitaphe n'a point de date. Le Roi té-  
moigne qu'il désireroit qu'un pareil  
homme fût vivant. On s'en informe.  
*Blatrix*, qui est cette jeune païsanne  
qui a frappé *Alphonse*, vient répondre  
à ses questions. Il apprend que *Jean le*  
*Laboureur* est encore en vie ; que le  
tombeau devant être notre demeure  
pendant des siècles , il a fait bâtir le  
sien avant sa mort ; qu'il a plus de cin-  
quante charrues qui travaillent pour  
lui ; que ses habits sont de serge ; sa  
vaisselle d'argile ; qu'il donne une par-  
tie de son bien aux pauvres , & qu'il a  
des terres qu'il ensemeuce exprès pour  
eux ; qu'il aime & respecte le Roi , com-  
me un bon sujet , mais qu'il ne veut pas  
le voir , & que cette idée le domine si  
fort que toutes les fois que S. M. paroît  
dans ce canton, il se cache. *Alphonse* for-  
me le projet de connoître par lui-même  
cet homme singulier. Un soir il vient se

92 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

présenter chez *Jean le Laboureur* comme un gentilhomme qui s'est égaré. *Jean* lui demande son nom.

L E R O I.

Dom *Henrique de Guevara* , grand Seigneur de Castille.

J E A N.

Grand Seigneur ! Cela est difficile à retenir ; mais, pour ne me pas tromper, quels sont vos titres ?

L E R O I.

Donnez - moi ceux que vous voudrez , je vous tiens quitte de tout , si je trouve un bon lit chez vous.

J E A N.

Ma foi , demandez vous - même ceux que vous voudrez qu'on vous donne : moi je vous traiterai de Sainteté comme le Pape , si cela vous fait plaisir. Puisque les paroles ne sont que du vent , il y auroit bien de la folie à en être avare.

**A N N É E 1771.**

**35**

**L E R O I.**

Ce discours là est plus d'un courti-  
sant que d'un laboureur.

**J E A N.**

Vous vous trompez , c'est tout na-  
turellement ce que je pense : affe-  
yez-vous en attendant qu'on apporte le  
souper. Mettez-vous là, point de fa-  
çons. *Jacques, Antoine.*

**L E S G A R Ç O N S.**

Que voulez-vous ?

**J E A N.**

Dites qu'on dépêche le souper &  
avertissez mes filles de venir. Prenez  
donc un siège , je vous prie.

**L E R O I.,**

Après vous.

**J E A N.**

C'est une cérémonie déplacée , où  
pour mieux dire un manque de sçavoir  
vivre , de me dire ici ce que je dois

**B v**

34      *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

faire. Vous êtes chez moi , c'est à vous d'obéir sans répliques. Asseyez - vous , je suis seul en droit de commander dans ma maison.

L E R O I , *assis.*

Parbleu, je voudrois vous voir à la Cour pour pouvoir vous payer la bonté avec laquelle vous me recevez.

J E A N.

Moi , à la Cour ! voilà un beau souhait.

L E R O I.

Cela ne peut - il pas arriver ?

J E A N.

Vous avez l'air de ne me payer de votre vie , si vous attendez jusques là.

L E R O I.

Pourquoi marquer tant de mépris pour la Cour ?

J E A N.

Parce que depuis ma naissance je

suis toujours resté dans ce village. Je ne connois point d'autre monde, & quand on voudroit me faire Roi, je n'abandonnerois pas ma chaumière. J'ai deux appartemens, l'un ici, l'autre au cimetière. C'en est assez pour ma vie & pour ma mort, & en vérité, du premier au second, la différence est bien petite.

**L E R O I.**

En ce cas vous n'avez jamais vu le Roi en face ?

**J E A N.**

Cela est vrai : cependant il n'a point de sujet plus soumis que moi & plus respectueux.

**L E R O I.**

On dit qu'il vient souvent chasser ici.

**J E A N.**

Alors je m'enfuis, je me cache pour ne le pas voir.

**L E R O I.**

Pour ne le pas voir ! Par quelle raison ?

**B v j**



J E A N.

D'abord , c'est que je suis ici moi-même un peu Roi. Ensuite j'envie très-peu sa grandeur ; je soupçonne que je suis plus heureux que lui. Au moins il est sûr que j'ai toujours plus de temps qu'il ne m'en faut , & lui n'en a jamais assez.

L E R O I , *à part.*

Il a raison : je crois que je changerois volontiers mon sort contre le sien.

*Haut.* ) Et à quoi donc employez-vous votre journée?

J E A N.

Je me lève avec l'aurore, je vais à la messe & je remets au Curé l'argent nécessaire pour la subsistance de tous les pauvres du lieu. Revenu chez moi , je déjeûne avec deux tranches de jambon & un pigeon dont l'odeur embaume ; à midi , quand la chaleur oblige de quitter l'ouvrage , je me mets à table & la vois avec plaisir ornée de deux enfans que j'aime.

**A N N É E 1771. 32**

**L E R O I.**

Quelle félicité ! Et que vous sert-on à diner ?

**J E A N.**

D'abord , pour ouvrir l'appétit , on sert différentes sortes de fruits , dont j'ai toujours grande abondance ; car chez moi , il y en a tant qu'on en perd encore plus qu'on n'en consomme. Ensuite vient un poulet rôti , de ceux que j'élève dans ma cour , & puis vient un hoche - pot tel que le Roi n'en a jamais mangé. .

**L E R O I.**

Et qu'a le vôtre de plus que ceux qu'on sert au Roi ?

**J E A N.**

C'est que le mien se mange avec plus d'appétit.

**L E R O I.**

Vous avez raison : & que faites-vous ensuite ?

J E A N.

J'ai toujours dans ma maison quelque petit orphelin que j'élève par charité. Je m'amuse à lui donner des leçons. Les graces naturelles à cet âge me réjouissent ; & , quand il est grand , je lui donne une somme pour aller faire ses études & embrasser l'état qui lui plaît le mieux.

L E R O I.

Le reste de la soirée , à quoi le passez-vous ?

J E A N.

Quand la grande chaleur est tombée , je prends une jument plus légère que le vent , deux chiens & mon fusil , je vais visiter mes vergers & mes campagnes ; tout en me promenant , je tue un lièvre , une perdrix. Une autre fois je prends un filet , je vais pêcher au ruisseau voisin qui est plein de poissons excellens. Je reviens à la maison ; je soupe légèrement & je me couche en bénissant Dieu.

**L E R O I.**

**Vous êtes l'homme le plus heureux  
qu'il y ait au monde.**

**J E A N.**

**Cela est vrai ; je ne crois pas qu'il  
y ait de vie plus douce que la mienne.**

**L E R O I.**

**Il n'y a personne qui ne la doive  
envier. Je ne trouve en vous qu'une  
chose à reprendre.**

**J E A N.**

**Quelle chose ?**

**L E R O I.**

**Cette aversion que vous marquez  
pour la vue du Roi.**

**J E A N.**

**Je vous l'ai dit. Personne n'a pour  
lui plus de respect. Ma maison, mon  
bien, ma famille, il peut disposer de  
tout, mais je ne veux point le voir.**

**L E R O I.**

**S'il en avoit besoin, lui prêteriez-vous  
de l'argent ?**

J E A N.

Tout ce que j'ai de bien , j'irois sur le champ le poser à ses pieds ; qu'il me mette à l'épreuve , & il verra mon rare dévouement à ses ordres. Nous lui devons tout , puisque c'est lui qui maintient parmi nous l'ordre & la paix.

L E R O I.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas le voir ?

J E A N.

Que sçais - je ? La faiblesse humaine exige que personne ne soit sans quelque petit défaut ; & moi , voilà le mien. Mais , Monsieur , êtes-vous venu ici pour loger ou pour me donner des avis ?

L E R O I.

Je ne parle de cela si long-temps que parce que je suis sûr que le Roi vous donneroit des lettres de noblesse , si vous lui étiez connu.

J E A N.

Je ne mérite pas tant d'honneur.

D'ailleurs , je n'ai pas besoin d'être plus noble que je ne le suis. Voyez-vous , Monsieur , puisqu'il faut toujours en venir à n'occuper qu'un espace de six pieds dans la terre , que ferai-je d'une grace qui seroit si peu solide ? *On apporte une table avec des plats.*

**J A C Q U E S.**

Monsieur , voilà la table.

**J E A N.**

Allons , Monsieur , soupçons.

**L E R O I , voulant se mettre au bout,**

Je veux me mettre ici.

**J E A N.**

Non , vous n'êtes pas bien , placez-vous là haut.

**L E R O I.**

Je n'en ferai rien.

**J E A N.**

Eh ! faites ce que je vous dis , puisque je suis le maître. La politesse veut que l'étranger ait toujours la meilleure

place, quelque chétif qu'il soit d'ailleurs.

*LE ROI, s'asseyant.*

Bon ! me voilà bien honoré.

Le souper fini, comme le Roi se retirait dans la chambre qu'on lui avoit donnée, il est surpris de rencontrer Dom *Guttière* son Chambellan, & il l'est encore davantage quand *Guttière* lui apprend qu'il aime *Béatrix* la fille du Laboureur. Le Roi lui dit qu'il a lui-même de l'amour pour elle. Alors le courtisan assure qu'il saura se vaincre & prouver son respect. » Quoi, dit le » Roi, vous sçavez vaincre votre passion en faveur de la mienne.

*D O M G U T T I È R E.*

Je mourrai plutôt que de laisser dorénavant échapper un seul soupir.

*LE ROI.*

Non, *Guttière*, je ne veux pas que vous ayez sur moi cet avantage; je vous prie, je vous ordonne de garder vos sentimens. Le sacrifice généreux que vous en faites exige de moi que je les

**A N N É E 1771. 43**

respecte : si vous croyez faire le devoir d'un sujet , moi j'ai à remplir celui d'un Roi.

**D O M G U T T I È R E .**

Non , Sire , non , mon amour doit céder. . . . .

**L E R O I .**

Ne répliquez pas. Je ne veux pas que personne puisse dire que j'aie eu moins de pouvoir sur mes passions que vous sur les vôtres ; mais songez que *Béatrix* est une fille d'honneur , que je veux la protéger. Si je ne vous croyois pas des intentions pures , je ne favoriserois point votre amour. Ce n'est pas en souffrant des désordres que j'ai mérité le nom de Sage.

Il arrive cependant que *Guttière* séduit la jeune *Béatrix* par une promesse de mariage , & refuse ensuite de l'épouser. Quelques jours après le Roi écrit à *Jean le Laboureur* qu'ayant sçu par *Dom Henrique* qu'il avoit promis de lui prêter de l'argent s'il en avoit besoin , il eût à lui envoyer cent mille



ducats. *Jean* se soumet à cet ordre , & donne la somme qu'on lui demande. Autre lettre du Roi , laquelle porte que *Jean* avoit promis de le servir lui & ses enfans ; il lui ordonne de les envoyer aussitôt. Ce tendre père se sépare de ses enfans avec regret , mais obéit à l'ordre de son Souverain. Enfin *Alphonse* l'envoie chercher lui-même sous prétexte d'une affaire importante. A l'approche du Roi , *Jean le Laboureur* ne peut résister à son mouvement ordinaire & cherche à se cacher.

LE ROI , affectant un air de sévérité.

Approchez : pourquoi me haïssez-vous ? Qui vous porte à redouter si fort ma vue ? Ai - je donc l'air si féroce ?

J E A N.

Moi , vous haïr , Sire ! j'en suis bien éloigné. Mais , s'il faut vous dire la vérité , je me suis toujours persuadé que le jour où je vous verrois seroit le dernier de ma vie. Je l'éprouve bien. Je vois à présent que ce prétendu Dom *Henrique* n'étoit autre que Votre Ma-

jesté, &, depuis ce fâcheux évènement, je n'ai plus vécu : tous mes jours ont été marqués par de nouveaux chagrins ; on m'a attaché de ma retraite tranquille pour me traîner à ce Palais , où je mène une vie plus cruelle que la mort.

**L E R O I.**

Vous vous accusez vous-même d'ingratitude. Quoi ! petit Laboureur , votre maître , oubliant sa dignité , a bien voulu s'abaisser à vous aller voir , & vous avez l'insolence de lui refuser une visite. (*Avec emportement.*) Est - ce là le retour que vous devez à mes bontés, la reconnoissance que vous me gardez ?

**J E A N , effrayé.**

Oui , je l'avoue, Sire , je suis coupable ; voilà ma tête , punissez - moi.

**L E R O I.**

Le défaut d'éducation peut vous servir d'excuse ; je suspends mon ressentiment. Il faut bien d'ailleurs passer quelque chose à un homme qui me prête de l'argent.

J E A N.

Je ne vous ai rien prêté ; tout mon bien est à vous. Les ducats que vous m'avez demandés en font les intérêts.

L E R O I. *Il fait un signe à Dom Alvar qui sort.*

Bon, je suis content, asseyez vous.

J E A N.

Devant le Roi ! Non , *Jean le Laboureur* n'est point si grossier : ce qui honore les grands devient une source d'affront pour les petits. Non , Sire , je suis bien là ; que Votre Majesté s'asseye toujours.

L E R O I.

Vous ne sçavez pas vivre. Quoi ! vous voulez commander dans ma maison ?

J E A N.

Si je vous ai manqué dans la mienne , je ne vous connoissois pas : daignez l'oublier.

**A N N É E 1771. . . . . 47.**

**L E R O I.**

Je suis chez moi : c'est à vous de faire tout ce que je vous ordonne.

**J E A N.**

Vous avez raison, Sire, je me tais & j'obéis.

**L E R O I, en riant.**

Il me paroît que voilà à peu près ce que je disois la nuit du souper.

**J E A N.**

Je suis honteux de ne vous avoir pas connu, & les reproches que je me fais vous en vengent assez.

**L E R O I.**

Rassûrez-vous, *Jean*, vous dînez aujourd'hui avec moi : je veux vous payer du repas que vous m'avez donné. Oubliez que je suis votre Roi, comme je l'oublie moi-même : ne voyez ici que votre ami, votre égal. *Alvar Nunes*, avertissez Dom *Gutièrre* de se tenir prêt ; faites apporter la

table qui est déjà dressée , & qu'on dise aux enfans de *Jean* de venir assister au repas de leur père.

Dom *Gutierre* est étonné de voir *Jean le Laboureur* assis avec le Roi. On apporte une table avec trois plats , où sont un sceptre , un miroir & une épée.

J E A N.

Puis - je demander , grand Roi , ce que signifie ce mystère.

L E R O I.

Voilà les trois plats que je vous conservois. Dans le premier est le sceptre , la marque du pouvoir que tous mes sujets sont obligés de reconnoître.

J E A N.

Je ne m'en suis jamais écarté.

L E R O I.

Ici est un miroir ; il signifie que le Roi doit être le miroir de la noblesse. Il en part des rayons qui pénètrent jusque dans la plus chétive cabane ; il rend tout présent aux yeux du Roi ;  
c'est

c'est le soleil dont rien ne peut fuir la clarté.

**J E A N.**

Je crains cette clarté si pure.

**L E R O I.**

Ne craignez rien, *Jean le Laboureur*, le Roi n'a rien à vous reprocher; mais cette épée est destinée à punir un traître qui vous deshonore.

**J E A N.**

Qui donc peut me deshonorer?

**L E R O I.**

Un perfide qui, en méprisant mes avis, vous a fait une insulte: *Alphonse Guttière* a promis mariage à votre fille.

**J E A N.**

Qu'entends - je ?

**L E R O I.**

A l'abri de cette promesse, il en a obtenu des faveurs; il refuse aujourd'hui de l'épouser. Il sentira si je suis juste & sévère. D'abord, je prétends

qu'il l'épouse. *Guttière* , donnez-lui la main.

D O M G U T T I È R E .

Sire , songez au moins.....

L E R O I .

Vous osez répliquer ?

D O M G U T T I È R E .

Non , Sire , je l'épouse.

L E R O I .

Son honneur est content , mais ma justice ne l'est pas. Pour donner un exemple , vous porterez votre tête sur l'échafaud.

B É A T R I X .

Ah , Sire , j'embrasse vos genoux.

J E A N .

Vous me voyez à vos pieds ; accordez - moi la vie de *Guttière* , c'est la seule grace que je vous demanderai jamais.

L E R O I .

Je vous l'accorde. Afin même d'effa-

cer dans cette alliance toute inégalité , j'ennoblis vos enfans avec le droit de porter mon écuſſon. De plus , je donne en dot à *Béatrix* trois villes qui valent le double de l'argent que vous m'avez prêté. Quant à vous , pour vous punir d'avoir vécu ſoixante ans ſans me voir , je veux que vous reſtiez ici , & que vous me voyiez tous les jours de votre vie.

Il me ſemble , Monſieur , que cette dernière ſcène met ce Drame à côté des ouvrages les plus parfaits de nos Poètes dramatiques. M. *Linguet* a bien raiſon de dire que le rôle du Roi eſt plus noble ici que dans les Pièces de Mrs *Sedaine* & *Collé*. Le caractère de ce Prince & celui du Laboureur ſont dignes d'être admirés par les connoiſſeurs de tous les ſiècles & de toutes les Nations , & le but moral de ce Drame eſt véritablement ſublime.

Il y a encore une Pièce d'un autre auteur nommé Dom *Franciſco Bandes y Candamo* , où l'on trouve un perſonage de femme deſſiné avec une fierté étonnante. Je voudrois qu'il me fût poſſible de vous en donner une idée complète ; mais cet Article m'a



déjà entraîné beaucoup au delà des bornes ordinaires. Je m'apperçois qu'il est long ; je me flatte néanmoins qu'il vous paroîtra court.

Ce Théâtre finit par quelques *Inter-mèdes* qui sont des espèces de farces lesquelles tiennent lieu aux Espagnols des petites Pièces que l'on donne parmi nous après les Pièces en cinq Actes. Il est certain , Monsieur , que M. *Linguet* a rendu un véritable service à notre Littérature en publiant cette traduction. Pour la rendre plus agréable il a pris le parti de retrancher du texte certaines expressions & même certains récits qui ne sont supportables tout au plus que dans la Langue Espagnole : mais, pour en faire connoître le génie, il a presque toujours le soin d'avertir des changemens qu'il juge nécessaires ; il donne une notice des Scènes qu'il supprime , & met au bas des pages les expressions qu'il n'a pas cru devoir traduire mot pour mot. C'est avoir trouvé le moyen de satisfaire également & la curiosité des gens de Lettres & la délicatesse des lecteurs difficiles.

Je suis , &c.

*A Paris ce 16 Octobre 1771.*

## LETTRE II.

*Avis aux Mères sur la Petite Vérole & la Rougeole , ou Lettres à Madame de \*\*\* sur la manière de traiter & de gouverner ses enfans dans cette maladie ; suivies d'une question proposée à Mrs de la Société Royale des Sciences de Montpellier relativement à l'Inoculation : par M. J. J. Menuret , Docteur en l'Université de Montpellier , Correspondant de la Société Royale des Sciences , Conseiller-Médecin Ordinaire du Roi & de l'Hôpital à Montelimar ; un volume in-12 de près de 400 pages ; à Lyon chez les Frères Périſſe ; à Paris chez Bailly Libraire Quai des Augustins.*

QUELLE reconnoissance ne devons-nous pas , Monsieur , à ces hommes véritablement utiles qui consac-

crent leurs veilles & leurs talens à connoître la nature & les effets d'un fléau redoutable qui ravage l'humanité , éteint les générations , porte le deuil dans les familles , fit descendre au tombeau l'héritier de LOUIS LE GRAND , & vient de faire trembler la France pour la vie d'une illustre Princesse , chère à la Nation , un des ornemens de la Cour & le digne objet des tendresses d'un auguste époux !

M. *Menuret* s'occupoit à rassembler sur la petite vérole , pour sa propre utilité , les accidens dont il avoit été le triste témoin , & les réflexions qu'il devoit à son expérience & à son esprit observateur , lorsque le desir de calmer les inquiétudes d'une mère lui fit rédiger ces matériaux en un corps d'ouvrage. Cette Dame, quittant la Province pour se fixer dans la Capitale , y conduisoit un enfant unique , sa seule espérance , & qui n'avoit point encore eu la petite vérole. Elle pria ce Médecin de lui donner une méthode simple , naturelle & sûre, dont elle pût se servir en cas de besoin. M. *Menuret* lui adressa une suite de lettres où la ma-

tière est développée , le traitement indiqué dans le plus grand détail , & l'inoculation discutée avec beaucoup d'esprit & d'impartialité. Je ne vous entretiendrai point , Monsieur , des raisonnemens & des conjectures du sçavant auteur ; je dirai seulement qu'il m'a paru qu'entre le grand nombre d'écrits sur la petite vérole , celui-ci doit être distingué. On y reconnoit un homme ennemi de cet esprit pernicieux de système qui porte le trouble par-tout où il s'introduit , un Médecin versé dans la connoissance de la bonne physique , & disposé , chose bien rare , à saisir le vrai découvert par un autre , & à le réduire en pratique.

Je crois néanmoins que la question que M. *Menuret* propose à l'Université dont il est membre mérite votre attention & piquera votre curiosité. Comme ce n'est point l'emphase doctorale qui s'y montre & qu'il n'y regne qu'un ton raisonnable & patriotique , vous me sçaurez gré de vous en parler un moment. *Lequel des trois partis , ou d'attendre la petite vérole , ou de se soumettre à l'inoculation , ou de tâcher de l'é-*

*viter par l'extirpation, est plus fertile en avantages & sujet à moins d'inconvéniens ?* La belle question , Mr , pour un prix d'Académie de Médecine ! En proposa-t-on jamais une plus intéressante ? Voici le début de l'auteur. » Pen-  
 » dant que la petite vérole , devenue  
 » une question d'Etat , excite autant de  
 » fermentation dans les esprits qu'elle a  
 » pu jamais en produire dans les corps ,  
 » pendant que chacun plaide en faveur  
 » du genre humain , en déclamant pour  
 » ou contre l'inoculation , & que ce  
 » zèle apparent ou réel du bien public  
 » enfante rapidement des milliers d'é-  
 » crits qui n'ont pu encore éclaircir ou  
 » du moins épuiser cette matière , pour-  
 » riez vous , Messieurs , sans être coupables  
 » envers l'humanité , rester plus  
 » long - temps dans l'engourdissement  
 » & le silence sur une affaire aussi in-  
 » téressante ? .... Et quel autre Tribunal  
 » seroit plus compétent pour prononcer  
 » que celui où préside la Philosophie ,  
 » où la méthode sévère des sciences  
 » abstraites maintient la droiture & la  
 » vérité , où la nature sans cesse *exami-*  
 » *née & interrogée révèle ses mystères &*

n'diète ses oracles? » Cependant , la nature, examinée & interrogée par la faculté de Montpellier , n'a pas encore voulu dire lequel valoit le mieux dans le cas de la petite vérole , ou d'administrer des *échauffants* pour que leur fermentation favorise l'éruption du virus variolique & l'empêche d'être répercuté dans la masse du sang , ou d'entretenir par des *rafraîchissants* le ton des fibres & l'élasticité des vaisseaux pour que cette éruption , de laquelle dépend le salut du malade , se fasse avec moins d'effort & plus de célérité. Je voudrois bien que la nature interrogée daignât révéler ce mystère & prononcer l'oracle.

L'auteur , sur la première de ces trois questions , pose pour principe que presque tous les hommes sont atteints de la petite vérole , si dangereuse pour la vie & pour la beauté. Il n'est point d'homme , qui , même avancé dans la carrière de ses jours , ne regarde comme un malheur l'avantage prétendu d'en avoir été jusques-là préservé. On éprouve donc l'inquiétude éternelle d'un mal qui peut se manifester à chaque instant & se saisir d'un sujet dans une circonstance défavorable : perplé-

xité d'autant plus cruelle qu'elle augmente toujours avec les années , parce qu'en même temps que l'âge rend la vie plus chère & la beauté plus précieuse , il semble augmenter la malignité du fléau qui menace & détruit l'une & l'autre.

Monsieur *Menuret* propose l'inoculation ; il parle de cette pratique nouvelle avec l'impartialité la plus estimable. Quoique des expériences multipliées & justifiées par les succès les plus éclatans & les plus avérés , parlent hautement en faveur de l'inoculation , il est certain que l'idée d'exposer à un danger cruel un fils unique qui actuellement se porte bien & qui peut-être n'aura jamais le mal qu'on veut lui donner , il est certain que cette idée répugnera toujours à la tendresse d'un père , & sur-tout à la vive sensibilité d'une mère.

Par l'*extirpation* de la petite vérole l'auteur entend les moyens que l'on pourroit prendre pour en arrêter l'épidémie. Dès que la petite vérole entre dans une famille , elle n'en sort plus qu'elle n'en ait , en quelque sorte , visité tous les membres. Quelques Mé-

**A N N É E 1771.**

decins voudroient que dans chaque ville il y eût un espèce de lazaret où l'on portât au plus vîte le sujet attaqué afin d'empêcher le venin de transpirer & d'infecter le lieu qu'occupe le malade. M. *Menuret* répond avec beaucoup de sens & de solidité, 1°. qu'il en est du virus variolique comme de celui de la peste ; que l'un & l'autre transportés par l'air pourroient sortir du prétendu lazaret pour venir infecter le citoyen qui se croiroit à l'abri , parce qu'il ne communiqueroit point avec le malade , à peu près comme l'air transporte souvent au loin les semences végétales. De plus , le germe pernicieux peut s'attacher à une plume , à un cheveu , à un brin de laine ; ces corps , en devenant le jouet des vents , transporteront avec eux le levain funeste.

Je terminerai cet article par l'histoire singulièrement intéressante d'un jeune Seigneur François qui vient à l'appui de la conjecture de M. *Menuret*. Le jeune Duc d'*Antin* se rendoit à Breme qui venoit d'être prise en 1759 par nos troupes. Il étoit à cheval ; il rencontre sur



sa route , dans une voiture , un Médecin auquel il fait des questions sur le but & l'objet de son voyage. Celui-ci répond qu'il vient de donner ses soins à un malade du voisinage attaqué de la petite vérole. Ce mot est un coup de foudre pour le jeune Duc jusqu'alors soustrait à ce tribut cruel. Plein de l'idée que le mal vient de s'emparer de lui au moment que le nom a frappé son oreille , il part au galop , arrive à toute bride à Breme , se met au lit , bien persuadé que la petite vérole va creuser son tombeau. Le lendemain cette maladie montre, par la précocité de son éruption , la malignité de son caractère , & vérifie en peu de jours le sinistre pressentiment du malade. Cette histoire , attestée par toute l'armée d'Hannovre , offre aux spéculateurs un vaste champ de dissertation ; mais il est triste que la mort d'un jeune Seigneur de ce mérite serve de base aux hypothèses & aux raisonnemens de la Faculté.

Je suis , &c.

*A Paris , ce 18 Octobre 1771.*

## LETTRE III.

*Ouvrages de M. Lesley contre les Dèistes & les Juifs , avec des Défenses & un Traité du Jugement Particulier & de l'Autorité en matière de foi ; traduits de l'Anglois sur la septième édition ; par le R. P. Houbigant , Prêtre de l'Oratoire ; un volume in-8° d'environ 300 pages ; à Paris chez A. M. Lottin l'aîné Imprimeur - Libraire rue S. Jacques.*

**L**Es opusculs que je vous annonce, Monsieur, ont eu le plus grand succès en Angleterre. Ils le doivent à la marche régulière, méthodique & serrée de l'auteur qui consacra sa plume au service de la Religion, & se proposa de la venger des blasphêmes de l'impïété & des mépris de la Synagogue. Charles Lesley, fils du Docteur

## 62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Jean Lesley*, qui étoit Evêque Protestant de Clogher en Irlande, après avoir fait ses Humanités au Collège de Dublin en 1664, y prit le degré de Maître-ès-Arts. La délicatesse de sa conscience lui fit quitter le Barreau ; il entra dans le Clergé en 1687, & fut revêtu de la dignité de Chancelier de l'Eglise de Connor. Zélé pour la créance de ses pères, il attaqua les Catholiques que le Gouvernement protégeoit alors, & se donna beaucoup de mouvement pour les empêcher d'entrer dans les charges publiques.

La révolution de 1688 couvrit *Lesley* de gloire, Sur le refus courageux de prêter serment à *Guillaume* & à *Marie*, il fut dépouillé de tous ses bénéfices ; ce qui le fit regarder comme un des principaux chefs du parti *non jurant*, parce que sa capacité égaloit le zèle qu'il avoit pour les intérêts de ses Princes légitimes dont il suivit longtemps la fortune au delà des mers ; il essaya même de persuader au jeune Prince d'embrasser le Protestantisme. Mais voyant ses tentatives inutiles, & las de vivre hors de sa patrie, il y re-

tourna en 1721 & y mourut au mois de Mars suivant dans sa maison de Glaslough au Comté de Monaghan.

*Lesley* composa, suivant les occasions, divers écrits Théologiques, Presbytériens, Quakers, Sociniens, Juifs, Déistes; son éloquence s'est exercée contre tous les ennemis de la Religion. Quant à ses ouvrages Politiques, ils tendent tous à justifier ses sentimens touchant la révolution nationale dont il fut témoin. Le plus considérable de ses Traités pour défendre le Christianisme est intitulé : *Méthode courte & aisée contre les Déistes, dans laquelle la certitude de la Religion Chrétienne est démontrée par la preuve infaillible de quatre règles qui sont incompatibles avec aucune des impostures arrivées jusqu'ici, ou qui seroit même possible*; à Londres 1699. Cet écrit tendoit à réfuter l'histoire d'*Apolonius* publiée récemment par le célèbre *Blount*. L'auteur commence par faire sentir dans sa *Préface* la fausseté & le ridicule des opérations merveilleuses attribuées au Thaumaturge de Thyane. Il donne ensuite les quatre règles qui, selon lui, sont essentielles pour établir la

certitude des faits sur lesquels repose toute la Religion. » Un fait est digne  
 » de toute créance, 1<sup>o</sup> s'il est tel que  
 » nos sens extérieurs, nos yeux & nos  
 » oreilles en puissent être juges. 2<sup>o</sup>.  
 » S'il se passe en public & à la face de  
 » l'univers. 3<sup>o</sup>. S'il y en a des monu-  
 » mens publics, & si outre cela on  
 » pratique certaines cérémonies pour  
 » en conserver la mémoire. 4<sup>o</sup>. Si les  
 » monumens ou si les cérémonies ont  
 » été institués & ont commencé dès le  
 » temps où la chose est arrivée. » Je  
 vous invite, Mr, à lire dans le texte  
 l'application vive & pressante que l'au-  
 teur fait de ces principes de certitude  
 aux évènements surnaturels qui ap-  
 puyent le Christianisme & aux préten-  
 dus miracles qu'on ne rougit pas de  
 leur opposer, & quelquefois même de  
 leur préférer. Tout est développé & dis-  
 cuté avec autant de force que de clarté,  
 & il y a des endroits où les raisonne-  
 mens sont portés à un degré d'évidence  
 qui ne peut être méconnue que par l'or-  
 gueil le plus incurable & l'entêtement  
 le plus déterminé.

Dans le *Traité du Jugement Particulier*.

lier en matière de foi, on rencontre, parmi des principes très-sains & très-orthodoxes, quelques maximes de la Religion Réformée, dont les conséquences sont aussi dangereuses que déraisonnables. Le sçavant traducteur les corrige dans les notes qui accompagnent le texte Anglois, & il en fait sentir la fausseté.

On doit sçavoir gré au P. *Houbigant* d'avoir pris la peine de traduire ces différens opuscules. Quel siècle eût plus besoin de semblables écrits. L'impiété ne prend plus la précaution de se cacher; elle blasphème tête levée, & avec un ton d'assurance qui fait gémir tous les François sincèrement attachés à la Religion de *Clovis*, de *Charlemagne* & de *S. Louis*. Il faut espérer que des excès aussi coupables exciteront la vigilance du Gouvernement, & qu'un jour on lira dans nos annales: *Louis XIV* ne voulut point souffrir une secte opposée à la foi de ses ancêtres; il détruisit le Calvinisme; son illustre successeur arrêta l'audace d'une cabale de Lettrés dont les progrès tendoient au renversement de toute Religion; il extermina la Philosophie.

*Louise , ou le Pouvoir de la Vertu du Sèxe , Conte Moral traduit de l'Allemand par M. Junker , de l'Académie des Belles - Lettres de Gættingen ; Brochure in-12 de 100 pages ; à Paris chez de Hansy Libraire rue Saine Jacques , & Bastien Libraire rue du Petit - Lion , Fauxbourg Saint Germain.*

*Louise* est une jeune personne à qui une éducation distinguée a inspiré de bonne heure des sentimens honnêtes. Elle a eu le malheur de perdre ses parens ; elle est forcée de chercher un asyle chez Madame *de Moncrif* sa tante, qui, déjà sur le retour, a la fureur de se jeter plus que jamais dans le tourbillon du grand monde & de renouveler les aventures de sa jeunesse. Le Comte *de C\*\*\** , l'un de ces hommes légers

que cette M<sup>e</sup> *de Moncrif* met au nombre de ses adorateurs, lui demande de qui elle est en deuil : elle répond que c'est d'une de ses sœurs , triste personnage qui ne faisoit que la moraliser par lettres pendant sa vie , & qui , après sa mort , lui a laissé le fardeau d'une fille qui promet de n'être pas moins hypocondre que sa mère, d'une *espèce de philosophe de dix-neuf ans qui bâille dans le grand monde & s'ennuie dans la société*. Ce portrait , tout peu flatté qu'il est , excite la curiosité du Comte ; il presse tant Madame *de Moncrif* qu'enfin elle donne ordre d'appeller sa nièce. Sa présence surprend , enchante , trouble le Comte. » Les roses de son » teint n'étoient point l'ouvrage de » l'art, mais celui de l'innocence. Deux » grands yeux bleus , pleins du plus » tendre feu, faisoient toute sa parure ; » mais en la voyant on n'en desiroit » point d'autre. Sur son visage on re-



» marquoit une douce mélancolie qui, en  
 » modérant l'éclat de ses charmes , in-  
 » vitoit à la consoler. Ne m'avez-vous  
 » pas appelée , ma tante , dit - elle  
 » après avoir salué le Comte avec des  
 » graces aussi modestes que nobles ?  
 » Voilà M. le Comte qui souhaitoit  
 » vous voir , répondit Madame de  
 » Moncrif avec une sorte de dépit de  
 » la trouver si belle. Je l'ai bien préve-  
 » nu que vous n'étiez point dans une  
 » parure convenable pour vous présen-  
 » ter ; mais il n'en a pas été moins  
 » pressant. Puisque M. le Comte est  
 » de votre connoissance , je désirerois  
 » être digne de son attention , reprit  
 » Louise ; mais je me connois , & je  
 » n'ai point l'orgueil de prétendre au  
 » commerce du grand monde , quand  
 » même mon ajustement & la perte  
 » que j'ai faite ne m'avertiroient pas de  
 » chercher la solitude. Oh , point d'é-  
 » légies , Louise , je vous en prie. Si

» vous voulez gémir, attendez que vous  
 » soyez seule. Je vous demande pardon,  
 » dit *Louise* en se retirant.

» Le Comte étoit encore sous le  
 » charme. Ses regards furent constam-  
 » ment fixés sur la jeune personne qu'il  
 » considéroit avec un plaisir qu'il n'a-  
 » voit pas encore éprouvé. Toute son  
 » ame sembloit être concentrée dans  
 » ses yeux. Il voulut lui dire quelque  
 » chose de flatteur. En toute autre occa-  
 » sion il auroit eu cent saillies brillan-  
 » tes ; mais dans ce moment il ne  
 » trouva point d'expression : toutes les  
 » facultés de son ame sembloient être  
 » suspendues. Il fut indigné de la voir  
 » traitée avec si peu d'égards. A l'ins-  
 » tant où elle quittoit l'appartement ,  
 » il lui dit à demi-voix : Que votre  
 » tante est injuste ! paroles qu'elle fei-  
 » gnit de ne pas entendre. » Le Comte  
 jusqu'alors avoit été un être incon-  
 séquent , léger , frivole ; sa passion

change son caractère : cependant l'instant d'après son goût pour le libertinage l'emporte ; il écrit à *Louise* & séduit une de ses femmes de chambre. *Louise* remet à sa tante la lettre du Comte sans l'avoir lue , & la femme de chambre est renvoyée. Madame de Moncrif, désespérée d'avoir perdu tous ses droits sur le cœur de l'amant de sa nièce , conçoit l'indigne projet de faciliter son triomphe auprès d'elle , dans l'idée de raffermir son empire après que ce nouveau goût sera satisfait ; elle fournit au Comte toutes les occasions de séduire sa nièce ; mais la vertu de *Louise* échappe à tous les dangers. Le Comte lui-même , touché de tant de sagesse , avertit *Dormond* le tuteur de cette fille aussi vertueuse qu'aimable. Ce tuteur profite de la circonstance d'un voyage que Madame de Moncrif veut faire faire à sa nièce dans la terre

d'une de ses amies, pour la préparer davantage à la perte de son innocence ; il la fait enlever sur le chemin. Elle accuse le Comte de cette violence ; mais elle voit paroître *Dormond*. » Vous » vous faites donc une si grande peine, » Mlle , de revoir votre Tuteur !.... » Je suis au désespoir qu'il vous ait fallu » venir à ma terre dans une telle cons- » ternation ; mais cela étoit nécessaire » pour vous garantir d'un piège un peu » plus désagréable... Venez , Made- » moiselle ; c'est ici chez ma sœur ; » vous y trouverez un asyle plus sûr » pour la vertu que dans cette maison » licencieuse d'où vous sortez , &c. »

Le Comte met enfin de l'ordre dans ses affaires , règle sa conduite , & tel est le *Pouvoir de la Vertu* sur lui, qu'il met tout son bonheur à obtenir la main de la jeune *Louise* , dont la fortune & la naissance ne devoient pas

lui faire espérer un établissement aussi avantageux.

L'auteur de ce Conte est Monsieur *Zacharie*. L'objet en est vraiment moral ; le caractère de *Louise* est intéressant ; mais on ne peut voir sans dégoût les trames odieuses de Madame de *Moncrif* pour deshonorar sa propre nièce. On peut même dire , à l'honneur de l'humanité ; que de tels projets ne sont pas naturels ; les mœurs actuelles sont, à la vérité, bien corrompues ; mais de telles infâmies sont heureusement encore hors de la vraisemblance. Quant à la peinture de la galanterie du siècle & des ridicules à la mode , elle m'a paru peu ressemblante dans ce Roman ; les Allemands devroient laisser à nos jeunes écrivains ces tableaux, dont eux-seuls sont en état de rendre les nuances & les finesses.

Je suis , &c.

*A Paris, ce 20 Octobre 1771.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE IV.

*Histoire Générale des Provinces-Unies ;  
dédiée à Mgr le Duc d'Orléans ,  
premier Prince du Sang ; par Mrs  
D\*\*\* , ancien Maître des Requêtes ,  
S\*\*\* , de l'Académie Impériale &  
de la Société de Londres , 8 volumes  
in-4° ; prix grand papier 120 livres ,  
papier ordinaire 80 livres ; à Paris  
chez Simon Imprimeur du Parlement ,  
rue Mignon Saint André-des-Arcs.*

**Q**UOIQUE nous ayons , Monsieur ,  
plusieurs Histoires particulières  
des Provinces & des villes que nous  
désignons par le mot de Hollande ,

ANN. 1771. Tome VII.      D

personne ne s'étoit proposé d'en écrire une Histoire générale & complète, & de mettre sous un coup d'œil les faits qui se sont succédés de siècle en siècle jusqu'au terme de la grandeur de la République. Les sçavans & laborieux anonymes dont je vous annonce l'ouvrage ont entrepris avec succès de remplir cet objet important, & c'est un service réel qu'ils rendent à la Littérature. Le titre d'*Histoire Générale des Provinces - Unies* qu'ils ont adopté, comprend la Gueldre, la Hollande, la Zélande, le pais d'Utrecht, la Frise, l'Overyssel, Groningue & les Omme-landes. Néanmoins, pour l'ancien temps & jusqu'à l'union de ces Provinces, ils s'attachent plus particulièrement à la Hollande, en ne touchant aux autres que quand les circonstances l'exigent. L'Histoire des Provinces-Unies, d'après ce dessin, se range naturellement sous cinq périodes principales. La première renferme ce qui s'est passé avant l'entrée des Romains dans la Basse-Germanie; la seconde le temps de la domination des Empereurs; la troisième l'invasion des francs, leur gou-

vernement & celui des Rois de la branche Germanique. La quatrième commence avec les Comtes, & la cinquième à l'établissement de la République. Les quatre premières époques composent l'Histoire Ancienne, & la dernière forme l'Histoire Moderne.

Les fastes des Bataves offrent le tableau d'un peuple jaloux de son indépendance & de conquérans ambitieux qui s'arment pour la détruire. Les Romains se présentent d'abord ; ils imposent leur joug à ce peuple libre, & le révoltent par leurs exactions. La Germanie entière s'intéresse dans la querelle ; l'amour de la liberté & la valeur sans discipline l'emportent sur la science militaire, & les vainqueurs du monde sont obligés de restituer à cette nation ses droits & ses privilèges. On voit ensuite les Francs subjuguier par les armes une partie de ces Provinces, & se soumettre l'autre par la douceur de l'Evangile ; la liberté se relever sous les premiers Comtes ; son esprit se perpétuer, s'affoiblir par degrés, s'ancantir presque entièrement sous la puissance formidable des Princes de la Maison



de Bourgogne & de celle d'Autriche; se ranimer au coup mortel que l'Espagne veut lui porter; rappeler alors son courage, rassembler ses forces pour repousser des violences couvertes du voile de la Religion, triompher au sortir d'un combat inégal, forcer ces ennemis dédaigneux à reconnoître son indépendance, & leur arracher une partie des deux Indes; en sorte que l'ouvrage que l'on publie peut être regardé comme l'Histoire de la liberté combattue, opprimée, renaissante & victorieuse.

Voilà, Monsieur, les grands évènements que les Historiens des Provinces Unies se proposent de développer. Bien éloignés de la méthode de certains auteurs qui n'indiquent jamais les sources où ils ont puisé pour se ménager l'avantage puérile de se livrer au merveilleux, les anonymes, dans une *Préface* qui donne une grande idée de leur talent pour l'Histoire, font connoître tous les monumens antiques & modernes d'après lesquels ils ont travaillé; ils font sentir la prévention, l'ignorance ou la fausseté de quelques

chroniqueurs qui ont compilé sans goût & sans discernement dans des siècles de ténèbres , & par conséquent de prodiges. Ils avouent que leurs annales , comme celles de tous les peuples de la terre , ne présentent qu'incertitudes & qu'obscurités dans la première origine de la nation , & souvent des vuides & des landes où le fil de l'histoire se perd sans qu'on puisse y suppléer autrement que par des conjectures qu'on ne doit alors donner que pour ce qu'elles sont.

Le premier volume de cette Histoire des Provinces Unies est consacré aux plus hautes antiquités de ces Provinces ; il est enrichi de descriptions géographiques de leur situation ; des fleuves & des rivières qui les arrosent ; des digues que les nationaux , d'après l'exemple des Romains , opposèrent à la fureur de la mer , prête en tout temps à les submerger ; d'un recueil de monumens précieux ; de conjectures sur la fondation des villes principales ; de remarques concernant la tactique , &c.

» Leurs bataillons avoient la forme  
 » d'un cône dont on auroit émouffé la

» pointe.... Ils lançoient des javelots &  
 » des flèches de toute espèce en com-  
 » mençant le combat , & fondoient  
 » sur l'ennemi en même-temps qu'elles  
 » partoient. Leurs armes étoient pein-  
 » tes de couleurs éclatantes ; ils condui-  
 » soient leurs chevaux avec un simple  
 » bridon.... Le son de leurs trompettes  
 » imitoit le mugissement des taureaux.  
 » Au lieu d'enseignes ils portoient au  
 » bout d'une perche la peau des vic-  
 » times qu'ils immoloient dans leurs  
 » bois sacrés. Leur ordre de bataille  
 » étoit fermé par un grand nombre de  
 » chariots sur lesquels étoient leurs  
 » femmes & leurs enfans qui ne ces-  
 » soient de les encourager pendant le  
 » combat par leurs cris & leurs hur-  
 » lemens. On y portoit les blessés  
 » dont elles suçoient les plaies ; elles  
 » donnoient des rafraîchissemens à  
 » ceux que la fatigue épuisoit , & les  
 » ranimoient à retourner à la charge ;  
 » de façon que leurs exhortations ont  
 » souvent rappelé la victoire du côté  
 » qui succomboit. »

On trouve ensuite une description de l'Etat Ecclésiastique ancien & mo-

déterminer jusqu'au temps de la grande révolution, & une peinture-très intéressante & très détaillée de la forme religieuse, civile, militaire, économique & politique des Provinces unies par le serment de confédération, de leurs découvertes au delà des mers & de leur commerce. Cette idée de présenter d'abord l'état ancien & moderne d'une Nation avant que d'en écrire l'histoire, fait infiniment d'honneur aux deux écrivains; il seroit bien à souhaiter que tous les auteurs eussent pris la peine d'en faire autant à la tête des Histoires qu'ils nous ont données; souvent on y trouve tout, excepté ce qu'on y cherche le plus, je veux dire les mœurs, les usages, la forme du gouvernement domestique, les variations & les changemens que le temps & les circonstances y ont occasionnés. L'Histoire des Provinces-Unies est précédée de toutes les notices nécessaires pour la lire avec fruit, & pour n'être jamais arrêté par des dissertations froides ou des notes ennuyeuses. Vous y prendrez sur-tout une idée nette & précise du gouver-

Div

nement actuel de la République, de l'autorité des Etats Généraux, de l'emploi de Statdhouder, des prérogatives & des pouvoirs attachés à cette dignité qui ne peut être balancée que par celle de Grand Pensionnaire des Etats, de la forme particulière qu'observe la République dans son administration de terre ou de mer dans l'un & l'autre continent. Tout ceci suppose des connoissances fort étendues & des recherches immenses. Je m'attacherai, Monsieur, à ce qui regarde plus particulièrement l'histoire des derniers temps. » La souveraineté (des Provinces Unies) » partagée entre les villes réunit ses » effets & se manifeste par les Etats » Généraux, organe commun & par » lequel l'autorité de chaque Province devient générale & despotique. » Les Députés sont avant de Plénipotentiaires chargés d'instructions » qui les autorisent à promulguer des » Arrêts qui deviennent des loix par » l'acceptation générale, & à délibérer » sur tout ce qui touche à la confédération, sans oser passer leurs ordres, ni » rien statuer sans pouvoir. Lorsque

» l'Arrêt est une fois accepté , il est plus  
 » absolu que les Edits & les Ordon-  
 » nances des Rois, & nulle Puissance  
 » sur la terre ne peut y faire de chan-  
 » gement. On nomme des Députés tous  
 » les trois ans ; les voix se comptent  
 » par Province , & comme elles ne  
 » sont que sept , il ne peut y avoir de  
 » partage dans le cas où la pluralité  
 » l'emporte. Le Stadhouder , l'Amiral  
 » & tous les Officiers de terre & de  
 » mer sont exclus des délibérations &  
 » ne peuvent entrer dans les Etats que  
 » quand ils ont quelque proposition à  
 » faire , ou quand ils sont mandés pour  
 » rendre compte de leur conduite ,  
 » recevoir leurs commissions ou leur  
 » congé. »

En Hollande où chaque citoyen naît  
 Prince & Soldat d'une République  
 plus commerçante que guerrière , tout  
 est calculé ; chaque goutte de sang versé  
 pour le salut de la Patrie est évalué ,  
 & , dans le Recueil des Ordonnances  
 pour le service de mer , on trouve un  
 tarif du prix des différentes espèces de  
 blessures. » Ceux qui seront blessés  
 » en faisant leur service ou dans le

## 82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » combat , feront pansés aux dépens  
 » de la République. S'ils restent hors  
 » d'état de gagner leur vie , ils auront  
 » à leur choix une somme une fois  
 » payée ou un *ducaton* par semaine à  
 » dépenser. S'ils demeurent estropiés ,  
 » on leur payera pour la perte  
 » Des deux yeux , 1500 *florins*. \*  
 » Pour un œil , 350  
 » Pour les deux bras , 1500  
 » Pour le bras droit , 450  
 » Pour le gauche , 350  
 » Pour les deux mains , 1200  
 » Pour la droite , 350  
 » Pour la gauche , 300  
 » Pour les deux jambes , 700  
 » Pour une jambe , 350  
 » Pour les deux pieds , 450  
 » Pour un pied , 200  
 » Pour les moindres blessures à propor-  
 » tion. »

C'est sur tout par le commerce que la  
 Hollande se soutient & qu'elle est par-  
 venue à faire poids dans la balance de  
 l'Europe. Cet article important est  
 traité avec beaucoup d'étendue & d'é-

\* Le *ducaton* vaut 6 livres 18 sols & le *florin* 2 livres 10 sols de notre monnoie.

rusticité. Il est terminé par le parallèle  
 du génie des deux nations les plus com-  
 merçantes. » Le Hollandois devenu né-  
 » gociant par force , instruit par l'ex-  
 » périence , a toute la constance & la  
 » sagacité nécessaires pour réussir. Son  
 » commerce est sûr , &c, s'il n'en tire  
 » pas tout ce qu'il pourroit rapporter ,  
 » du moins il ne s'expose pas aux gran-  
 » des pertes ; mais sa prévoyance le  
 » rend quelquefois un peu lent ; son  
 » économie va jusqu'à la lésine , &c  
 » la crainte de perdre ne lui permet  
 » pas de hasarder des coups décisifs.  
 » L'Anglois , en réunissant tous ces  
 » avantages , n'en affoiblit aucun. Plus  
 » riche que le premier par la fertilité  
 » de son terroir & l'étendue de son  
 » pays , il est en état de supporter la di-  
 » minution de son gain & même ses  
 » pertes. Hardi dans ses entreprises ,  
 » calculateur exact , mais moins minu-  
 » cieux , versé par état dans la science  
 » du commerce , il pourroit avec le  
 » temps s'emparer de tout & donner  
 » l'exclusion aux autres Nations. »

On commence dans le second vo-



lume à développer les grands traits historiques , c'est - à - dire , qu'on a puisé dans les annales de l'Empire Romain , & dans les chroniques de la Germanie & de la France les évènements auxquels le peuple de la Hollande a eu quelque part. Les auteurs entrent dans les détails les plus curieux sur l'origine & la fondation des villes , sur les évènements guerriers & politiques qui sont consignés dans leurs Histoires particulières. Lorsque les Romains portèrent leurs légions dans la Baravie , les peuples de cette contrée se défendirent avec courage. Enfin , plutôt alliés que soumis , ils s'enrolèrent dans les troupes de la République , & contribuèrent à soutenir la dignité du nom Romain dans les occasions les plus difficiles. Les Romains estimoient singulièrement la milice Barave , & surtout leur cavalerie. Leurs chevaux étoient dressés à passer les fleuves à la nage sans rompre leur rang ; l'audace & la fermeté de cette manœuvre déterminèrent souvent la victoire. Leurs cohortes firent la première charge à la

bataille de Pharsale. Elles étoient sur la flotte Romaine à la bataille d'Actium. Les Empereurs connoissoient si bien la valeur & la fidélité de ce peuple guerrier , qu'ils recevoient leurs soldats dans la cohorte Prétorienne destinée à leur garde. En 368 *Valentinien* entra en Allemagne, défit les Germains toutes les fois qu'ils se présentèrent, & les força de se réfugier dans les montagnes. *Randon* leur chef s'étoit campé sur un rocher escarpé de tous côtés. L'Empereur s'étant trop approché pour le reconnoître , fut poursuivi si vivement qu'il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Piqué du risque qu'il avoit couru , il fit prendre les armes à son armée , & s'adressant aux Bataves: «Souffrirez-vous ,  
 » leur dit-il , mes amis , qu'un tas de  
 » brigands , perchés sur la cime d'un  
 » roc , brave impunément la majesté de  
 » l'Empire ? ils se croient inaccessibles  
 » à la valeur & se moquent de nos efforts. Montrez leur que les Alliés  
 » des Romains trouvent des aîles  
 » quand il s'agit de voler à la gloire. »  
 Ce peu de mots anima si bien ces co-

hortes , que , dès la nuit même , elles montèrent avec des cordes & des crampons par l'endroit le plus escarpé , & , l'armée avançant de l'autre côté , les Barbares entourés posèrent les armes & demandèrent la paix.

À la chute de l'Empire, la Batavie délivrée des Romains eut à se défendre contre les peuples de la Germanie. Après la mort de *Charlemagne* , son fils *Lothaire* eut en souveraineté la plus grande partie du pays des Provinces-Unies. Des monumens authentiques nous apprennent qu'il possédoit » le » Duché de Frise jusqu'à la Meuse , le » Comté de Hameland , le Comté des » Bataves ou de la Bétuwe & le Comté » de Teisterband. » Ce fut sous son gouvernement en 840 qu'arriva en Hollande la tempête la plus violente dont on ait entendu parler. Les vagues enflées par les vents surmontèrent les dunes le 26 Décembre. La Frise fut presque inondée. On compta deux mille quatre cens trente-sept maisons emportées par les eaux. Le Rhin remonta

contre son cours & en prit un nouveau dans le Leck & dans l'Yssel. L'Océan se communiqua avec la Zuyderzée qui reçut un grand accroissement , & les sables qui s'amoncelèrent à l'embouchure du Rhin fermèrent presque entièrement la bouche que ce fleuve avoit près de Catwgek. C'est à cette époque que le plus grand nombre des Historiens rapportent le changement que le Rhin souffrit dans celui de ses bras qui conservoit son nom jusqu'à la mer. Mais ne seroit-il pas plus naturel de penser , avec quelques autres , qu'une mutation pareille a été l'effet des progrès de plusieurs tempêtes qui se sont succédées dans le cours d'un petit nombre d'années ?

L'érection du Comté de Heusden , que quelques auteurs confondent avec celui de Hollande , se rapporte à l'année 873. L'époque de son origine paroîtroit romanesque si elle n'étoit attestée par les fastes de l'Angleterre & de l'Empire d'Allemagne. *Robert de Heusden* s'étoit distingué en plusieurs rencontres contre les Normands. *Ban-*

*doin* son son fils étant passé en Angleterre, enleva la dernière des filles d'*Edmond*, si secrètement que le Roi son père, malgré ses recherches, ne découvrit que long-temps après ce qu'elle étoit devenue. Ses émissaires rencontrèrent enfin la Princesse filant avec un rouet peint en rouge dans un village de Hollande. Elle étoit veuve avec plusieurs enfans. Le vieux Monarque, touché du sort de ses petits-fils, obtint de l'Empereur le titre de Comté pour la terre qui leur appartenoit, & l'augmenta de plusieurs acquisitions. Pour conserver le souvenir d'une aventure aussi singulière, l'Empereur leur donna la roue de gueule que cette maison porte encore aujourd'hui dans ses armes.

Ce second volume de l'Histoire des Provinces - Unies finit à l'année neuf cens.vingt - un. Je ne tarderai pas à vous tracer une esquisse rapide des six derniers Tomes de ce grand ouvrage, qui manquoit dans les annales de l'Europe.

*Les Graces & Psyché entre les Graces ;  
traduites de l'Allemand de M. Wie-  
land par M. Junker , de l'Académie  
des Belles - Lettres de Göttingen ;  
Brochure petit in - 8° de 144 pages ;  
à Paris chez de Hansy Libraire rue  
Saint Jacques , & Bastien Libraire  
rue du Petit - Lion , près de celle de  
Tournon.*

Ce Poëme est divisé en six Livres.  
Dans le premier, l'auteur feint que les  
*Graces* furent le fruit des amours de  
*Vénus* & de *Bacchus* dans sa première  
jeunesse.

Le second Livre nous retrace l'an-  
cienne fiction de l'*Amour* que les *Gra-  
ces* enchaînent avec des fleurs tandis  
qu'il est endormi.

Dans le troisième les *Graces* portent  
l'*Amour* à *Licénion* leur nourrice dans  
une corbeille de fleurs. *Licénion*, ainsi  
que *Dametas* son mari , recouvre sa

jeunesse. Ces trois aimables filles , sans aucune altération de leurs traits , deviennent de vraies Déeses , & l'*Amour* les reconnoît pour ses sœurs.

Le quatrième Livre est un épisode où le plus beau Berger de l'*Arcadie* adjudge une couronne à la Bergère la plus jolie.

Dans le Livre suivant les *Graces* contribuent aux nouvelles conquêtes de *Vénus* , & à leur arrivée dans l'*Olympe* les Dieux se trouvent tout à coup plus aimables. *Jupiter* devient poli , *Junon* complaisante ; *Minerve* danse avec les *Muses* , & *Vesta* joue à Colin-Maillard avec les *Graces* , l'*Amour* & *Ganimède*.

Le dernier Livre contient les amours de *Thalie* avec un Génie demi Faune , demi Amour ; de leur union naît un petit Faune qui devient le Génie de l'ironie de *Socrate* , de la Satyre d'*Horace* & de la Raillerie de *Lucien* ; enfin , *Pasithée* , la plus jeune des *Graces* , se marie au Dieu du Sommeil.

Cet ouvrage , Monsieur , ne sera pas mis à côté de celles des productions de

M. *Wieland*, qui lui ont acquis une si haute réputation. On trouvera sans doute que toutes ces fictions pouvoient être plus piquantes, plus ingénieuses. Je ne sçais si c'est la faute de l'original ou du traducteur : mais le style de ce Poëme n'est rien moins qu'agréable ; il est souvent coupé par des discours très - inutiles d'une certaine *Danaë*, à laquelle l'auteur s'adresse, & dont les réflexions font un fort mauvais effet. Dans un endroit l'auteur appelle les *Graces de bonnes filles* ; dans un autre elles craignent que l'*Amour* ne les ait *ensorcelées* ; ailleurs, elles disent à leur *maman* que c'est l'*Amour le plus gentil & le meilleur du monde, & non pas le féroce Amour qui mange les filles*. Si tout cela est dans le Poëme Allemand, le Traducteur auroit très - bien fait de rectifier ces défauts.

*Psyché entre les Graces* n'est qu'un fragment d'un autre Poëme qui devoit avoir trois ou quatre Chants.



*Le Nagzag , ou Mémoires de Christophe Rustaut , dit l'Africain ; Brochure in-8° de 118 pages ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

Vous ne devineriez jamais , Monsieur , ce que c'est que *le Nagzag*. C'est , suivant les *Mémoires de Rustaut* , un simple qui a la merveilleuse propriété d'allumer & de multiplier les desirs amoureux.

*Rustaut* , pour se soustraire aux corrections de son père qui l'assommoit de coups , se fait valer de Comédien , ensuite part pour les Isles , est fait prisonnier , essuye des tempêtes , est jeté dans une Isle déserte avec deux ou trois de ses compagnons de voyage. C'est dans cette Isle qu'au bout d'un mois ils trouvent un vieillard de 107 ans , & sa femme , qui leur font connoître l'admirable spécifique dont il est question. Cette femme & ce vieillard racontent tour à tour leurs aventures qui

sont à peu près du même degré de vraisemblance. Le vieillard meurt. *Rustaut* conçoit le projet de transporter le *Nagzag* en Europe, & fonde là dessus l'espoir d'une fortune immense; il en remplit une petite chaloupe jusqu'au comble, & s'embarque avec ses compagnons & la vieille. Mais une nouvelle tempête submerge la barque précieuse & tout ce qu'elle contient; il se sauve à la nage, arrive au Cap de Bonne Espérance, puis à l'île de Bourbon, puis à Nantes, enfin à Paris où il se fait Ecrivain sous les Charniers des Innocens.

Vous comprenez, Monsieur, que ces *Mémoires* ne sont pas tout à fait dans le genre noble; mais il est une certaine classe de lecteurs qu'ils peuvent amuser. Ce que je vais vous citer vous mettra au fait de l'espèce de plaisanterie & du style de l'auteur; c'est un des morceaux les plus bouffons de ce petit Roman. La vieille, au milieu de son histoire, rapporte qu'elle étoit tombée entre les mains des Hottentots. On se sert d'un excellent moyen pour lui faire apprendre en peu de temps la

Langue du païs. » Je fus déposée ; dit-  
» elle , entre les mains d'une douzaine  
» de femmes propres à me rapeller l'i-  
» mage des Enfers. J'ignorois qu'on  
» me mettoit à l'école , & que c'étoit  
» des Maîtresses de Langue à qui un  
» me confioit pour prendre soin de  
» mon éducation. Je ne sçavois non  
» plus ce qu'étoient devenus mes com-  
» pagnons dont on m'avoit séparée.  
» Je passai la nuit dans l'accablement ,  
» après avoir mangé une jatte de mil-  
» let pulvérisé. Le lendemain de bon  
» matin l'on vint me couper tous les  
» cheveux. Mes Maîtresses s'emparè-  
» rent de moi ; chacune d'elles me  
» montrait une chose en jettant un  
» cri pour me la nommer : j'étois  
» obligée de répéter le même mot ,  
» & si je le prononçois mal ou si je  
» faisois un faux ton , la proposante  
» m'enfonçoit une aiguille pointue  
» dans le derrière , & répétoit la céré-  
» monie jusqu'à ce que j'eusse bien  
» dit à sa fantaisie. Après ma première  
» leçon , qui en faisoit douze , j'avois  
» les fesses criblées comme une grille  
» de rape ; on me mena dans mon

» logis & l'on me frotta d'une li-  
 » queur onctueuse pour recommencer  
 » le lendemain. Cette façon d'incul-  
 » quer le sçavoir me parut déplai-  
 » sante ; mais je n'avois pas l'auto-  
 » rité de réformer les loix ni les usa-  
 » ges. Cet exercice dura plus d'un  
 » mois , pendant lequel je fis des  
 » progrès infinis. Au bout de ce ter-  
 » me le premier Ministre vint me  
 » voir & m'essayer pour sçavoir si j'é-  
 » tois en état de me faire entendre  
 » de Sa Majesté. Je m'expliquois dé-  
 » ja assez intelligiblement. La Lan-  
 » gue n'étoit pas abondante, il parut  
 » content de ma conversation , &  
 » promit de venir me prendre le len-  
 » demain pour me présenter à son  
 » maître, qu'il me nomma le Grand ,  
 » l'invincible *Florikuku*. . . . Le len-  
 » demain , l'on vint me prendre en cé-  
 » rémonial sur une civière pour me  
 » conduire à l'audience du Monarque.  
 » Il étoit assis sur un bât de mulet , &  
 » il m'en présenta la croupière , &c. »

Je suis , &c.

*A Paris ce 22 Octobre 1771.*

## L E T T R E V.

*Traduction de diverses Œuvres composées en Allemand en vers & en prose ; par M. Jacobi , Chanoine d'Halberstadt , un volume in-4° de 300 pages ; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins : prix 3 livres broché.*

QU'IL auroit pu prévoir il y a quarante ans , Monsieur , que la Littérature Allemande deviendrait siôt la rivale de la nôtre ? Quelle surprise n'ont pas causée parmi nous les productions des *Hallers* , des *Klopstocks* , des *Gleims* , des *Wielands* , & sur tout celles de l'inimitable *Geffner* ! On ne s'attendoit pas à voir naître tout-à coup tant d'excellens Poëtes dans tous les genres chez des peuples qui jusques là n'avoient paru destinés qu'aux travaux infatigables d'une pesante érudition. Nous avons même été forcés d'avouer qu'il

qu'il y a des genres auxquels les Allemands se sont montrés plus propres que les François. Nous n'avons point d'Eglogues à opposer à celles de *Gessner*. Les poësies lyriques de cette Nation ont plus de feu & d'enthousiasme que les nôtres. En vous rendant compte des traductions qu'on nous a données de ces différens Poëtes, j'ai tâché d'en indiquer les beautés ; j'ai remarqué aussi que le défaut commun à la plûpart d'entr'eux étoit le peu de choix dans les images, qu'ils prodiguoient souvent jusqu'à la satiété. Ce défaut est moins sensible dans les Poësies dont je vous annonce aujourd'hui la traduction. *M. Jacobi* mérite une place distinguée parmi les Poëtes les plus aimables ; ses ouvrages ont cette fleur de sentiment & de délicatesse qui doit perdre beaucoup de son prix en passant dans une Langue étrangère ; à plus forte raison sont elles moins susceptibles d'un extrait. Il faut s'imaginer ce que deviendroient la plûpart de nos Chansons ou de nos Poësies légères, traduites en Allemand & analysées dans un ouvrage périodique de cette Nation. Quel mérite réel

98 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE**

ne doivent donc pas avoir les Poésies de *M. Jacobi*, si l'on en rencontre plusieurs qui puissent résister à de pareilles épreuves !

Vous trouverez , Monsieur , dans la première pièce de ce Recueil la peinture la plus séduisante de cette volupté douce qui s'allie avec la modestie & la vertu ; c'est une espèce d'Ode Anacréontique ; elle est intitulée *Au Lit de Bélinde*. » Petit Lit , où reposent la beauté  
 » & l'innocence , heureux sanctuaire  
 » de l'amour , près duquel même un  
 » Satyre effronté seroit respectueux &  
 » timide , j'éparpillerai autour de toi  
 » des fleurs odorantes ; tu ne seras  
 » pas profané par un Poëte , qui , en badinant avec l'Amour , sent encore le  
 » prix de la sagesse. Frémissemens secrets , volupté tranquille , venez saisir l'ame d'un jeune homme ! .....  
 » Couche adorée de mon Amante ,  
 » montre-moi l'image de *Bélinde* ; tu  
 » vois ici tous ses attraits dévoilés ;  
 » ici peut-être les sons d'une voix à  
 » demi - éteinte te découvrent ce qui  
 » manque à ses souhaits , & ce qu'elle  
 » se cache à elle-même. Tes rideaux s'a-

» gitent ; je vois des songes se glisser  
 » à travers : troupe charmante ! Beaux  
 » comme les enfans de *Cypris* , ils vol-  
 » tigent autour de cette fille vertueuse.  
 » *Bélinde* se fâche ; la pudeur , la jeu-  
 » nesse & les desirs colorent ses joues.  
 » Maintenant, lorsqu'elle s'éveillera ,  
 » & que, plus tendre , troublée encore  
 » par les fantômes du plaisir, elle sou-  
 » rira à l'aurore ; quand d'une main  
 » agile les Graces lui jetteront ce vê-  
 » tement léger qui trahit tous ses  
 » charmes : alors , ah ! c'est alors que je  
 » te porte envie ! Mais ce petit temple  
 » ne doit pas entendre des vœux in-  
 » discrets ; je ne me permettrai que  
 » des soupirs aussi modestes que le lan-  
 » gage des Amours quand ils s'entre-  
 » tiennent avec *Cythérée*. Vous qui, en-  
 » flammés d'une ardeur brutale, n'a-  
 » vez jamais connu le Dieu de l'amour,  
 » déchirez d'une main téméraire ces  
 » voiles saints , que les Graces ont tis-  
 » sus à la beauté ; tandis qu'un amant  
 » délicat tremble en voyant le lit de  
 » *Bélinde* , s'éloigne par un mouve-  
 » ment respectueux de sa demeure, &  
 » ne cherche *Bélinde* que dans de rian-



» resprairies, où des Dieux gardent  
 » les troupeaux avec cette douce ber-  
 » gère; c'est là qu'il la poursuit sur les  
 » fleurs, qu'il l'atteint, l'embrasse,  
 » & sans remords est plus heureux  
 » que vous dans l'ivresse de vos plai-  
 » sirs. »

Une autre Pièce, qui a pour titre  
*Le Faune*, conserve dans la traduction  
 cette légèreté, ce coloris tendre, cette  
 fraîcheur qui doivent se faire sentir  
 bien davantage encore dans l'original.

» Faut il qu'une beauté, qui a le sou-  
 » rire de *Cypris*, gémisse enfermée  
 » par la sombre défiance dans de tristes  
 » murailles? Toi, qui te dis l'ami de  
 » *Bélinde*, va, cher *Cupidon*, jette  
 » ton bandeau sur les yeux de sa mère.  
 » Alors la légion des petits Amours  
 » volera vers elle, & ouvrira sa pri-  
 » son; alors je verrai *Bélinde* au mi-  
 » lieu d'eux venir à moi sur cette col-  
 » line. Et ils diront à cet enfant chéri  
 » des Graces, qu'un baiser n'est pas  
 » un crime, si c'est l'innocence qui le  
 » donne. Déjà elle entend au bord des  
 » ruisseaux les fleurs s'entretenir du  
 » petit *Cupidon*; déjà elle ressent tes

» feux , ô Amour ! Mais hélas ! Je vois  
 » de loin un vieux Satyre se glisser  
 » entre les buissons : ô Nymphes !  
 » qu'il éprouve vos dédains & vos  
 » outrages ! Par-tout où habite la joie ,  
 » il la trouble , & il compte avec une  
 » noire envie les moindres petits bai-  
 » sers qui se donnent. Vous , ô Myr-  
 » tes , à qui nos Bergers adressent les  
 » plus tendres Chansons , gardez-vous  
 » de cacher l'ennemi des Graces. Lors-  
 » qu'il viendra ici pour nous épier ,  
 » alors trahissez - le , Bocages , alors  
 » agitez vos rameaux , pour que nous  
 » prenions la fuite ! Le Dieu d'amour  
 » vous punira si vous n'écoutez pas  
 » nos prières , & jamais de belles  
 » Nymphes ne dormiront plus sous  
 » vos ombrages. Aucune Dryade ,  
 » après ses danses , & sentant encore  
 » sur sa bouche l'impression des bai-  
 » sers de son Amant , ne laissera tom-  
 » ber sa ceinture au sein de vos téné-  
 » bres. *Bacchus* n'attachera pas à vos  
 » branches sa coupe couronnée de ro-  
 » ses , ni l'Amour son carquois. La  
 » tendre colombe fuira votre feuillage  
 » infidèle , désormais le réduit des cor-  
 » neilles & des hiboux. » *Eiij*

Vous jugerez sans doute comme moi, Monsieur, que nos meilleurs Poètes en ce genre n'ont rien produit de plus délicat. Etes-vous curieux maintenant de voir comment M. *Jacobi* traite les grandes vérités de la morale, lisez la réponse suivante à M. *Gleim*, qui lui avoit dépeint le bonheur dont il jouissoit dans son petit *Sans-Souci*, ainsi nommé par allusion au château du Roi de Prusse son Souverain? » Oui, mon  
 » cher *Gleim*, je le sçais, dans ton  
 » *Sans-Souci*, où les Muses, qui l'habitent avec toi, persuadent à l'austère  
 » Philosophie de se rendre l'amie des  
 » jeux & des ris, & d'encenser comme  
 » elles l'autel des Graces, là, ayant  
 » placé à ses côtés ton petit Amour s'amusant à sculpter un buste de *Platon*,  
 » tu ne sçautois envier à *Frédéric* son  
 » vaste *Sans-Souci*. Disciple de la sagesse aimable, elle t'enseigna à dédaigner les palais fastueux, & même à plaindre le sort des Rois. Hélas ! l'ombre des bois ne les invite  
 » pas à de rians badinages ; ce n'est pas  
 » pour eux que la douce verdure renaît sur les gazons ; en vain le Prin-

„ temps fait éclore les violettes; ils  
 „ n'en cueillirent jamais aucune; ra-  
 „ rement & à peine ils voyent le So-  
 „ leil resplendir derrière les mon-  
 „ gnes, l'Aurore peindre les collines,  
 „ & la Lune scintiller sur de limpides  
 „ étangs. Les oiseaux ne chantent pas  
 „ pour eux; la petite *Philomèle* se tait  
 „ quand elle apperçoit le maître de  
 „ ses bois dans son appareil éclatant;  
 „ l'alouette en s'élevant ne fait en-  
 „ tendre que des sons interrompus;  
 „ les ruisseaux échappent à côté d'eux  
 „ timidement & sans bruit; *Echo*  
 „ épouvantée répète les paroles de  
 „ l'homme vêtu de pourpre, tandis  
 „ qu'elle écoute avec plaisir la voix  
 „ du Berger. Nous autres, mon cher  
 „ *Gleim*, nous sommes aimés de la val-  
 „ lée; où nous cueillons ses roses pour  
 „ en couronner nos verres, nous mé-  
 „ prisons les festins de *Lucullus*. On ne  
 „ boit guère le contentement dans des  
 „ coupes d'or, & rarement le bonheur  
 „ que procure une tendresse sincère se  
 „ rencontre sous de riches lambris.  
 „ O Princes! Quand vit-on les larmes  
 „ de l'amitié ou de l'amour couler le

» long de vos joues ? Votre front est  
» ceint d'un éclatant diadème ; vous  
» vous présentez comme des Dieux à  
» nos regards ; mais que vous sert  
» l'empire d'un monde entier , dans  
» lequel vous n'avez pas sçu trouver un  
» ami ? Il est des momens pourtant où  
» ils nous paroissent dignes d'envie :  
» c'est quand abandonnée dans de pau-  
» vres cabanes , les sanglots de l'inno-  
» cence éplorée parviennent à se faire  
» entendre à travers les murs épais de  
» leurs palais , quand ces infortunés les  
» nomment leur père , & demandent  
» leur assistance. Mais quoi ! quand on  
» possède des trésors inépuisables , peut-  
» on goûter un contentement bien su-  
» blime en accordant à des malheu-  
» reux un secours qui coûte si peu ?  
» Lorsque nous faisons participer les  
» indigens à nos revenus bornés , nous  
» sommes plus généreux que des Prin-  
» ces. Dans ces momens redoutables ,  
» où l'Achéron fait entendre de loin le  
» bruit de ses épouvantables ondes , où  
» le trône s'ensevelit dans la nuit de la  
» mort , de noires frénésies représen-  
» tent au héros des champs jonchés

» d'armes & de morts, à ses genoux des  
 » prisonniers pâles & désespérés ; &  
 » autour de sa tombe retentissent des  
 » accens douloureux & des cris lamen-  
 » tables. Et nous , nous verrons descen-  
 » dre des Cieux cette Hénre solem-  
 » nelle, riante & couronnée de la main  
 » des Graces ; dans les bras l'un de  
 » l'autre , au milieu des douces étrein-  
 » tes de l'amitié , nous lui chanterons  
 » des hymnes , qu'une tendre Bergère  
 » répétera après nous. »

Nous ne pouvons pas apprécier ,  
 Monsieur , la beauté des expressions , la  
 tournure des vers & tout ce qui appar-  
 tient à la Langue dans laquelle l'au-  
 teur a écrit. Mais, s'il est vrai , comme  
 l'assûre le traducteur , que M. *Jaco-*  
*bi* est supérieur dans toutes ces parties ,  
 il me semble que la pièce que je viens  
 de rapporter peut être mise à côté des  
 plus belles Odes d'*Horace* ; il a su y  
 rassembler les images les plus nobles  
 & les plus gracieuses , beaucoup de  
 poésie & ce ton de morale sublime  
 qui frappe également dans tous les  
 temps & chez toutes les Nations.

Ce volume est terminé par un Drame

mêlé d'Ariettes intitulé l'*Elysée*, qui a été représenté pour la première fois à Hanovre le 18 Janvier 1769 : en voici le sujet : *Elise*, jeune Bergère, arrive dans l'Elysée. Quatre Ombres viennent la recevoir & posent sur sa tête une couronne de myrte ; les Ombres disparaissent ; *Elise* contemple cette nouvelle contrée avec tous les signes de l'admiration & du ravissement. Paroît une autre Ombre tenant une coupe noire dans la main.

E L I S E.

Pourquoi cette coupe ? Est - ce à moi que tu la portes, mon ami ?

L' O M B R E.

Oui, chère *Elise* ! En abordant à ces champs fortunés il faut boire de l'eau du fleuve d'oubli.

E L I S E.

Quand je mourus, ma mère resta exposée aux plus cruels besoins. Le travail de mes mains avoit fourni de quoi acheter un peu d'huile pour notre

lampe, & un peu de bois pour notre foyer. La lampe sera éteinte après ma mort, & ma mère avoit employé le peu de bois que nous avions à chauffer ma dernière boisson. Il me semble la voir encore à genoux devant mon lit, & se cachant le visage. A mon dernier soupir elle jeta un cri douloureux. Ce souvenir est bien triste ! Cependant je voudrois ne pas oublier ma mère. La même Divinité qui créa pour moi cet Elysée , prendra soin d'elle , & bientôt je la ferrerai dans mes bras.

*L' O M B R E.*

Que de vertus descendirent avec toi dans ces campagnes ! elles ajoutent à nos félicités.

*E L I S E.*

J'avois un amant. Il étoit pauvre. En l'épousant je me serois mise hors d'état de nourrir ma mère ; & par cette raison je lui refusai ma main. Il est mort , & je le retrouverai ici ; car il fut vertueux. Faut-il que j'oublie les mo-

*Evj*



mens où il porta quelque soulagement à ma misère ? Hélas , le faut-il ?

L' O M B R E .

Ombre aimable , non : tu n'oublieras ni ta mère , ni ton amant. L'unique effet de cette coupe sera de rendre le souvenir de tes souffrances plus paisible.

E L I S E .

Il y a une seule circonstance dans ma vie , que je serois bien aise d'oublier tout à fait. Nous avions un procès qui consuma notre petit patrimoine. Un jour je vis ma mère envelopper la seule pièce d'argent qui lui restoit , la considérer à diverses reprises , tantôt fixant sur moi ses yeux baignés de larmes , tantôt les élevant vers le Ciel. Elle la porta à un homme qui pouvoit nous sauver ; il la prit , & cependant nous perdîmes tout par sa négligence. Nous lui avons pardonné ; mais le Ciel a vu les regards douloureux de ma mère !.... Ah , c'est le souvenir de l'insensibilité des hommes que je voudrois bannir de mon ame.

**A N N É E 1771. 109**

*Elise* vuide la coupe; l'Ombre lui présente une couronne & lui recommande de la donner à la première Ombre qu'elle rencontrera. Elle rencontre dans l'Elysée *Thémire*, femme du grand monde qui avoit été sa compagne dès son enfance, & qui depuis l'avoit oubliée. Cette *Thémire*, qui ne reconnoît pas *Elise*, lui raconte les regrets qu'elle a de l'avoir dédaignée lorsqu'elle est venue lui offrir un bouquet; les deux amies se reconnoissent & *Elise* attache sur la tête de *Thémire* la couronne de myrte. Elle cherche avec inquiétude son amant auquel elle a survécu; elle trouve *Erasle*, le père de cet amant chéri qui n'est pas moins étonné de ne pas voir son fils dans l'Elysée. Lorsqu'on a laissé sur la terre un ami qui ne peut venir nous rejoindre dans l'Elysée, les Ombres doivent boire une seconde coupe qui leur en fait perdre le souvenir. On apporte cette coupe à *Erasle* & à *Elise*.

**E. L I S E.**

**O mon Amant !**

*E R A S T E.*

O mon fils ! Faut-il que j'oublie à jamais ces accens , dont mon épouse excitoit tes jeux & ton sourire entant ? Faut-il que je les oublie a jamais ?

*E L I S E.*

O mon Amant !

*E R A S T E.*

O mon fils !

*E L I S E.*

Faut - il que j'oublie à jamais la vallée , où, dès notre enfance, nous assembloit une tendresse réciproque ?... Que le son de sa voix étoit doux ! Faut-il qu'à jamais je l'oublie ?

*E R A S T E.*

O mon / fils..... Je lui donnai le premier baiser lorsqu'il nâquit , & le dernier quand je mourus. Ces baisers sont perdus ! Tant de plaisirs sont perdus ! Je n'ai plus de fils !

*T H É M I R E.*

Juste Ciel ! C'est peut - être l'indigence qui l'aura entraîné au vice. Je pouvois le rendre heureux & conserver la vertu.

ERASTE.

Je vais la boire cette fatale coupe. Dans cet instant même il naît sur la terre une multitude innombrable de fils..... O Pères!.....

Lorsqu'il veut porter la coupe à la bouche, il est interrompu par une musique délicieuse; il regarde en arrière; c'est *Lindor*, c'est son fils. Ce jeune homme si désiré étoit mort avec quelque haine contre un monde où sa chère *Elise* avoit été malheureuse, & il avoit été condamné à errer quelque temps sur la rive opposée du fleuve pour se réconcilier avec les hommes avant d'entrer dans le séjour de la paix. Tous quatre finissent par célébrer l'instant qui les réunit & le bonheur dont ils vont jouir.

Il y a des scènes fort ingénieuses dans ce petit Drame. Quoique le fond soit assez peu de chose, vous préférerez sûrement, Monsieur, ce genre d'Opéra à cette galanterie fade & rebattue qui nous ennuie depuis si longtemps, & vous souhaiterez que quelque génie brillant & fécond lui donne

112 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

tout l'éclat propre à le faire triompher  
sur notre Théâtre Lyrique.

*L'Ambigu-Littéraire , Brochure petit  
in-8° ; à Paris chez Bailly Libraire  
Quai des Augustins.*

Le titre de ce Recueil annonce la variété qu'on a voulu y mettre. La première pièce est tirée de la *Collection Académique*. C'est un *Discours sur l'étude de la Philosophie*. L'objet principal de ce Discours, qui m'a paru très-solide & très-bien raisonné, est de prouver que l'observation des faits est le premier pas du Philosophe, mais que, pour en tirer quelque fruit, il ne doit pas s'y borner; qu'il faut encore qu'il généralise ses idées & qu'il applique ses observations à la découverte du vrai système de l'univers. Le génie du siècle, dit l'auteur, est trop porté à l'étude des faits pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la nécessité de cette étude; mais les écarts de quelques Philosophes & la chute de leurs systèmes nous ont jetés dans une extrême

dangereuse, en nous inspirant une aver-  
 sion trop forte contre la méthode systé-  
 matique. » Par une méprise, qui n'est  
 » que trop commune, on a confondu  
 » les abus de la raison avec la raison.  
 » L'esprit humain, qui semble ne pou-  
 » voir se reposer que dans les extrê-  
 » mes, a passé tout d'un coup de la  
 » présomption à la défiance, de la  
 » témérité au découragement. Peu s'en  
 » faut aujourd'hui que la Philosophie,  
 » réduite à la seule inspection des  
 » phénomènes, au seul instinct de  
 » l'observation, ne rejette comme sus-  
 » pecte toute vérité générale. Peu s'en  
 » faut que, pour être admis au rang de  
 » Philosophe, la première condition  
 » ne soit de renoncer à la plus belle  
 » prérogative de l'être-pensant, à la fa-  
 » culté de généraliser ses idées.  
 » Mais seroit-il possible que cette fa-  
 » culté active, par laquelle l'entende-  
 » ment humain combine ses notions  
 » particulières & en forme des idées  
 » abstraites qui embrassent les proprié-  
 » tés générales des êtres, que ce rayon  
 » de lumière qui constitue la supério-  
 » rité de notre nature sur toutes les

» natures terrestres, & même la supé-  
» riorité d'un homme sur un autre  
» homme, ne fût en effet qu'une lueur  
» trompeuse & qu'un guide infidèle ?  
» Seroit-il vrai que toute abstraction  
» fût une erreur, que tout terme gé-  
» néral fût un abus ? Ce préjugé est  
» d'autant plus précieux, qu'en écar-  
» tant tout ce que l'esprit de l'homme  
» ajoute aux vérités de la nature, il  
» semble donner plus de solidité à nos  
» connoissances physiques. Cependant  
» il n'est guères d'erreur plus nuisible  
» aux progrès de la science, & plus  
» contraire à son esprit. En effet, la  
» science ne mérite plus ce nom lors-  
» qu'elle se borne à l'observation par-  
» ticulière des individus. Une pareille  
» observation est la base & non le  
» terme de ses travaux, & les connois-  
» sances qui en résultent ne lui appar-  
» tiennent qu'autant qu'elles mènent  
» à la découverte des affections com-  
» munes à un grand nombre d'objets  
» différens ; autrement le plus sça-  
» vant Physicien ne connoitra qu'au-  
» tant que ses sens auront été exer-  
» cés & que sa mémoire sera fidèle. Il

» n'aura besoin pour cela ni d'esprit ,  
 » ni de génie : toute la science se ré-  
 » duiroit à un amas confus de notions  
 » isolées , stériles , accumulées sans  
 » choix , entassées sans discernement ,  
 » & dont il ne pourroit résulter aucune  
 » lumière ; car toute lumière intellec-  
 » tuelle suppose nécessairement la com-  
 » paraison de plusieurs choses. On ne  
 » peut expliquer la nature d'un objet  
 » que par l'énumération de ses pro-  
 » priétés , c'est-à-dire , de ses rapports  
 » avec les autres êtres , & l'objet le  
 » mieux connu est celui dont on a dé-  
 » couvert un plus grand nombre de  
 » rapports avec le reste de l'univers ,  
 » & qui par conséquent a été le plus  
 » comparé. » Les phénomènes parti-  
 » culiers sont le fonds sur lequel le Phy-  
 » sicien doit travailler ; mais l'abstraction  
 » est le seul moyen par lequel il puisse  
 » simplifier ces phénomènes & les réduire  
 » à un petit nombre de faits primitifs &  
 » fondamentaux. » Ce n'est que par elle  
 » que nous pouvons voir & représen-  
 » ter la nature en grand , connoître &  
 » imiter son action , mesurer & diri-  
 » ger ses puissances , & les appliquer



» à nos besoins ou à nos plaisirs. Il ne  
» seroit pas raisonnable de se priver  
» volontairement d'un tel secours par  
» la seule raison qu'on peut en abuser.  
» C'est un ressort puissant qui produit  
» toujours de grands effets , & qui  
» cause beaucoup de bien ou beaucoup  
» de mal , suivant la main qui le met  
» en œuvre. Si l'on a vu des Philoso-  
» phes trop hardis qui , ayant à peine  
» jetté un coup d'œil rapide sur les  
» choses , ont pris tout à coup leur es-  
» sor dans la région des idées , pour  
» y bâtir sur des nuages légers des hy-  
» pothèses chancelantes, il s'est aussi  
» trouvé des Sages qui , plus retenus  
» & non moins courageux , ont com-  
» mencé par interroger la nature , mé-  
» diter ses réponses , se pénétrer ,  
» pour ainsi dire , de son esprit , & se  
» sont ensuite élevés par degrés , & à  
» travers l'inconstance perpétuelle des  
» phénomènes , jusqu'à ces loix im-  
» muables auxquelles tout changement  
» est soumis , ont inventé de nou-  
» velles expériences & de nouvelles  
» mesures pour vérifier ces loix , &  
» sur ces fondemens inébranlables ont

« affermi des théories qui expliquent  
 « l'univers, & qui seront aussi dura-  
 « bles que lui. »

L'auteur conclut que, loin de séparer les deux méthodes, celles de l'expérience & du raisonnement, on ne peut apporter trop de soin à les mener de front & à les unir perpétuellement; que ce sont deux instrumens nécessaires, mais qui ne peuvent agir efficacement que lorsqu'ils agissent ensemble, & que c'est à leur accord le plus parfait que sont attachés les progrès de la Philosophie.

Dans le reste de ce Discours il recherche quels sont les plus grands obstacles à la découverte de la vérité; il trouve que ce sont nos préjugés qui nous font recevoir comme vérités innées des erreurs plus anciennes en nous que la raison même, & que le seul remède est le doute méthodique, c'est-à-dire, cette ignorance de convention par laquelle un Philosophe s'élève au dessus de ses opinions afin de les juger avec une fermeté éclairée, de rejeter celles qui ne sont pas fondées, & de s'attacher inviolablement à la vérité mieux

connue. » Ce doute est appelé métho-  
 » dique, parce qu'il suppose une mé-  
 » thode sûre de distinguer l'obscur de  
 » l'évident, le faux du vrai, même  
 » le vrai du vraisemblable. Il ne suf-  
 » fend notre jugement que lorsque  
 » la lumière vient à nous manquer;  
 » il diffère essentiellement du pyrrho-  
 » nisme, qui n'est autre chose que le  
 » désespoir d'un esprit foible, qui a  
 » sçu se désabuser de ses préjugés,  
 » mais qui, n'ayant pas le courage de  
 » chercher la vérité, fait de vains ef-  
 » forts pour l'anéantir. Le doute phi-  
 » losophique est, au contraire, le pre-  
 » mier effort d'une ame généreuse qui  
 » veut secouer le joug de l'erreur. »  
 Ensuite l'auteur montre les progrès que  
 plusieurs hommes célèbres, tels que le  
 Chancelier *Bacon*, *Descartes* & *New-*  
*ton*, ont fait faire à la Philosophie en  
 employant à propos ce grand art de  
 douter, qui même a servi depuis à ren-  
 verser quelques-uns de leurs systèmes,  
 & finit par cet excellent morceau qui  
 renferme des vues neuves, vastes &  
 philosophiques. » Maintenant que nous  
 » jouissons des travaux de ces restau-

» rateurs de la science , & que nous  
» marchons dans la carrière qu'ils nous  
» ont ouverte , rien ne seroit plus in-  
» téressant & plus instructif que de re-  
» monter au terme d'où ils sont par-  
» tis , de porter même la vue plus  
» loin, & d'observer, en général, par  
» quels degrés les Nations passent de  
» temps en temps des ténèbres à la lu-  
» mière , de remarquer ce qui favo-  
» rise & ce qui retarde cet heureux  
» progrès , de suivre les développe-  
» mens de la Philosophie , l'enchaîne-  
» ment de ses révolutions & l'ordre de  
» sa marche sur la surface de la terre.  
» Tous ces points étant bien éclaircis ,  
» fourniroient d'excellens Mémoires  
» pour servir à l'histoire de l'esprit  
» humain. On y verroit les sciences  
» & les opinions naître , fleurir , dé-  
» cliner , s'entrechoquer , se modifier  
» réciproquement , changer de place ,  
» disparaître pour un temps , & repa-  
» roître avec plus d'éclat suivant les  
» diverses combinaisons du moral &  
» du physique : on y reconnoîtroit ce  
» que peut un seul homme sur tous  
» les autres hommes , lorsqu'étant né

» avec une imagination forte , un gé-  
 » nie ardent & un caractère opiniâtre ,  
 » il se rencontre dans une conjonc-  
 » ture propre aux grands changements ;  
 » on y verroit encore combien la su-  
 » périeurité d'esprit , de lumières , est  
 » quelquefois impuissante contre cer-  
 » tains obstacles , & pourquoi *Roger*  
 » *Bacon* , par exemple , cet homme  
 » qui joignoit au génie inventeur l'u-  
 » niversalité des connoissances & un  
 » peu d'enthousiasme , ne fit pas la loi  
 » à son siècle ; enfin , on s'y instruiroit  
 » de tout ce qui peut être favorable ou  
 » contraire à l'avancement des Scien-  
 » ces , de tout ce qui peut les appro-  
 » cher ou les éloigner de la perfec-  
 » tion. Mais , plus le projet est grand ,  
 » plus il est difficile de le remplir dans  
 » toute son étendue ; il ne sera mêm-  
 » me possible de l'exécuter que lors-  
 » que tous les faits nécessaires auront  
 » été recueillis dans les sources , &  
 » cette seule opération préliminaire  
 » demande les efforts unis d'un grand  
 » nombre de personnes laborieuses ,  
 » & versées dans les divers genres de  
 » sciences. »

En

Engénéral , Monsieur , ce Discours est un des meilleurs ouvrages qu'on nous ait donnés sur ces sortes de matières. Les raisonnemens en sont lumineux ; il est très-bien écrit , fortement pensé , & l'on y montre les seules routes qui puissent conduire l'homme à la découverte de la vérité.

Les autres pièces qui composent cet *Ambigu-Littéraire* ne sont pas , à beaucoup près , aussi intéressantes ; c'est d'abord un *Dictionnaire Portatif ou Pensées Libres d'un jeune Militaire qui s'amuse à réfléchir les matins n'ayant rien de mieux à faire*. Ce *Dictionnaire* , qui n'a qu'une vingtaine de pages , se trouve dans un autre Recueil qui parut il y a deux ou trois ans. Vient ensuite une *Épître comique & charmante de Racine à M. de Voltaire* datée des Champs Elysées au sujet des Commentaires de *Corneille* , j'en ornai dans le temps mes Feuilles. Des *Réflexions de M. de Ramsay sur les différens caractères d'esprit* , une *Idée des progrès de la Philosophie* , un *Dialogue* & quelques pièces de vers : voilà ce qui achève de compléter ce

422 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

volume ; tout cela n'a rien de piquant. Il y a parmi les vers une *Epûre de Madame la Comtesse de \*\*\** sur son mariage , où il se trouve des choses assez agréables. Je crois que la tirade suivante vous fera plaisir.

Avouez que le mariage  
Est plaisamment imaginé ;  
Auriez-vous jamais deviné  
Tous les mystères du ménage ?  
La veille tout est défendu :  
On est avec son prétendu  
D'un maintien plus froid qu'une image,  
Le jour arrive , on vous bénit ;  
L'Amour s'en mêle & vous unit ;  
Autre maintien ; nouveau langage.  
Sans rongir on entend les vœux  
De l'Amant dont on est charmée ,  
La pudeur , loin d'être alarmée ,  
Sourit aux plaisirs amoureux :  
La nouvelle Eve est animée ,  
Le nouvel Adam est heureux.  
Tout change , & , sous de doux auspices ,

Du fameux jardin des délices  
La porte s'ouvre encor pour eux.

Là cette aimable sympathie  
De goûts , d'humeurs & de desirs ;  
Là cette tendre modestie ,  
Voile & parure des plaisirs ;  
Là , cette confiance intime ,  
Fille & compagne de l'estime ;  
Viennent chagrmer d'heureux loisirs.  
Deux cœurs , d'une paix fortunée ,  
Resserrent les nœuds jour à jour ;  
Et la Volupté dans sa cour  
Reçoit la Vertu couronnée  
Des fleurs que fait naître l'Amour ;  
Et que moissonne l'Hyménée.

Tel est ce riant paradis  
Où vous venez d'être introduite :  
Mieux que moi vous êtes instruite  
De tout ce que je vous en dis.

Je suis , &c.

*A Paris ce 24 Octobre 1771.*



## L E T T R E VI.

*Le Spectateur François, pour servir de suite à celui de M. de Marivaux ; Tome I ; un volume in-12 de 354 pages ; à Paris chez la veuve Duchesne rue S. Jacques , la veuve Regnard & Demonville Grand'Salle du Palais , & le Jay rue S. Jacques.*

**L** E s ouvrages périodiques annoncés sous le titre de *Spectateur* , sont d'un genre très utile & très-philosophique. Si ces Feuilles étoient bien faites elles seroient pour chaque Nation le tableau de ses mœurs, le dépôt de leurs variations & le monument du costume des différens siècles ; c'est-à-dire , qu'on les liroit comme le supplément curieux à l'histoire des peuples policés où cet article , plus intéressant que la peinture des batailles & des révolutions politiques, est presque entièrement oublié. C'est

aux Anglois que nous devons la première idée du *Spéctateur*. Les premiers cahiers furent reçus à Londres avec transport. Les hommes les plus célèbres dont l'Angleterre s'honore travailloient à cet ouvrage. *Richardson*, le Peintre de l'humanité, le plus beau génie peut-être de sa Nation, le sçavant *Steele*, l'éloquent *Adisson*, l'ont orné de plusieurs discours qui le rendront immortel.

Feu M. de Marivaux entreprit d'enrichir notre Littérature d'une production de ce genre; il fit paroître *Le Spéctateur François*. Le style léger, la variété des peintures, le comique ou l'intéressant des situations, les nuances des mœurs saisies avec esprit, acquirent à cette espèce de Journal quelque célébrité. Mais l'auteur s'arrêta presque au commencement de sa carrière, refroidi par la critique ou par le poids des années.

Un homme de Lettres reprend le pinceau & se propose de continuer cet ouvrage. La lecture attentive que j'ai faite des cinq cahiers qui composent le premier volume que je vous

annonce , Monsieur , m'a convaincu que l'auteur avoit quelques-unes des qualités de ses prédécesseurs Anglois ou François ; un coup d'œil sûr , un jugement sain , l'amour de la vertu & de l'humanité , un cœur sensible : avec tout cela le disciple est encore loin de ses maîtres. Je ne vous dis rien de son imagination quelquefois poétique & trop exaltée qui ne sied point dans un ouvrage moral , & de quelques tours emphatiques pour exprimer une chose toute simple. Ce qui me paroît le plus déplacé dans ce nouveau *Speâateur* , c'est ce ton de philosophie triste & lugubre qui fait le sujet de plusieurs *Discours* ; ce sont des dissertations sur les passions & les vertus ; dissertations fort bonnes , à la vérité , mais qu'il faut renvoyer aux froids contemplatifs. Il me semble que le génie du *Speâateur* doit tenir , en général , de celui du Théâtre Comique ; dans l'un & dans l'autre il faut que ce soit le plaisir & la gaieté qui dessinent les scènes.

Malgré les défauts qu'on peut reprocher à l'Observateur moderne , il y a dans ses *Discours* des choses très-bien

vues & peintes avec esprit. L'image  
 que je choisis n'est pas neuve ; mais  
 elle entre nécessairement dans la col-  
 lection de celles qui caractérisent l'état  
 actuel de nos mœurs, & vous en trou-  
 verez les couleurs agréables. » Les hom-  
 » mes sont à présent bien injustes en-  
 » vers les femmes ! Parce que le mê-  
 » me goût regne à peu près dans leurs  
 » ajustemens , on ne veut plus mettre  
 » de différence entr'elles. *Aminie* air-  
 » me , se plaît avec ses enfans ; mais  
 » ses devoirs ne ravissent pas tous ses  
 » momens ; elle va souvent aux spec-  
 » tacles , à la promenade ; elle y jouit  
 » de l'effet de sa beauté ; les femmes  
 » l'examinent avec dépit , les hommes  
 » avec intérêt..... Dans le moment où  
 » cette tendre mère sourit à sa fille ,  
 » on imagine qu'un amant discret la  
 » console de l'absence de son époux.  
 » Le moyen de croire qu'une bouche si  
 » ravissante ne soit que le trône de  
 » *l'Hymen* , que des yeux si beaux ne  
 » s'arrêtent avec douceur que sur un  
 » mari , que des bras qui s'ouvrent avec  
 » tant de grace , ne reçoivent que lui !  
 » Que fera *Aminie* pour dissiper ce

» soupçon injurieux ? Ne verra-t-elle  
 » personne ? On dira que c'est pour  
 » répandre plus de mystère sur les  
 » amours. Ne se montrera-t-elle plus  
 » parée de ces ajustemens si bien choi-  
 » sis & mis avec tant de goût ? Mais  
 » son mari qui la trouve si belle , si  
 » intéressante , qui l'examine avec tant  
 » de plaisir , qui lui offre tous les jours  
 » de nouveaux présens , de quel œil  
 » verra-t-il ce changement ? Est-elle  
 » sûre de conserver son amour sous  
 » des habits plus négligés ? Se refu-  
 » sera-t-elle aux desirs qu'il a de la  
 » voir embellie des étoffes brillantes  
 » qu'il lui envoie ? Non , elle ne ris-  
 » quera pas le bien le plus précieux ;  
 » elle méprisera un monde injuste &  
 » cruel ; elle cultivera toujours ses ai-  
 » mables talens ; elle relèvera avec  
 » soin l'éclat de ses charmes ; mais  
 » ce ne sera que pour plaire davantage  
 » à l'époux qui fait son bonheur. »

Le discours suivant d'un joueur qui  
 vient de se ruiner est d'un tour plaisant.  
 » Mes créanciers ne sont-ils pas encore  
 » plus à plaindre que moi ? J'ai mis ce  
 » que je leur devois sur ma carte ; est ce

» ma faute si la fortune s'est déclarée  
» contr'eux ? Oui, mon chet Bijoutier,  
» vous qui m'offrez vos diamans de  
» si bonne grace, vous avez joué cette  
» nuit d'un malheur affreux. Et toi,  
» mon ami l'Allemand, qui m'as vendu  
» de si beaux chevaux, tu méritois  
» d'être plus heureux. Je vois d'ici mon  
» Tailleur ; il est pâle, inquiet ; il a  
» bien l'air d'un joueur qui n'a pas  
» passé une seule fois. Voilà ma jeune  
» Marchande de dentelles ; la petite  
» friponne, si elle eût tenu la main,  
» elle auroit ruiné tous les pontes.....  
» O Dieu ! j'entends la voix de mon  
» Tapisier, de mon Carrossier, de  
» tous mes fournisseurs. Que de mal-  
» heureux ! ..... J'ai le cœur déchiré,  
» je vais à la campagne pour ne pas  
» être le témoin de leur douleur ; je  
» ne les verrai de six mois. »

Quand j'ai dit que le *Spéctateur* devoit emprunter le masque riant de *Thalie*, je n'ai parlé qu'en général, & mon idée n'a jamais été qu'il fallût en exclure les morceaux de force & de sentiment. La Comédie elle-même, com-

me dit *Horace*, élève quelquefois le ton. Ainsi la peinture qui suit, quoi qu'un peu sombre, peut figurer sur le Théâtre d'un Spectateur ; l'expression en est touchante. C'est une mère qui parle. »..... J'avois une fille ; elle étoit  
 » la joie , le bonheur de mes jours ,  
 » & le Ciel vient de me la ravir ; il  
 » ne m'en a plus laissé que le sou-  
 » venir. Aimable enfant , tu ne vien-  
 » dras plus à mon lever coller tes  
 » lèvres sur la bouche de ta mère ;  
 » non , je ne verrai plus ma fille ;  
 » ses bras ne me presseront plus , &  
 » mes regards ne s'arrêteront plus sur  
 » elle avec douceur. Pouvez - vous  
 » concevoir, Monsieur, le vuide im-  
 » mense où se trouve une mère qui  
 » a perdu son enfant unique, le dé-  
 » lica de sa vie ? Eh qui connoîtra ma  
 » douleur , s'il n'a mon cœur , s'il n'a  
 » pas vu ma fille. Trop cher enfant ,  
 » la nature ne t'avoit rien refusé ; ta  
 » beauté étoit le moindre de ses dons ;  
 » elle a brisé son plus bel ouvrage....  
 » O mères ; qui avez perdu une fille  
 » unique , que vous êtes à plaindre !

„ Mais si celle que vous pleurez ressem-  
 „ bloit à mon enfant , si elle étoit  
 „ belle , douce , caressante , si ses ta-  
 „ lens charmoient votre solitude , si  
 „ près d'elle l'ennui n'approchoit ja-  
 „ mais de vous , si vous avez vu ses  
 „ derniers regards vous fixer , si ses  
 „ mains foibles & *pâles* se sont sou-  
 „ levées pour vous embrasser , si son  
 „ dernier soupir..... Ah ! ma fille !.....  
 „ Hélas , mère insensée , tu n'en as  
 „ plus. „

Vous rencontrerez dans cet ouvra-  
 ge , Monsieur , beaucoup d'autres dé-  
 tails amusans & variés. Si l'auteur ou  
 les auteurs peuvent y répandre plus de  
 faillie & de gaîté , on peut leur garantir  
 beaucoup de succès. Tel qu'il est , cet  
 Essai est très-estimable. Les Libraires  
 délivreront le premier volume sans  
 exiger la souscription entière , qui est  
 de neuf livres pour Paris & de douze  
 livres pour la Province ; ils feront  
 parvenir aux abonnés quinze cahiers  
 par an francs de port. On souscrit  
 chez les Libraires indiqués à la tête  
 de cet Article.



*Avis Exul. Fabula.*

Cette Fable Latine est du célèbre Père *Desbillons* , à qui S. A. S. E. Mgr l'Electeur Palatin a donné près de sa personne un asyle aussi doux que glorieux: La Fable dont il s'agit ne se trouve point parmi celles que nous avons de ce rival heureux de *Phédre* & de *la Fontaine* , & même elle n'a jamais été imprimée à part ou dans quelqu'autre Recueil. L'objet de ce charmant Apologue & les raisons qui n'ont pas permis à l'auteur de lui faire voir le jour , ne sont pas difficiles à saisir. Comme ces raisons ne subsistent plus , ou du moins comme elles ne sont pas aussi fortes qu'elles l'étoient il y a sept ou huit ans , vous me sçauvez gré , Monsieur , de vous procurer la lecture de cette Fable ; j'y joins l'imitation en vers François qu'en a faite un Cha-

noine Régulier, de St<sup>e</sup> Geneviève, homme de beaucoup d'esprit & de talent.

Avis canora , patriis in saltibus ,  
 Studio innocenti lufibusque muficis  
 Dedita , agitabat jam diù lætos dies  
 Quieta , felix. Tale vivendi genus ,  
 Ignotabile licèt , contumax ægrè tulit  
 Invidia , Corvosque excitavit improbos ,  
 Picas bilingues , impudentes Graculos ,  
 Ut perdere illam quærerent : ergò fimul  
 Consentientes crimina hi varia inferunt  
 Mifellæ , & omnem faciunt contumeliam.  
 Turba quoque lævit Pſittacorum mimica ,  
 Inepriaſque colligit nefarias.  
 Quæcumque ſparſit error aut mendacium ;  
 Perpolit , adornat atque in infantis caput  
 Effundit , acres inferens argurias :  
 Paſſerculos oblectat , Accipitres juvat ;  
 Struthiocamelis , Indicis Pavonibus ,  
 Anſeribus , Ululis , Noctuis fidem facit.  
 His undiquè odiis appetita hoſtilibus  
 Miſeranda volucris , ſedibus avitis procul  
 Statuerat emigrare , cùm ſubitò audiit

Perficere id ipsum nec licere jam sibi  
 Illæso jure libertatis : Lex enim  
 Indicta fuerat , quæ dies intra novem  
 Mutare cælum , genes & apud ceteras  
 Exquirere novos imperabatur lares.  
 Tot jam antè probris additam hanc infamiam  
 Stupet : innocentem deindè cum se respicit ,  
 Altum ingemiscit , de severo expostulat  
 Judicio , & æquitatem implorat & fidem :  
 Audetque graviter conqueri , & palàm , loq  
 Percita dolore ; cujus ad solatium  
 Aves amicas ( habet enim , quas nec timor  
 Huc usquè nec spes potuit à fide avias  
 Flectere ) Columbas plures & Ciconias ,  
 Philomelas aliquot etiam , non tenerè minàm  
 Pietate , docto quàm canore nobiles ,  
 Invisit ; aperit ultrò sùs intimos :  
 Acerbitatem sortis exponit suæ ,  
 Et calamitatis partem ab his videns capi ,  
 Paulo minùs in tè calamitosam se putat ;  
 Ac deniquè sui bonè memores esse ut velint ,  
 Postquam rogavit , migrat ; & celeritè  
 Contendit aliis ad orientales plagas ,

Undam influentis quæ vestigalem Nicti  
 Recipit, & alto Rhenus absorbet sona,  
 Excurrit opibus prænitens variis ager,  
 Vallatus hinc & inde montibus arduis,  
 Ita & remotis, intuentes ut queant  
 Longoque jucundoque prospectu frui:  
 Atque ille pratis non caret, nec saltibus,  
 Nec vineis, nec hortis. Hic Apollineum  
 Regnare novit sub Palatini sacro  
 Nomine (quod olim nomen adepropria  
 Ritè celebrari Octavianus jussit)  
 Et novit, ejusque ditioni subjacent,  
 Omnia benignis temperari legibus,  
 Sanctoque pacis conquiescere in bono.  
 Huc se igitur infert, refugium sperans sibi,  
 Victus facultatem, umbras, atque nidulum,  
 Non esse deneganda: sed bona mox videt  
 Concessa longè plura quàm speraverat.  
 Nam penitus hærens pectori infortunio  
 Eripfa tædia solitudinis suæ  
 Levare cantu dæm studet, dignatus est  
 Apollo, magnus ipse Apollo, advertere  
 Aurem eruditam, judicavit & senos

## 136 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Esse neque blandâ vacuos a scientiâ,  
 Neque liberali destitutos indole :  
 Etiamque sortem ipsius indignam bonus  
 Cum profectus esset misericordiâ,  
 Jussit, ut haberet quo exilii molestiam  
 Superare posset ; ut habitaret commodè ,  
 Hortosque Schwetzinganos \*, ipse quos amat  
 Perambulare , nobili elegantiâ  
 Undiquè nitentes , ac deliciis , quas labor  
 Arsque dare possunt , affluentes omnibus  
 Circumvolaret liberè , sylvam , arcas ,  
 Fontesque lætis personaret cantibus.  
 Sic malicio sis hostium conatibus  
 Dejecta summam in miseriam quæ credita est ;  
 Potentis illam numinis benignitas  
 Feliciorem quàm fuit antè , reddidit.

Fabella ne spe decidas unquam vetat ;  
 Ira & potestas namque sæviant licèt ,  
 Malis ab ipsis sæpè nascuntur bona.

\* *Schwetzingue* , belle maison de plaisance de S. A. S.  
 E. Mgr l'Electeur Palatin ; elle est à quatre lieues de  
 Manheim , aussi près du Rhin que Boulogne l'est de la  
 Seine.

*L'Oiseau Banni. Fable Allégorique.*

Des bois un Chantre harmonieux ,  
 Dans les climats chéris qu'habitoient ses ayeux ;  
 Couloit d'heureux momens. Il partageoit sa  
 vie

Entre les arts & les jeux innocens :  
 Les échos d'alentour répétoient ses accens :

Son bonheur excita l'envie.

Le Corbeau malfaisant , le Geai superbe &  
 vain ,

L'Autour au bec tranchant & la Pie indiscrette ,  
 Formèrent pour le perdre une ligue secrète.

Il ne soupçonnoit pas leur criminel dessein. :

On le charge d'horreurs , on l'insulte , on l'ou-  
 trage.

Le frivole Moineau , le Pertoquet bouffon ,

Le vorace Epervier & le stupide Oïson ,

Secondent à l'envi leur insolente rage.

En butte à leurs traits ennemis ,

Il perd ses biens , son repos , ses amis :

Craignant de pe dre encor sa liberté si chère ,

Il s'envole en pleurant dans un autre hémis-  
 phère.

Surpris de tant d'horreurs, il ne lui restoit plus

Que d'essuyer cette nouvelle injure :

Il gémit, il se plaint à toute la nature :

Vains efforts, regrets superflus !

Quelle peut être sa défense

Contre un arrêt si rigoureux ?

Sa droiture, ses mœurs, le cri de l'innocence ?

Foible ressource, hélas, dans son destin affreux !

Il remplit les forêts de ses plaintes amères,

Et racontant sa peine aux Amphions des bois,

Quand il voit de leurs yeux couler des pleurs sincères,

De ses malheurs il sent diminuer le poids.

Qu'il est doux de trouver un cœur qui les partage,

Un ami dont l'honneur est la suprême loi !

Promesses & terreur, tout est mis en usage :

Rien ne peut ébranler leur foi.

De leur tendre amitié cher & précieux gage !

Vers ces lieux fortunés, où, sortant de son lit,

Le Nègre porte au Rhin le tribut de ses ondes,

Est un fertile champ : le Ciel qui l'embellit,

Semble avoir épuisé les largesses fécondes.

Des monts, dont le sommet s'élève jusqu'aux  
Cieux ,

Offrent de tous côtés une immense étendue.

Bois , prés , côteaux rians , vallons délicieux ;

Sont un tableau charmant où s'arrête la vue.

*Apollon*, dans ces lieux vous êtes adoré :

O nom cher à mon cœur ! Que j'aime à le red  
dire !

Nom par *Auguste* autrefois consacré !

Il est celui du héros que j'admire !

Là fleurissent les loix , là regne l'équité :

Heureux climat, où l'oiseau se retire ,

Espérant de trouver sous un plus juste empire ,

Un asyle , un soutien & la tranquillité.

Eh quoi ? Le sort a-t-il pu lui sourire ?

Il avoit cru tout perdre ; il se voit plus heureux ,

Et comblé de faveurs au-delà de ses vœux ;

Car , tandis qu'il se plaint & tandis qu'il sou-  
pire ,

Le Prince a remarqué la douceur de sa voix :

Il prête à ses accords une oreille attentive ;

Et touché des accens de sa douleur plaintive ;



140 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» Charmant oiseau , dit-il , noble habitant des  
» bois ,

» Qui sous ce verd feuillage ,

» Flattez mes sens par votre doux ramage ;

» Soyez heureux par mes bienfaits :

» Volez en liberté sous ces ombrages frais :

» Et la nature & l'art ont orné ce bocage :

» Il est à vous : parcourez ces jardins :

» Oubliez près de moi le sort qui vous ou-  
» trage ,

» Et de vos ennemis les criminels desseins »

Ainsi du Ciel la bonté m'est propice :

Leurs noirs projets se sont évanouis ;

Et je dois à leur malice

Le bonheur dont je jouis.

Ne craignez point des Rois l'inflexible éo-  
lère :

Votre sort est cruel : ne perdez pas l'espoir :

D'espérer mieux le Ciel fait un devoir :

Le bien est souvent né du mal qu'on voulut  
faire.

*Traité des Maladies des Femmes en couche, avec la méthode de les guérir, fait par ordre du Ministère; par M. Raulin, Docteur en Médecine, Conseiller - Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles - Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, de Rouen, & de celle des Arcades de Rome; à Paris chez Vincent Imprimeur - Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, un volume in-12.*

Les mêmes vues de bienfaisance & d'humanité qui déterminèrent il y a quelque temps le Ministère à faire publier des *Instructions Succinctes sur les Accouchemens*, viennent de donner naissance à l'excellent *Traité* que je vous

annonce. Le principal mérite de l'auteur est d'avoir su mettre l'un & l'autre ouvrage à la portée des lecteurs les moins instruits, & c'est en cela surtout qu'il répond parfaitement au choix que le Gouvernement a fait de sa plume & de ses talens. Je vous ai fait connoître dans le temps les *Instructions Succinctes*. Le *Traité des Maladies des Femmes en couche* renferme quatre Parties ou Sections qui se divisent chacune en plusieurs Chapîtres, & chaque Chapître est divisé lui-même en plusieurs articles. La première Section prescrit le régime que doivent observer les femmes en couche, & présente le tableau de leurs maladies en général. Dans la seconde Section M. *Raoulin* traite des maladies ou accidens qui dépendent de l'accouchement. Il consacre la troisième aux maladies qui proviennent des lochies ou vuidanges. Enfin la quatrième Section renferme le

détail & la guérison des maladies qui proviennent du lait retenu dans les vaisseaux, ou répercuté. L'ordre & la méthode de cet ouvrage ne peuvent comme vous voyez, Monsieur, que prévenir en sa faveur. Vous en serez plus satisfait encore, lorsque vous aurez jugé par vous-même de la clarté du style, de sa simplicité, de sa précision. Non-seulement je vous invite à vous procurer au plutôt cet important Traité, mais j'ose vous assurer que vous rendrez un véritable service à vos amis, à vos connoissances, à vos compatriotes en leur conseillant l'acquisition de cet ouvrage. Il n'est point de Seigneur de terre, de Curé de Paroisse, d'homme aisé dans une ville ou dans une campagne qui ne doive mettre dans sa bibliothèque ce Livre utile, dont le besoin peut se présenter à chaque instant,

*Cours d'Histoire Naturelle & de  
[Chimie.]*

M. *Bucquet*, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commencera ce Cours le Lundi dix-huit Novembre mil sept cens soixante-onze, à onze heures précises du matin ; il continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine à la même heure dans sa maison rue des Fossés Saint Jacques à l'Eltrapade. On trouvera dans ce temps chez *Jean - Thomas Hérissant* Imprimeur du Cabinet du Roi rue S. Jacques, une *Introduction à l'Etude des Corps naturels*, tirés du regne minéral, nécessaire pour suivre ce Cours.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 26 Octobre 1771*

*Faute à corriger dans le No précédent.*

Page 65 ligne dernière, *la Philosophie*, lisez *le Philosophisme*.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE VII.

*Œuvres de M. de B\*\*\*, deux volumes in-8° d'environ 400 p. chacun ; le premier contenant deux Tragédies en cinq Actes en vers, deux Comédies, l'une en cinq Actes en vers, l'autre en un Acte en prose ; deux Opéra, l'un en cinq Actes en vers, l'autre en un Acte en vers ; le second, la justification d'Enguerrand de Marigny & les Mémoires de la Jeunesse de l'auteur ; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques, près de la rue des Mathurins.*

**V**OUS pouvez juger, Monsieur, par ce titre, de la variété piquante de ce Recueil.  
**AN. 1771. Tome VII. G**

cueil. Le premier des Drames destinés au Théâtre de *Melpomène* & qui est intitulé *Osman III*, m'a paru plein de noblesse & d'intérêt; les scènes en sont rapides, bien enchaînées, les situations touchantes, & le but très-moral. Vous serez attendri, Monsieur, à la lecture de la Scène troisième du troisième Acte. On amène sur le théâtre l'Empereur qu'une populace mutinée vient de précipiter du trône pour y faire monter son fils qui n'a point trempé dans ce complot affreux. Le père est chargé de fers.

O S M A N à son fils.

Hé bien es-tu content ? Ta noire perfidie  
Se fait-elle un plaisir de prolonger ma vie ?  
Du plus affreux forfait tu goûtes la douceur ;  
Je vois ce qui t'anime, & connois ta fureur :  
Sans doute de mon sang un scélérat avide  
Veut pour comble d'horreur commettre un par-  
ricide.

Hâte toi..... Tu frémis !...

ALADIN, *filz d'Osman.*

Gardes, brifez les fers,

Et qu'un fi bel exemple inſtruife l'univers.

Voici des vers que *Corneille* n'eût pas dédaignés. Le *Viſir* ayant formé le projet de détrôner *Osman*, cherche à mettre dans ſon parti le chef des Janiffaires. Cette Scène entière eſt vive & bien conduite. Le Miniſtre ambitieux peint ainſi l'Empereur contre lequel il conſpire.

Oui, ſelon mes deſirs, je ſçaurai le réduire;  
Il eſt foible, indécis & facile à conduire,  
Courageux & craintif, tranquille & furieux;  
Capable de vertus, de forfaits odieux;  
Au même inſtant humain, terrible & languinaire,

Maistoujours inquiet: voilà ſon caractère.

Tous mes moyens ſont prêts; duſſé-je y ſuccomber,

Dans le piège fatal je le ferai tomber.

J'ai déjà ſoulevé la moitié de Byſance;

Gij



Le crédit du Pontife accroît mon espérance;  
 J'ai semé dans le cœur de chaque Musulman  
 L'amour pour *Aladin*, la fureur contre *Os-*  
*man*,  
 Et d'un peuple irrité l'impatiente rage,  
 Doit dans le sang d'*Osman* achever mon ou-  
 vrage.

J'aimerois mieux cette Pièce qu'une  
 foule de Tragédies de nos jours dont  
 les succès éphémères enorgueillissent les  
 foibles auteurs. Avec quelques correc-  
 tions, *Osman III* paroîtroit avec hon-  
 neur sur la Scène Française.

» Quant à *Laodice*, dit M. de B\*\*\*  
 » dans sa *Préface*, je ne puis me dis-  
 » penser d'en parler, parce qu'on mac-  
 » cuseroit peut-être d'un peu trop de  
 » présomption d'avoir pris un sujet que  
 » *Thomas Corneille* n'a traité qu'en  
 » tremblant, ainsi qu'il l'avoue dans  
 » son argument. Que ne devois-je  
 » donc point craindre? Mais échauffé  
 » par la force & la beauté du sujet, je  
 » n'ai consulté dans mon enthousias-  
 » me que ma satisfaction, sans pré-

» rendre devenir l'émule ni le cri-  
 » tique de ce grand homme. J'ai seu-  
 » lement usé du même droit que plu-  
 » sieurs auteurs recommandables se  
 » sont arrogé, de travailler sur des su-  
 » jets déjà traités, tels que *Mérope*, *Sé-  
 » miramis*, *Electre*, &c. Comme il est  
 » donc prouvé qu'on peut arriver au  
 » même but par différens chemins,  
 » je prie ceux qui me liront de  
 » confronter ma Tragédie avec l'an-  
 » cienne *Laodice*, pour se convaincre  
 » que je ne suis ni copiste ni plagiai-  
 » re, à l'exception de dix vers que j'ai  
 » trouvés si beaux & si nécessaires au  
 » sujet, que je les ai placés dans mon  
 » Drame sans y changer une syllabe,  
 » de crainte de les affoiblir; je les ai  
 » distingués dans l'imprimé par des  
 » guillemets: ainsi c'est moins un pla-  
 » giat qu'une citation à l'avantage du  
 » Poëte célèbre qui m'a devancé. »  
 Voilà ce qu'on appelle en Littérature  
 de la décence & de l'honnêteté. Si l'e-  
 xemple de l'anonyme étoit imité par  
 nos Dramatiques, les guillemets de-  
 viendroient fréquens, sur-tout si l'on  
 ne se contentoit pas d'en mettre aux

vers copiés, & si l'on étendoit cette bonne foi jusqu'aux plans & à des scènes entières. Quelque jugement que l'on porte de la *Laodice* moderne comparée à l'ancienne, je pense que cette seconde Tragédie de l'auteur a moins de mérite que celle d'*Osman*; la couleur de celle-ci est plus tragique, le ton plus sombre, l'intrigue mieux conçue, les caractères plus forts & développés avec plus d'art.

Les jeux de *Thalie* ont aussi occupé les loisirs de l'auteur. Ses deux Comédies sont » calquées sur l'ancien genre » avec lequel *Molière*, *Regnard* & » *Destouches* amusoient la Nation, » genre devenu suranné à la honte » du goût actuel, si contraire à la vraie » Comédie, qu'on n'y découvre plus » aucune trace de la correction des » mœurs. Un auteur qui se présente » aujourd'hui sur la scène dit : *écoutez moi*, *j'ai de l'esprit*; il vaudroit » mieux qu'il dît : *écoutez moi*, *j'ai du bon sens*; il s'ensuivroit que tout » rentreroit dans l'ordre naturel; on » riroit à la Comédie, & l'on pleuroit à la Tragédie. »

Celle des deux pièces comiques qui est intitulé *Les Mariages*, vous fera beaucoup de plaisir à la lecture, & je pense qu'elle n'en procureroit pas moins à la représentation. Vous vous rappelez, Monsieur, qu'à la convalescence de feu M. LE DAUPHIN le Roi, pour signaler sa joie aux yeux de la Nation, maria plusieurs filles. Quelques citoyens opulens & zélés voulurent, en quelque façon, imiter la libéralité du Monarque, & devenir les organes de l'allégresse publique; ils contribuèrent à l'établissement de quelques jeunes païsannes. Cet acte de générosité a donné l'idée de la petite Comédie *Des Mariages*. La première scène qui est entre deux valets passés maîtres en fait de fourberie & d'adresse, m'a paru supérieurement dessinée & parfaitement écrite. Toute la pièce est du bon genre; on y reconnoît cette gaiété franche, cette joie libre que nous tenions de nos pères, & que nous perdons tous les jours. Dans la grande Comédie en cinq Actes intitulée *Les Ressources de l'Esprit*, vous trouverez aussi des scènes

très-bien faites , & de cette charge de l'ancien comique qui faisoit rire , & qui valoit mieux que le ton lamentable de nos Drames modernes.

L'Opéra de *Zéline* & la Pastorale de *Sidonis* prouvent que l'anonyme réunit toutes les espèces de talens qui brillent sur la scène , d'autant mieux que, nouvel *Orphée*, lui-même a sçu revêtir ses Drames Lyriques des charmes de l'harmonie , du moins par rapport à la Pastorale.

L'ouvrage le plus important de ce Recueil , celui qui doit attirer à l'auteur l'hommage des cœurs sensibles & patriotiques , c'est la *Justification d'Enguerrand de Marigny* , *Comte de Longueville* , *Grand Chambellan* , *Principal Ministre & Coadjuteur du Royaume sous Philippe-le-Bel*. Cette *Justification* , où l'innocence de *Marigny* est prouvée jusqu'à l'évidence , fera d'autant plus d'honneur à l'anonyme , que plusieurs de nos annalistes & de nos historiens ont affecté de flétrir sa mémoire , & que ce grand homme , qui dans nos fastes devoit marcher à la tête des *d'Amboises* , des *Sullys* , des *Riches-*

*lieux*, &c, n'y paroît que couvert des attributs de l'ignominie & de l'opprobre. Nous n'avons que les chroniques de Saint Denys & celles de Flandres qui aient eu le courage de le venger des traits odieux de la calomnie. L'auteur de l'*Histoire des Ministres d'Etat* sous les Rois de la troisième Race, s'en est utilement servi, & M. de B\*\*\*, qui publie aujourd'hui la justification d'*Enguerrand* en a tiré parti pour la composition de son Mémoire, en y joignant quelques anecdotes intéressantes qu'il a été à portée de recueillir : anecdotes peu connues, puisque ceux qui ont écrit sur cet événement tragique, n'en ont saisi que la catastrophe sans parler des causes qui la produisirent, ni de la réhabilitation de l'infortuné Ministre. *Mézeray* se contente de lui donner les noms les plus odieux sans articuler aucun fait contre lui. L'Abbé *Velli* copie servilement *Mézeray*. Feu M. de *Villaret*, continuateur de l'Abbé *Velli*, est le premier qui, dans son règne de *Louis le Hutin*, soit entré dans quelques détails du procès d'*En-*

*guerrand* & qui ait entamé sa justification , que M. de B\*\*\* achève & dont je vais vous entretenir.

L'illustre Maison de *Marigny* sortoit originairement de Lions , petite ville du Vexin Normand , située dans le centre de la forêt du même nom. Cette Maison possédoit , avec une partie de cette ville, plusieurs terres & seigneuries aux environs ; son nom étoit *le Portier*. Tous ceux qui la composoient s'étoient appelés ainsi jusqu'à ce que *Hugues le Portier* , Seigneur de Rosay , en épousant en 1200 la Dlle *Mahaud* héritière de *Marigny* , consentit à porter le nom & les armes des Sires de *Marigny* , Seigneurs de *Marigny* , bourg situé dans le pays de Bray. De ce mariage sortit *Enguerrand* , deuxième du nom , Chevalier , Sire de Rosay & de Lions , qui prit le nom de *Marigny* à cause de sa mère , ainsi que tous ses descendants qui ne portèrent plus le nom de *le Portier*. Cet *Enguerrand* vivoit en 1240. C'est d'un de ses fils que sort le Ministre célèbre dont il est ici question ; il rassembla sur sa tête toutes les terres de sa maison , & fut depuis

Comte de Longueville par les bienfaits  
de *Philippe-le-Bel*.

*Enguerrand* étoit d'une taille avantageuse , d'un caractère vif & altier ; il forma son esprit moins aux futilités des courtisans qu'à la solidité des connoissances qui constituent l'homme d'Etat. Il fut aussi grand Capitaine que Ministre consommé. Doué de tous les talens utiles & agréables , il acquit la confiance & l'amitié de *Jeanne de Navarre*, Comtesse de Champagne , Reine de France , Princesse accomplie , qui joignoit aux charmes de la beauté le talent du Gouvernement , le courage & la capacité Militaire. *Marigny* devint l'ame de ses conseils & l'administrateur de la Navarre. La Reine , pour lui marquer sa satisfaction , le combla de ses bontés en lui donnant pour épouse *Jeanne* sa filleule & sa première femme du Palais, qu'elle avoit fait élever avec ses filles d'honneur , & qu'elle traitoit comme sa fille. Le Roi ne témoignoît pas moins de confiance à *Marigny* ; il ne voyoit que par ses yeux & ne suivoit que ses avis. Il le mit à la tête des affaires du Royau-



mé. Le Prince ayant formé le dessein de fixer son Parlement à Paris, fit réparer & considérablement augmenter le Palais. Ces travaux furent commencés en 1286, peu de temps après son avènement au Trône, sous la direction générale d'*Enguerrand*, dont les soins & l'intelligence méritèrent la satisfaction du Maître & l'approbation du public. *Enguerrand* fit mettre au Palais la statue à genoux aux pieds de celle du Roi; il avoit pensé que l'attitude qu'il donnoit à la sienne seroit plutôt regardée comme un acte de soumission & de respect que comme un trait d'orgueil attentatoire à la Majesté Royale; elle eut néanmoins cette qualification, & l'on se plaignit hautement de ce qu'on appelloit l'insolence du Ministre. Cependant les Grands eurent beau murmurer; le Roi voulut que la statue demeurât en place, &, pour récompenser encore plus les services de *Marigny*, il lui conféra la charge de Grand-Chambellan, qui lui donnoit de droit la Châellenie du Louvre, & la garde du Trésor de l'Epargne. Ainsi, comme Surintendant des Finances & Châtelain du Lou-

Are, il eut l'administration générale des deniers Royaux.

Je ne m'arrêterai point sur les diverses circonstances de son Ministère. Je me hâte de mettre sous vos yeux la naissance, les progrès & la malheureuse issue de son procès; une simple exposition des faits, appuyés sur les monumens les plus incontestables, suffira pour laver sa mémoire & lui faire appliquer ce vers de *Thomas Corneille*, si beau, si vrai & si énergique :

Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaud.

*Charles de Valois*, frère du Roi, ne voyoit pas *Enguerrand* des mêmes yeux que *Philippe*; la jalousie que ce Prince avoit conçue contre ce Ministre le lui rendoit odieux. La plupart des Grands, animés du même motif, sollicitèrent *Valois* à faire tous ses efforts pour perdre un favori dont le crédit leur portoit ombrage. *Marigny*, instruit des mauvaises intentions du Prince, ne fit rien pour le ramener; il ne lui opposa qu'une fermeté inébranlable; c'étoit une vertu lorsqu'il étoit question dans les Conseils de défendre les

intérêts de l'Etat ; mais, dans les affaires moins importantes, *Enguerrand* auroit dû témoigner plus de complaisance pour le frère du Roi. Dans un Conseil où il s'agissoit d'une contestation entre les Sires d'Harcourt & de Tancarville, on s'échauffa de manière que *Valois* dit en parlant de *Marigny*, *trouverai-je toujours des guêpes pour me piquer ?* Le Surintendant marqua son ressentiment par des regards pleins de fureur & des réponses aussi fortes que mesurées. *Valois* fut si outré qu'il sortit brusquement du Conseil, & ayant appris que la partie qu'il protégeoit avoit été condamnée, il entra dans une telle colère qu'il dit hautement : *je sçaurai punir les insolens malgré le crédit qu'on leur accorde.*

On supposa que *Marigny* avoit reçu une somme considérable des Flamands pour la conclusion d'un Traité qui leur imposoit le joug par les clauses humiliantes qui y étoient stipulées ; on joignit à cette accusation celle de péculat, parce qu'il avoit fallu tirer des subsides pour entretenir une armée nombreuse qui venoit de soumettre les plus grands ennemis de la France.

*Mon ami*, répondit *Philippe* à son favori qui se plaignoit du bruit qu'on faisoit courir contre son honneur, *tes vertus & ma justice triompheront de la calomnie : je te dois une justification entière, & je vais m'en occuper.*

*Valois* entra chez le Roi au moment que le Monarque malade daignoit travailler lui même à justifier son Ministre. Lorsqu'il voulut parler contre *Enguerrand*, *Philippe* lui répondit : *Monsieur, votre haine pour Marigny m'étoit assez connue ; mais je ne vous croyois pas capable de protéger la calomnie ; je vais mettre au plus grand jour la conduite de mon Ministre ; elle doit triompher de la noirceur de ses ennemis, & je vous défens de m'en parler davantage. Quoi, mon frère, dit le Comte de Valois, votre aveuglement sera-t-il éternel ? Quelle insolence ; reprit le Roi ! Sortez & ne paroissez jamais devant moi.* Il s'abandonna tellement à la colère & la révolution d'humeurs fut si forte qu'il en mourut le lendemain, & non pas d'une chute de cheval comme l'assûrent quelques écrivains mal instruits.

*Louis le Hutin* lui succéda à l'âge de

vingt-cinq ans. *Valois* avoit sçu gagner l'amitié du jeune Prince, dès ses plus tendres années, par des soins & des complaisances. Malgré son crédit le nouveau Roi ne voulut point abandonner à son oncle un homme dont il connoissoit le mérite & dont il respectoit les vertus. Une scène trop vive qui se passa dans le Conseil en sa présence fut l'époque fatale de sa perte. *Valois* l'avoit indiqué pour y faire rendre compte à *Marigny* de son administration des finances. *Sire*, je rendrai mes comptes quand il plaira à Votre Majesté de l'ordonner. Hé bien, dit *Valois* avec vivacité, l'intention du Roi est que vous les rendiez maintenant. *Longueville*, sans se déconcerter, lui répondit : cela me seroit très-facile si Sa Majesté m'avoit fait passer ses ordres avant le Conseil ; j'aurois eu l'honneur de lui présenter mes états, qui n'auroient pas long temps fatigué son attention, puisqu'ils ne contiennent que deux articles, dont l'un comprend les dépenses que j'ai faites pour l'acquit des dettes du Roi, & l'autre (en s'adressant à *Valois*) contient les sommes que j'ai remises en vos mains, & dont j'ignore l'em-

*ploi. Valois*, piqué de l'apostrophe, dit avec emportement : *vous en avez menti par votre goule. C'est vous-même, Monsieur*, répondit *Marigny*, poussé par la vivacité de son caractère & indigné de l'affront qu'il recevoit en présence du Roi. *Valois* mit à l'instant l'épée à la main, ainsi que *Marigny*; tous les membres du Conseil se jetèrent précipitamment entr'eux, & l'on fit retirer *Longueville* par ordre du Roi.

Le Comte de *Valois*, sûr de maîtriser le Roi; résolut de pousser les choses à la dernière extrémité. Il menaça de quitter la Cour; *Louis* eut peur, & *Marigny* fut livré. Il fut arrêté, conduit à la tour du Louvre, peu d'heures après à celle du Temple, ensuite au château de Vincennes où il fut jugé. On fit aussi arrêter quelques financiers qui avoient travaillé avec lui; on essaya à force de promesses & de menaces de les engager à déposer contre le Surintendant; on poussa la cruauté jusqu'à leur faire donner la question : tout fut inutile; ils furent inébranlables, & pas un ne chargea *Ma-*

*igny*. Cependant le Roi voulut encore retirer des mains de ses ennemis ; mais, sur ce qu'on lui dit qu'on avoit convaincu *Enguerrand* d'avoir employé la magie pour le faire mourir , le Prince crédule prononça en quelque façon l'arrêt de mort en disant , *je l'ôte de ma main & l'abandonne à la justice*.

Il n'est point d'esprit équitable ni d'ame honnête qui ne s'indigne de voir *Valois* à la tête du Tribunal qui va prononcer sur le sang d'un homme qu'il haïssoit , & l'on prévoit la scène que je vais décrire. Sans observation de formes , sans secours de témoins , sans confrontation , sans avoir même fait comparoître l'accusé , il fut condamné à être pendu malgré les droits de sa naissance & ceux de ses charges. On le fit entrer. *Valois* l'ayant fait mettre sur la sellette , *Enguerrand*, lui dit-il , *n'as-tu rien à reprocher à tes Juges ? Je n'en sçais rien encore* , repartit fièrement le Surintendant. *Eh bien* , repartit *Valois* , *Greffier*, lisez lui son arrêt. *Marigny* l'écoutra avec tranquillité jusqu'à la fin ; alors il s'écria *aréopage inique* ; mais à l'instant les Gardes lui fermèrent la bouche

& le reconduisirent à Paris lié & garotté comme le plus vil criminel , en l'accablant le long de la route de traitemens cruels & d'injures atroces. Le lendemain , veille de l'Ascension (en 1315) on le conduisit à la pointe du jour au lieu du supplice , qui étoit rempli par une affluence extraordinaire de peuple. Lorsque *Longueville* eut monté quelques échelons qui le mettoient à portée d'être vû & de se faire entendre , il se tourna vers les assistans , & d'une voix ferme il leur adressa un discours touchant , où , après s'être justifié en peu de mots des crimes qu'on lui imputoit , il dit : » Vous , peuple affamé de mon » sang , toujours ardent dans vos desirs , mais soumis à l'erreur , vous » connoîtrez bientôt que celui qu'on » vous sacrifie étoit plus digne de votre amitié que de votre haine. Je ne » m'entendrai point en reproches contre mes ennemis , je vous les abandonne pour votre châtiment , & je » laisse au Ciel le soin de ma vengeance. » Alors se tournant du côté de l'exécuteur : *achève* , dit-il , *malheureux , le plus noir des forfaits*. L'exé-



cuteur , ému du discours de *Longueville*, sembloit balancer. *Que tardes-tu, dit Enguerrand ?*

Le supplice de *Marigny* & sa fermeté héroïque à ce moment terrible défilèrent les yeux & firent revenir la plupart des esprits. *Louis X*, quoiqu'atteint presque subitement du coup de la mort, fit un testament où il témoigna son repentir sur l'abus qu'on avoit fait de son autorité pour perdre un aussi bon serviteur qu'*Enguerrand*, & afin de réparer en partie cette faute, il légua à la famille de ce Ministre dix mille livres, somme alors très forte, en considération, dit il, *de la grande infortune qui leur étoit advenue*. Mais ce qui auroit dû compléter la justification de *Marigny* dans l'esprit de tous les historiens, c'est la conduite que tint presque jusqu'au dernier soupir le Comte de *Valois*. Atteint d'une maladie cruelle & extraordinaire qu'il rapportoit à la vengeance du Ciel, il fit inhumer avec beaucoup de pompe le corps du malheureux Ministre qu'il avoit d'abord fait attacher à Montfaucon. Cependant le mal empirait chaque jour ; *il perdit*

*la moitié de lui* par une putréfaction qui n'avoit point encore eu d'exemple. Alors il se détermina à la réparation la plus humiliante, en confessant publiquement tous ses crimes envers *Marigny*, dont il demandoit pardon à Dieu & à toute la famille du Ministre. Il ordonna pour lui des prières dans toutes les églises de Paris, & chargea plusieurs Seigneurs de sa Cour d'aller dans toutes les rues distribuer de l'argent à tous les pauvres qu'ils rencontreroient, & de crier publiquement : *Priez Dieu pour l'ame de Monseigneur de Marigny & pour Monseigneur le Comte de Valois*, avec ordre exprès de nommer *Marigny* avant *Valois*. Le même jour sa mort finit son tourment. Il avoit fait un testament qui ordonnoit la restitution des biens qu'il s'étoit appropriés dans la confiscation, & mourut pénétré de repentir & des plus grands sentimens de piété.

*Louis XI* à son avènement au trône rendit une Déclaration par laquelle il annulle la procédure faite contr'*Enguerrand de Marigny*, la déclare injuste, téméraire & attentatoire à la sù-

reté des citoyens, & permet à ses successeurs ou ayant cause de lui élever un mausolée dans la Collégiale d'Écouis, lieu de sa sépulture, avec une épitaphe telle qu'ils jugeront convenable, pourvu toutefois qu'il n'y soit pas fait mention de son supplice. Ce monument existe encore dans son entier, & l'épitaphe est conçue en ces termes & en écriture gothique sur le marbre.

Cy git de ce païs l'honneur,  
 De *Marigny* de ce lieu le Seigneur,  
 Dit *Enguerrand*, très-sage Chevalier;  
 Du Roi *Philippe-le-Bel* grand Conseiller;  
 Grand Ministre de France très-utile  
 Pour le païs, Comte de Longueville;  
 Cette présente Eglise fit jadis  
 Edifier l'an mil trois cens dix  
 Pour honorer des Cieux la Reine Dame;  
 Cinq ans après à Dieu rendit son ame;  
 Le derrain jour d'Avril fut mis icy.  
 Priez à Dieu qu'il lui fasse mercy.

Au dessus de ce mausolée sont encore

cinq figures de pierre très - bien conservées & posées sur un même alignement. Celle du milieu représente Notre - Seigneur assis ; à sa gauche est un Ange tenant à sa main une trompette , & à côté de cet Ange on voit *Enguerand* à genoux & en chemise , les mains jointes , semblant implorer la justice divine , les regards attachés sur la Divinité. Sur un de ses bras est une corde contournée en forme de couronne. A la droite de Notre-Seigneur est un autre Ange aussi debout , tenant à sa main une espèce de toise , & à côté de cet Ange on voit le Comte *de Valois* à genoux , les mains jointes , mais les yeux baissés , semblant craindre la sévérité de son juge. Il est vêtu d'un manteau bleu semé de fleurs de lys d'or , & la couronne de Comte sur la tête. Ces figures sont d'un mauvais dessin , mais elles sont toutes entières , à l'exception de la trompette du premier Ange, qui sans doute a été cassée.

Tel est , Monsieur , le précis du Mémoire justificatif & très-intéressant d'un des plus grands hommes qui aient paru en France , d'un des plus habiles Mi-

nistres que nos Rois ayent associé au gouvernement , qui mourut à l'âge de cinquante ans sur un gibet , & dont la gloire & les talens sont demeurés ensevelis dans l'opprobre pendant plus de quatre siècles sans trouver de défenseurs.

*Ma Jeunesse* , qui termine le second volume des *Œuvres de M. de B\*\*\** est le tissu fort singulier & fort amusant des aventures de l'auteur dans l'empire de l'amour. Les différentes historiottes qui le composent sont écrites avec ce style militaire , cette touche de franchise , ce ton d'esprit & de gaité qui engagera la plupart des lecteurs à excuser la liberté des traits & la volupté du pinceau. En un mot , si vous voulez avoir une idée de cette pièce , rédigée par un ancien Mousquetaire , depuis Capitaine de Dragons , rappelez-vous certains Contes du bon *la Fontaine* , ou plus simplement cette Ode fameuse d'*Horace* :

*Vixi puellis nuper idoneus ;  
Et militavi non sine gloriâ.*

Votre décence seroit peut-être blessée

je mettois sous vos yeux quelques-unes  
des brillantes conquêtes de M. de B\*\*\*.  
Je ne puis cependant me dispenser de  
vous parler de quelques jolis vers qui  
se trouvent dans ces Mémoires de la  
jeunesse de M. de B\*\*\* ; ils ont couru  
dans le temps , & plusieurs personnes  
s'en souviennent avec plaisir.

J'aurois chargé l'amour , charmant objet que  
j'aime ,

De vous faire l'aveu de mes plus tendres feux ,  
Mais j'ai craint que ce Dieu , dans son ardeur  
extrême ,

Voyant de si beaux yeux ,  
Ne parlât pour lui-même.

Il y a aussi beaucoup de naturel & de  
légèreté dans ce petit Conte.

Je rêvois l'autre jour  
Qu'avec vous & l'Amour  
Je jouois sur l'herbette  
A certain jeu , *Lisette* ;

Où l'on va jusqu'à neuf , en comptant tour à  
tour.

Je te tiens , dit l'Amour ;  
Suivant la loi commune ,

De trois choses tu dois pour le moins en faire  
une :

Aime *Lisette* tendrement ,  
Aime *Lisette* sans partage ,  
Aime *Lisette* constamment.  
Tout autre , fixé par l'usage  
N'eut suivi qu'une de ces loix ;  
Pour moi , volontiers je m'engage  
A les observer toutes trois.

Cet Article doit vous donner, Monsieur, une idée très-avantageuse des différens caractères d'esprit de M. de B\*\*\*. L'universalité de son mérite ne paroît pas toute entière dans cet ouvrage. Aux qualités d'Historien, de Poëte, de Musicien, il réunit celles de bon Géomètre, de Peintre agréable & d'habile Architecte. Il est étonnant qu'un homme du monde, un homme de plaisir, un Militaire, réunisse un si grand nombre de talens, dont un seul feroit honneur à celui que la Nature en auroit favorisé.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 28 Octobre 1771.*

## LETTRE VIII.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur Garrick ou les Acteurs Anglois : ouvrage contenant des Observations sur l'Art Dramatique , sur l'Art de la Représentation & le jeu des Acteurs , &c ; traduit de l'Anglois : Brochure petit in-8° de 200 pages ; seconde Edition considérablement augmentée ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

**V**OUS avez annoncé, Monsieur la première édition de cet ouvrage\*, & vous lui avez donné les éloges qu'il mérite à quelques égards. Mais vous avez oublié de faire observer qu'un Anglois avoit traduit dans sa Langue le Li-

\* Voyez l'*Année Littéraire*, 1769, Tome II, page 56.



vre intitulé *Le Comédien* \*, & qu'il étoit singulier qu'un autre Anglois entreprît de paroître donner un ouvrage neuf à ses compatriotes , en traduisant le même Livre , à la vérité d'une façon qui n'est pas ordinaire. Permettez-moi de profiter de la seconde édition qu'on vient de publier de ce Livre pour entrer avec vous dans quelques détails à ce sujet ; ils ne déplairont pas à ceux de vos lecteurs qui s'intéressent à l'Art de la Déclamation Théâtrale.

L'auteur de *Garrick*, dans l'espérance de cacher ses plagats, a eu soin d'éviter la marche que lui traçoit l'auteur , son modèle. M. de *Sainte Albine* commence par détailler les avantages naturels que nous désirons aux Acteurs , selon les différens rôles dont ils veulent se charger. Il examine ensuite les secours qu'ils doivent emprunter de l'Art, pour se présenter sur la Scène avec succès. Son nouveau Traducteur , qui , pour mieux dire, son Copiste, observe moins scrupuleusement l'ordre des idées. Après

\* La traduction Angloise est intitulée *The Actor*. Elle a été publiée, autant qu'il peut m'en souvenir, en l'année 1749.

avoir parlé de l'intelligence , il nous entrerait de l'expression ; de l'expression il passe à la sensibilité , & de la sensibilité à la variété ; puis il revient à la sensibilité dont il distingue deux espèces , la sensibilité naturelle & la sensibilité empruntée ; comme si ces deux derniers termes n'impliquaient pas contradiction. Par une suite du même esprit méthodique , au Chapitre sur l'âge dans lequel les Comédiens font sagement de quitter le Théâtre , succède un Chapitre sur la gaîté nécessaire à l'Acteur Comique.

Une autre adresse du Plagiaire est de mettre , pour l'ordinaire , devant chaque article un titre différent de celui dont s'est servi M. de Sainte Albine. Dans le Livre du Comédien , on lit à la tête d'un Chapitre, *Un Comédien peut-il avoir trop de feu ?* Et à la fin du Chapitre suivant, *Seroit-il plus avantageux que toutes les personnes de Théâtre fussent d'une figure distinguée ?* L'Ecrivain Anglois change ces deux énoncés en ces expressions vagues , *du feu des passions ; de la figure*. Vous ne devineriez pas, Monsieur, que le Chapitre intitulé,

dans *Garrick*, du penchant à l'amour, fût le même qui, dans le *Traité de M. de Sainte Albine*, a pour titre, *les personnes nées pour aimer devraient avoir seules le privilège de jouer les rôles d'amans*.

Pour achever de faire illusion au commun des lecteurs, l'auteur de *Garrick* a suivi, dans la composition de chaque article, la même méthode que dans le plan général de l'ouvrage. A l'exception des exemples qu'il tire du Théâtre de Londres, il redit continuellement ce qu'a dit *M. de Sainte Albine*; mais, autant qu'il peut, il le dit d'une autre façon. Malheureusement, en travestissant le texte original, il le défigure. Tantôt il le resserre, lorsqu'il pourroit ajouter quelques développemens; tantôt il l'étend, lorsque toute addition est inutile; presque par-tout il obscurcit ou affoiblit le trait qu'il copie. Vous porterez le même jugement que moi, si vous prenez la peine de comparer divers passages des deux dissertateurs. Dans les fragmens que je citerai de l'auteur Anglois, je copierai son interprète. Selon les apparences, vous

promettré comme moi à ce dernier , que , si , lorsqu'il composera lui-même quelques ouvrages , il n'est pas plus élégant que dans sa Traduction de *Garrick* , il ne sera jamais traduit par un homme qui ait du goût & du discernement.

» Il est , remarque M. de *Sainte Al-*  
 » *bine* \* , un coloris propre à la Poë-  
 » sie , & qui , quoique fort différent de  
 » celui qu'emploie la Peinture , est af-  
 » sujetti aux mêmes règles. On exige  
 » de l'une & de l'autre la même en-  
 » tente des teintes , la même sagesse  
 » dans la distribution des clairs & des  
 » ombres , le même soin d'observer la  
 » dégradation de la lumière , le même  
 » talent d'éloigner ou de rapprocher  
 » les objets. Le Comédien est Peintre ,  
 » ainsi que le Poëte ; & nous leur de-  
 » mandons , comme au Peintre , cette in-  
 » génieuse théorie des nuances , dont  
 » la docte imposture , par une détona-  
 » tion insensible , conduit nos yeux du  
 » premier plan du tableau au plan le  
 » plus reculé. De même que le Peintre

\* Livre du *Comédien* , pages 24 & 25.

» souvent nous fait voir un très-grand  
 » terrain dans un très-petit espace , le  
 » Poëte quelquefois, dans un très-petit  
 » nombre de vers , prête à ses person-  
 » nages une multitude d'impressions  
 » fort différentes. »

Voici de quelle manière le Copiste tronque son modèle\*. *Sur la scène, comme dans un tableau, il faut observer les proportions, & donner à l'ensemble toute l'harmonie possible. La science du Peintre habile est de nous rendre sensible la dégradation des distances; & l'Acteur, ce grand peintre de l'ame, doit nous faire sentir les moindres changemens & toutes les transitions d'un sentiment à l'autre, sans les confondre, quoiqu'elles se succèdent souvent avec rapidité.*

Peut-être vous rappelez-vous, Monsieur, ces principes de l'Auteur François \*\* ? » Le don de plier son  
 » ame à des impressions contraires est  
 » nécessaire dans la Tragédie; contre  
 » le préjugé commun, il l'est encore  
 » plus dans la Comédie. La Majesté de  
 » la Tragédie ne lui permet de nous

\* Garrick, page 49.

\*\* Comédien, page 33.

» occuper que d'actions éclatantes, &  
 » elle est obligée d'user constamment  
 » des ressorts qui sont le plus en pos-  
 » session de les produire. Les principaux  
 » de ces ressorts sont l'amour, la haine  
 » & l'ambition..... \* Non-seulement la  
 » Tragédie n'a qu'un certain nombre  
 » de passions favorites ; mais celles qui  
 » sont à son usage ont entr'elles de la  
 » conformité, parce qu'elles sont vio-  
 » lentes ou tristes. Ses héros s'empor-  
 » tent ou se plaignent..... \*\* Toutes les  
 » passions sont, au contraire, du domaine  
 » de la Comédie, & l'Acteur ne peut  
 » passer que pour novice dans son Art,  
 » lorsqu'il ne sçait pas exprimer égale-  
 » ment les transports d'une joie folle &  
 » ceux d'un vif chagrin, la tendresse  
 » ridicule d'un vieillard amoureux &  
 » la sinistre colère d'un jaloux, la no-  
 » ble audace d'une ame courageuse &  
 » la timidité dégradante d'un cœur pu-  
 » sillanime, l'admiration stupide & l'or-  
 » gueilleux dédain, les extravagances  
 » de l'amour-propre blessé ou satisfait.

\* Page 34.

\*\* Page 35.

Le Plagiaire dénature ainsi les réflexions de *M. de Sainte Albine* \* *Quelles que soient les différentes passions tragiques, elles sont en petit nombre, & même assez dépendantes l'une de l'autre. Dans le Comique, au contraire, où la sensibilité générale pourroit paroître moins essentielle, l'Acteur trouve cependant une foule de passions à son usage. On s'attend à tous les déguisemens de l'esprit, à toutes les métamorphoses du cœur humain ; on veut que les révolutions y soient plus promptes & mieux rendues. Peut-être que les grands changemens de la Tragédie, l'amour, la haine & l'ambition, sont absolument de son ressort ; & , quoique différemment exprimées, ces passions y sont aussi fréquentes, souvent plus neuves, plus singulières, & passent toutes ensemble par des subdivisions infinies ; l'extase d'une joie folle, l'inquiétude d'un avaré, le rachat d'un vieillard amoureux, l'audace d'un jeune amant, les soupçons d'un mari jaloux, le ressentiment d'un rival insulté, la timidité d'une ame foible, l'admiration stupide, le mépris insolent,*

\* *Garrick*, pages 74 & suivantes. •

*le ridicule amour propre , & tant d'autres espèces , sont le canevas immense sur lequel un Acteur Comique doit colorier toutes les passions.*

J'ai dit ci-dessus qu'un Chapitre du Livre du *Comédien* avoit pour titre , *Seroit il avantageux que toutes les personnes de Théâtre fussent d'une figure distinguée?* M. de *Sainte Albine* , comme vous sçavez , décide pour la négative. Il convient avec tous les juges éclairés

» que certains défauts corporels ne se-

» ront jamais tolérés dans un Acteur ;

» que , quoiqu'une jambe plus cour-

» te que l'autre , ou une taille dif-

» forme , n'eût point empêché le grand

» *Scipion* d'être regardé comme le plus

» illustre des Romains , cependant l'Ac-

» teur le plus habile qui auroit l'une

» de ces imperfections , seferoit siffler

» en représentant ce guerrier , & que

» nous ne passerions point au Comé-

» dien ce que nous aurions passé au

» Héros.... Cette contradiction , ajoû-

» te-t-il \* , n'en est pas une. Trouvant

» le Sort injuste , lorsqu'il donne pour

» demeure à une belle ame un corps

\* *Comédien* , page 53.



» défectueux , nous exigeons que le  
 » Théâtre répare à cet égard les fautes  
 » de la Nature , & qu'il en dissimule  
 » les caprices ; & la Tragédie nous  
 » plaisant principalement par l'air de  
 » grandeur qu'elle prête au genre hu-  
 » main , nous ne voulons point que ,  
 » dans les tableaux qu'elle nous offre ,  
 » rien fasse diversion à l'admiration  
 » qu'elle nous donne pour notre es-  
 » pèce. De même que nous cherchons  
 » dans la Tragédie des objets qui fla-  
 » tent notre orgueil , nous cherchons  
 » dans la Comédie des objets qui exci-  
 » tent notre gaieté. Notre intention est  
 » traversée , si , tandis que le rôle nous  
 » divertit , le Comédien nous attriste ,  
 » en nous rappelant par ses disgraces  
 » personnelles les disgraces auxquelles  
 » nous sommes sujets \*... Des traits ré-  
 » guliers , un air noble , doivent sans  
 » doute , en général , observer M. de  
 » *Sainte Albine* , nous prévenir favo-  
 » rablement pour une personne de  
 » Théâtre ; mais il est des rôles dans  
 » lesquels elle paroîtra mieux placée ,  
 » si la Nature ne lui a pas accordé ces

• » avantages. Je n'ignore pas , conti-  
 » nue t il , qu'on voit , sans être blessé  
 » du défaut de vraisemblance, qu'on  
 » voit même avec plaisir une jeune  
 » beauté se charger d'un personnage de  
 » vieille , & un Acteur , formé pour  
 » plaire , représenter un païsan tran-  
 » sade & grossier. Je n'ignore pas non  
 » plus que nous allons à la Comédie,  
 » moins pour voir les objets eux-mê-  
 » mes que pour en voir l'imitation...\*  
 » Mais il faut distinguer plusieurs sortes  
 » de rôles comiques. Quelques - uns  
 » nous divertissent par l'imitation de  
 » certains ridicules. Le plaisir, que nous  
 » font quelques autres , naît du con-  
 » traite qui se trouve , soit entre les pré-  
 » tentions du personnage & les titres  
 » sur lesquels il les fonde , soit entre  
 » l'effet qu'il devoit produire sur les  
 » autres personages mis avec lui en  
 » action, & l'effet qu'ils devoient pro-  
 » duire sur lui. »

J'oubliois de vous faire souvenir que  
*M. de Sainte Albine* , dans les premières  
 lignes du même Chapitre , se plaint de  
 ce que les femmes , quoiqu'elles assit-

rent que la figure est ce qu'elles examinent le moins dans les hommes, accordent difficilement leurs suffrages à un Acteur qui n'est pas doué de certains agrémens. Selon le même Observateur, les critiques de plusieurs d'entr'elles roulent moins sur les imperfections qui regardent l'Art, que sur celles qui regardent l'extérieur du Comédien, & presque toujours son plus ou moins de bonne mine est ce qu'elles ont le mieux remarqué.

Certainement il n'a pas tenu à l'auteur de *Garrick* ni à son Traducteur, que leur style ne vous empêchât de reconnoître le plagiat dans la singulière rapsodie que vous allez lire \* : „ Si toutes les qualités d'une ame pure, d'un esprit élevé, sont l'appanage nécessaire des Acteurs destinés à remplir les personnages héroïques & les premiers rôles, ils ne pourront guères moins se passer de tous les dons extérieurs d'une figure intéressante & pleine d'élégance. Il en est autrement des emplois subordonnés ; les figures irrégulières, même hétéroclites, loin d'y paroître contraires, y sont quel-

\* *Garrick*, pages 114 & suivantes.

• quelquefois utiles..... Le Public ne supporteroit pas une Actrice bossue , borgne ou boiteuse..... Les femmes ne veulent pas avouer qu'elles ont encore plus de délicatesse de goût à cet égard ; cependant elles parlent moins des talens d'un Acteur nouveau que des graces de sa figure... Dans la plûpart des premiers rôles l'Acteur contrediroit son personnage , s'il n'avoit un extérieur agréable ; mais ce seroit ne faire aucune attention à la diversité de l'espèce humaine , s'il falloit qu'au Théâtre on ne dût absolument nous montrer que de belles figures. Cette sorte d'indulgence ne s'étend jamais jusqu'à supporter la difformité absolue ou dégoûtante. Alexandre pouvoit avoir naturellement le cou de travers ; mais nous serions révoltés d'un Alexandre de Théâtre qui seroit torticolis..... Les vices de caractère ne doivent pas être réels dans l'Acteur ; car on cherche au Théâtre des imitations , non des réalités. Un jeune homme représentant un vieillard nous plaît bien davantage que l'Acteur sexagénaire chargé d'un rôle de jeune homme.

On trouve dans l'ouvrage Anglois , ainsi que je vous l'ai annoncé , un Cha-

pitre sur la gaité nécessaire à l'Acteur 3  
Comique. M. de Sainte Albine a com-  
posé aussi sur le même sujet un Cha-  
pitre dont voici l'extrait \*. » Ce n'est  
» qu'en se donnant la Comédie à soi-  
» même qu'on peut parvenir à la bien  
» jouer. Quand on représente un per-  
» sonnage comique, sans y prendre du  
» plaisir, on n'a l'air que d'un mer-  
» cenaire qui exerce le métier de Co-  
» médien par l'impuissance de se pro-  
» curer d'autres ressources. Au con-  
» traire, lorsqu'on partage le plaisir  
» avec les spectateurs, on est presque  
» toujours certain de leur plaire. L'en-  
» jouement est le véritable *Apollo*  
» des Acteurs Comiques; s'ils sont  
» joyeux, ils ont presque nécessaire-  
» ment du feu & du génie..... N'ou-  
» blions pas cependant, ajoute M. de  
» Sainte Albine, de les avertir que  
» nous désirons de lire pour l'ordinaire  
» dans leur jeu seulement, & non sur  
» leur visage, la gaité que leur inspi-  
» rent leurs rôles. Les physionomies  
» tristes ne sont souffertes qu'avec  
» peine dans la Comédie. Mais un

\* *Comédien*, pages 82 & suivantes.

• » Comédien , qui se propose de nous  
 » réjouir , nous paroîtra souvent d'au-  
 » tant plus comique qu'il affectera  
 » davantage de paroître sérieux. Je di-  
 » rai bientôt aux Acteurs Tragiques ,  
 » *pleurez , si vous voulez que je pleure* ,  
 » Je lui dis , *ne riez presque jamais , si*  
 » *vous voulez que je rie*. Il ne doit ja-  
 » mais perdre de vue qu'il est toujours  
 » obligé de demeurer caché derrière  
 » son personnage ; que le personnage  
 » nous divertit , soit par les choses  
 » qu'il fait ou qu'il dit de dessein pré-  
 » médité , soit par des actions ou des  
 » discours involontaires ; que , dans la  
 » dernière supposition , le Comique  
 » manque son effet , si l'Acteur , en  
 » riant , lui ôte l'air de naïveté qui en  
 » fait tout le prix ; que dans le pre-  
 » mier cas les plaisanteries perdent  
 » au Théâtre , comme dans la conver-  
 » sation , leur sel le plus piquant , si la  
 » personne , dont elles partent , ne dissi-  
 » mule avec soin son intention de faire  
 » rire , & l'espérance qu'elle a d'y  
 » réussir. »

Avec le secours de ces réflexions ,  
 l'auteur de *Garrick* n'a pas eu besoin

de grands efforts d'imagination pour nous présenter celles-ci\*. Les idées agréables , la gaieté légère du Poëte , doivent sans doute inspirer l'Acteur Comique ; mais celui-ci ne sçauroit trop se défendre ce sourire quelquefois involontaire , plus souvent affecté , qui découvre le Comédien , fait disparaître l'Acteur & détruit toute illusion. Les Actrices , en général , tombent dans ce défaut , persuadées que le public est charmé de leur familiarité. Elles s'abusent assurément , & , si dans la société le sel d'une plaisanterie perd tout ce qu'il a de piquant , lorsque soi-même on en rit , quelle n'en sera pas la fadeur au Théâtre , où l'on ne raconte pas seulement un fait , mais où l'on représente la chose même ! Les personnes naturellement enjouées sont quelquefois les plus sérieuses en conversation ; du moins , leur ton , leur manière froide , contrastés avec ce qu'elles disent de plaisant , nous frappent toujours d'une surprise agréable. Les Acteurs Comiques n'ont pas de meilleurs modèles..... On ne peut réussir dans la Comédie qu'en prenant la règle contraire au Tragique , où l'Acteur

Garrick , pages 131 & suivantes.

- *ne peut nous tirer des larmes s'il n'en répand lui-même.*

Quelques personnes sont toujours disposées à combattre les vérités les plus évidentes. Si l'Ecrivain Anglois se fût contenté de piller les passages de la nature de ceux que j'ai cités, peut-être auroient-elles essayé de le justifier de plagiat; peut-être elles auroient dit :  
 » deux dissertateurs s'exercent sur la  
 » même matière. Quand ils sont tous  
 » deux dans le chemin du vrai, il n'est  
 » pas surprenant qu'ils se rencontrent  
 » en divers points. On doit attendre de  
 » l'un & de l'autre les mêmes principes,  
 » les mêmes développemens : de la res-  
 » semblance qu'ils ont entr'eux pour les  
 » idées générales, on n'est pas en droit  
 » de conclure que celui qui est venu le  
 » second ait volé son prédécesseur. »  
 Dans le cas dont il s'agit, on doit, je l'avoue, attendre les mêmes principes, les mêmes développemens; mais lorsque le second auteur n'ajoutant aucune vue nouvelle à celles du premier, se rencontre avec lui dans les détails accessoires comme dans les idées essen-



tielles ; lorsqu'il s'approprie certains traits remarquables qui semblent appartenir autant à l'imagination qu'à un simple raisonnement , on ne peut plus employer en faveur du Plagiaire la même défense. La ressemblance ne peut plus être attribuée à la nécessité dans laquelle sont les deux Observateurs d'avoir plusieurs choses communes. Conséquemment l'auteur de *Garrick* auroit dû, par prudence , s'abstenir au moins de copier quelques digressions que M. de *Sainte Albine* s'est permises pour égayer son sujet ; il n'a pas eu cette précaution. J'ouvre son volume , & j'y lis\* : *Si une Comédienne peut feindre d'aimer un homme qui l'a mise dans ses meubles , pourquoi sur la Scène une Actrice n'auroit elle pas cette sensibilité ou ce talent de paroître sensible , qu'elle porte à la ville ? Je sçais que dans le monde bien des femmes ne réussissent pas autrement. D'où vient donc cette Actrice ne pourroit-elle pas séduire des spectateurs désintéressés , puisqu'elle trouve tant de dupes qui lui font si souvent le sacrifice de leur vie & de leur fortune ? C'est par*

\* Pages 85 & 86.

la raison même que les spectateurs sont désintéressés. L'amant libéral, ordinairement peu délicat, se persuade qu'on l'aime sur de simples apparences; le spectateur ne s'embarrasse pas d'être aimé; il paye pour qu'on soit aimable, & se plaint avec justice d'une fausse sensibilité qui lui vole son argent. L'homme amoureux semble vouloir être trompé; le spectateur veut l'être absolument, mais par des accens ingénus, par toute la vraisemblance des choses réelles.

Ecoûtez le dissertateur François, & plaignez-le d'avoir été si cruellement mis en pièces par son Copiste \*.

» Comment se persuader, dit M. de  
 » Sainte Albine, que des Actrices, qui  
 » sçavent si bien feindre en particulier  
 » des sentimens qu'elles n'éprouvent  
 » point, ne puissent les feindre en  
 » public, & qu'étant si habiles à se  
 » contrefaire avec des amans, elles  
 » soient incapables de se contre-  
 » faire avec les spectateurs? L'objec-  
 » tion est facile à résoudre; on ne  
 » doit pas être étonné qu'elles réussis-  
 » sent mieux à tromper des regards

\* Comédien, pages 39 & 40.

» destinés à leur être favorables , qu'à  
 » se déguiser à des yeux qui ne sont  
 » ouverts que pour les examiner avec  
 » une curiosité critique. L'amour-propre  
 » de l'amant sert presque toujours fidè-  
 » lement la maîtresse. Celui du specta-  
 » teur ne sert pas de même la Comé-  
 » dienne. La vanité du premier le porte  
 » à s'imaginer voir l'une telle qu'elle  
 » n'est pas. La vanité du second lui  
 » fait craindre de ne pas voir l'autre  
 » telle qu'elle est. L'un goûte du plaisir  
 » à se laisser séduire ; l'autre en goûte  
 » davantage à montrer qu'il n'est pas  
 » la dupe du prestige , lorsque l'artifice  
 » est trop grossier pour lui faire illusion.  
 » Il consent d'être abusé ; mais il veut  
 » que son erreur ait l'air raisonna-  
 » ble. »

M. de *Sainte Albine* , à la suite de ce  
 passage , fait cette réflexion , » La maî-  
 » tresse & la Comédienne ont seule-  
 » ment cela de commun , qu'il leur sera  
 » d'autant plus facile d'emprunter les  
 » signes d'une passion , qu'elles seront  
 » moins dominées par une passion oppo-  
 » sée. De ce principe, il s'ensuit qu'une  
 » personne de Théâtre ne sçauroit avoir

- » trop d'attention à ne donner sur elle  
 » que le moins de prise qu'il sera pos-  
 » sible aux évènements heureux ou mal-  
 » heureux qui lui arrivent. Quand elle  
 » s'affecte trop vivement des moindres  
 » sujets de joie ou de chagrin que lui  
 » donnent ses affaires domestiques , il  
 » est rare qu'elle s'abandonne sérieuse-  
 » ment aux diverses impressions que  
 » ses rôles exigent d'elle. Difficilement  
 » pourra-t elle chasser à son gré le sen-  
 » timent de ce qui la touche personnel-  
 » lement , pour se rendre propres les  
 » sentimens de son personnage. »

Peut-on croire que l'auteur de *Garrick* n'avoit pas lû le *Comédien* lorsqu'il a dit\* : *Il sembleroit que l'excellent Acteur, pour adopter à propos toutes les passions, dût être un grand Philosophe Stoïcien, qui n'en admet aucune. Il n'appartient qu'à l'ame la plus flexible, & pour ainsi dire, isolée de toute affection favorite, de caractériser la vraie sensibilité, & de la rendre universelle. Si l'Acteur n'avoit aucune passion particulière au Comédien, son cœur les saisiroit toutes dans leur intégrité.*

\* *Garrick*, page 71.

Cet autre morceau du Plagiaire me tombe sous la main \*. Si l'Acteur Tragique doit trouver en lui-même la source des grands sentimens , il ne s'ensuit pas qu'il doive hors du Théâtre donner à tous ses discours , à toutes ses manières, cette dignité imposante , cette gravité, qui sied à peine aux gens du monde les plus élevés. On peut juger de là combien il est ridicule de ne pouvoir se dépouiller du Cothurne , de recevoir ses amis , comme si l'on donnoit audience à des Ambassadeurs , & de commander un verre d'eau à un Garçon de Caffé de l'air d'un Général Romain. Un fat peut s'imaginer qu'il est plus aisé d'être un Héros que de le représenter.

Avant l'auteur de Garrick , M. de Sainte Albine avoit écrit avec un peu plus de noblesse \*\*. » On ne doit pas » m'accuser de donner le nom d'élévation de sentimens à la folie , dont » sont quelquefois atteints les premiers Acteurs Tragiques. Quelquefois , se persuadant qu'ils ne cessent » jamais d'être Princes , ils ne peuvent,

\* Garrick , page 136.

\*\* Comédien , pages 85 & 86.

» même

» même, en quittant le Cothurne, des-  
 » cendre de leur grandeur. Ils croient  
 » donner une audience en recevant une  
 » visite, & tenir Conseil d'Etat lors-  
 » qu'ils assistent aux délibérations de  
 » leur troupe. Ils dictent des ordres à  
 » leurs domestiques, du ton avec le-  
 » quel les Souverains prononcent des  
 » arrêts, & ils font des politesses à un  
 » Auteur qui a besoin d'eux, d'un air  
 » à donner lieu de soupçonner qu'ils  
 » pensent distribuer des graces & des  
 » récompenses. On ne doit pas non  
 » plus m'accuser d'appeller élévation  
 » de sentimens le préjugé de quelques  
 » personnes de Théâtre, qui, à l'exem-  
 » ple d'un fameux Comédien, placent  
 » les grands Acteurs à côté des plus  
 » grands hommes, & qui, si elles  
 » osoient, souriendroient presque *qu'il*  
 » *est plus aisé d'être un Héros que de le*  
 » *représenter.* » Sans doute, Monsieur,  
 vous faites attention à ces mots sou-  
 lignés qui se trouvent également dans  
*Garrick* & dans le Livre du *Comédien*.  
 En trouvant aussi dans le Livre du *Co-*  
*médien*, page 22, » l'Acteur ne doit pas

» se contenter de suivre fidèlement son  
 » auteur , il faut qu'il devienne auteur  
 » lui-même, » & dans *Garrick*, page 40 ,  
*Ce n'est pas assez d'entendre une Pièce ;*  
*l'Acteur doit être , pour ainsi dire , Au-*  
*teur lui-même ;* dans le Livre du Co-  
 médien, page 218 : » un Peintre, dans  
 » une débauche d'imagination , trace  
 » une figure grotesque ; » & dans *Gar-*  
*sick* , page 38 , *Toutes ces expressions*  
*hasardées sont des débauches d'esprit , ré-*  
*servées aux personnages outrés ;* on s'ap-  
 perçoit que l'Ecrivain Anglois n'est pas  
 toujours également attentif à pallier  
 son brigandage Littéraire.

Je serois trop long si je voulois rap-  
 porter tous les larcins. J'abuserois aussi,  
 Monsieur , de votre patience, si je vous  
 faisois remarquer toutes les fautes de  
 langage & de style de son Traducteur,  
 Il suffira de vous mettre celles-ci sous  
 les yeux.

Page 10. *L'Art porté à son comble*  
*devient Nature , & la Nature négligée res-*  
*semble trop souvent à l'affectation.*

Pages 13 & 14. *La froide monotonie*  
*saractérise le Comédien stupide , & la va-*

riété bizarre l'Acteur à ratens. Il est heureux pour le premier que le commun des spectateurs ne discerne pas facilement la béatitude uniforme d'avec l'esprit ouïré.

Page 15. La fiction même des choses nous fait oublier la fiction.

Page 21. Combien de délicatesse, de graces, souvent même de grandeur, dans une action tranquille ! C'est alors que l'Acteur, doué d'un jugement exquis, découvre d'un coup d'œil le silence de l'âme, parmi tous les revers qui semblent l'agiter : enfin la véhémence, avec tout son fracas, est bien plus près du ridicule que de la vanité.

Page 49. Le geste, qui naturellement fortifie l'expression, doit être moins étudié que rectifié, ainsi que le ton de voix, l'accent, les inflexions douces, foibles ou désagréables.

Page 52. Un homme d'un caractère singulier est tout d'un coup remarquable ; il semble né pour réussir, quoiqu'un buveur, sujet à s'enivrer, n'en joue pas mieux le rôle d'yvrogne.

Page 56. L'Acteur Tragique a besoin



*d'un discernement plus vaste que l'Acteur Comique. Il est en effet indispensable pour pénétrer les pensées les plus profondes. Le parallèle d'une bonne récitation, dans l'un & l'autre genre, serviroit à faire connoître combien elle est plus foible dans la Tragédie que dans la Comédie.*

Page 99. *La sensibilité mesquine & rampante a besoin d'être ennoblie.*

Page 129. *Quoique la seule disposition ne leur suffise pas absolument pour jouer le rôle qui leur convient le mieux, elle est toujours le surcroît le plus favorable aux talens acquis & décidés.*

Avouez, Monsieur, qu'il est plaisant de voir un Ecrivain qui jargonne de la sorte, se mêler de traduire. Avouez qu'il est pour le moins aussi plaisant d'avoir vû des Journalistes annoncer sa traduction comme un présent que nous devions recevoir avec beaucoup de reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Octobre 1771.

## LETTRE IX.

*Mémoire à Consulter & Consultation pour un mari dont la femme s'est remariée en païs Protestant , & qui demande s'il peut se remarier de même en France ; par M. Linguet ; Brochure in 12 de 73 pages ; à Paris chez Cellot Imprimeur - Libraire rue Daxphine .*

L'indissolubilité du vœu conjugal est regardée parmi nous comme un principe incontestable , d'après l'oracle du divin Législateur : *que l'homme ne separe point ce que Dieu a uni , quod Deus conjunxit , homo non separet*. Nos Princes ont aussi voulu qu'un lien qui conserve la paix des familles & la succession des citoyens , ne pût être rompu arbitrairement , & la loi civile assure la solidité du contrat matrimonial. Cependant n'y a-t-il aucune circonstance où l'E

glise ne puisse & ne doive rendre la liberté à l'une des parties stipulantes ? N'en peut-on citer aucune où les Tribunaux , au nom du chef de la République, ne puissent s'arroger le droit de dissoudre un mariage contracté sous de funestes auspices ? Voilà la question qu'on propose en général ; en voici les particularités. » Quand une femme adultère a » été chercher l'impunité de ses désor- » dres dans un pays où la loi , non- » seulement les tolère , mais lui per- » met de les couvrir par un nouveau » mariage , sans exiger la dissolution » de l'ancien , ce lien , ainsi brisé par » elle , peut-il encore enchaîner un » époux qu'elle a deshonoré & trahi ? » Celui-ci doit-il être puni d'une in- » fidélité qu'il n'a pas commise ? Est-il » condamné sans ressource à ne pou- » voir plus accomplir les vœux de la » Nature que par des voies que la Po- » litique redoute & que la Religion » proscriit ? Doit-il passer le reste de » ses jours dans le supplice de la pri- » vation ou dans les remords d'une » jouissance illégitime?... Un mari ou- » tragé , abandonné sans retour , resté

• « veuf à la fleur de son âge , ne peut-  
 » il chercher dans la douceur d'un  
 » nouvel engagement quelqu'indem-  
 » nité de l'amertume de l'ancien ? »

*Simon Sommer*, Charpentier à Lan-  
 dau, s'est marié au mois de Mai 1761 à  
*Elisabeth Uline*, fille du village  
 d'Obersbach en Alsace. A peine *Eli-*  
*sabeth* eut-elle consenti à devenir la  
 femme de son mari qu'elle parut vou-  
 loir être celle de tout le monde. Au  
 bout de trois ans d'une vie scandaleuse,  
 elle s'attacha à un Sergent du Régiment  
 de Lobman Suisse, avec qui elle a dé-  
 serté ; tous deux se sont retirés en Prus-  
 se ; on est en état de prouver qu'ils y ont  
 contracté un mariage en forme. *Somme-*  
*mer* n'a conservé du sien qu'un enfant  
 dont la loi veut qu'il se croie le père,  
 avec l'horreur d'une chaîne ignomi-  
 nieuse dont sa femme lui a laissé tout  
 le poids. Il n'a actuellement que 31  
 ans ; il demande quel parti il doit  
 prendre.

Le *Mémoire*, dont je vous entretiens,  
 Monsieur, tend à prouver en faveur de  
*Sommer* que l'indissolubilité du lien  
 matrimonial ne tient pas à la Foi ; que

cet article est de pure discipline ; qu'il s'est plutôt établi par la coutume , l'usage & les bienséances , que par une loi expresse du législateur ; que l'Eglise même assemblée à Trente n'a pas osé fulminer de canon contre les Casuistes qui appuyoient ce sentiment. L'auteur fait passer sous nos yeux les textes des Saintes Ecritures , les passages des Pères de l'Eglise , & les extraits des Conciles qui paroissent conclure pour la solidité invariable & absolue du lien conjugal ; il pèse toutes ces autorités ; il les discute , & il prétend prouver que , loin de combattre son assertion elles servent à l'établir incontestablement. Je me garderai bien , Monsieur , de prononcer sur la validité de ses raisonnemens ; c'est aux oracles du Sanctuaire , conjointement avec ceux des Tribunaux Séculiers , à élever la voix & à décider. Je me contente d'observer que , dans ce *Mémoire* , la matière est traitée avec beaucoup de précision , d'ordre , de rapidité , & avec tout le respect qui lui est dû. Le morceau que je vais vous citer m'a paru bien vu & écrit d'une façon très - intéressante.

L'auteur examine s'il y auroit beau-  
 coup d'exemples de divorce , au cas que  
 l'Eglise & le Prince voulussent l'auto-  
 riser. » La tendresse pour les enfans ;  
 » l'incertitude de trouver mieux , l'em-  
 » barras de restituer la dot , la crainte  
 » de se faire des ennemis dans une  
 » famille , la honte de mettre au jour  
 » les secrets de son lit , le dépit de  
 » voir passer dans les bras d'un autre  
 » une femme dont on auroit eu les pre-  
 » mières faveurs..... ces motifs & une  
 » infinité d'autres arrêteroient la main  
 » de la partie mécontente , lorsqu'elle  
 » prendroit la plume pour signer l'acte  
 » fatal. Son cœur s'ouvriroit encore au  
 » repentir ou à la tendresse ; une voix  
 » intérieure lui crierait : que vas-tu  
 » faire , imprudent ? Ces défauts qui te  
 » blessent , ne les trouveras-tu pas ail-  
 » leurs ?.... Ah , s'il te faut une com-  
 » pagne , donne la préférence à celle qui  
 » t'a sacrifié sa jeunesse & ses beaux  
 » jours ; à celle avec laquelle tu peux  
 » vivre sans te contraindre à un nou-  
 » vel apprentissage ; à celle dont une  
 » longue fréquentation doit t'avoir ap-  
 » pris à connoître le caractère , avec :

» qui tu peux sans risque être toi , &  
 » qui , pour redevenir à tes yeux aussi  
 » chère qu'elle l'a jamais été , ne te  
 » demande qu'un peu de patience. »

Quoique ce *Mémoire* de M. *Linguet* fasse honneur à son talent , que par sa clarté & sa brièveté il puisse être cité comme le modèle de ces sortes d'écrits , je ne sçais si l'on ne pourroit pas l'abrégier encore. Au lieu de chercher à combattre l'indissolubilité établie dans les Eglises Catholiques & confirmée par l'usage de tant de siècles , au lieu d'attaquer une multitude de textes qu'on peut détourner aisément à son avantage , n'étoit-il pas plus simple de laisser les choses dans l'état de solidité où elles sont fixées , & de dire : l'indissolubilité du contrat matrimonial n'est pas de droit divin , proprement dit , puisque , dans plusieurs occasions, le Chef de l'Eglise , en vertu de l'autorité qu'il tient du Ciel , en a dispensé en faveur de quantité de Princes , de *Henri le Grand* , par exemple , & qu'il n'auroit pu toucher à ce lien sacré si les loix divines y eussent opposé une sanction irrévocable & éternelle.

*Sommer*, sans être Prince ni Roi, se trouve dans une circonstance très singulière & très-critique, entre le désespoir & le libertinage; il invoque respectueusement la Puissance Spirituelle & la prie de prononcer la dissolution de son vœu, puisqu'il n'est plus en son pouvoir de le garder.

Il paroît que ce raisonnement est celui de la *Consultation* qui suit le *Mémoire* & qui est de la même main.

» Si une fois le Charpentier de Landau obtient une Bulle favorable, il y a grande apparence qu'il éprouvera peu de difficultés de la part des Tribunaux Laïques, dont le consentement est nécessaire pour faire valider un mariage. Les effets civils dépendans entièrement, comme on l'a dit, du Souverain, ce sera par devant le Roi qu'il faudra se retirer pour obtenir la ratification de la Bulle; & cette dérogation particulière pourroit peut-être devenir par la suite une loi générale, quand un examen réfléchi en auroit bien fait connoître les avantages. »

*Délibéré à Lucienne ce 16 Août 1771.*  
Signé LINGUET. Ivj



*Le Baiser Donné & le Baiser Rendu ;*  
*Opéra - Comique en deux Actes ; par*  
*M. Taconet , Compositeur des Spec-*  
*tacles Forains ; à Paris chez Vente*  
*Libraire des Menus - Plaisirs du Roi ,*  
*rue & Montagne Sainte Gèneviève.*

Il ne faut pas croire , Monsieur , que l'engouement d'un certain Public pour le Théâtre du Sieur *Nicolet* soit tout-à-fait destitué de fondement. On a donné à ce Spectacle quelques Opéra-Comiques de la composition du Sieur *Taconet* , dans lesquels il y a du naturel & du plaisant. Et , en vérité , dans ce siècle-ci , ceux qui aiment encore à rire ne savent plus où se réfugier. Vous comprenez que le ton de ces Drames Forains n'est pas bien noble ; que c'est ce que l'on nomme *de la grosse gaite* ; mais au moins elle est vraie , & cela devient plus rare de jour en jour. *Le Baiser Donné & le Baiser Rendu* est une des meilleures Pièces du *Voltaire* des Boulevards. Elle a été re-

présentée à Versailles sur le Théâtre des Menus-Plaisirs le 19 Mai 1770. Les Comédiens Italiens, après l'avoir mûrement examinée, ne l'ont pas trouvée assez mauvaise pour en permettre la représentation à Paris; en sorte que M. Taconet n'a eu d'autre ressource que de la faire imprimer.

*Guillot*, Jardinier, a épousé *Finette*, la plus jolie païsanne du canton. Un *Marquis*, Seigneur du Village, est aussi nouvellement marié avec une jeune personne pleine de graces & d'agrémens. Ce *Marquis* rencontre *Lisette* avec son mari, l'embrasse & donne à *Guillot* de quoi acheter à sa femme des lacets & des rubans. Malheureusement une laitière nommée *Mathurine* a tout vû de sa fenêtre; elle court le raconter aux autres commètes du Village, & voilà toutes les langues du païs en l'air. Quelques Scènes après, *Guillot* trouve à son tour le *Marquis* & la *Marquise* qui se promènent ensemble. » Sçavez vous, dit le *Marquis*, que *Guillot* a une jeune femme tout-à-fait bien ?

GUILLOT.

Vous êtes bian bon , Monseigneur.

*Air : Vous me l'avez dit.*

Vous m'avez sur ça , tantôt ,

Complimenté comme il faut :

Aussi je fus obligeant ,

Vous avez agi..... souvenez-vous-en ,

Aussi je fus obligeant ;

Mais à la charge d'autant.

Monseigneur , j'ai une petite grace à vous demander.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est , mon ami ?

GUILLOT.

C'est , Monseigneur , que vous avez chassé tantôt sur mes plaisirs , & que je voudrions bian une permission de chasseritou sur les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah , ah , ah , ah , je t'entends.

Marquise, acquittez moi avec Guillot.

LA MARQUISE, *tirant sa bourse.*

Volontiers. De combien s'agit-il?

GUILLOT, *posant son panier à terre.*

Madame, permettez que j'vous expliquions ça avec tout l'respect possible. Monseigneur se trompe quand il dit qu'il s'acquitte avec moi ; c'est bien plutôt moi qui m'acquitte envers li : il a donné tantôt un baiser à mon épouse, & moi qui ne veux rien avoir à parsonne, je le rends à Madame la Marquise. (*El l'embrasse.*)

LA MARQUISE.

Mais..... mais, Guillot, tu es sans façon.

GUILLOT.

Oh ! dame, excusez. Nous autres païsans, j'y allons un peu ferme quand j'embrassons queuqu'un ; c'est comme quand je bêchons, j'appuyons de toutes nos forces.

L A M A R Q U I S E.

En vérité, *Marquis*, vous faites de singulières dettes.

G U I L L O T.

Oh, ne craignez rien, *Madame*; Monseigneur est trop riche pour qu'il puisse ruiner son fonds.

Vous voyez, *Monsieur*, que l'idée de cette Scène est assez ingénieuse, & que, si l'on n'arrêtoit ce talent là, il pourroit devenir dangereux pour les faiseurs d'Opéra-Comiques. Vous trouverez encore dans cette Pièce des Scènes d'yvrognes qui vous feront plaisir.

*Loix & Constitutions de Sa Majesté le Roi de Sardaigne; 2 volumes in - 12 d'environ 500 pages chacun; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.*

Je vous annonce, *Monsieur*, un corps de Loix qui font autant d'honneur à l'équité qu'à la sagesse du Mo-

marque qui les a fait publier l'année dernière ; elles viennent d'être imprimées. Héritier de la justice & de la bonté des Rois ses ancêtres , ce Prince a réuni dans ses *Constitutions* tout ce qui peut assurer la paix & le bonheur d'un Etat. Au lieu de cette politique sombre & menaçante qui ne marche qu'à l'ombre de la terreur qu'elle inspire , vous y verrez , Monsieur , cet esprit de douceur & d'humanité qui répand tant de charmes sur le gouvernement des bons Rois. On ne sait bien regner sur les hommes que quand on sait les rendre heureux. Cette maxime, héréditaire dans l'illustre Maison qui gouverne depuis si long-temps la Savoie , fut toujours le fondement & la base de ses loix. C'est par là qu'elle a sûramener dans ses Provinces l'abondance & le repos que la guerre en avoit bannis ; c'est par là qu'elle a su faire d'un petit Etat un Royaume florissant dont l'ordre & l'harmonie sont les moindres effets de son heureuse administration. » Cette Monarchie , dit feu M. le Marquis d'Argenson dans un

« ouvrage qu'on lui attribue \* , est de  
 « la proportion qu'il faut pour être  
 « bien gouvernée ; aussi le Roi *Vidor*  
 « l'avoit-il autant bien réglée que l'eût  
 « pu être une République. De son  
 « temps c'étoit , pour ainsi dire , un  
 « Etat tiré au cordeau. Il en a rédigé  
 « toutes les Loix dans un seul Code ;  
 « les finances & l'administration mili-  
 « taire de même. Tout s'y ressentait de  
 « la propreté qu'on voit dans les petite  
 « ménages. Les grandes Monarchies ,  
 « pour se relever de l'indolence qu'en-  
 « traîne leur grandeur , y auroient pu  
 « prendre des leçons utiles & applica-  
 « bles à chacune de leurs Provinces. »

Parcourez vous-même , Monsieur ,  
 ce Code digne des Législateurs anciens  
 & modernes , les plus sages & les plus  
 éclairés. De pareils Livres ne souffrent  
 point d'analyse. Je ne m'arrêterai pas  
 non plus à vous faire un long éloge de  
 ces Loix & de ces Constitutions ; il en  
 est un existant & bien flatteur : c'est le  
 contentement & la félicité du peuple  
 qui les observe.

\* *Les Intérêts de la France avec ses Voisins.*

*Les regrets de M. le Moyne en exposant  
au Salon le Buste de M A D A M E  
L A D A U P H I N E adressés à cette  
Princesse.*

Combien ce Buste m'a coûté !  
Je croyois avoir imité  
De la Nymphe la plus jolie  
Sourire fin , douce gaîté ,  
Et d'une Princesse accomplie  
Graces , noblesse , majesté.  
Fier de mon art & de votre beauté  
Je crus dix fois ma besogne finie :  
Je revenois , vous étiez embellie ,  
Et mon art étoit détroué.  
Vous avouerai-je mes allarmes ,  
Et ma honte , & mon désespoir ?  
Une semaine , un jour ajoutoit à vos char-  
mes ,  
Et toujours mon talent me paroissoit déchoir.  
En vous quittant je répandois des larmes ,  
Et je tremblois de vous revoir.



212 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Du ciseau l'heureuse imposture  
S'efforceroit en vain de suivre la Nature.  
Son pouvoir est illimité  
Mais il faut bien que l'Art s'arrête  
Je crois avoir fini la p lus charmante tête,  
Et je livre ce marbre à la postérité ;  
Nos Neveux le croiront flatté ,  
Mais, vous voyant encor plus belle ;  
L'âge présent rira de ma caducité ,  
Et dira : *le Moyne* est resté  
Trop au dessous de son modèle.

*Dictionnaire des Pronostics , ou l'art de  
prévoir les bons ou mauvais évènements  
dans les maladies ; par M. D. T.,  
Docteur en Médecine ; un volume in-  
12 ; à Paris chez Vincent Imprimeur-  
Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de  
Clugny.*

Le Livre des Pronostics d'*Hippocrate* ;  
le père de la Médecine, a non-seule-  
ment donné l'idée du Dictionnaire que

je vous annonce; il en fait encore la base & le fondement. Vous conviendrez qu'il est peu d'ouvrages modernes, dans ce genre sur-tout, qui puissent avoir pour eux un préjugé aussi favorable. La connoissance la plus essentielle du Médecin, comme le remarque très-bien l'auteur du Dictionnaire, seroit de sçavoir distinguer exactement jusqu'où s'étend le pouvoir respectif de la Nature & de l'Art. Il n'est qu'un moyen d'y parvenir; c'est de se dévouer à l'observation des phénomènes naturels qui accompagnent les maladies. Il seroit à souhaiter pour la nature humaine que tous nos modernes *Hippocrates* fussent intimement convaincus de la nécessité de ce moyen. Ils donneroient beaucoup moins au hasard & beaucoup plus à l'expérience. On ne les verroit point calculer le résultat d'une maladie sur le nombre & la durée de leurs visites. Mais, plus exacts observa-

teurs ( & j'avoue qu'il en est quelques-uns de cette trompe ) ils suivroient pas à pas le cours d'une maladie ; ils examineroient la marche ; ils épieroient , en quelque sorte , le moment de la prendre sur le fait , & seroient conséquemment plus en état de l'attaquer & de la vaincre. Au reste , Monsieur , Le *Dictionnaire des Protophica* peut être d'un grand secours aux jeunes Médecins qui voudront faire de leur art une étude sérieuse & réfléchie.

*Cours d'Histoire Naturelle , concernant les Minéraux , les Végétaux , les Animaux & les différens Phénomènes de la Nature.*

M. Valmont de Bomare , Censeur Royal , Maître en Pharmacie , Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du Gouvernement , Membre de plusieurs Académies de Sciences , Belles-

• Lettres , Beaux Arts , &c , &c , ouvrira ce *Cours* en son Cabinet rue de la Verrerie , près de la rue du Coq , le Mercredi quatre Décembre prochain , à dix heures & demi très-précises du matin ; il le continuera les Vendredi , Lundi & Mercredi de chaque semaine à la même heure.

N. B. On ouvrira un second *Cours* d'Histoire Naturelle le Samedi 7 Décembre à onze heures & demi très-précises du matin. Ce *Cours* particulier sera continué les Mardi , Jeudi & Samedi de chaque semaine , à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part sont avertis d'entendre le *Discours sur le Spectacle & l'Etude de la Nature* , qu'on fera le 4 Décembre à l'heure indiquée.

*Cours d'Expériences sur l'Electricité.*

M. Sigaud de la Fond, Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Uni-

216 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

versité , des Académies de Montpellier , d'Angers , de Bavière , de Valladolid ; &c , commencera le Lundi 18 Novembre à onze heures du matin dans son Cabinet rue Saint Jacques près Saint Yves , maison de l'Université , un Cours d'Expériences sur l'Electricité. Il le continuera les Lundi , Mercredi & Vendredi à la même heure. Il traitera de toutes les découvertes faites jusqu'à présent sur cette importante matière. Il y parlera des avantages qu'on peut attendre de l'application de l'Electricité au corps humain , des précautions qu'il convient de prendre , & des cures qu'il a opérées par son moyen. Il se propose même de faire connoître par la voie de ces Feuilles deux nouvelles cures sur lesquelles il a les plus grandes espérances , & qu'il suit actuellement sous les yeux d'un Médecin fort connu.

Je suis , &c.

*A Paris ce 2 Novembre 1771;*

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

## L E T T R E X.

*Théâtre du Prince Clénergow , Russe ,  
traduit en François par le Baron de  
Bléning , Saxon , à Paris chez Sé-  
bastien Jorry Imprimeur-Libraire rue  
de la Comédie Française , & le Jay  
Libraire rue Saint Jacques , deux vo-  
lumes in 8° d'environ 350 pages cha-  
cun , prix 6 livres broché.*

**I**L vous paroîtra sans doute assez  
extraordinaire , Monsieur , qu'un  
Etranger ait entrepris de dessiner avec  
des crayons Russes le tableau si mobile  
de nos travers , de nos modes , de no-

AN. 1771. Tome VII. K

tre jargon , de nos vices , & qu'un autre Etranger ait rendu dans notre Langue ce même tableau ; mais , ce qui doit encore vous surprendre davantage , c'est que vous trouverez dans ce Théâtre une connoissance singulière des ridicules & du ton de nos sociétés , une ressemblance frappante avec ces êtres qu'on y rencontre tous les jours. Le style est si peu gêné , le dialogue si libre , que , sans l'*Avertissement* , on n'imagineroit jamais que c'est une traduction. Cependant bien des lecteurs n'auront aucun doute à ce sujet , ces deux volumes étant précédés d'une Lettre signée de M. le Baron de Blénig , où il raconte comment ces Comédies ont été composées. Le Prince *Clénérzow* , peu satisfait de toutes les réponses que ceux qui revenoient de France faisoient à ses questions , se détermine à connoître par lui-même ce peuple célèbre , loué , critiqué , envié à l'excès par les autres nations. Il arrive à Paris , où il se répand , trois années de suite , dans les meilleures compagnies. Il falloit qu'il eût une souplesse merveilleuse dans l'esprit & dans les organes , puisqu'en cet es-

face de temps il parvint à peindre leur propre caractère aux François mêmes qu'il fréquentoit, & de leur découvrir par une parfaite imitation certaines nuances légères & délicates qui souvent échappent aux yeux les plus clairvoyans. L'esprit exempt des préjugés qui nous aveuglent, il fut frappé sur-tout du peu de vraisemblance de nos représentations théâtrales ; de la singularité choquante de faire converser debout tant de personnages pendant vingt-quatre heures, de l'indécence familiarité des discours que tiennent en pleine compagnie les femmes de chambre & les valets ; il vit que les véritables mœurs sont chez nous très-différentes des mœurs dramatiques, & c'est ce qui lui donna l'idée d'en tracer dans sa Langue des images plus fidèles. Les Pièces où il s'est exercé à remplir ce projet sont celles dont M. de Blénig a fait la traduction, qu'il a envoyées ensuite à M. le Chevalier de la B\*\*\* son ami, mort il y a un an ; elles ont été trouvées dans les papiers de ce dernier, & l'Éditeur a cru devoir les livrer à l'impression, parce qu'elles lui ont



semble propres à être représentées dans des sociétés particulières.

Ces deux volumes contiennent huit Comédies. Vous vous doutez bien, Monsieur, qu'il m'est impossible de vous donner des extraits de chacune d'elles ; je me bornerai donc à rapporter deux Scènes tirées de deux Pièces différentes, & qui, je crois, justifieront ce que je pense d'avantageux sur ce Théâtre.

La première se trouve dans la Comédie intitulée *Les Liaisons du Jour*. Il est question de deux époux du grand air, qui tous deux aiment le faste, & qui, chacun de son côté, sont dominés de la plus brillante émulation de se ruiner en fort peu de temps. Voici une Scène entre ces deux époux qui seroit neuve au Théâtre, mais qui très-certainement ne l'est pas dans le monde.

#### LA VICOMTESSE.

Eufin, Monsieur, vous voilà donc ! Il y a trois jours que je vous attends avec la plus grande impatience ; mais

qu'est-ce que vous avez ? Quel air sombre !

*L E V I C O M T E .*

Il vient de m'arriver une chose qui me fâche très - fort.

*L A V I C O M T E S S E .*

Et contre qui ?

*L E V I C O M T E .*

Contre mes créanciers.

*L A V I C O M T E S S E .*

Et poutquoi vous fâcher contre ces gens-là ? Ils font leur métier de vous tourmenter ; le vôtre est d'en rire.

*L E V I C O M T E .*

D'en rire ! C'est bientôt dit. Ils ont obtenu un decret de prise-de-corps contre moi.

*L A V I C O M T E S S E .*

Ah , ce pauvre Vicomte ! Oh , mais contez moi donc cela ; quoi , vous iriez en prison ?

*LE VICOMTE.*

Je ne le crois pas ; mais, pour éviter leurs entreprises là dessus , je suis venu ici ventre à terre , & je crois que je perdrai un cheval de mon nouvel attelage , de cette affaire-là.

*LA VICOMTESSE.*

Si ce n'est que cela.....

*LE VICOMTE.*

Comment , que cela ?..... Mon postillon est un coquin , qui menoit autrefois à ravir ; à présent il ne tient seulement pas ses chevaux ; les deux premiers sont tombés , se sont embarrassés. . . . .

*LA VICOMTESSE.*

Et lui , est-il blessé , le Postillon ?

*LE VICOMTE.*

Oui , je crois qu'il a la tête cassée ; quelque chose comme cela , c'est égal : mais le plus beau & le meilleur de mes

chevaux fera au moins six semaines hors d'état de me servir

*L A V I C O M T E S S E.*

Et, Vicomte, vous croyez que vous auriez pu être arrêté ?

*L E V I C O M T E.*

Non pas du train dont j'allois, sûrement. En vérité, c'est vous aussi qui êtes la cause de tout cela ; vous ne payez rien ; ces gens-là ne sont pas en état de faire crédit à tout le monde.

*L A V I C O M T E S S E.*

Celui-là est fort bon, est-ce que je dépense autant que vous ?

*L E V I C O M T E.*

Un homme est fait pour dépenser :

*L A V I C O M T E S S E.*

Votre maison de Clichy est très-chère, sans ce qu'il vous en coûte d'ailleurs ; car on dit que vos Opéra sont charmans.

*LE VICOMTE.*

Oh , j'ai une décoration dans la tête. . . . Mais parlons de ce qui m'amène ici.

*[LA VICOMTESSE.*

Je m'en vais vous le dire.

*LE VICOMTE.*

Et non pas.

*LA VICOMTESSE.*

Quoi donc ?

*LE VICOMTE.*

Vous sentez bien qu'il faut arrêter les poursuites de ces marauds de créanciers, qui s'ameutent peu à peu.

*LA VICOMTESSE.*

Eh bien , comment ?

*LE VICOMTE.*

Je ne suis point un mari tracassier , insupportable.

*L A V I C O M T E S S E.*

Non.

*L E V I C O M T E.*

Vous n'avez pas , je crois , à vous plaindre de moi.

*L A V I C O M T E S S E.*

Est-ce que je m'en plains?

*L E V I C O M T E.*

Non , du tout , & notre union fait l'admiration de tout le monde , parce que nous sommes tous deux raisonnables.

*L A V I C O M T E S S E.*

Je ne conçois pas qu'on puisse vivre autrement ; je n'ai point de mérite à cela.

*L E V I C O M T E.*

Pardonnez-moi , il faut dire les choses comme elles sont , j'aime à vous rendre justice ; votre caractère est charmant , je le dis à tout le monde.

*LA VICOMTESSE.*

Mon éloge finira-t-il , Vicomte ?

*LE VICOMTE.*

Je suis dans un grand embarras : il me faut absolument cinquante mille francs , & il m'est impossible de les trouver. Je ne vous en parlerois pas sans cela.

*LA VICOMTESSE.*

Que voulez - vous que je fasse pour vous les faire avoir ?

*LE VICOMTE.*

Oh , presque rien.

*LA VICOMTESSE.*

Mais encore ?

*LE VICOMTE.*

Signer un mot d'écrit , à ce que m'a dit votre Notaire , par lequel vous vous engagez..... Il m'a dit un terme de chicane dont je ne me souviens plus.

*L A V I C O M T E S S E.*

Cela ne fait rien. Achevez.

*L E V I C O M T E.*

Voyez si vous voulez me faire ce plaisir - là ?

*L A V I C O M T E S S E.*

Aurez - vous les cinquante mille francs ?

*L E V I C O M T E.*

Oui, ils sont tout prêts.

*L A V I C O M T E S S E.*

Eh bien, attendez.... Je ne demande pas mieux que de vous obliger ; mais j'ai besoin de dix mille francs ; donnez-les moi sur vos cinquante.

*L E V I C O M T E.*

Oui, je pourrois.... Mais c'est qu'il ne m'en resterois plus que quarante ; cela ne se peut pas ?



LA VICOMTESSE.

Et empruntez-en soixante.

LE VICOMTE.

C'est bien imaginé ! Parbleu , je n'aurois jamais trouvé cet expédient-là !

LA VICOMTESSE.

Vous n'entendez rien aux affaires , vous autres hommes.

Que dites-vous , Monsieur , de pareils artangemens ? N'aura-t-on pas de peine à croire quelque jour que ce soit là une peinture vraie des mœurs de ce siècle ? Mais ce n'est pas tout ; dans l'Acte suivant , le Notaire , qui a été mandé , insiste auprès de la Vicomtesse pour obtenir qu'elle écoute ses représentations avant de signer ; elle ne veut absolument rien entendre. » Des représentations , dit-elle après l'avoir renvoyé , les gens d'affaires sont odieux ! Mais je ne les écoute jamais ; ils sont obligés de se taire , de faire ce que je veux & de s'en aller. » Ce petit triomphe lui coûte cher ; on ap-

prend à la fin que ce sont les créanciers de la Vicomtesse qui ont prêté les 60000 livres pour la faire engager, que les biens du mari & de la femme sont en direction, & qu'on ne leur laisse pour subsister qu'une pension viagère de deux mille écus. Un Théâtre qui offrirait beaucoup de leçons de ce genre seroit, sans contredit, l'ouvrage le plus utile qu'on pût faire lire à la plupart de nos jeunes Seigneurs.

L'autre Scène que je vais citer peint un ridicule dont les suites sont un peu moins funestes. Un certain Président amoureux de Mlle *de Saint Ris*, & rebuté du peu de succès des soins qu'il lui rend, veut lui faire chanter à elle-même & à sa sœur Madame *de Virteil*, un air & des paroles qu'il a faits sur ses rigueurs.

M L L E D E S A I N T - R I S , *riant.*

Si mes rigueurs vous font faire de la Musique, ce n'est pas le moyen de m'en corriger, on y perdrait trop.

L E P R É S I D E N T .

Oui, oui, ajoutez l'ironie à vos

230 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

procédés ; cela fera honneur à votre caractère.

MADAME DE VIRTEIL.

Voyons, voyons la Musique, Président.

LE PRÉSIDENT, *montrant la Musique.*

Voici par où je débute. Il y a beaucoup d'instrumens : la symphonie exprime d'abord la beauté & l'insensibilité réunies. Si vous voulez bien chanter, vous commencerez ici.

MADAME DE VIRTEIL.

Oh , je ne sçaurois aujourd'hui , je n'ai point de voix du tout.

LE PRÉSIDENT.

Mais pourquoi ? Vous n'êtes point enrhumée.

MADAME DE VIRTEIL.

Que dites vous-là ? Je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit : j'ai un mal de gorge affreux.

**ANNÉE 1771.**

**131**

**LE PRÉSIDENT.**

Essayez seulement.

**MADAME DE VIRTEIL.**

En vérité , je ne peux pas.

**LE PRÉSIDENT.**

Mais, si cela vous fait mal, vous n'acheverez pas.

**MADAME DE VIRTEIL, éclatant  
de rire.**

Ah , voilà un orage ! un orage , ma  
sœur , pour exprimer vos rigueurs !

**LE PRÉSIDENT.**

Je vous dis que rien n'est plus  
neut. Ne vous faites donc pas prier  
davantage. Faut-il que je me jette à  
vos genoux pour vous déterminer ?

**MADAME DE VIRTEIL.**

Qu'est - ce qui m'accompagnera ?

## 132 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle & moi ; je m'en vais prendre le violon pour faire le dessus ; c'est seulement pour vous donner une idée. (*Il va prendre le violon sur le clavecin.* Allons, allons, Mesdames, venez donc au clavecin. *Elles y vont.*

MADAME DE VIRTEIL, *montrant sa Musique.*

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est rien, je vous avertirai quand il faudra reprendre. (*A Mlle de Saint Ris.* Donnez moi un peu le ton, Mademoiselle. C'est bon, commencez, si vous voulez bien. Nous avons d'abord le prélude ou l'annonce, comme vous voudrez l'appeller. Le violon & le clavecin commencent ensemble. Il faut beaucoup plus d'instrumens ; mais vous verrez bien de quoi il s'agit. Et où allez-vous donc, Madame ?

*/ MADAME DE VIRTEIL, s'asseyant.*

Je ne sçaurois chanter absolument aujourd'hui.

L E P R É S I D E N T.

Mais cela n'est point long du tout.

M A D A M E D E V I R T E I L.

Je vous assure que je n'achèverois pas ; j'ai une migraine insupportable !

L E P R É S I D E N T.

Allons , Mademoiselle , si vous voulez bien m'accompagner, je chanterai ; je veux absolument que vous entendiez cette Ariette là. (*A Madame de Virteil.*) Écoutez - vous , Madame ?

M A D A M E D E V I R T E I L.

Oui , oui. Commencez donc.

L E P R É S I D E N T.

Andante. Partons. (*Ils jouent l'Ouverture , & le Président s'applaudit beaucoup.* Que dites - vous de cela , Madame ?

MADAME DE VIRTEIL:

C'est de l'Italien tout pur !

Mlle DE SAINT RIS, *riant*.

Ce que j'aime le plus , c'est comme  
l'insensibilité est bien rendue !

LE PRÉSIDENT.

Attendez , attendez ; vous verrez  
le reste. Commencez , s'il vous plaît. *Il*  
*chante l'Ariette suivante.*

Rien ne peut vous toucher ,  
Vous êtes un rocher ,  
Et tout vous rend hommage ;  
Le plus sçavant Nocher ,  
Même pendant l'orage ,  
Sans craindre le dommage ,  
Voudroit vous approcher :  
Le ravage ,  
L'esclavage ,  
Le tapage ,  
Le naufrage ;  
Ne pourroient l'empêcher.

Vous êtes un rocher ,  
Que rien ne peut toucher.

*La Musique devient plus douce.*

Par vos attraits vainqueurs  
Vous soumettez les cœurs ;  
Votre charmant sourire ,  
Enflamme , attire.

Vos yeux  
Lancent des feux  
Qui causent mon martyre ;  
Je languis , je soupire ,  
Et la nuit & le jour.  
Voulez-vous toujours rire  
Du plus tendre amour ?  
Je languis , je soupire ,  
Ah , quel martyre !

Rien ne peut vous toucher ;  
Vous êtes un rocher.

MADAME DE VIRTÉIL

A merveille, Président, à merveille ;  
c'est admirable !



**LE PRÉSIDENT**, *chantant, en suivant*  
*Mlle de Saint Ris.*

Rien ne peut vous toucher ,

Vous êtes un rocher.

**Mlle de Saint Ris**, *riant &*  
*s'asseyant.*

Ah ! je n'en puis plus ! Vous me  
faites mourir de rire !

**LE PRÉSIDENT.**

Quoi, le reproche ne vous fait rien ?  
*Il chante.*

Rien ne peut vous toucher ,

Vous êtes un rocher.

J'ai bien du regret que vous n'entendiez pas les différentes parties de l'accompagnement , pendant l'orage. Je peins la pluie , la grêle , le sifflement des vents , les éclairs , le tonnerre , les cris des matelots , & jusqu'au fracaslement du vaisseau que l'on croit voir échouer contre le rocher. C'est un coup de génie que ce dernier trait là.

MADAME DE VIRTEIL.

Voilà ce qui s'appelle peindre en Musique !

LE PRÉSIDENT.

Ensuite le vaisseau s'entr'ouvre , & l'on croit voir les voyageurs qu'il contenoit , se sauver à la nage dans une île charmante , où ils rendent hommage à Mademoiselle *de Saint Ris* ; ce qui est exprimé par la ritournelle qui précède :

Vous soumettez les cœurs.

*Il chante la ritournelle.*

MADAME DE VIRTEIL.

Cela sera divin ! délicieux !

LE PRÉSIDENT.

Je m'en vais tout faire exécuter chez le gros Vicomte , où l'on fait de la Musique. Vous devriez y venir , Mesdames.

MADAME DE VIRTÉIL.

Je ne sçaurois sortir aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Il n'y a qu'*Henriette*, qui ne dit rien de ma Musique.

HENRIETTE.

Moi, Monsieur, je ne trouve rien de si beau que, *elle chante* :

Rien ne peut vous toucher ;

Vous êtes un rocher.

Cela ressemble bien à Mademoiselle.

A la lecture de Scènes aussi piquantes vous jugerez sans doute, Monsieur, que l'Éditeur de ce Théâtre ne lui est pas assez favorable, en ne le présentant au Public que comme propre à fournir des Pièces nouvelles à des sociétés particulières ; mais, en lisant les Comédies qui le composent d'un bout à l'autre, il se trouve qu'il a raison. L'auteur, qui s'est attaché tout en-

tier à la peinture des airs & des tons à la mode , a négligé les situations & les intrigues. Le fond de ses Pièces se réduit toujours à très-peu de chose. Dans l'une, par exemple, c'est une Comtesse qui, pour se venger d'une femme qui a voulu lui enlever son amant, entreprend de la priver du sien, en le mariant dès le soir même ; & elle n'y emploie pas d'autre secret que d'en faire la proposition qui est acceptée. Tout le reste de la Comédie est remplie par des conversationnelles qu'il s'en tient dans les cercles , par une partie de jeu & par un grand souper où chacun assure qu'il s'amuse infiniment en périssant d'ennui. La plupart des intrigues de cet auteur sont des tracasseries de Femmes, de petites perfidies ; il sacrifie presque tout aux manières , au persifflage , aux accessoires. La plus longue de ses pièces qui a cinq Actes, n'a qu'une action très-foible , étouffée sous un tas immense de scènes tantôt épisodiques ou vuides , tantôt consacrées à développer toute la futilité du jargon de nos *Elégans* & de nos *Petites-Maîtresses*. Il

arrive delà que ce qui ne devoit être ; pour ainsi dire , que le vernis , fait le fond du tableau & emporte toute l'attention. Au reste , ce défaut se fait moins sentir dans les Pièces en un Acte, parce que l'action n'a pas besoin d'être aussi forte , & qu'elle y est nécessairement plus resserrée. Il y en a deux ou trois où l'on rencontre des scènes extrêmement heureuses. Enfin , malgré les imperfections qu'on peut y reprendre , ce Théâtre est l'ouvrage d'un homme doué d'un talent rare. Nos ridicules y sont si bien saisis , le style d'ailleurs est si naturel & si agréable , que , quelques efforts que l'on fasse dans l'*Avertissement* pour nous persuader que ces Pièces sont d'un Prince Russe , je crois que le véritable auteur est un François répandu depuis long - temps dans les meilleures sociétés , c'est-à-dire , dans les sociétés les plus brillantes & les plus à la mode.

Je suis , &c.

*A Paris ce 4 Novembre 1771.*

**LETTRÉ**

## LETTRE XI.

*Histoire des Celtes , & particulièrement  
des Gaulois & des Germains depuis  
les temps fabuleux jusqu'à la prise  
de Rome par les Gaulois : par Simon  
Pelloutier , Pasteur de l'Eglise Fran-  
çoise de Berlin , Membre & Biblio-  
thécaire de l'Académie des Sciences &  
Belles - Lettres de la même ville :  
Nouvelle Edition revue , corrigée &  
augmentée , dédiée à Mgr LE DAV-  
PHIN ; par M. de Chiniac , Avocat  
au Parlement ; 8 volumes in - 12 ,  
à Paris chez Quillau Imprimeur-Li-  
braire rue du Fouarre.*

**L**A plûpart des Sçavans & des Ama-  
teurs se sont imaginés que les an-  
nales de l'Histoire ne renfermoient que  
AN. 1771. Tome VII. L

## 248 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

vie & la Pologne. Ils occupoient anciennement presque toute l'Europe. La conformité d'usages , de mœurs , de langage , de loix , de Religion chez tous les peuples qui habitoient cette partie de notre hémisphère , en paroît à l'auteur une preuve sans réplique ; c'est à-dire , qu'ils s'étendoient depuis l'extrémité de l'Espagne & des îles Britanniques jusqu'au delà du Danube & jusqu'au territoire de Rome , & depuis les côtes méridionales de la Méditerranée jusqu'au pôle septentrional. Les différentes classes de ce peuple conservèrent long-temps le nom général de *Celtes*. Quelqu'en soit l'étymologie , ce ne fut que , lorsque les Grecs & les Romains eurent passé le Danube & pénétré dans la Schytie , qu'ils commencèrent à recevoir différens noms particuliers. Les uns furent appelés *Sauromates* ou *Sarmates* , les autres *Celtes* , *Celto-Schytes* , *Ibères* , *Celtibères* , *Germanis* & *Gaulois*. On a cru faire une objection bien fondée à l'auteur , en lui disant que ces différens peuples parloient des langues différentes , & ne s'entendoient pas ; que *César* , qui

entendoit le Gaulois , ne comprenoit rien au Germain. *M. Pelloutier* répond avec beaucoup de solidité que la Langue étoit une & originale , mais que les inflexions & les dialectes différens varioient presque à chaque habitation , à peu près comme en Grèce , & comme nous le voyons encore sous nos yeux par rapport à l'Allemand. A Berne & à Dresde ou parle la même Langue. Quelle différence cependant entre les mêmes paroles sortant d'un organe Saxon ou d'un gosier Helvétien ! *César* considéroit la Langue des Germains au dehors , pour ainsi parler , & ne chercha jamais à en étudier les racines & ses affinités avec celle des Gaulois.

Les Celtes sont représentés au naturel dans l'Histoire de *M. Pelloutier*.  
 » Barbares ; féroces à certains égards ,  
 » sages & raisonnables à d'autres ; suivant une bonne forme de gouvernement ; la corrompant en même temps  
 » par l'abus que les particuliers font  
 » de la liberté pour se rendre indépendans & pour former des factions qui  
 » sont la ruine d'un Etat ; ayant une  
 » juste idée de Dieu & de ses perfec-



» tions ; mais autorisant en même-  
» temps un culte barbare , avec des su-  
» perstitions , les unes folles & les au-  
» tres pernicieuses ; faisant une guerre  
» continuelle à toutes les Nations étran-  
» gères , & recevant pourtant les étran-  
» gers avec une hospitalité dont on ne  
» trouve plus d'exemple. » Pour bien  
juger des mœurs des Celtes , il faut re-  
monter jusqu'à la première antiquité.  
Leur tempéramment robuste & vigou-  
reux étoit moins un présent de la na-  
ture que le fruit d'une éducation sé-  
vère & de leur manière de vivre. Un  
peuple , qui n'avoit d'autre métier que  
la guerre , devoit s'étudier à augmenter  
autant qu'il est possible les forces phy-  
siques. On accoutumoit de bonne heure  
les enfans aux fatigues & aux incom-  
modités qui sont inséparables de la pro-  
fession des armes. Ces corps de fer s'a-  
mollirent insensiblement par leurs liai-  
sons avec les peuples civilisés. Jusqu'à  
cette époque , toujours nomades , c'est-  
à dire vagabonds , ils erroient sur leurs  
chars , de contrées en contrées , les armes  
à la main , & conduisant avec eux leurs  
troupeaux qui servoient à les nourrir ;

car un Celte regardoit au dessous de lui de mettre bas sa lance & son bouclier pour labourer la terre; chez ce peuple le fer ne servoit qu'au combat; ils alloient toujours nus, & ce ne fut qu'assez tard que leur commerce avec les Romains leur fit imaginer de ne pas au moins négliger la décence. Il est bien extraordinaire qu'une Nation, où l'usage des habits n'étoit pas connu, fût un modèle de chasteté, & que l'adultère chez eux fût puni de mort. Vous vous rappelez le mot de Tacite qui, à la vérité, peignoit les mœurs des derniers Celtes, *apud juvenes sera Venus, eoque inexhausta pubertas.* » En Germanie la jeunesse se livre assez tard aux impressions de l'amour, & la force du tempéramment en demeure inépuisable. » L'hyver étoit un temps d'oïveté pour un peuple qui n'avoit d'autre occupation que la guerre. Ils le passoient à dormir bien avant dans la matinée, & à s'entretenir autour d'un foyer. La crainte de perdre leur liberté les empêcha de s'enfermer dans des villes; de là la grande facilité de vaincre des guerriers qui, après une défaite

n'avoient aucune espèce d'asyle. Ils vendoient leur sang aux peuples qui avoient besoin de leurs bras & de leur épée ; il leur étoit indifférent que la guerre qu'ils se chargeoient de soutenir fût juste ou non , pourvu qu'elle leur offrît les moyens de subsister & d'acquérir de la gloire. Vous lirez , Mr , avec beaucoup de plaisir , dans le premier , & dans le second volume , le détail de la vie domestique des Celtes dont je ne fais que vous exposer quelques traits originaux. Le troisième & le quatrième sont consacrés à des dissertations & à des remarques sur les antiquités Celtiques , qui servent de base aux assertions précédentes , & dans lesquelles l'auteur fait paroître la même érudition , & le même goût de critique.

Dans le cinquième il commence à traiter de la Religion des Celtes , du culte intérieur & extérieur , & de tout ce qui y a rapport : c'est , sans contredire , l'article le plus curieux & le mieux fait. *Cicéron* , parlant au Barreau pour *Fonteius* , accusa les Gaulois d'athéisme. *Cicéron* se trompoit ; *Jules - César* assure « que les Gaulois adoroient sur-

» tout *Mercury*, & après, lui *Apollon*,  
 » *Mars*, *Jupiter* & *Minerve*; ils ont,  
 » dit-il, à peu près les mêmes senti-  
 » mens sur le sujet de ces Divinités que  
 » les autres peuples. » Ce passage des  
 Commentaires de *César*, en vengeant  
 ce peuple de l'imputation de l'Orateur  
 Romain, est lui-même une source  
 d'erreurs. Jamais ni les Gaulois ni aucun  
 peuple Celte n'adorèrent les Idoles.  
 Cette vérité historique, prouvée so-  
 lidement par l'auteur, montre à  
 quel point on s'est abusé jusqu'ici sur  
 la Religion de ces peuples. Ils recon-  
 noissoient & adoroient le vrai Dieu  
 sous le nom de *Tis* ou de *Cotis*; ils ad-  
 mettoient aussi une Théologie, c'est-  
 à-dire, une production de Divinités  
 subalternes qu'ils plaçoient dans les  
 différentes parties du monde visible.  
 Les Celtes ne furent donc ni Athées,  
 ni Polythéistes. Le Feu, l'Eau & l'Air  
 étoient, après Dieu, les objets de  
 leur culte, parce qu'ils étoient persua-  
 dés que l'Être-Suprême & indépen-  
 dant avoit placé dans chaque partie  
 de ces élémens un Génie particulier pour  
 le servir & veiller à sa conservation.

Ainsi , lorsqu'ils souhaitoient avoir tel vent , par exemple , c'étoit à l'Esprit à qui Dieu avoit remis le gouvernement de l'atmosphère , qu'ils adressoient leurs hommages. Cette découverte répand une lumière bien intéressante sur quelques coutumes des Celtes , dans lesquelles la plûpart des Ecrivains n'ont vu que la plus folle superstition. On sçait ce que c'étoit chez eux que l'épreuve de l'eau ou du feu. On s'est long - temps moqué de voir leurs Magistrats ordonner gravement qu'un accusé se purgeât en marchant sur des fers brulans , ou se laissât précipiter dans l'eau les mains liées derrière le dos. Si l'on avoit été plus instruit de la créance des Celtes , on eût vû , dans cette épreuve juridique , une conséquence naturelle de leur Théologie. Ils pensoient que le Génie de chacun de ces élémens ou laisseroit le coupable tomber au fond de l'eau , ou qu'il soutiendrait l'innocent & le justifieroit aux yeux de son canton.

Aucun peuple Celte n'éleva des autels à *Mercur*e ni aux autres Divinités du Paganisme. *César* , ayant oui dire

qu'ils appelloient leur Dieu *Tis*, s'imagina qu'ils parloient de *Dis* ou de *Pluton*, & assûra que le Dieu des Enfers étoit l'objet principal de leur culte. Les voyageurs Romains, ayant remarqué que les Celtes, pour qu'on ne profanât point les Sanctuaires rustiques qu'ils avoient choisis, y portoient de grosses pierres, imaginèrent que *Mercur*e y étoit adoré, parce que la coutume des payens étoit de consacrer à *Mercur*e de semblables amas de pierres. En lisant attentivement les raisonnemens & les preuves qu'apporte M. *Pelloutier*, on se convaincra de même que les autres Divinités du Paganisme, non-seulement ne reçurent aucun hommage des Celtes, mais même ne leur étoient pas connues.

Ce que je viens de dire des différentes espèces d'épreuves par l'eau ou par le feu, prouve qu'ils admettoient une Providence. Quant à leur morale, elle étoit très-courte & très-sensée : *Il faut servir les Dieux, ne point faire de mal, s'étudier à être vaillant & brave.* Ceux qui avoient exactement rempli ces devoirs en recevoient la récompense dans

l'autre vie. L'idée que ces peuples se formoient des plaisirs qu'ils attendoient après la mort , s'accordoit parfaitement avec leurs inclinations. Ils ne connoissoient point d'autre bonheur que celui de manger , de boire , de dormir & de se battre ; aussi en faisoient-ils l'unique occupation des Bienheureux. Tout le temps que les habitans du Paradis ne passaient pas au lit ou à la table , ils l'employoient à s'escrimer & à combattre. Ce lieu de délices , au reste , ne s'ouvroit qu'à ceux qu'une mort violente mettoit au nombre des élus. Il falloit ou périr en combattant pour la patrie, ou , si l'on étoit prisonnier , expirer avec fermeté au milieu des supplices , ou se percer enfin de son épée avant que la vieillesse ou la maladie vinssent creuser le tombeau. Les lâches & les vieillards qui attendoient la mort dans leurs lits étoient irrévocablement condamnés à l'Enfer , le séjour des vauriens ou de la canaille. Le Génie qui en avoit la direction étoit chargé de partager dans les neuf mondes qu'il contenoit , toutes les personnes mortes de maladie ou de caducité. Il paroît

cependant que l'éternité des peines de l'Enfer n'étoit pas un dogme de la Religion Celrique.

Les Celtes, très-attachés au culte du vrai Dieu, n'avoient point de temples. » C'étoit dégrader la majesté des Dieux » célestes que de les emprisonner dans » des temples & de les représenter sous » une figure humaine. Ils s'assem- » bloient dans les forêts & sur le som- » met des plus hautes montagnes, par » préférence. » Ils pensoient que ces lieux éminens étoient autant de sanctuaires que la Nature avoit élevés à la gloire de l'Être-Suprême; d'ailleurs, ils croyoient se trouver par là plus près du trône de sa gloire & plus à portée d'en être entendus. Pour fixer l'imagination, ils avoient déterminé quelques signes extérieurs qui représentoient le Dieu Tout-puissant. En temps de paix, un grand chêne étoit comme le Dieu de la Nation; on lui offroit des sacrifices, on se prosternoit au pied de l'arbre, on lui adressoit ses prières & l'on cherchoit à démêler dans le mouvement de ses feuilles quelques traits de la volonté du Ciel ou des évène-



mens futurs. En temps de guerre , l'autel étoit un amas de pierres au milieu duquel on voyoit une épée ou une lance. Cet appateil n'annonçoit pas le culte de *Mars*, comme tant d'écrivains anciens & modernes l'ont assuré ; il avertissoit seulement le peuple d'offrir des vœux au Dieu des batailles, dont les armes qui brilloient dans le sanctuaire étoient le symbole. Alors on offroit le sang des chevaux , & quelquefois celui des prisonniers pour se rendre le Ciel favorable. Je pense , Mr , qu'il est inutile de vous parler des Ministres du culte Celtique. On a beaucoup écrit sur cette matière , & les Druides nous sont suffisamment connus. Je vous invite cependant à jeter un coup d'œil sur le Chapitre où l'auteur décrit leurs ordres , leurs fonctions & leur autorité. Vous trouverez sur cet article, comme sur plusieurs autres, bien des choses à réformer dans les ouvrages qui l'ont traité jusqu'ici.

La coutume qu'avoient les Celtes de s'assembler la nuit pour certains sacrifices est l'origine d'une fable aussi ancienne qu'enracinée dans l'esprit du

vulgaire, je veux dire du *fabat* ou de l'assemblée nocturne des *forciers*. Lorsque la Religion Chrétienne eût été établie dans les Gaules & en Allemagne, les personnes, qui demeuroient attachées à l'ancienne Religion, se déroboient secrètement pendant la nuit pour se rendre aux assemblées qui se tenoient dans des campagnes ou dans des forêts. Le culte qu'on offroit alors consistoit dans des sacrifices, des danses, des divinations & des cérémonies magiques. D'ailleurs, les Druides qui y présidoient se vantoient de prédire l'avenir, d'évoquer les ames, de changer les hommes en bêtes. Ces bruits, répandus dans le Public, donnèrent lieu à des Chrétiens peu éclairés d'accuser les Celtes d'être des *forciers*, qui traversoient l'air montés sur des balais, qui dansoient en cérémonie autour du Diable qui leur apparoissoit & recevoit leurs hommages sous la forme d'un bouc.

Une partie du dernier volume de l'ouvrage de M. *Pelloutier* est consacrée à l'histoire des Philosophes Scythes ou Celtes. *Orphée* est sans contredit un des plus anciens. L'auteur, en déga-

geant la vie de ce Sage des Fables dont les Poètes Grecs l'ont embellie , expose ce que des monumens incontestables peuvent nous apprendre de certain sur ce père de l'harmonie & de la civilisation. *Anacharsis* , autre Philosophe Scythe, s'acquît en Grèce un tel degré d'estime & de vénération , qu'elle le mit au nombre de ses Sages ; il étoit du sang royal. Dès sa plus tendre jeunesse il témoigna la plus forte envie de voir les pays étrangers , & surtout la Grèce. La grande réputation que *Solon* s'étoit acquise l'attira d'abord dans Athènes où il arriva 592 ans avant J.C. Aussitôt qu'il fut entré dans la ville il se fit montrer la maison du fameux Législateur de l'Attique , & chargea un domestique qu'il trouva à la porte de dire à son maître qu'un étranger , qui étoit venu à Athènes pour être reçu au nombre de ses amis , & , s'il étoit possible , pour loger chez lui , demandoit à le voir. *Solon* surpris de cette ingénuité d'un inconnu , lui fit répondre qu'il convenoit mieux de se faire des amis dans sa Patrie. Un compliment , en apparence si désobligeant , ne rebuta point

*Anacharsis* ; il entra hardiment dans l'appartement où étoit *Solon* , & lui dit en l'abordant : » Puisque vous êtes » dans votre Patrie , il vous convient » donc de vous y faire des amis & d'y » recevoir des étrangers. » L'Athénien, charmé d'une repartie si prompte & si juste, fit mille caresses au Scythe , le reçut dans sa maison & le mit en effet bientôt au nombre de ses amis. Athènes fut surprise de la sobriété & de la rigidité des mœurs de l'étranger ; elle admira l'étendue de ses connoissances & la profondeur de ses vues. *Anacharsis* , ayant appris de *Solon* qu'il s'occupoit à dresser un corps de loix en faveur des Athéniens, se moqua de son entreprise : *Les Loix* , dit-il , *sont des toiles d'araignée : les petites mouches y sont prises , les grosses brisent la toile.*

D'après l'extrait que je viens de vous tracer de l'Histoire Celtique , vous jugerez comme moi , Monsieur , que l'article du gouvernement , de la législation & de la police intérieure de ce peuple est un morceau qui manque à cet excellent ouvrage ; il seroit bien à désirer que le sçavant Editeur voulût

se donner la peine de le compléter, & de continuer le plan de M. Pelloutier. Alors cette Histoire seroit un Livre classique, un ouvrage qui feroit honneur à notre siècle, & la Bibliothèque où tous les auteurs, qui travaillent sur l'ancienne histoire de l'Europe, feroient obligés d'aller puiser la lumière & où ils trouveroient la solution de cette multitude de problèmes historiques qu'on n'a fait jusqu'ici que tourmenter, en prétendant les éclaircir.

Vous êtes curieux sans doute de connoître l'auteur de cet ouvrage, dont le nom n'est pas même énoncé dans le *Dictionnaire Historique* de l'Abbé Ladvocat. Heureusement que l'éloge de ce Sçavant se trouve dans le Tome XIII<sup>e</sup> des *Mémoires de l'Académie des Sciences & Belles - Lettres de Prusse*. Simon Pelloutier, Pasteur de l'Eglise Françoisse de Berlin, Conseiller du Consistoire Supérieur, Membre & Bibliothécaire de l'Académie Royale, nâquit à Léipsic le 27 Octobre 1694. Son père, Jean Pelloutier, Négociant de cette ville, étoit né à Lyon. Le Languedoc avoit été la patrie de Françoisse Claparède, sa

mère. Dès l'âge de dix-huit ans il fut chargé de l'éducation des fils du Prince de Montbelliard ; c'est avec eux qu'il passa à Genève les années 1712 & 1713 ; il profita de ce séjour pour faire son Cours de Théologie sous les célèbres Professeurs *Alphonse Turretin* & *Bénédict Pidet*. Dans un éloge purement littéraire il est inutile de détailler les places honorables & les dignités Ecclésiastiques dont fut revêtu M. *Pelloutier* ; elles furent la récompense de son zèle & de ses travaux. Il suffit de le considérer sous le rapport qu'il a avec la République des Lettres. Au milieu des plus nombreuses occupations & malgré tout l'empressement avec lequel il s'y livroit, M. *Pelloutier* eut assez de loisir pour composer un ouvrage qui demandoit les plus grandes recherches , & qui lui a mérité un rang distingué parmi ce petit nombre de Sçavans d'une érudition consommée. Les heures qu'il déroboit à ses travaux ordinaires furent employées à lire les auteurs originaux que tant d'écrivains citent sans les connoître , & à puiser dans les premières sources aux

quelles si peu de gens de Lettres peuvent ou veulent recourir. Il disoit qu'il avoit lu l'après-souper, à peu près comme on lit la Gazette, tous les auteurs dont on trouve la liste à la tête de son premier Tome de l'Histoire des Celtes, première édition, & cette Histoire prouve qu'il les avoit bien lus. Les qualités sociales de M. Pellouzier le faisoient aimer de tous ceux qui le connoissoient. Depuis longtemps sa santé inquiétoit ses amis; à un assez grand embonpoint avoit succédé cette maigreur qu'on désigne par le nom de marasme. Malgré sa fermeté & son courage à supporter des incommodités secrètes qui le minoient & qui s'étoient jointes à des accès terribles de pituite, il fallut céder à des maux anciens & compliqués. Au milieu des vœux & des espérances de la Cour & de la ville, ce Sçavant expira le 2 Octobre 1757 à l'âge de 63 ans. Il avoit épousé en 1727 Mademoiselle *Françoise Jaffoy* qui lui a survêcu après 30 ans de l'union la plus intime & la plus respectable. Elle a conservé pour gage de leur tendresse réciproque trois filles &

ANNÉE 1771. 165

& un garçon, Docteur en Médecine. Ce dernier, héritier des excellentes qualités de l'auteur de ses jours, a répandu sur la fin de sa vie la plus douce satisfaction, & le nom du fils mérite de couronner l'éloge du père.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre 1771.

---

## LETTRE XII.

*Il Vero Dispotismo. Le Vrai Despotisme ; deux volumes in-8° d'environ 250 pages chacun ; à Londres, & à Paris chez Molini Libraire rue Saine Jacques.*

**O**N nous a toujours représenté le Despotisme sous les traits odieux de la Tyrannie. En effet, selon les idées reçues, c'est, de tous les Gouvernemens, le plus contraire à la liberté.

ANN. 1771. Tome VII. M



Quand , sous le regne d'un seul , les loix cessent de se faire entendre , quand , au lieu de consulter l'utilité commune , le Prince ne suit dans ses actions que son intérêt propre , quand il dispose à son gré & selon ses caprices de nos biens & de nos vies , nous l'appellons un Despote ou un Tyran. Mais, si nous y prenons garde , le gouvernement d'un tel Prince est un abus du despotisme ; car le Despotisme en lui-même n'est autre chose que le pouvoir absolu d'un seul , & tout Monarque , à la rigueur , est Despote : la seule différence que l'on remarque entr'eux , c'est que le premier regne avec les loix , & que le second regne sans elles. Il faut donc distinguer le Despotisme de la Tyrannie. Ces deux sortes de pouvoirs se touchent ; voilà sans doute la raison pour laquelle on leur donne quelquefois le même nom , & que l'on attache à ce nom les mêmes idées,

C'est sur cette distinction que pose le système que je vous annonce. Voici ce que l'auteur Italien entend par Despotisme. C'est , dit il , une volonté qui agit d'elle seule sans consulter celle

d'autrui , qui renferme en elle même toute la puissance législative & exécutive , qui attire & réunit en elle toute la vigueur & la force du Souverain , du Prince , du Gouvernement & de l'E-tat entier , qui est enfin l'unique res-sort & le mobile absolu de toute la ma-chine politique. Une pareille volonté est une puissance formidable , puis-qu'elle exclut tout autre pouvoir ; mais , ajoute l'Ecrivain , si elle se trouve animée par l'amour du bien , elle de-viendra une source intarissable de bon-heur & de prospérité. L'harmonie pu-blique consiste dans cette disposition parfaite de toutes choses qui tend à produire & à conserver le bon ordre & la paix dans la société. Cette harmo-nie n'est autre chose que la félicité pu-blique , & une combinaison d'actions tendantes à l'utilité individuelle & universelle. Pour la maintenir , il ne suffit pas que les diverses volontés soient contrebalancées ; mais il est né-cessaire qu'il y ait une force supérieure & productrice de toutes les actions , qui agisse librement & sans trouver d'obstacle à sa marche. Or c'est dans

cette unité d'actions , qui ne souffre ni division , ni diminution , ni augmentation, que consiste le *Despotisme* de l'auteur ultramontain. Mais, comme dans un Etat il doit y avoir diverses autorités , elles rentreront dans la masse générale de cette force supérieure d'où elles émanent , & qui est elle-même formée des volontés & des forces de tous les contractans qui composent la Nation. Ainsi il y aura une volonté indépendante & absolue où les intérêts particuliers, quoique divisés entr'eux , iront tous se réunir comme tous les rayons d'un cercle aboutissent à un centre commun. Non-seulement la parfaite unité d'actions conservera l'harmonie générale ; mais, tant qu'elle subsistera, elle rendra formidable à l'étranger ambitieux le pouvoir du Despote qui la conduit , & , si ce Prince sçait en faire usage, son pouvoir deviendra sans bornes. Tel est le fond du système qu'on propose aux Nations de mettre en pratique.

Je n'examinerai point si cette théorie peut être de quelque utilité ; mais il est certain qu'en suivant les prin-

eipes de l'auteur , il faudroit que les hommes renonçassent à tous les droits qu'ils peuvent avoir à la liberté naturelle , pour en revêtir le Souverain. S'il arrivoit que ces Princes fussent des *Tiūs* , des *Traians* , des *Marc-Aurèles* ou des *Antonins* , les peuples seroient d'heureux esclaves. Si les trônes, au contraire , n'étoient occupés que par des *Tibères* , des *Caligulas* ou des *Néron*s , on verroit se renouveler parmi les Nations toutes les horreurs qui se commirent dans Rome sous le regne de cest tyrans. Que vous semble, Monsieur , de cette alternative ? Je conçois qu'on peut découvrir dans tout un peuple un homme juste , vertueux , bien-faisant , éclairé , digne , en un mot , par ses qualités , d'être le Despote qu'on demande ; mais lui trouvera-t-on beaucoup de successeurs ; & , s'il n'est point remplacé par un Prince qui lui ressemble , au lieu d'un Despote , n'aurons-nous pas un Tyran ? Le Despotisme de l'auteur Italien est si voisin de la Tyrannie ; il est si difficile de sçavoir user avec sagesse d'un pouvoir sans bornes , qu'il est moralement impos-

quelles si peu de gens de Lettres peuvent ou veulent recourir. Il disoit qu'il avoit lu l'après-souper, à peu près comme on lit la Gazette, tous les auteurs dont on trouve la liste à la tête de son premier Tome de l'Histoire des Celtes, première édition, & cette Histoire prouve qu'il les avoit bien lus. Les qualités sociales de M. Pelloutier le faisoient aimer de tous ceux qui le connoissoient. Depuis longtemps sa santé inquiétoit ses amis; à un assez grand embonpoint avoit succédé cette maigreur qu'on désigne par le nom de marasme. Malgré sa fermeté & son courage à supporter des incommodités secrètes qui le minoient & qui s'étoient jointes à des accès terribles de pituite, il fallut céder à des maux anciens & compliqués. Au milieu des vœux & des espérances de la Cour & de la ville, ce Sçavant expira le 2 Octobre 1757 à l'âge de 63 ans. Il avoit épousé en 1727 Mademoiselle *Françoise Jassoy* qui lui a survécu après 30 ans de l'union la plus intime & la plus respectable. Elle a conservé pour gage de leur tendresse réciproque trois filles

&c

ANNÉE 1771. 165

& un garçon, Docteur en Médecine. Ce dernier, héritier des excellentes qualités de l'auteur de ses jours, a répandu sur la fin de sa vie la plus douce satisfaction, & le nom du fils mérite de couronner l'éloge du père.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre 1771.

---

## LETTRE XII.

*Il Vero Dispotismo. Le Vrai Despotisme ; deux volumes in-8° d'environ 250 pages chacun ; à Londres, & à Paris chez Molini Libraire rue Saine Jacques.*

**O**N nous a toujours représenté le Despotisme sous les traits odieux de la Tyrannie. En effet, selon les idées reçues, c'est, de tous les Gouvernemens, le plus contraire à la liberté.

ANN. 1771. Tome VII. M

Quand , sous le regne d'un seul , les loix cessent de se faire entendre , quand , au lieu de consulter l'utilité commune , le Prince ne suit dans ses actions que son intérêt propre , quand il dispose à son gré & selon ses caprices de nos biens & de nos vies , nous l'appellons un Despote ou un Tyran. Mais, si nous y prenons garde , le gouvernement d'un tel Prince est un abus du despotisme ; car le Despotisme en lui-même n'est autre chose que le pouvoir absolu d'un seul , & tout Monarque , à la rigueur , est Despote : la seule différence que l'on remarque entr'eux , c'est que le premier regne avec les loix , & que le second regne sans elles. Il faut donc distinguer le Despotisme de la Tyrannie. Ces deux sortes de pouvoirs se touchent ; voilà sans doute la raison pour laquelle on leur donne quelquefois le même nom , & que l'on attache à ce nom les mêmes idées,

C'est sur cette distinction que pose le système que je vous annonce. Voici ce que l'auteur Italien entend par Despotisme. C'est , dit il , une volonté qui agit d'elle seule sans consulter celle

d'autrui , qui renferme en elle même toute la puissance législative & exécutive , qui attire & réunit en elle toute la vigueur & la force du Souverain , du Prince , du Gouvernement & de l'Etat entier , qui est enfin l'unique ressort & le mobile absolu de toute la machine politique. Une pareille volonté est une puissance formidable , puisqu'elle exclut tout autre pouvoir ; mais , ajoute l'Ecrivain , si elle se trouve animée par l'amour du bien , elle deviendra une source intarissable de bonheur & de prospérité. L'harmonie publique consiste dans cette disposition parfaite de toutes choses qui tend à produire & à conserver le bon ordre & la paix dans la société. Cette harmonie n'est autre chose que la félicité publique , & une combinaison d'actions tendantes à l'utilité individuelle & universelle. Pour la maintenir , il ne suffit pas que les diverses volontés soient contrebalancées ; mais il est nécessaire qu'il y ait une force supérieure & productrice de toutes les actions , qui agisse librement & sans trouver d'obstacle à sa marche. Or c'est dans

Mij



cette unité d'actions , qui ne souffre ni division , ni diminution , ni augmentation , que consiste le *Despotisme* de l'auteur ultramontain. Mais , comme dans un Etat il doit y avoir diverses autorités , elles rentreront dans la masse générale de cette force supérieure d'où elles émanent , & qui est elle-même formée des volontés & des forces de tous les contractans qui composent la Nation. Ainsi il y aura une volonté indépendante & absolue où les intérêts particuliers , quoique divisés entr'eux , iront tous se réunir comme tous les rayons d'un cercle aboutissent à un centre commun. Non - seulement la parfaite unité d'actions conservera l'harmonie générale ; mais , tant qu'elle subsistera , elle rendra formidable à l'étranger ambitieux le pouvoir du Despote qui la conduit , & , si ce Prince sçait en faire usage , son pouvoir deviendra sans bornes. Tel est le fond du système qu'on propose aux Nations de mettre en pratique.

Je n'examinerai point si cette théorie peut être de quelque utilité ; mais il est certain qu'en suivant les prin-

eipes de l'auteur , il faudroit que les hommes renonçassent à tous les droits qu'ils peuvent avoir à la liberté naturelle , pour en revêtir le Souverain. S'il arrivoit que ces Princes fussent des *Tiūs* , des *Traians* , des *Marc-Aurèles* ou des *Antonins* , les peuples seroient d'heureux esclaves. Si les trônes , au contraire , n'étoient occupés que par des *Tibères* , des *Caligulas* ou des *Néron*s , on verroit se renouveler parmi les Nations toutes les horreurs qui se commirent dans Rome sous le regne de cest tyrans. Que vous semble , Monsieur , de cette alternative ? Je conçois qu'on peut découvrir dans tout un peuple un homme juste , vertueux , bien-faisant , éclairé , digne , en un mot , par ses qualités , d'être le Despote qu'on demande ; mais lui trouvera-t-on beaucoup de successeurs ; & , s'il n'est point remplacé par un Prince qui lui ressemble , au lieu d'un Despote , n'aurons-nous pas un Tyran ? Le Despotisme de l'auteur Italien est si voisin de la Tyrannie ; il est si difficile de sçavoir user avec sagesse d'un pouvoir sans bornes , qu'il est moralement impos-

fible que cette espèce de gouvernement puisse subsister, à moins qu'une suite non interrompue de Despotes équitables & vertueux n'en soutienne constamment l'éclat; ce qui est également d'une impossibilité morale; la preuve en est fondée sur l'expérience.

L'auteur, après nous avoir donné une idée claire & distincte de la puissance de son Despote, veut qu'il ait toutes les vertus & toutes les qualités dont une grande ame est susceptible. Descendant ensuite avec lui dans les différens détails concernant la puissance, le gouvernement, l'ordre & l'administration de son Etat, il lui indique les moyens de le rendre florissant & parfaitement heureux. Il seroit trop long, Monsieur, de suivre l'auteur pas à pas. Je me contenterai de vous tracer une esquisse de ses vues qui m'ont paru pleines de sagesse & d'humanité.

Rien de plus important pour un Etat quelconque que le choix de bons Magistrats. Voici la manière dont l'auteur voudroit qu'on y procédât. Je vous fais grace de l'italien, & je me borne

à vous donner la traduction littérale de ce morceau. » Que la brigue & la vénalité , auxquelles on donne ordinairement le pouvoir de protéger l'innocence & de punir les crimes , s'évanouissent. Qu'on n'accorde d'emploi dans la Magistrature qu'après avoir rigoureusement examiné les candidats , & s'être bien assuré de la capacité des sujets qui se présentent. Comme la science ne suffit point pour remplir un tel poste , il faudra soigneusement observer si le caractère , les penchans & la vie privée du postulant ne sont point opposés à l'esprit de la charge qu'il sollicite. Un père sans pitié , un frère injuste , un insolent & litigieux Citadin seront très - certainement de fort mauvais Magistrats. On éviteroit une foule de maux publics & particuliers , si entre l'examen & l'installation des candidats on laissoit un espace de temps raisonnable , durant lequel chacun pourroit librement former contre eux ses accusations. Alors il faudroit non - seulement mettre l'utile délateur à l'abri de la vengeance

» de l'accusé ; mais il seroit encore à  
 » propos de le récompenser ; car com-  
 » ment le Prince & la Nation pour-  
 » ront-ils avoir confiance en un Ma-  
 » gistrat , s'ils n'ont pas des preu-  
 » ves certaines de sa probité ! La moin-  
 » dre accusation formée contre une  
 » des qualités essentielles à un admi-  
 » nistrateur public , suffira , si elle est  
 » fondée , pour exclure un postulant.  
 » Il peut se trouver alors, il est vrai, de  
 » faux accusateurs animés par la ven-  
 » geance ou par des haines particu-  
 » lières ; mais , dans ce cas , la sévérité  
 » des peines viendra au secours de  
 » l'innocence ; car , comme s'explique  
 » le profond *Grotius* , on ne doit  
 » point permettre qu'un candidat qui  
 » réunit aux connoissances requises les  
 » qualités du cœur & de l'esprit , &  
 » qui par conséquent a des droits in-  
 » contestables aux charges de la Patrie ,  
 » soit frustré par l'imposture du fruit  
 » de ses talens , ni que la Patrie elle-  
 » même soit privée des services qu'elle  
 » a lieu d'en attendre. L'infâmie &  
 » le mépris public seront alors la pu-  
 » nition la plus convenable à de pa-

» reils délateurs. Quand l'espace de  
 » temps dont on conviendra se fera  
 » écoulé sans qu'il se soit présenté  
 » d'accusateurs, ou que les accusations  
 » se seront trouvées injustes, on sera  
 » évidemment sûr d'avoir un Magistrat  
 » respectable, qui, méritant également  
 » l'estime de son Souverain & les  
 » vœux d'un Public inexorable, s'a-  
 » vancera rapidement dans la noble  
 » carrière des verrus & de la gloire. »  
 L'auteur, dans les Chapitres sui-  
 vants, développe les moyens qu'il juge  
 les plus propres à écarter de la Ma-  
 gistrature la corruption, l'intérêt, l'a-  
 bus de l'autorité, &, en général, tous  
 les vices qui peuvent souiller le sanc-  
 tuaire de *Thémis*.

Tout le reste du premier volume con-  
 cerne l'administration intérieure de l'Etat  
 dans le gouvernement des différens or-  
 dres qui le composent. Enfin, après nous  
 avoir montré la manière dont un Des-  
 pote doit regner sur son peuple pour  
 en être le bienfaiteur & le père, l'a-  
 uteur le conduit dans le champ de *Mars*;  
 ce qui forme la matière du second vo-  
 lume. Cette seconde partie est un ta-

bleau des vertus militaires du Despoté.  
 D'abord , l'auteur veut qu'il ne fasse la guerre que quand il sera dans la nécessité de se défendre ; puis il lui indique les moyens de se former d'excellentes armées sur mer & sur terre ; & , dans le cours de ses réflexions il lui recommande la vigilance , le travail , la générosité , l'humanité , la douceur , la modération & l'amour de la vraie gloire. On reconnoît dans tout ceci un Philosophe pénétré de l'amour du bien public. La chaleur de son style est l'expression vive & rapide des sentimens de son cœur ; mais on voudroit y voir moins de tours extraordinaires , moins de poésie , moins de ces élans impétueux qui troublent la marche d'une prose naturelle & sage.

*Eau de Montpellier.*

Cette Eau , très-avantageusement connue , depuis deux ans , à Montpellier & aux environs , devient , Mr , plus célèbre de jour en jour par les cures surprenantes qu'elle opère , & qu'il n'est pas possible de révoquer en doute. Je ne

vous parle pas de l'approbation qu'elle a reçue de la Faculté Royale de Médecine, & du privilège de la distribuer, que feu M, *de Senac*, Premier Médecin du Roi, n'a pu refuser : privilège conçu dans les termes les plus favorables. La confiance que l'on commence à prendre dans ce remède, est surtout pleinement justifiée par le suffrage de neuf sçavans Médecins & de trois habiles Chirurgiens, tous de Montpellier. Ces douze Maîtres de l'Art, attestent, dans un certificat que j'ai sous les yeux & qui est imprimé avec leurs signatures, que l'*Eau* qui porte le nom de cette ville n'a produit *constamment* sous leurs yeux que des effets salutaires, & qu'elle a particulièrement réussi dans les maladies vénériennes, dans les écrouelles, dans les dartres, dans les rhumatismes chroniques & dans certaines affections de l'estomach : effets constatés par un grand nombre de guérisons, dont les certificats particuliers ont été délivrés séparément par ceux des Médecins & Chirurgiens qui les ont vérifiés.

Ce n'est pas tout, Monsieur. Peut-  
Mvj



être n'êtes vous pas instruit d'un établissement formé depuis plus d'un an dans cette Capitale , & qui fait tant d'honneur à l'attention vigilante & patriotique du Gouvernement. Tous les Mardis , après dîner , depuis trois heures jusqu'à cinq heures , des Médecins du Roi donnent gratuitement au Louvre des Consultations pour tous les malades qui se présentent , sans aucune exception. On enregistre par ordre de date leurs noms , le genre de leur maladie , les ordonnances qu'on leur remet & l'effet qu'elles produisent. Ces Registres seront un jour des archives semblables à celles d'Epidaure. M. le Duc de la Vrillière est , en quelque sorte , à la tête de cet établissement admirable , par l'empressement avec lequel il en a saisi l'idée & procuré l'exécution , & par l'intérêt vif qu'il prend à ses succès. Les assemblées se tiennent dans une des salles de son appartement. Les Médecins sont au nombre de huit , choisis parmi les Médecins du Roi. Ils ne se trouvent pas réunis chaque Mardi de la semaine ; il n'y en a que deux qui consultent ensemble ;

mais tous sont informés de ce qui se passe , & donnent leur avis. Ce Ministre , à qui l'on avoit vanté l'*Eau de Montpellier* , a chargé Mrs les Médecins du Louvre d'en faire des expériences & d'en observer les effets. Ils ont rendu à cette Eau les témoignages le plus éclatans. Ils l'ont essayée depuis le 10 Juillet 1770 jusqu'au mois de Février 1771 , sur dix ou douze personnes attaquées de différentes maladies. Ces personnes sont nommées dans l'extrait de leurs registres que j'ai demandé , & qu'on a bien voulu me communiquer. Le résultat de leur rapport est que l'*Eau de Montpellier* a soulagé un bon nombre de malades & en a guéri plusieurs ; qu'elle a réussi principalement contre des dartres vives & croûteuses & des boutons dartreux ; qu'elle a été efficace contre le virus écrouelleux & vénérien , dont elle a constamment adouci les symptômes & quelquefois guéri la maladie. Cet extrait est signé par les huit Médecins , qui sont Mrs *Lassaigne* , *Garnier* , *Duchesnay* , *de Choisy* , *Raulin* , *de Varennes* & *Thibault*.

Cette manière d'annoncer un remède éprouvé sous les yeux attentifs & difficiles d'un si grand nombre de Praticiens éclairés des deux facultés de Médecine les plus célèbres de l'Europe, n'est pas celle dont les Empiriques se servent, & doit faire distinguer à tous égards l'eau dont il est ici question. J'oubliois de vous dire que M. *Cadet*, dont les lumières en Chimie sont si connues, en a fait l'analyse, & qu'il en a jugé la composition très-salutaire. Sa vertu principale est l'anti-vénérienne; elle a guéri radicalement de ces maladies, beaucoup de personnes qui avoient été manquées par les méthodes ordinaires. Elle arrête les fleurs blanches & en détruit la cause; elle guérit toutes les maladies du sang, notamment les maladies scrophuleuses & les affections scorbutiques. Elle dissipe les obstructions des viscères, les duretés & les skirrosités des glandes, qu'elle fond dans quelque partie du corps qu'elles se trouvent. Elle est souveraine encore pour détruire les dartres, la galle, &, en général, toutes les maladies de la peau qui sont ordinairement

très-rebelles. Elle n'est pas moins essentielle pour les vices de l'estomach qu'elle rétablit sans échauffer, contre l'ordinaire de tous les stomachiques. Ses effets ne sont point violens; elle agit avec douceur; elle se conforme en tout au tempérament; la délicatesse de la poitrine, la sensibilité des intestins n'en sont point affectés, & les organes n'en reçoivent aucune impression fâcheuse; son usage d'ailleurs n'assujettit à aucun régime. Cette Eau se distribue à Paris chez la Dlle *Madeleine Bosquet*, qui demeure sur le Boulevard de la chaussée d'Anrin, maison du Sieur *Huzard*, à côté du Dépôt des Gardes Françaises. Les bouteilles sont de pinte, du prix de trente sols, cachetées & étiquetées; *Eau de Montpellier*. On donne à tous ceux qui vont en chercher un Imprimé, lequel enseigne avec clarté la façon de s'en servir.

Vous aimez l'humanité, Monsieur, & vous me sçavez gré de faire connoître au Public un spécifique aussi précieux. Vous pensez, comme je vous l'ai déjà plus d'une fois écrit, que l'an-

nonce d'un bon remède est préférable à celle d'une mauvaise Brochure de prose ou de poésie. Si j'osois me permettre des pointes à l'exemple de quelques grands Ecrivains , ne pourrois-je pas dire que l'*Eau de Montpellier* vaut bien mieux que l'eau de notre Hippocrène. Mais je me contente de répondre à ceux qui ne trouvent pas ces sortes d'articles assez Littéraires , qu'*Apollon* est en même temps le Dieu des vers & le Dieu de la Médecine.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur les  
sujets des Prix Académiques.*

Nisi utile est quod facimus , stulta est gloria.  
*Phadrus.*

M O N S I E U R ,

En parcourant les derniers Journaux , j'ai fait sur les Prix de nos Académies quelques réflexions patriotiques que je prends la liberté de vous communiquer. Rien sans doute de mieux imaginé que ces récompenses pour encourager les talens de tout genre, &

pour entretenir l'émulation parmi les gens de Lettres & les Artistes ; mais il me semble, Monsieur, que, depuis quelques années, on s'écarte étrangement de l'esprit des fondateurs, en négligeant les sujets des Prix Académiques. En effet, pour ne parler d'abord que de l'*Académie Française*, quel doit être l'objet de cette Compagnie ? *De travailler à la perfection de la Langue nationale.* Or, je le demande, est-ce remplir cet objet que de proposer à nos Poètes un sujet arbitraire, & de laisser à nos Orateurs la liberté de rassembler sur un sujet donné un amas de périodes emphatiques, de phrases boursoufflées, le plus souvent sans correction dans le style, sans liaison dans les idées, sans solidité pour le fond & sans agrémens pour la forme ? J'en prends à témoin le petit nombre des gens de goût qui gémissent avec moi sur cet abus ; j'en appelle à Messieurs les Académiciens eux-mêmes. Une Société, qui a pour but de travailler à la perfection de notre Langue, devoit-elle couronner des Discours & des Poésies où les règles de cette même Langue sont manifestement

enfreintes, pour ne pas dire barba-  
 rement violées? Ne devroit-elle pas, au-  
 contraire, n'adopter que des pièces où  
 la pureté du langage se trouvât jointe à  
 la beauté des pensées? En agir autre-  
 ment, n'est ce pas se contredire, aller  
 contre sa propre institution, & renver-  
 ser soi-même sa loi fondamentale? Je  
 n'ai garde, Monsieur, de faire ici au-  
 cune application odieuse du principe  
 incontestable que je viens d'établir. Mon  
 dessein n'est pas de contrister ni d'of-  
 fenser qui que ce soit; mais, dans la  
 République des Lettres, tout particu-  
 lier a droit, ce me semble, de dire li-  
 brement son avis, de s'opposer aux  
 abus qu'il peut remarquer, & de tra-  
 vailler à les corriger. Or il y auroit des  
 moyens bien simples de réformer ce-  
 lui dont il est question. 1° Il faudroit  
 ne couronner que les pièces qui se-  
 roient clairement, élégamment & pu-  
 rement écrites. 2°. N'admettre que des  
 sujets qui joindroient l'utilité à l'a-  
 grément. Par exemple, au lieu d'affi-  
 gner des éloges à faire (genre de com-  
 position fade & mensongère, qui ne  
 plaît tout au plus que pour le moment)

pour le Prix de la prose on proposeroit à traduire une Harangue de *Cicéron*, un Livre de *Tite-Live* ou de *Quinte-Curce*, &c, ou bien la vie d'un grand homme à composer. On exigeroit que cette vie fût écrite élégamment & dans la plus exacte vérité; permis & même enjoint à l'auteur de désigner les autorités à la fin de l'Histoire, pour ne pas interrompre le fil de sa narration par des dissertations fastidieuses. De cette manière on auroit au bout de quelques années une suite intéressante de vies particulières, qui seroient très-utiles pour l'Histoire générale. 3°. Pour les Prix de Poësie, au lieu d'un tas de rimailles & de pensées décousues qu'on nous donne à admirer,

*Æs dabo pro nugis, & emam mala Carmina  
sanus?*

*Martialis.*

on choisiroit pour sujet tantôt une Tragédie ou une Comédie, tantôt une traduction des anciens Poëtes Grecs & Romains, par exemple, d'une Héroïde ou d'une Elégie d'*Ovide*, d'une Eglogue de *Virgile* ou d'un Livre de son *Enéide*,



d'une Ode , d'une Epître ou d'une Satyre d'*Horace* , d'un Chant de l'*Arioste* ou du *Tasse* , ou de *Milton* ; par ce procédé on auroit bientôt de bonnes traductions en vers des meilleurs Poëtes anciens ou étrangers.

Ce que je viens de dire , Monsieur , pour la seule Académie Françoisè , peut s'appliquer également à toutes les Académies de la Capitale & des Provinces. Rien, pour l'ordinaire, de moins utile & de moins intéressant que les sujets des Prix que la plûpart d'entr'elles nous annoncent. Que nous importe de connoître *les révolutions qu'éprouvèrent les Teïtosages sous la domination des Visigots* ? Pourquoi se tourmenter l'esprit pour étendre cette proposition d'éternelle vérité , que *le désintéressement est la marque la moins équivoque d'une grande ame*. Quand on aura hazardé quelques conjectures sur le premier de ces deux sujets , & composé sur le second une amplification de Collège , quel avantage en pourra-t-il résulter pour le progrès des Sciences & pour le bien de la société ?

Il y auroit encore des observations

**A N N É E 1771. 285**

plus importantes à faire sur les autres Académies ; mais je les remets à une autre Lettre , si celle-ci a le bonheur de mériter votre suffrage & celui du Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

**L'Abbé DE PONÇOL.**

*Continuation des Causes Célèbres & intéressantes ; avec les jugemens qui les ont décidées ; par M. J. C. de la Ville Avocat au Parlement de Paris & Associé de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caën ; Tome IV , prix 2 livres 8 sols broché , & 3 livres relié en veau ; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins.*

Ce quatrième volume de la *Continuation des Causes Célèbres* ne renferme que celle du malheureux Calas. Son histoire a fait tant de bruit dans le

monde , qu'il seroit inutile d'en remettre ici le tableau sous vos yeux. M. *de la Ville* n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser le lecteur. L'ordre des faits est exact ; ils sont partagés en cinq classes, & chaque classe offre une multitude de détails extrêmement instructifs. Graces à la clarté qui caractérise l'esprit de l'auteur , vous n'y trouverez , Monsieur , aucune de ces inutilités que la chicane inventa pour embrouiller les procès , & qui ont passé jusques dans les causes criminelles. Celle de *Jean Calas* étoit un labyrinthe obscur. M. *de la Ville* , aidé des excellens Mémoires qui ont paru sur cet objet , en a dissipé les ténèbres ; de sorte que son ouvrage est plutôt une relation qu'une discussion. Je vous invite à le lire , Monsieur ; une cause si intéressante pour l'humanité est digne de vous occuper.

*Recueil de Noël's , formant quatre suites , avec des Variations pour le clavecin & le Forte Piano ; dédié à Madame la Duchesse de Choiseul ; par M. Balbastre , Organiste de la Métropole de Paris , de l'Eglise Paroissiale de Saint Roch , du Concert Spirituel , & Maître de Clavecin de l'Abbaïe Royale de Panthemont ; à Paris chez l'auteur rue d'Argenteuil , Passage Saint Roch , & aux adresses ordinaires : prix 12 livres.*

Vous connoissez , Monsieur le nom de l'aimable auteur de ce Recueil ; vous sçavez qu'il joint l'esprit & les mœurs à tous les charmes du talent ; il a mis dans les variations de ces *Noël's* les brillans éclairs de l'imagination & les graces du goût le plus délicat ; ces *Noël's* ne sont plus des airs détachés , il regne dans ceux-ci un art séduisant qui pa-

roût les lier , & même les rendre nécessaires l'un à l'autre pour en former un tout. Ce sont ces airs , Monsieur , qui ont fait tant de plaisir dans Paris , & qui attiroient à Saint Roch une si prodigieuse quantité d'auditeurs , que , depuis deux ou trois ans , on n'ose plus les exécuter pendant la Messe de Minuit. Les jeunes gens de la plus mauvaise compagnie s'y portoient en foule , & , par la licence de leurs propos & de leurs actions , y causoient un scandale qu'il n'étoit pas possible de tolérer. Ils se comportoient dans le Lieu Saint avec moins de respect qu'ils n'en font paroître dans une Salle de Spectacle profane. Quel dommage que des étourdis & des libertins aient privé le Public d'entendre à cette Messe un des plus grands Organistes de l'Europe ! Vous ne pouvez vous imaginer combien ces *Noëls* étoient agréables lorsqu'ils recevoient sous les doigts de l'auteur cette admirable exécution qu'il met dans son jeu.

Je suis , &c.

*A Paris ce 3 Novembre 1771.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE XIII.

*Lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière à  
Louise Hortense de Canteleu son amie ;  
par Madame Riccoboni ; deux volumes in-12 de plus de 300 pages cha-  
cun ; à Paris chez Humblot Libraire  
rue Saint Jacques , à côté de Saint-  
Yves.*

**T**O U T dégénère dans la Littérature,  
jusqu'aux bons Romans qui de-  
viennent très rares. Depuis ceux que  
l'Abbé Prevôt a composés lui-même  
ou qu'il a traduits de l'Anglois , il en  
a paru bien peu qui soient dignes d'être

ANN. 1771. Tome VII. N

tirés de la foule de ces insipides aventures éternellement copiées les unes d'après les autres. Il y a, pour ainsi dire, un fond d'événemens qui circulent parmi les Romanciers & dont ils s'emparent tous comme d'un bien propre. Autrefois c'étoient des déguisemens, des enlèvemens par des pirates, des voyages dans tous les coins de la terre. Aujourd'hui ce sont des fuites de la maison paternelle, des mésalliances philosophiques, des mariages simulés pour abuser de jeunes personnes, &c. Ces sortes de Livres se trouvent d'abord sur les toilettes, delà passent entre les mains des femmes de chambre, & retombent aussitôt dans l'oubli jusqu'à ce qu'un autre écrivain s'avise de ressasser les mêmes historiètes, d'y en mêler d'autres plus ou moins anciennes, de revêtir le tout d'un style diffus & commun, & de leur faire encore parcourir le même cercle & subir la même destinée.

Il faut distinguer, Monsieur, de ces fictions si froides & si rebattues les agréables productions de Madame *Ricoboni*. Tout Paris a lu avec plaisir les

Romans qu'elle nous a donnés depuis dix à douze ans , sur tout l'histoire du *Marquis de Cressi* & les Lettres de *My-ladi Catesbi* ; on y a remarqué un style élégant ; facile , de la simplicité , & cependant de l'adresse dans la disposition des évènements , peu d'in vraisemblances , beaucoup de sentiment. Les *Lettres d'Elisabeth Sophie de Vallière* souviennent , à beaucoup d'égards , la réputation de ces premiers ouvrages. Dès le commencement , le principal personnage est dans la position la plus intéressante. Cette Demoiselle de *Vallière* a été élevée sous le nom de Mademoiselle de *Saint Aulay* , nièce de Madame d'*Auterive* , & regardée comme présomptive héritière d'une fortune immense. Madame d'*Auterive* vient à mourir tout à coup ; ses parens s'assemblent ; on fait une recherche exacte de ses papiers , dans l'idée qu'elle a fait un testament. On trouve enfin un cahier qui contient la véritable histoire de Mlle de *Vallière*. Madame d'*Auterive* étant en Hollande pour terminer des affaires avec son Banquier , est presque témoin d'une scène fort ex-



traordinaire. Il y avoit dans l'auberge où elle logeoit une jeune personne dont l'air noble , la beauté & l'excessive douleur inspiroient l'intérêt le plus vif. On avoit vu auprès d'elle un jeune étranger qui paroissoit son époux ; il disoit à l'hôte qu'il devoit partir le Lundi ou le Mardi au plus tard , quand un homme vêtu à l'Angloise & d'un air fort distingué , se présente à la porte. En l'apercevant , le mari de la jeune Dame pâlit , s'oppose à son passage ; ils se disent deux mots dans une Langue étrangère , sortent ensemble & tournent vers le canal du Prince. Un instant après on rapporte le mari de l'étrangère percé d'un coup d'épée ; on avoit vu deux hommes se saisir de son adversaire , l'entraîner , le mettre dans une barque & disparaître. A l'aspect de son mari mort , l'étrangère tombe sans connoissance : on veut lui ouvrir une veine ; elle porte des regards sombres sur ceux qui l'environnent , ne dit que ces deux mots , *il est mort ! Il est mort !* , & ferme les yeux pour toujours. Cette fin cruelle ne terminoit pas ses malheurs. Un enfant alloit pé-

rit dans le sein de cette mère infortunée. Madame d'Auterive promet à un Chirurgien une honnête récompense s'il peut sauver cette innocente créature. L'opération réussit. C'étoit une fille. » Jamais objet, dit Madame d'Auterive, ne pénétra mon cœur d'un sentiment de compassion si vif & si tendre ; ses foibles cris excitèrent mes larmes ; je la pris , & l'élevant vers le Ciel , je le priai avec ferveur de conserver , de bénir cette innocente créature , préservée d'une mort prématurée , privée de ses protecteurs naturels , abandonnée , même avant de naître , au soin paternel de sa vigilante Providence. »

Madame d'Auterive avoit une nièce en Hollande qui venoit de perdre aussi sa mère , & qui mourut elle-même quatre jours après. Cet événement fit naître à cette Dame l'idée de faire élever la jeune orpheline sous le nom de sa nièce , Mlle de Saint Aulay ; elle l'avoit tenue sur les fonds avec son Banquier quelques jours avant , & l'avoit nommée *Elisabeth Sophie de Vallière*.

Au cahier qui contenoit tous ces détails, étoit joint un extrait des Lettres de Madame d'Auterive à M. Smitz son Banquier au sujet de sa nièce adoptive ; elle lui marquoit les succès de son éducation , les développemens de sa beauté , & les projets qu'elle avoit sur son établissement. La jeune personne , qui se croyoit née dans la plus grande opulence , avoit montré dans toutes les occasions le cœur le plus sensible & le plus bienfaisant. Sa tante l'ayant mise au Couvent, lui laissa vingt-cinq louis pour ses amusemens ; dès le lendemain elle fait acheter de l'or , de la soie , des étoffes , se met à broder des sacs à ouvrage , & au bout de trois mois ce travail produit quinze autres louis & la met en état d'en donner quarante à une pauvre femme qui lui vendoit des fleurs & des rubans , pour retirer son mari d'une prison où il languissoit dans l'impossibilité d'acquitter cette somme. Une autre fois elle employe ce qu'elle a d'argent pour composer une jolie corbeille à une jeune pensionnaire que ses parens négligent, & à laquelle ils refusent toutes les

bagatelles dont ses compagnes se parent. Ces traits de générosité charment *Madame d'Auterive* ; elle prenoit des arrangemens pour marier cette aimable fille au *Marquis de Germeuil* son cousin, & leur assûrer la plus grande partie de sa fortune , lorsque la mort vint renverser tous ses projets.

Les parens de *Madame d'Auterive* , qui avoient toujours été jaloux de sa tendresse pour cette jeune personne qu'ils croyoient sa nièce , la traitent avec hauteur , avec dureté , dès qu'elle est reconnue pour une étrangère. Elle se retire quelque temps chez cette *Marchande de rubans* qu'elle avoit obligée ; ensuite elle se détermine à entrer chez une Dame qui venoit d'entreprendre de se broder un meuble complet , & qui cherchoit pour l'aider dans ce travail de jeunes personnes au dessus de ce qu'on appelle des ouvrières. Cette Dame s'appelloit *Madame de Moncenai* , & sa mère , à qui il étoit encore plus important de plaire , *Madame de Terville*. Cependant le jeune *Marquis de Germeuil* avoit pour sa prétendue cousine l'amour le plus ardent ; il

étoit bien loin de partager les mauvais procédés des autres parens de Madame *d'Auterive*. Mais Mlle de *Vallière*, malgré son inclination pour le Marquis, se décide à rejeter ses offres, & croit devoir à la mémoire de sa bienfaitrice, de ne pas répandre le trouble dans sa famille. Ce sacrifice étoit d'autant plus grand qu'elle avoit des désagrémens continuels à essuyer de la part de Madame de *Terville*, mère de Madame de *Moncenai*. Cette femme s'étoit mis dans l'idée de la marier avec son Intendant qui en étoit devenu amoureux. Sur son refus elle l'avoit congédiée. Le lendemain elle descendoit pour se retirer, lorsque *Cécile*, l'une des femmes de Madame de *Terville*, qui dominoit dans la maison, l'arrête, & lui dit qu'on l'attend pour travailler à l'ordinaire. Le caractère de cette *Cécile* est extrêmement piquant, & l'on ne sera pas fâché de voir Mlle de *Vallière* elle-même tracer, dans ses lettres à son amie, le portrait de cette fille singulière. » Après ce qui » s'est passé hier en votre présence, ré- » pondis-je à *Cécile*, je ne dois pas

» être attendue dans le cabinet de Ma-  
 » dame *de Moncenai*. Madame sa  
 » mère m'a ordonné de me retirer ,  
 » & c'est le seul de ses ordres que je  
 » suis disposée à suivre. Vous ignorez  
 » donc , a-t-elle repris, que ses or-  
 » dres ne sont rien ici sans les miens ?  
 » Vous resterez , je le prétends, je le  
 » veux. Il faut perdre cet air chagrin &  
 » demeurer. J'ai peu goûté cette espèce  
 » de badinage ; elle s'en est aperçue ,  
 » a saisi ma main , & m'entraînant  
 » doncement , m'a forcée de rentrer  
 » dans ma chambre. Voyant mes yeux  
 » se remplir de larmes : eh si , quelle  
 » enfance , m'a-t-elle dit d'un ton ca-  
 » ressent ; quoi , parce qu'une fem-  
 » me est ridicule, fantasque , ou mé-  
 » chante , vous pleurez ? c'est une  
 » grande folie. Faites comme moi ,  
 » vous vivrez facilement avec Mada-  
 » me *de Terville*. En lui montrant une  
 » parfaite tranquillité dans les momens  
 » où elle s'efforce de me désoler , je la  
 » prive du plaisir de me tourmenter ;  
 » elle m'aime , me hait , me caresse  
 » ou me querelle vingt fois en un jour :  
 » je contemple , sans m'émouvoir ,

» l'extrême variété de son humeur, je  
 » m'en amuse. Elle s'emporte, se  
 » calme, crie, s'apaise; moi, tou-  
 » jours paisible, toujours égale, je con-  
 » serve l'avantage que me donne sur  
 » elle une supériorité d'esprit dont je  
 » m'applaudis : sans la reconnoître,  
 » elle est forcée de s'y soumettre. Mai-  
 » tresse de moi même, je le suis de  
 » changer ses idées, je la guide à mon  
 » gré; elle dit ce qu'il lui plaît, fait  
 » ce que je veux, & tout s'arrange. Je  
 » vous félicite, Mademoiselle, lui  
 » ai-je dit, d'avoir trouvé un moyen  
 » de vivre contente auprès de Mada-  
 » me *de Terville*; mon caractère ne se  
 » plieroit pas aisément. — Il faut le  
 » changer ce caractère, a-t-elle vive-  
 » ment interrompu; vous avez l'ame  
 » élevée, le cœur sensible; triste avan-  
 » tage ! Dans tous les états de la vie  
 » ces deux qualités nuisent au bon-  
 » heur; vous êtes déplacée, il est fa-  
 » cile de le voir; peut-être le suis-je  
 » aussi; mais un heureux naturel me  
 » porte à envisager gayement ce qui  
 » vous feroit réfléchir avec tristesse.  
 » Il est sage de chercher à diminuer

» le poids de ses peines , d'adopter  
 » de nouvelles idées dans une nou-  
 » velle situation ; si on ne peut évi-  
 » ter de souffrir , il est au moins pour  
 » tous les maux de la vie de conso-  
 » lantes compensations. Par exemple ,  
 » ce n'est pas un sort agréable d'être  
 » l'humble amie de Madame de Ter-  
 » ville , de devoir tout , non pas à ses  
 » bontés , mais au besoin qu'elle a  
 » de moi ; c'en seroit un bien plus  
 » fâcheux de lui ressembler , d'a-  
 » voir son âge , ses traits , son hu-  
 » meur. En l'écoutant , en la regar-  
 » dant , je me trouve heureuse d'être  
 » Cécile. Mais je ne veux pas vous re-  
 » tenir plus long-temps , a-t-elle con-  
 » tinué ; descendez , Madame de Mon-  
 » cenai le desiré , Madame de Ter-  
 » ville l'ordonne , moi , je vous en  
 » prie. Tout est gai , tout est riant ici.  
 » Monsieur le Marquis de Terville , ar-  
 » rivé cette nuit , comble de joie le  
 » cœur de Madame sa mère ; je vous  
 » reverrai ce soir , nous causerons :  
 » vous avez besoin de mes leçons. Je  
 » veux vous enseigner l'art qui rend  
 » heureux les riches & les grands ; c'est

N vj



» celui de s'aimer , de se priser beau-  
 » coup , de dédaigner le reste la na-  
 » ture , & de regarder les autres com-  
 » me créés seulement pour nous ser-  
 » vir ou nous amuser. Je résistois à ses  
 » prières , à ses caresses ; elle levoit  
 » toutes les difficultés que j'opposois  
 » à ses desirs ; elle me rassuroit sur  
 » mes craintes. Vous n'entendrez plus  
 » parler de l'Intendant , m'a-t-elle dit.  
 » Hier à son coucher , Madam<sup>e</sup> la  
 » Comtesse étoit décidée à le proté-  
 » ger ; je me suis avisée d'approuver  
 » l'union qu'elle méditoit ; insensible-  
 » ment j'ai plaisanté ; un mot assez  
 » heureux l'a fait éclater de rire , sa  
 » compassion s'est évanouie , l'amou-  
 » reux *Ballin* s'est peint à son idée  
 » comme un vieil extravagant , folle-  
 » ment entêté , bien impertinent de  
 » vouloir épouser une jeune & jolie  
 » enfant qui pouvoit trouver beaucoup  
 » mieux : la pauvre *Sophie* ! Elle avoit  
 » raison de le refuser ; à l'instant elle a  
 » chargé sa première femme de cham-  
 » bre d'aller lui défendre de sa part de  
 » songer à vous , de vous parler , de  
 » vous regarder , d'entrer dans la gal-

» lerie quand vous y ferez ; & moi j'ai  
 » reçu l'ordre de vous dire de rester.  
 » Un moyen inmanquable de bannir  
 » l'intérêt , est de jeter du ridicule  
 » sur l'objet qui l'inspire : pour le  
 » malheur de l'humanité, on l'em-  
 » ploie trop souvent dans des occasions  
 » où s'en servir est une véritable bar-  
 » barie. »

Voilà encore la jeune *Sophie de Vallière* chez *Madame de Terrville*. Son fils, le *Marquis de Terrville*, remarque sa beauté, lui débite de ces fadeurs que les jeunes gens appellent de la galanterie ; il lui écrit même une lettre où il lui fait des propositions très-prefantes. *Sophie* allarmée veut en faire ses plaintes à la mère du Marquis ; *Cécile* l'arrête , se moque d'elle , lui dit que montrer de la colère à un fat , ce n'est pas le mépriser assez. Comme elles s'entretenoient vivement à ce sujet, la porte s'ouvre ; une Dame entre , appelle *Cécile* & lui reproche de lui faire attendre un Livre de musique qu'elle a demandé. Frappée du son de sa voix , *Mlle de Vallière* la regarde, & dans la *Marquise de Monglas*, nièce de *Madame*

*de Terville*, est étonnée de reconnoître cette jeune personne qu'elle avoit obligée autrefois au Couvent en lui faisant présent d'une corbeille. De son côté, la Marquise jette les yeux sur elle, pousse un cri de surprise & de joie, & accourant les bras ouverts : « C'est Mlle *de*  
 » *Saint Aulay*, c'est ma chère *Sophie*,  
 » répétoit-elle en me pressant contre  
 » son sein : quoi ! vous trouver ici,  
 » chez ma tante, vous ? mon ancienne,  
 » ma bien aimée compagne : ah, quel  
 » bonheur ! que je me félicite de cette  
 » heureuse rencontre. »

Il ne faut pas perdre de vue que Mlle *de Vallière* écrit à mesure tout ce qui lui arrive à l'une de ses amies intimes. « Emue de son accueil, dit-  
 » elle, sensible à ses tendres caresses,  
 » charmée de la voir dans un état si  
 » différent du sort qu'elle attendoit  
 » autrefois, & pourtant interdite, retenue par la distance que le temps  
 » & les évènements mettoient entre  
 » nous, je n'osois me livrer au mouvement de mon cœur, je la ferrois  
 » timidement, je me taisois, j'avois  
 » peine à retenir mes larmes, à cacher

» ma confusion. Elle s'est apperçue  
» de mon embarras, & se méprenant  
» à sa cause : quoi, Mademoiselle,  
» vous ne me reconnoissez pas, m'a-  
» t-elle dit ? Vous ne vous souvenez  
» plus de cette *Henriette* que vous  
» consoliez autrefois avec tant de  
» bonté ; que vous laissâtes si affli-  
» gée de vous perdre , de vous voir  
» quitter ce Couvent où elle devoit  
» passer toute sa vie ; à qui vous don-  
» nâtes , peu de jours après votre  
» sortie , une preuve si marquée de la  
» plus généreuse attention ? Je con-  
» serve encore cette jolie corbeille bro-  
» dée de votre main , remplie de tant  
» de bagatelles agréables. Mes parens  
» me refusoient durement ces super-  
» fluités , qu'ils nommoient mondai-  
» nés ; je les desirois avec passion : le  
» plaisir de m'en parer me parut alors  
» le bien suprême. On ne me permit  
» pas de vous écrire , de vous revoir ;  
» tout commerce au dehors m'étoit in-  
» terdit ; ma reconnoissance ne vous  
» fut point exprimée ; je la renfermai  
» dans mon cœur ; votre idée ne s'est  
» jamais effacée de ma mémoire , & ,

» je l'avoue , je vois avec douleur le  
» peu d'impression qui vous est resté  
» de la mienne. Ah , je vous ai recon-  
» nue , Madame , me suis - je écriée ,  
» touchée de ce reproche ; vos traits ne  
» sont pas devenus étrangers à mes  
» yeux ; le son même de votre voix  
» a ému mon cœur ; pardonnez cette  
» réserve , dont vous paroissez blessée ,  
» à une fille pauvre , malheureuse ,  
» qui n'a plus de compagnes , ni d'a-  
» mies ; seule , abandonnée , sans asyle ,  
» sans appui , en se montrant sensible ,  
» elle craint d'être trouvée familière ;  
» daignez le croire , Madame , mes  
» sentimens sont les mêmes , mais ma  
» fortune a changé , elle ne me per-  
» met plus de les exprimer sans con-  
» trainte. Pauvre , abandonnée , a ré-  
» pété la Marquise : qui ? vous , mon  
» aimable *Sophie* ! vous , l'héritière  
» d'une fortune immense ! vous ado-  
» rée d'une famille si riche , si puis-  
» sante par ses alliances ! l'ai - je bien  
» entendu ? sans appui , sans asyle :  
» ah , grand Dieu ! & s'asseyant sur  
» un sofa , me forçant à m'y placer  
» près d'elle : donnez - moi l'explica-

» tion de cet étrange discours , m'a-  
 » t elle dit du ton le plus affectueux ,  
 » ne me cachez rien , je mérite votre  
 » confiance , vous m'en trouverez di-  
 » gne ; ah , ne vous croyez pas sans  
 » compagne , sans amie ; mon cœur  
 » réclame ces deux titres ; parlez , ma  
 » chère , parlez : sûre de m'intéresser ,  
 » de me voir partager toutes vos pei-  
 » nes , osez les répandre dans mon  
 » sein. *Hortense* , que les expressions  
 » de la tendre humanité ont de dou-  
 » ceur , qu'elles sont consolantes !  
 » Combien je me suis sentie touchée  
 » des bontés de la Marquise ! La pré-  
 » sence de *Cécile* n'a point retenu l'ef-  
 » fusion de mon cœur ; il s'est ouvert  
 » sans peine. »

Madame de *Monglas* invite son an-  
 cienne amie à venir vivre avec elle ;  
 Mlle de *Vallière* se rend à ses instan-  
 ces ; elle y est reçue comme une jeune  
 parente , dont on auroit souhaité depuis  
 long temps la présence. Le Marquis de  
*Monglas* , homme d'un certain âge ,  
 n'étoit occupé que de ce qui pouvoit  
 contribuer au bonheur de la jeune Mar-  
 quise. Mlle de *Vallière* devoit se trou-

Au cahier qui contenoit tous ces détails, étoit joint un extrait des Lettres de Madame d'Auterive à M. Smitz son Banquier au sujet de sa nièce adoptive ; elle lui marquoit les succès de son éducation , les développemens de sa beauté , & les projets qu'elle avoit sur son établissement. La jeune personne , qui se croyoit née dans la plus grande opulence , avoit montré dans toutes les occasions le cœur le plus sensible & le plus bienfaisant. Sa tante l'ayant mise au Couvent, lui laissa vingt-cinq louis pour ses amusemens ; dès le lendemain elle fait acheter de l'or , de la soie , des étoffes , se met à broder des sacs à ouvrage , & au bout de trois mois ce travail produit quinze autres louis & la met en état d'en donner quarante à une pauvre femme qui lui vendoit des fleurs & des rubans , pour retirer son mari d'une prison où il languissoit dans l'impossibilité d'acquitter cette somme. Une autre fois elle employe ce qu'elle a d'argent pour composer une jolie corbeille à une jeune pensionnaire que ses parens négligent, & à laquelle ils refusent toutes les

bagatelles dont ses compagnes se parent. Ces traits de générosité charment *Madame d'Auterive* ; elle prenoit des arrangemens pour marier cette aimable fille au *Marquis de Germeuil* son cousin, & leur assûrer la plus grande partie de sa fortune , lorsque la mort vint renverser tous ses projets.

Les parens de *Madame d'Auterive* , qui avoient toujours été jaloux de sa tendresse pour cette jeune personne qu'ils croyoient sa nièce , la traitent avec hauteur , avec dureté, dès qu'elle est reconnue pour une étrangère. Elle se retire quelque temps chez cette *Marchande de rubans* qu'elle avoit obligée ; ensuite elle se détermine à entrer chez une Dame qui venoit d'entreprendre de se broder un meuble complet , & qui cherchoit pour l'aider dans ce travail de jeunes personnes au dessus de ce qu'on appelle des ouvrières. Cette Dame s'appelloit *Madame de Moncenai* , & sa mère , à qui il étoit encore plus important de plaire , *Madame de Terville*. Cependant le jeune *Marquis de Germeuil* avoit pour sa prétendue cousine l'amour le plus ardent ; il



étoit bien loin de partager les mauvais procédés des autres parens de Madame *d'Auterive*. Mais Mlle *de Vallière*, malgré son inclination pour le Marquis, se décide à rejeter ses offres, & croit devoir à la mémoire de sa bienfaitrice, de ne pas répandre le trouble dans sa famille. Ce sacrifice étoit d'autant plus grand qu'elle avoit des désagrémens continuels à essuyer de la part de Madame *de Terville*, mère de Madame *de Montcenai*. Cette femme s'étoit mis dans l'idée de la marier avec son Intendant qui en étoit devenu amoureux. Sur son refus elle l'avoit congédiée. Le lendemain elle descendoit pour se retirer, lorsque *Cécile*, l'une des femmes de Madame *de Terville*, qui dominoit dans la maison, l'arrête, & lui dit qu'on l'attend pour travailler à l'ordinaire. Le caractère de cette *Cécile* est extrêmement piquant, & l'on ne sera pas fâché de voir Mlle *de Vallière* elle-même tracer, dans ses lettres à son amie, le portrait de cette fille singulière. » Après ce qui » s'est passé hier en votre présence, ré- » pondis-je à *Cécile*, je ne dois pas

» être attendue dans le cabinet de Ma-  
 » dame de Moncenai. Madame sa  
 » mère m'a ordonné de me retirer ,  
 » & c'est le seul de ses ordres que je  
 » suis disposée à suivre. Vous ignorez  
 » donc , a-t-elle repris , que ses or-  
 » dres ne sont rien ici sans les miens ?  
 » Vous resterez , je le prétends , je le  
 » veux. Il faut perdre cet air chagrin &  
 » demeurer. J'ai peu goûté cette espèce  
 » de badinage ; elle s'en est aperçue ,  
 » a saisi ma main , & m'entraînant  
 » doncement , m'a forcée de rentrer  
 » dans ma chambre. Voyant mes yeux  
 » se remplir de larmes : eh si , quelle  
 » enfance , m'a-t-elle dit d'un ton ca-  
 » ressent ; quoi , parce qu'une fem-  
 » me est ridicule , fantasque , ou mé-  
 » chante , vous pleurez ? c'est une  
 » grande folie. Faites comme moi ,  
 » vous vivrez facilement avec Mada-  
 » me de Terville. En lui montrant une  
 » parfaite tranquillité dans les momens  
 » où elle s'efforce de me désoler , je la  
 » prive du plaisir de me tourmenter ;  
 » elle m'aime , me hait , me caresse  
 » ou me querelle vingt fois en un jour :  
 » je contemple , sans m'émouvoir ,

» l'extrême variété de son humeur, je  
 » m'en amuse. Elle s'emporte, se  
 » calme, crie, s'apaise; moi, tou-  
 » jours paisible, toujours égale, je con-  
 » serve l'avantage que me donne sur  
 » elle une supériorité d'esprit dont je  
 » m'applaudis : sans la reconnoître,  
 » elle est forcée de s'y soumettre. Mai-  
 » tresse de moi même, je le suis de  
 » changer les idées, je la guide à mon  
 » gré; elle dit ce qu'il lui plaît, fait  
 » ce que je veux, & tout s'arrange. Je  
 » vous félicite, Mademoiselle, lui  
 » ai-je dit, d'avoir trouvé un moyen  
 » de vivre contente auprès de Mad-  
 » me de Terville; mon caractère ne se  
 » plieroit pas aisément. — Il faut le  
 » changer ce caractère, a-t-elle vive-  
 » ment interrompu; vous avez l'âme  
 » élevée, le cœur sensible; triste avan-  
 » tage! Dans tous les états de la vie  
 » ces deux qualités nuisent au bon-  
 » heur; vous êtes déplacée, il est fa-  
 » cile de le voir; peut-être le suis-je  
 » aussi; mais un heureux naturel me  
 » porte à envisager gayement ce qui  
 » vous feroit réfléchir avec tristesse.  
 » Il est sage de chercher à diminuer

» le poids de ses peines , d'adopter  
 » de nouvelles idées dans une nou-  
 » velle situation ; si on ne peut évi-  
 » ter de souffrir , il est au moins pour  
 » tous les maux de la vie de conso-  
 » lantes compensations. Par exemple ,  
 » ce n'est pas un sort agréable d'être  
 » l'humble amie de Madame de Ter-  
 » ville , de devoir tout , non pas à ses  
 » bontés , mais au besoin qu'elle a  
 » de moi ; c'en seroit un bien plus  
 » fâcheux de lui ressembler , d'a-  
 » voir son âge , ses traits , son hu-  
 » meur. En l'écoutant , en la regar-  
 » dant , je me trouve heureuse d'être  
 » Cécile. Mais je ne veux pas vous re-  
 » tenir plus long-temps , a-t-elle con-  
 » tinué ; descendez , Madame de Mon-  
 » cenai le desiré , Madame de Ter-  
 » ville l'ordonne , moi , je vous en  
 » prie. Tout est gai , tout est riant ici.  
 » Monsieur le Marquis de Terville , ar-  
 » rivé cette nuit , comble de joie le  
 » cœur de Madame sa mère ; je vous  
 » reverrai ce soir , nous causerons :  
 » vous avez besoin de mes leçons. Je  
 » veux vous enseigner l'art qui rend  
 » heureux les riches & les grands ; c'est

» celui de s'aimer , de se priser beau-  
» coup, de dédaigner le reste la na-  
» ture , & de regarder les autres com-  
» me créés seulement pour nous ser-  
» vir ou nous amuser. Je résistois à ses  
» prières , à ses caresses; elle levoit  
» toutes les difficultés que j'opposois  
» à ses desirs ; elle me rassuroit sur  
» mes craintes. Vous n'entendrez plus  
» parler de l'Intendant , m'a-t-elle dit.  
» Hier à son coucher , Madame la  
» Comtesse étoit décidée à le proté-  
» ger ; je me suis avisée d'approuver  
» l'union qu'elle méditoit ; insensible-  
» ment j'ai plaisanté ; un mot assez  
» heureux l'a fait éclater de rire , sa  
» compassion s'est évanouie , l'amou-  
» reux *Ballin* s'est peint à son idée  
» comme un vieil extravagant , folle-  
» ment entêté , bien impertinent de  
» vouloir épouser une jeune & jolie  
» enfant qui pouvoit trouver beaucoup  
» mieux : la pauvre *Sophie* ! Elle avoit  
» raison de le refuser ; à l'instant elle a  
» chargé sa première femme de cham-  
» bre d'aller lui défendre de sa part de  
» songer à vous , de vous parler , de  
» vous regarder , d'entrer dans la gal-

» lerie quand vous y ferez ; & moi j'ai  
 » reçu l'ordre de vous dire de rester.  
 » Un moyen immanquable de bannir  
 » l'intérêt , est de jeter du ridicule  
 » sur l'objet qui l'inspire : pour le  
 » malheur de l'humanité, on l'em-  
 » ploie trop souvent dans des occasions  
 » où s'en servir est une véritable bar-  
 » barie. »

Voilà encore la jeune *Sophie de Vallière* chez *Madame de Terville*. Son fils, le *Marquis de Terville*, remarque sa beauté, lui débite de ces fadeurs que les jeunes gens appellent de la galanterie ; il lui écrit même une lettre où il lui fait des propositions très-prefantes. *Sophie* allarmée veut en faire ses plaintes à la mère du *Marquis* ; *Cécile* l'arrête , se moque d'elle , lui dit que montrer de la colère à un fat , ce n'est pas le mépriser assez. Comme elles s'entretenoient vivement à ce sujet, la porte s'ouvre ; une Dame entre , appelle *Cécile* & lui reproche de lui faire attendre un Livre de musique qu'elle a demandé. Frappée du son de sa voix , *Mlle de Vallière* la regarde , & dans la *Marquise de Monglas*, nièce de *Madame*

*de Terville*, est étonnée de reconnoître cette jeune personne qu'elle avoit obligée autrefois au Couvent en lui faisant présent d'une corbeille. De son côté, la Marquise jette les yeux sur elle, pousse un cri de surprise & de joie, & accourant les bras ouverts : » C'est Mlle *de Saint Aulay*, c'est ma chère *Sophie*, » répétoit-elle en me pressant contre son sein : quoi ! vous trouver ici, » chez ma tante, vous ? mon ancienne, » ma bien aimée compagne : ah , quel » bonheur ! que je me félicite de cette » heureuse rencontre. »

Il ne faut pas perdre de vue que Mlle *de Vallière* écrit à mesure tout ce qui lui arrive à l'une de ses amies intimes. » Emue de son accueil, dit-elle, sensible à ses tendres caresses, » charmée de la voir dans un état si » différent du sort qu'elle attendoit » autrefois, & pourtant interdite, retenue par la distance que le temps » & les évènements mettoient entre nous, je n'osois me livrer au mouvement de mon cœur, je la ferrois timidement, je me taisois, j'avois peine à retenir mes larmes, à cacher

» ma confusion. Elle s'est apperçue  
 » de mon embarras, & se méprenant  
 » à sa cause : quoi, Mademoiselle,  
 » vous ne me reconnoissez pas, m'a-  
 » t-elle dit ? Vous ne vous souvenez  
 » plus de cette *Henriette* que vous  
 » consoliez autrefois avec tant de  
 » bonté ; que vous laissâtes si affli-  
 » gée de vous perdre , de vous voir  
 » quitter ce Couvent où elle devoit  
 » passer toute sa vie ; à qui vous don-  
 » nâtes , peu de jours après votre  
 » sortie, une preuve si marquée de la  
 » plus généreuse attention ? Je con-  
 » serve encore cette jolie corbeille bro-  
 » dée de votre main , remplie de tant  
 » de bagatelles agréables. Mes parens  
 » me refusoient durement ces super-  
 » fluités , qu'ils nommoient mondai-  
 » nes ; je les desirois avec passion : le  
 » plaisir de m'en parer me parut alors  
 » le bien suprême. On ne me permit  
 » pas de vous écrire , de vous revoir ;  
 » tout commerce au dehors m'étoit in-  
 » terdit ; ma reconnoissance ne vous  
 » fut point exprimée ; je la renfermai  
 » dans mon cœur ; votre idée ne s'est  
 » jamais effacée de ma mémoire , & ,



» je l'avoue , je vois avec douleur le  
» peu d'impression qui vous est resté  
» de la mienne. Ah , je vous ai recon-  
» nue , Madame , me suis - je écriée ,  
» touchée de ce reproche ; vos traits ne  
» sont pas devenus étrangers à mes  
» yeux ; le son même de votre voix  
» a ému mon cœur ; pardonnez cette  
» réserve , dont vous paroissez blessée ,  
» à une fille pauvre , malheureuse ,  
» qui n'a plus de compagnes , ni d'a-  
» mies ; seule , abandonnée , sans asyle ,  
» sans appui , en se montrant sensible ,  
» elle craint d'être trouvée familière ;  
» daignez le croire , Madame , mes  
» sentimens sont les mêmes , mais ma  
» fortune a changé , elle ne me per-  
» met plus de les exprimer sans con-  
» trainte. Pauvre , abandonnée , a ré-  
» pété la Marquise : qui ? vous , mon  
» aimable *Sophie* ! vous , l'héritière  
» d'une fortune immense ! vous ado-  
» rée d'une famille si riche , si puis-  
» sante par ses alliances ! l'ai - je bien  
» entendu ? sans appui , sans asyle :  
» ah , grand Dieu ! & s'asseyant sur  
» un sofa , me forçant à m'y placer  
» près d'elle : donnez - moi l'explica-

» tion de cet étrange discours , m'a-  
 » t elle dit du ton le plus affectueux ,  
 » ne me cachez rien , je mérite votre  
 » confiance , vous m'en trouverez di-  
 » gne ; ah , ne vous croyez pas sans  
 » compagne , sans amie ; mon cœur  
 » réclame ces deux titres ; parlez , ma  
 » chère , parlez : sûre de m'intéresser ,  
 » de me voir partager toutes vos pei-  
 » nes , osez les répandre dans mon  
 » sein. *Hortense* , que les expressions  
 » de la tendre humanité ont de dou-  
 » ceur , qu'elles sont consolantes !  
 » Combien je me suis sentie touchée  
 » des bontés de la Marquise ! La pré-  
 » sence de *Cécile* n'a point retenu l'ef-  
 » fusion de mon cœur ; il s'est ouvert  
 » sans peine. »

Madame de *Monglas* invite son an-  
 cienne amie à venir vivre avec elle ;  
 Mlle de *Vallière* se rend à ses instan-  
 ces ; elle y est reçue comme une jeune  
 parente , dont on auroit souhaité depuis  
 long temps la présence. Le Marquis de  
*Monglas* , homme d'un certain âge ,  
 n'étoit occupé que de ce qui pouvoit  
 contribuer au bonheur de la jeune Mar-  
 quise. Mlle de *Vallière* devoit se trou-

ver plus heureuse ; mais les inquiétudes que lui donnoient les plaintes de son amant , du Marquis de Germeuil , entretenoient son ame dans la tristesse.

» Avant la mort de Madame d'Aute-  
 » rive , dit - elle , je ne connoissois  
 » pas le sentiment de la douleur ; je  
 » n'avois jamais fait une triste réflé-  
 » xion , jamais porté ma pensée sur un  
 » effrayant avenir ; je me croyois née  
 » pour posséder , pour conserver les  
 » avantages dont je jouissois ; j'igno-  
 » rois que pauvre , abandonnée avant  
 » de voir le jour , mon existence  
 » même m'imposoit déjà des obliga-  
 » tions. — Ne m'accusez point de  
 » troubler mon bonheur par le mou-  
 » vement de cette fierté , trop souvent  
 » reprochée ; je me haïrois si les bien-  
 » faits de deux personnes respecta-  
 » bles m'abaissoient un seul moment  
 » à mes yeux. Leurs bontés me tou-  
 » chent , me pénètrent ; elles ne bles-  
 » sent point mon orgueil ; croyez - le ,  
 » *Hortense* , mon cœur est tendre , il  
 » est reconnoissant , je sens tout le  
 » prix des faveurs dont on me comble ;  
 » mais le chagrin a laissé de si profon-

» des traces au fond de mon ame , je  
 » suis devenue si inquiète , j'ai si bien  
 » pris l'habitude de m'affliger , des  
 » idées si sombres entretiennent ma  
 » mélancolie , que je n'espère point  
 » recouvrer cette tranquillité , qui  
 » nous dispose à chercher les amuse-  
 » mens , à les goûter , à nous en faire  
 » des plaisirs.

Elle suit M. & Mad. *de Monglas* dans une de leurs terres ; leur principale société étoit un Lord nommé *Lindsey* qui avoit l'air accablé de la plus noire mélancolie. Devenu ami intime du Marquis pendant ses voyages , celui-ci l'avoit déterminé à choisir une solitude près de sa terre ; il avoit même accepté un pavillon charmant élevé exprès entre quatre bouquets de bois. La vue de Mlle *de Vallière* parut lui causer de la surprise , de l'émotion , & même de l'effroi. Quelque temps après , M. *de Monglas* demande à la jeune amie de sa femme la permission d'instruire Mylord *Lindsey* de tout ce qui la touche ; cette demande étonne Mlle *de Vallière* ; mais elle ne peut s'y refuser ; elle communique les ca-

hiers découverts chez Mad. d'*Auterive*. Il se trouve que son aventure est entièrement liée avec celle du Lord ; c'est lui qui a été le tuteur de sa mère ; il avoit juré entre les mains de son père mourant de l'épouser , & l'avoit conduite en Angleterre. Dans le même vaisseau qui les avoit ramenés en Europe, il avoit reçu un jeune homme qui s'étoit hasardé dans une barque pour tâcher de rejoindre le bâtiment , & qui voyant la barque écartée par un coup de vent , s'étoit jetté dans les flots de désespoir. Ce jeune homme devient son ami ; il ignore que c'est l'amant de la personne qu'il veut épouser ; différentes circonstances essentielles les empêchent de s'éclaircir ; les deux amans se marient & prennent la fuite ensemble ; le Lord vole après eux , retrouve son rival à Amsterdam , & ce sont précisément les deux hommes dont il est parlé dans les papiers de Madame d'*Auterive*. Si le Lord *Lindsey* avoit pu sçavoir les liens des deux amans , il étoit assez généreux pour faire le sacrifice de sa passion ; mais il est instruit malheureusement trop tard ,

& depuis ce temps la tristesse la plus profonde s'est emparée de lui. Que l'on juge de ses sentimens quand il revoit la fille de celle qu'il a tant aimée ! Il conçoit aussitôt le dessein de réparer les malheurs de la mère, en faisant le bonheur de cette jeune personne qui lui devient si chère ; il la reconnoît pour sa fille adoptive ; il la nomme héritière de tous ses biens qui sont immenses ; enfin , il conclut son mariage avec le Marquis de Germeuil , dont l'amour avoit résisté à tous les obstacles.

Tel est , Monsieur le sujet de ce Roman , où vous trouverez des situations touchantes ; le premier volume en est rempli ; les faits y sont bien présentés , bien développés , & le style en est simple , naturel , quoique soigné ; mais le second volume m'a paru très inférieur. Il contient l'histoire du Lord qui est beaucoup trop étendue. Il faut recommencer à s'intéresser à d'autres personnages , tandis qu'on est occupé des premiers , qu'on les aime , & qu'on est vivement inquiet sur tout ce qui les concerne. D'ailleurs , les amours de *Lindsey* ne peuvent guères toucher le lecteur. Ce Lord s'est engagé par serment d'épouser une jeune personne,

sans ſçavoir ſi les ſentimens de cette perſonne répondront aux ſiens. Ces fortes de ſeremens ſont fort imprudens. Il eſt de plus bien ſingulier qu'il ne ſ'apperçoive pas que ce qu'il inſpire n'eſt pas de l'amour. Enfin ce ſont deux hiſtoires abſolument différentes. Jamais l'inconvénient des longs épiſodes n'a été ſi ſenſible. L'hiſtoire de *Lindſey* devoit être très-rapide & ramener promptement le lecteur à ce qui excite le plus ſon attente, à la fin des malheurs de *Mademoiſelle de Vallière*. La forme de ce Roman occaſionne un autre défaut. On ne nous donne que les Lettres de *Mademoiſelle de Vallière*, & l'on ſupprime les réponſes de ſon amie ; enſorte que l'héroïne du Roman eſt obligée de faire ſans ceſſe des eſpèces d'extraits qui rappellent tout ce qu'on lui écrit ; ce qui n'eſt pas naturel ; car ſon amie doit ſçavoir ce que contiennent ſes propres Lettres, & cette précaution a trop l'air de n'être priſe que pour les lecteurs, qui, ne voyant en effet qu'une partie de cette correfpondance, ne pourroient pas deviner l'autre.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Novembre 1771.

## LETTRE XIV.

*Réponse à un Ecrit anonyme intitulé  
Mémoire sur les rangs & les hon-  
neurs de la Cour , Brochure in - 8°  
de 230 pages ; à Paris chez le Breton ,  
premier Imprimeur ordinaire du Roi ,  
rue de la Harpe , & chez la veuve  
Duchefne rue S. Jacques.*

**I**L y a un an qu'un Anonyme fit pa-  
roître un *Mémoire sur les rangs & les  
honneurs de la Cour*, dans lequel il com-  
battit plusieurs assertions du feu P. Grif-  
fet sur les preuves qui servent à établir  
la vérité de l'histoire. L'auteur sembloit  
avoir voulu sur-tout diriger ses traits  
contre les titres & les prérogatives de  
la Maison de Rohan ; il s'étoit efforcé  
de rassembler des nuages pour obscur-  
cir l'éclat de son origine ; il lui dispu-  
roit ses distinctions & ses rangs, & pour  
arriver à ce but, il avoit supprimé les



faits avantageux , tronqué ou falsifié les passages ; enfin , il n'avoit présenté les objets que sous un aspect propre à les défigurer. Les gens instruits avoient reconnu l'artifice & n'avoient point été séduits ; mais la multitude , qui ne prend point la peine d'examiner , de comparer , de vérifier , avoit été ébranlée. On s'étonnoit du silence de la Maison de *Rohan* , & plusieurs personnes le regardoient comme une défaite.

M. l'Abbé *Georgel* , homme recommandable autant par ses mœurs que par ses lumières , attaché particulièrement à S. A. S. Mgr le Prince *Louis de Rohan* Coadjuteur de l'Evêché de *Strasbourg* , ne put voir sans douleur qu'on eût osé attaquer d'une façon aussi indécente les droits d'une Maison aussi illustre , à laquelle il tient par les liens du respect & de la reconnaissance ; il entreprit de réfuter les assertions erronées de l'Anonyme & composa la *Réponse* à son Mémoire. Le travail étoit immense ; il falloit rassembler tous les titres épars qui constatoient les droits & les prérogatives des *Rohans* , feuilleter des volumes sans nombre , consulter toutes les archives ,

ves, déchiffrer tous les titres antiques où sont déposées les preuves de ces droits sacrés & respectables : son attachement & son zèle l'ont soutenu dans cette pénible carrière où la sécheresse du travail devoit ajouter encore à sa lenteur. Cependant S. A. S. ayant été nommée Ambassadeur Extraordinaire de S. M. T. C. à la Cour de Vienne, M. l'Abbé *Georgel*, décoré du titre & de la qualité de Secrétaire de cette Ambassade, a vû ses occupations se multiplier, sans rien diminuer de son ardeur pour venger la gloire de la Maison de *Rohan*. Il a trouvé le tems de mettre la dernière main à un ouvrage qui lui étoit si cher. C'est cette *Réponse au Mémoire Anonyme* que je vous annonce aujourd'hui.

« La Maison de *Rohan*, dit l'auteur  
 » dans son *Avertissement*, ayant bien  
 » voulu adopter cet ouvrage & nous  
 » autoriser à le faire paroître, a de-  
 » mandé au Roi des Examineurs pour  
 » certifier la vérité & l'exactitude des  
 » passages qui prouvent sa descendance  
 » & son titre de Prince. Par cette dé-  
 » marche franche & loyale elle a voulu  
 » manifester la certitude de ces preu-

### 314. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ves; elle s'est persuadée avec raison.  
 » que le suffrage des personnes éclairées  
 » qui ont été désignées par le Roi, se-  
 » roit un titre de plus pour fonder la  
 » confiance du Public, Si, d'après un tel  
 » examen & de tels suffrages, il pou-  
 » voit encore rester des doutes, on  
 » avertit que, pendant dix mois, on  
 » pourra s'adresser à M. *Dupuy* de l'A-  
 » cadémie des Inscriptions & Belles-  
 » lettres, Bibliothécaire de l'Hôtel de  
 » Soubise, pour vérifier les titres & les  
 » autorités qui sont cités dans cet ou-  
 » vrage. Cette Bibliothèque sera ou-  
 » verte le matin depuis dix heures jus-  
 » qu'à midi, & le soir depuis quatre  
 » heures jusqu'à six. »

L'ouvrage est divisé en deux Parties.  
 La première est consacrée à poser les  
 fondemens sur lesquels sont établies les  
 prérogatives de la Maison de *Rohan*,  
 La seconde renferme les réponses les  
 plus justes & les plus victorieuses aux  
 objections de l'auteur du *Mémoire*. Il  
 n'est pas possible de donner un extrait  
 complet d'un pareil écrit, dont l'enchaî-  
 nement & la rapidité des preuves fait  
 le mérite essentiel. Je ne m'attacherai

pas à suivre exactement l'auteur ; je me contenterai de vous indiquer quelques traits & de vous faire remarquer la méthode & la régularité du plan.

M. l'Abbé *Georgel* commence la première Partie par demander : « Qu'étoit  
» la Maison de *Rohan* il y a huit cents  
» ans ? Quelle idée en avoit-on en Bre-  
» tagne & en France , avant la réunion  
» de ce Duché à la Couronne ? Com-  
» ment , depuis cette réunion , a-t-elle  
» été traitée par nos Rois , à dater de  
» *Louis XII* jusqu'à nos jours ? Com-  
» ment a-t-elle été regardée par toutes  
» les Puissances de l'Europe ? Voilà l'es-  
» quisse du tableau que nous allons tra-  
» cer. » Delà l'auteur s'élance dans la  
carrière. Il prouve, par des actes authen-  
tiques , que *Guethenoc* Comte de *Por-*  
*rhoet* , auteur assuré & reconnu de la  
Maison de *Rohan* , vivoit avant l'an  
1008 ; il suit la filiation non interrom-  
pue de ce *Guethenoc* , & par-tout il  
trouve le nom de ses descendants con-  
sacré parmi ceux des Maisons Souve-  
raines , & jouissant avec elles des hon-  
neurs attachés par la justice de nos Rois  
au titre de Prince par naissance.

Il n'étoit guère possible de faire entrer les graces du style dans un ouvrage hérissé de dates , uniquement destiné à rassembler sommairement une multitude de faits , à les lier , à les enchaîner pour en faire un corps de preuves complet ; la précision & la clarté sont en pareil cas les seuls ornemens de la diction ; cependant , lorsque M. l'Abbé *Georgel* peut se livrer à son génie , on voit qu'il est en état de répandre les charmes de l'élocution , lorsque la matière le comporte. Vous serez charmé de ce passage qui se trouve au commencement de la première Partie ; il est écrit avec toute la finesse qu'exigeoit un article aussi délicat. « Nous sçavons  
 » qu'entre le Thrône & la Noblesse , il  
 » n'est point de rang intermédiaire.  
 » Nous avons vu autrefois des Ducs  
 » méconnoître cette vérité ; mais les  
 » Princes étrangers n'ont jamais rien  
 » exigé de la Noblesse ; ils se font gloi-  
 » re de reconnoître ce qui lui est dû.  
 » Le premier titre d'un Prince & même  
 » d'un Roi est d'être Gentilhomme , ti-  
 » tre le plus flatteur , titre indélébile  
 » qui le suit par tout , qu'il ne peut

» méconnoître, & qui le tient attaché  
 » par des liens indissolubles au Corps  
 » auguste dont il fait partie ; & la No-  
 » blessé doit & peut toujours dire , *c'est*  
 » *un d'entre nous*. Tout autre titre, dès  
 » qu'il est l'ouvrage des hommes , ne  
 » peut être regardé que comme une  
 » grandeur d'opinion , & ne donna ja-  
 » mais ce que la naissance n'a pas ac-  
 » cordé. »

C'est au livre même, Monsieur, que  
 je vous renvoie ; car , je le repète , il  
 est très-difficile de rien extraire d'un  
 pareil ouvrage. Vous ferez surpris qu'on  
 ose imaginer de contester à la Maison  
 de *Rohan* des droits établis par le con-  
 cert unanime des Rois & des Nations ,  
 & par des faits consacrés dans les mo-  
 numens les plus authentiques.

Je ne m'étendrai pas non plus sur les  
 objets de la seconde Partie qui contient  
 la réfutation des objections de l'Ano-  
 nyme. M. l'Abbé *Georgel* les présente  
 dans toute leur force ; cependant il y  
 répond, ainsi qu'il le promet, de la ma-  
 nière la plus solide & la plus satisfai-  
 sante , j'ajoute de la manière la plus dé-  
 cente & la plus convenable à la cause

illustre qu'il défend. Il se plaint sans trop d'amertume des fréquentes infidélités de l'Anonyme ; il lui reproche sans humeur son peu de bonne foi. Si l'antagoniste de la Maison de *Rohan* avance un fait avantageux aux autres Maisons illustres de France , loin de chercher à les déprimer , il leur rend la justice qui leur est due. Telle est sa conduite dans la réponse à la onzième objection , où l'Anonyme , croyant obscurcir l'éclat de la Maison de *Rohan* en rehaussant celui des autres illustres Maisons de France , s'écrie : *Eh ! combien n'y a-t-il pas dans la haute Noblesse en France , de Maisons qui , non-seulement descendent de Souverains , mais qui le prouvent , qui pourroient prendre le titre de Prince ?* M. l'Abbé *Georgel* répond : « On sçait que la No-  
 » blesse Française est composée des  
 » noms les plus illustres , & la posses-  
 » sion où sont les *Rohans* , depuis dix-  
 » regnes , du rang & des prérogatives  
 » de Princes étrangers , ne sera jamais  
 » un motif pour chercher à s'opposer  
 » aux distinctions que voudroient obtenir ces grandes Maisons. »

A la fin des deux Parties de la *Réponse* se trouve une notice des alliances de la Maison de Rohan, sous ce titre : *Alliances de la Maison de Rohan avec la Maison de Bretagne, & celles de France, de Navarre, d'Arragon, d'Angleterre & d'Ecosse, &c. &c.* Vient après le *Sommaire des titres, des preuves & des témoignages cités dans cette Réponse pour prouver* 1°. que la Maison de Rohan descend des Comtes de Porrhoet, & que les Comtes de Porrhoet, qualifiés de *Vicomtes de Rennes, Comtes & Vicomtes de Bretagne*, avoient une origine souveraine. 2°. Que les Rohans descendent des anciens Souverains de Bretagne. 3°. Que les Rohans, depuis leur entrée en France, sont en possession du titre, du rang & qualité de Prince, & qu'ils ont de droit toujours joui comme ils jouissent encore aujourd'hui, des honneurs & prérogatives attachés à la qualité de Prince de naissance, de Prince étranger, de Prince par définition d'état.

Vous voyez, Monsieur, qu'il n'étoit pas possible de mettre dans un écrit de cette nature plus d'ordre & d'exactitude. Cet ouvrage devient un monument



**320 L'ANNAÉE LITTÉRAIRE.**

authentique & précieux sur lequel les droits de la Maison de *Rohan* sont incontestablement fondés & qui éternise la reconnoissance , l'attachement & la sagacité du sçavant Abbé qui l'a élevé.

*Didionnaire Historique d'Éducation, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie ; deux volumes in - 8° ; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.*

Sans chercher à déprimer les plans anciens & modernes d'éducation, & sans s'arroger le titre de Législateur en cette partie des mœurs, l'auteur de ce *Didionnaire* propose & exécute une idée très utile à l'éducation & à l'ornement de l'esprit de la jeunesse. Son ouvrage est une col-

lection par ordre alphabétique de tout ce que l'Histoire offre de plus instructif & de plus agréable ; c'est le tableau des vertus qui brillent dans les annales de tous les peuples du monde. Comme le goût & la décence ont présidé au choix des exemples qu'on offre aux jeunes gens, je pense que ce *Dictionnaire* doit obtenir une place parmi ce petit nombre de livres élémentaires qu'on peut mettre, sans péril, entre les mains des jeunes citoyens. L'auteur a senti que les héros & les grands hommes de l'Antiquité étoient trop loin de nos mœurs pour faire une impression bien vive sur l'esprit des jeunes lecteurs ; il n'a cependant pas jugé à propos de les exclure de son répertoire ; mais il a eu l'attention de les faire suivre par ceux qui, dans l'Histoire moderne & presque de nos jours, méritent d'être cités pour d'excellens modèles. L'ouvrage est terminé par une Table alphabétique & raisonnée dans laquelle on indique le siècle, le pays, la qualité & le temps de la mort des grands Hommes dont on rapporte les actions ou les paroles ; c'est une autre sorte de *Dictionnaire*

dont l'utilité se fera sentir sur tout aux jeunes gens occupés de l'étude de l'Antiquité, & qui trouvent sans cesse dans les Auteurs des personnages qu'il leur est avantageux de connoître, pour se faire une idée juste de leur histoire.

Tous les exemples que l'auteur propose à la jeunesse, ont pour objet les vertus sociales, patriotiques, civiles, militaires & religieuses : je ne vous citerai que deux traits ; ils suffiront pour vous faire juger du plan de l'auteur & de la manière dont il l'exécute. Avant la bataille d'Hastembek le Marquis de Bréhan, qui avoit toute la valeur & la noble franchise de l'ancienne Chevalerie, vint trouver M. de Chevert. « Bré-  
 » hant, lui dit cet excellent officier,  
 » d'une voix animée, jurez moi, foi  
 » de Chevalier, que vous & tout le  
 » Régiment de Picardie, vous vous fe-  
 » rez tuer jusqu'au dernier plutôt que  
 » de reculer ; je vous en donnerai  
 » l'exemple. = Je le jure, répond le  
 » Marquis d'un air & d'un ton qui ren-  
 » doient le serment superflu. » Jamais  
 engagements réciproques n'ont été  
 mieux gardés. Les Officiers du Régi-

ment de Picardie font prier M. de *Chervert* de prendre sa cuirasse ; il répond , en montrant les Grenadiers , *Et ces braves gens là en ont ils ?* On vient lui dire qu'il n'y a plus de poudre : *Nous avons*, dit-il , *des bayonettes.*

Un des traits qui m'ont le plus intéressé dans cet ouvrage & qui m'a touché jusqu'aux larmes , est arrivé de nos jours à l'Ecole Royale Militaire. Un enfant de cette Ecole se contentoit, depuis plusieurs jours, de manger de la soupe & du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur , averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cette conduite à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune élève continuoît toujours sans dévoiler son secret. M. *Paris du Verney* , instruit par le Gouverneur de cette obstination, le fit venir , & , après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité & de se conformer à l'usage de l'Ecole , voyant que l'enfant ne s'expliquoit point, il fut contraint de le menacer , s'il ne se corrigeoit , de le rendre à sa famille. « Monsieur , lui dit alors l'enfant, vous voulez absolument sçavoir la raison

» que j'ai d'agir ainsi, la voici : dans  
 » la maison de mon père je mangeois  
 » du pain noir & en petite quantité ;  
 » nous n'avions souvent que de l'eau à  
 » y ajouter. Ici je mange de bonne sou-  
 » pe , le pain y est bon , blanc & à dis-  
 » crétion. Je trouve que je fais grande  
 » chère , & je ne puis me déterminer à  
 » manger davantage par l'impression  
 » que me fait le souvenir de l'état de  
 » mon père & de ma mère. » Le Gou-  
 » verneur & M. *du Verney* ne pouvoient  
 » retenir leurs larmes à la vue de la sen-  
 » sibilité & de la fermeté de cet enfant.  
 » Monsieur , reprit M. *du Verney* , vo-  
 » tre père a servi , n'a-t-il point de pen-  
 » sion ? — Non , lui répondit l'enfant.  
 » Pendant un an il en a sollicité une ;  
 » le défaut d'argent l'a contraint d'a-  
 » bandonner le projet , & , pour ne point  
 » faire de dettes à Versailles , il a mieux  
 » aimé languir. — Eh bien , lui dit M.  
 » *du Verney* , si ce fait est aussi prouvé  
 » qu'il le paroît dans votre bouche , je  
 » promets de lui obtenir cinq cens liv.  
 » de pension. Puisque vos parens sont  
 » si peu à leur aise , vraisemblablement  
 » ils ne vous ont pas beaucoup garni le

« gousset : recevez pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du Roi , & , quant à M. votre père , je lui enverrai d'avance les six mois de sa pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur , reprit l'enfant , comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? — Ne vous inquiétez point , lui répondit M. du Verney , nous en trouverons les moyens. — Ah ! Monsieur , reprit aussitôt vivement l'enfant , puisque vous avez cette facilité , remettez - lui les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en abondance , ils me deviendroient inutiles , & ils feront grand bien à mon père pour ses autres enfans. » Croyez - vous , Monsieur , qu'il y ait dans l'histoire de l'humanité beaucoup de traits semblables ? Peignez-vous d'ailleurs le transport délicieux d'un père qui , languissant au fond d'une Province dans la misère , apprend qu'il doit son soulagement à la sensibilité & à la vertu d'un enfant. Peut-être l'imagination pourra-t-elle se figurer ce tableau ; mais sûrement elle ne rendra jamais les sentimens de cet

dressé & d'émotion du cœur d'une mère dans une pareille circonstance.

*Abrégé Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique, Civile & Littéraire de Bourgogne depuis l'établissement des Bourguignons dans les Gaules jusqu'à l'année 172; par M. Mille, deux volumes in-8° de près de 500 pages chacun; à Paris chez Delatrain Libraire rue & à côté de la Comédie Française.*

L'auteur se propose de faire connaître dans cet *Abrégé* les différentes formes de gouvernemens auxquelles les Bourguignons ont été soumis depuis leur établissement dans les Gaules; d'indiquer les changemens qui se sont faits peu à peu dans les mœurs, dans les usages, dans les loix, qu'ils avoient apportés de Germanie, & de donner en même temps une notice des grands hommes qui ont successivement illustré l'ancienne & la nouvelle Bourgogne.

M. Mille divise son plan en trois époques principales. La première, dit-il, montrera l'ancienne Bourgogne for-

mant un grand Royaume composé de plusieurs Provinces considérables. On y verra sa naissance, ses progrès, ses mutations, ses démembrements successifs, enfin sa décadence & sa ruine. On indiquera l'origine, la durée & la fin des trois Royaumes de Provence, de la Bourgogne Transjurane & d'Arles, qui se formèrent des débris de l'ancien Royaume de Bourgogne. La discussion de tous ces objets conduira l'Historien à la seconde époque; on s'y attachera précisément à ce qui concerne cette portion de l'ancien Royaume de Bourgogne qui en fut démembrée la première, & qu'on nomma depuis le Duché de Bourgogne. On examinera son origine, sa situation & son étendue. On développera les changemens divers arrivés, soit sous les Ducs Bénéficiaires & révocables, soit sous les Ducs Propriétaires de la première & de la seconde Race; &, pour répandre plus de jour sur cette seconde Partie, on la fera précéder d'une Dissertation instructive & curieuse sur le gouvernement féodal, dont le despotisme a donné naissance à l'ordre municipal.



Après avoir raconté tout ce qui s'est passé de plus considérable dans le Duché de Bourgogne jusqu'à la mort de *Charles le Guerrier*, quatrième & dernier Duc de la seconde Race, on passera à la troisième époque, qui nous présentera cette même étendue de pays sous la domination de nos Rois depuis sa réunion à la couronne de France jusqu'à l'année 1772 inclusivement. Cette troisième & dernière Partie développera une chaîne d'événemens qui feront connoître tout ce qui concerne les Etats Généraux, la Chambre des Comptes & le Parlement de cette Province, avec l'origine & les privilèges de ces différens corps, les distinctions accordées à la Noblesse, l'illustration & l'ancienneté de plusieurs Maisons, dont la grandeur se perd dans l'obscurité des temps.

Tels sont les points de vue généraux sous lesquels l'auteur envisage sa matière. Le premier volume renferme ce qui s'est passé de mémorable dans le royaume de Bourgogne, depuis sa fondation jusqu'à la mort tragique & funeste de la Reine *Brunehaut*; ce qui forme un espace de deux cens ans. Le

second contient les événemens les plus remarquables arrivés depuis la réunion du second royaume de Bourgogne à la Monarchie Françoisse jusqu'aux démembrements réels & effectifs qui se firent de ce second royaume sous les successeurs de *Charles le Chauve*, c'est-à-dire depuis 613 jusqu'en 888.

La méthode du célèbre auteur que *M. Mille* a pris pour modèle, lui a paru la plus convenable à ce genre d'histoire particulière, où tous les faits, découffus pour ainsi dire & confondus avec ceux qui tiennent à l'histoire de France, ne peuvent guères être liés par un discours suivi. Mais, en se renfermant dans la méthode d'un Abrégé Chronologique, il s'est principalement appliqué à éviter deux écueils ordinaires dans ces sortes d'ouvrages, la sécheresse & l'uniformité. L'auteur peut se flatter d'y avoir réussi, soit en saisissant avec sagacité tout ce qui pouvoit faire anecdote, soit en donnant aux faits historiques toute la liaison dont ils étoient susceptibles, soit en appuyant son sentiment par des passages d'historiens originaux, soit enfin en éclaircissant les endroits obscurs ou

doutoux par des notes critiques, presque toujours placées vis-à-vis du texte où elles sont indiquées & à côté de la colonne des Princes contemporains. Parmi nos Chronologistes modernes, il en est peu qui se soient étendus sur les faits qui tiennent aux mœurs, qui aient constamment cité les sources où ils ont puisé leurs récits, & qui aient confirmé leurs opinions par des Dissertations solides & des monumens historiques. M. Mille réunit ces différens mérites à celui de donner séparément & à la suite de chaque révolution un tableau intéressant des Hommes illustres. En général, voilà les traits qui distinguent son ouvrage de ces arides abrégés chronologiques, ou plutôt de ces catalogues de dates & de faits isolés, dont l'exposition sèche & monotone se trouve dénuée de tout intérêt.

Vous trouverez, Monsieur, à la tête de cet Abrégé, une introduction à l'histoire de Bourgogne, où l'auteur, après avoir exposé les incertitudes des historiens sur l'étymologie du mot *Bourguignon*, nous peint ainsi les mœurs des premiers habitans de cette Province.

« On diroit, en considérant le portrait  
 » qu'*Ammien Marcellin* & *Sidonius*  
 » *Apollinaris* nous en ont tracé, que  
 » c'est celui de ces Germains peints  
 » par *Strabon* & par *Tacite*, tant on y  
 » trouve de ressemblance & de confor-  
 » mité dans la Religion, la taille, le  
 » langage, les coutumes, les préjugés,  
 » les vices & les vertus. Tandis que les  
 » Bourguignons habitèrent la Germa-  
 » nie, il paroît que la chasse & la guer-  
 » re étoient leurs principales occupa-  
 » tions, que leurs troupeaux & les es-  
 » claves qui en avoient soin faisoient  
 » toutes leurs richesses, & qu'ils n'a-  
 » voient pour loix que des coutumes  
 » grossières conservées par tradition.  
 » Sans patrie & sans demeures fixes,  
 » ils ne redoutoient que la servitude,  
 » &, dans toutes leurs expéditions, ils  
 » avoient soin de représenter sur leurs  
 » drapeaux un *Chat*, symbole de la li-  
 » berté. Quelques-uns d'entr'eux s'é-  
 » toient-ils distingués par leur valeur  
 » & leur expérience, ils devenoient  
 » leurs chefs; mais l'usage ne donnoit  
 » au premier de tous, appelé *Hendin*,  
 » qu'un pouvoir limité: s'il avoit en

» quelque mauvais succès, ou si l'an-  
 » née avoit été stérile, on le déposoit ;  
 » souvent même, dans les entreprises  
 » malheureuses, il étoit sacrifié à la  
 » fureur & à la vengeance de ceux aux-  
 » quels il avoit communiqué son au-  
 » dace & ses espérances. C'est ainsi que  
 » de nos jours nous avons vu une na-  
 » tion, célèbre par ses lumières & sa  
 » philosophie, punir du dernier sup-  
 » plice un de ses Généraux, \* qu'elle  
 » croyoit coupable, parce qu'il avoit  
 » été malheureux.

» Leur *Sinist* ou Grand Prêtre jouis-  
 » soit, au contraire, d'une autori-  
 » té très-étendue, & étoit perpétuel.  
 » La superstition & le respect pour lui  
 » alloient si loin, qu'on le regardoit  
 » comme toujours inspiré des Dieux,  
 » & comme exempt de toutes passions.  
 » Aussi n'étoit-ce qu'à lui seul qu'ap-  
 » partenoit le droit de reprendre, d'ar-  
 » rêter & de punir les coupables. Cha-

\* L'Amiral *Byng*, célèbre par son courage  
 & ses malheurs, condamné par le Conseil de  
 Guerre que les Anglois appellent *Cour Martiale*,  
 à être arquebusté. Ce jugement, confirmé par le  
 Conseil du Roi, fut exécuté le 14 Mai 1757.

» que famille formoit une espèce de  
 » République qui avoit ses intérêts par-  
 » ticuliers. Si l'un de ses membres re-  
 » cevoit quelque injure, ou avoit souf-  
 » fert quelque dommage, cet événe-  
 » ment donnoit lieu à des querelles  
 » domestiques, dont le sort des armes  
 » décidoit : les parens mêmes de l'of-  
 » fensé se réunissoient pour le venger,  
 » & le plus foible ne pouvoit se souf-  
 » traire au ressentiment de son ennemi  
 » qu'en lui donnant, selon la nature  
 » de l'offensé, une certaine quantité  
 » de bœufs ou de moutons ; c'est ce  
 » que la loi *Gombette* appelle compo-  
 » sition : police singulière qui peint en-  
 » core mieux que tout le reste le carac-  
 » tère & les mœurs de ce peuple igno-  
 » rant & sauvage. »

La solidité, les recherches, l'érudi-  
 tion & le goût ont présidé à cet *Abrégé*  
*Chronologique*. Je vous annoncerai la  
 suite de ce bon ouvrage, dès qu'elle pa-  
 roîtra. Ces deux premiers volumes sont  
 bien propres à la faire désirer,

Je suis, &c,

A Paris, ce 12 Novembre 1771.

## L E T T R E X V.

*Traité de la Circulation & du Crédit, contenant une analyse raisonnée des fonds d'Angleterre, & de ce qu'on appelle Commerce ou Jeu d'Actions; un examen critique de plusieurs Traités sur les Impôts, les Finances, l'Agriculture, la Population, le Commerce, &c; précédé de l'extrait d'un ouvrage intitulé: Bilan général & raisonné de l'Angleterre depuis 1600 jusqu'en 1761; & suivi d'une Lettre sur la jalousie du Commerce, avec un tableau de ce qu'on appelle Commerce au Jeu d'Actions en Hollande; par l'auteur de l'Essai sur le Luxe, & de la Lettre sur le Jeu des Cartes, qu'on a ajoutés à la fin; un volume in-8° de près de 400 pages, prix 3 livres broché; à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins.*

**R** IEN de plus abstrait, Monsieur. que le sujet de cet ouvrage; aussi l'auteur nous avertit » que son système

» sur le crédit & la circulation deman-  
 » de à être lu posément & plus d'une  
 » fois. Ceux, ajoute-t'il, que ces objets  
 » n'intéressent pas, n'ont que faire de  
 » lire cet écrit; ce n'est pas pour eux  
 » qu'il est fait. Ceux qui y prennent un  
 » vrai intérêt seront bien aises de le lire  
 » plus d'une fois, & je les prie de le  
 » faire avec attention. »

Ce *Traité de la Circulation & du Cré-  
 dit* est divisé en quatre Parties. Dans la  
 première l'auteur prétend démontrer  
 1°. l'utilité de la dette nationale portée  
 jusqu'à un certain point; 2°. L'heu-  
 reuse influence du commerce ou jeu  
 d'actions sur le crédit & la circulation  
 des fonds publics; 3°. Les avantages  
 que l'Angleterre en a retirés. La se-  
 conde Partie indique les moyens d'au-  
 gmenter le fond d'amortissement d'An-  
 gleterre, & de libérer une partie de la  
 dette nationale; la troisième présente  
 un tableau détaillé des finances, des  
 impôts & de l'agriculture considérés  
 principalement par rapport à la France.  
 Enfin la quatrième Partie est comme  
 un résumé des mêmes objets, où l'au-  
 teur éclaircit la matière par de nouvel-  
 les réflexions.



436. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

La plupart des raisonnemens & des conséquences de l'auteur tendent à réfuter les principes de plusieurs écrivains célèbres , tels que Mrs de Montesquieu , Hume & Mirabeau , dont les ouvrages sont dans les mains de tout le monde. Sans entrer dans le fond de ces discussions politiques , je me contenterai de vous dire que le système que je vous annonce renferme des vues nouvelles, dont le développement suppose, de la part de l'auteur , les connoissances les plus vastes & la plus grande péné-  
tion.

Dans la *Lettre sur la Jalousie du Commerce* , on veut prouver que les intérêts essentiels des Puissances commerçantes , rivales & voisines , ne se croi-  
seroient pas , au moins autant qu'on le pense , si l'intérêt particulier ne venoit traverser l'intérêt général. Ce petit ouvrage m'a paru plein de vûes saines & d'une érudition relative à l'objet. L'auteur envisage l'Europe telle qu'elle est constituée , & le genre humain dans les mœurs actuelles. Ainsi , sans examiner philosophiquement si le commerce est essentiel au bonheur de l'humanité , il  
se

se borne à saisir l'esprit du siècle où nous vivons , & à combiner dans la plus juste proportion possible toutes les branches du besoin réciproque des différentes Nations , pour se procurer l'importation des productions étrangères & l'exportation des nationales.

Après ce Traité, l'auteur nous offre un tableau curieux & circonstancié de ce qu'on appelle le *Commerce* ou plutôt le *Jeu d'Actions* en Hollande , avec un précis de la méthode dont on se sert dans ce pays pour faire la perception des taxes & des impôts sur les biens fonds, & comment on en verse le produit dans la caisse de l'Etat.

Ce Tableau est suivi de l'*Essai sur le Luxe* , qui contient d'excellentes choses. C'est une vérité historique & constante que le trop grand luxe a toujours été l'avant-coureur de la destruction d'un Etat , & que , sans le travail & l'économie qui sont les sources de la vraie prospérité , l'éclat du faste & de la magnificence n'est qu'une fausse splendeur qui cache une profonde misère. L'auteur adopte ce principe. Il va même plus loin ; car il prétend que le luxe

a presque toujours été la cause des grands malheurs ; il entend ce luxe qui excite plusieurs à faire une dépense au-delà de ce que leurs facultés ne comportent , par la considération attachée à ce luxe , par le mépris où tombent ceux qui ne sont pas en état de la faire , par l'universalité de son usage , par l'opinion d'autrui ; ce qui fait que le superflu , l'inutile , le frivole , est presque devenu nécessaire & indispensable. Il est évident qu'un pareil luxe est ruineux pour tout Etat. Il peut bien communiquer d'abord à une Nation une espèce de puissance & de félicité ; mais c'est une fièvre brûlante qui donne de la force au malade qu'elle dévore , & qui , au déclin de l'accès , le prive de cette force même , & souvent de la vie. L'auteur prouve très-bien que ce luxe amollit le corps , énerve le courage , détruit le solide Commerce , & renverse enfin l'empire des mœurs. « Qu'on ne dise » pas , ajoute-t-il , que c'est un mal individuel , qui ne regarde pas le Public. » Quand plusieurs particuliers souffrent , le Public s'en ressent toujours » , . . . Ce qui affoiblit chaque mem-

» bre d'un corps doit nécessairement  
 » affoiblir tout le corps : or , le luxe ex-  
 » cessif affoiblit sans contredit presque  
 » tous les ordres d'un corps politique  
 » dans l'état physique & dans l'état mo-  
 » ral ; par conséquent il doit miner &  
 » détruire la constitution de ce corps.  
 » Un autre inconvénient qui résulte du  
 » luxe , c'est que , selon l'ordre naturel ,  
 » la propagation de l'espèce doit aug-  
 » menter dans un país , si un vice in-  
 » hérent , physique ou moral , ne l'em-  
 » pêche. Nous avons vu , dans des temps  
 » où le luxe ne regnoit que chez les  
 » Grands , des essaims sortir d'un país  
 » sans le dépeupler , pour s'établir ail-  
 » leurs ; mais le luxe des pères , dont  
 » l'exemple fâcheux est souvent tout  
 » l'héritage des enfans , les jette forcé-  
 » ment dans l'état célibataire , en arrê-  
 » tant les sources de la vie & de la  
 » propagation. Il est clair que , par la  
 » subdivision des biens d'un père à ses  
 » enfans , ces enfans ne sçauroient vi-  
 » vre sur le même ton que leur pè-  
 » re a vécu , que par une industrie  
 » économique. Des pères économes ,

» dans un commerce lucratif , épar-  
» gnoient autrefois de quoi établir cha-  
» cun de leurs enfans sur un pied aussi  
» solide qu'étoit le leur , & laissoient  
» en mourant , à l'Etat , le double , le  
» triple & souvent le quadruple de ce  
» qu'il perdoit ; ils ne quittoient la  
» scène qu'en laissant un ou plusieurs  
» substitués de la même force qu'eux.  
» ..... Des gens économes , sans au-  
» tre luxe qu'une aisance & une com-  
» modité bourgeoise , peuvent subsis-  
» ter d'un commerce ou d'un trafic  
» honnête & facile ; au lieu que , par le  
» ravage que le luxe fait , le moindre  
» revers , la moindre perte culbutent  
» la fortune d'un homme ; & les  
» moyens ordinaires ne suffisant pas ,  
» ils sont obligés de recourir à des  
» moyens violens & hasardeux. Le  
» commerce & le trafic dégénèrent sou-  
» vent en jeu de hasard ; le remède est  
» pire que le mal , & l'on se ruine  
» plutôt. Je passe sous silence com-  
» bien cette dure nécessité de paroî-  
» tre , corrompt les mœurs , en ré-  
» duisant nos passions à la soif de l'or ,

» L'effet se tourne contre la cause.  
 » Semblable à ces malheureuses vic-  
 » times de l'amour, qui, par un sen-  
 » timent d'honneur, étouffent les  
 » fruits de leurs passions illicites &  
 » les cris de la nature, victime de  
 » l'honneur on le devient de la honte.  
 » L'espérance fait illusion & flatte sur  
 » l'avenir; l'esprit est la dupe du  
 » cœur. On veut arracher de la consi-  
 » dération, jouir du moment présent,  
 » éviter le mépris actuel; toute autre  
 » considération s'éclipse; on s'étour-  
 » dit sur les suites; on ferme les  
 » yeux pour ne pas voir, comme ces  
 » oiseaux qui, poursuivis par le chaf-  
 » seur, enfoncent la tête dans le sa-  
 » ble; ils se croient à l'abri du péril  
 » dès qu'ils ne le voient plus. » Que  
 de principes vrais & lumineux dans ce  
 morceau! Après avoir pesé les incon-  
 vénients du luxe immodéré, l'auteur  
 seroit d'avis que le Gouvernement éta-  
 blît des loix somptuaires pour en arrê-  
 ter les progrès, & qu'on ôtât cette  
 considération ridiculement attachée à  
 l'extérieur frivole, pour en honorer le

mérite réel ; ce qui détruiroit le mépris injuste où la modeste simplicité est tombée par une honteuse dépravation de raisonnement & de goût.

L'auteur termine son volume par la *Lettre sur le jeu des Cartes*. Il met cet amusement au rang des inventions qui ont poli les mœurs de l'Europe. Il y a dans cette Lettre de la légèreté, du style & des traits d'imagination agréables ; mais le raisonnement y est foibles, & l'auteur y prouve peu solidement sa thèse. Son grand argument est que, depuis le jeu des Cartes, on ne voit plus ni ces assassinats, ni ces empoisonnemens, ni ces guerres civiles qui ont bouleversé la France. Mais on pourroit demander à l'auteur si les hommes sont moins méchans qu'ils ne l'étoient autrefois, & si cette politesse, qu'il croit être née de l'amour du jeu, a réellement adouci le levain des passions, ou si ce n'est qu'un palliatif qui les rend plus dangereuses, parce qu'elles sont plus cachées. D'ailleurs, ces assassinats, ces empoisonnemens commis au temps de nos ancêtres, se com-

mettent tous les jours encore parmi leurs neveux, & ils se commettront toujours. Si nous ne voyons plus de guerres civiles, ce n'est point au jeu des Cartes que nous en sommes redevables ; elles ont cessé avec le fanatisme & les querelles de religion qui les avoient occasionnées. Le jeu réunit les hommes, il est vrai, & rapproche les deux sexes ; on diroit que l'amitié la plus pure les rassemble ; mais, au fond, c'est l'intérêt qui domine, & cette prétendue politesse qu'on affecte n'est qu'un voile séduisant dont on se pare pour satisfaire sa cupidité. On ne sort d'une table de jeu ni plus fidèle époux, ni plus sincère ami, ni meilleur citoyen. Mais, supposé que l'amour du jeu contribue réellement à polir nos mœurs, le jeu n'en deviendra pas moins funeste ; car il est de vérité constante que les avantages qu'il procure ne dédommageront jamais des maux qu'il entraîne. Que d'infortunes, que de revers, que d'horreurs, que de crimes, que d'homicides, que de suicides, n'a pas causés cette malheureuse passion !



*Histoire Nouvelle & impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de Jules - César jusqu'aux Préliminaires de la Paix de 1763 ; traduite de l'Anglois de J. Barrow ; Tomes VII & VIII ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

La narration contenue dans ces deux nouveaux volumes commence à l'année 1485 , & finit à l'année 1625. Vous y trouverez , Monsieur , en les lisant , la même rapidité de style qui vous a plu dans les volumes précédens. *Henri VII* est le premier Prince qui paroît sur la scène. Il possédoit un de ces génies faits pour gouverner ; sans se borner à quelque branche particulière de politique , il l'embrassoit toute entière ; il y répandoit une clarté & une harmonie qui assûroit toujours le succès de ses desfeins. Ses loix portoient avec elles une dignité qu'il soutint constamment par la majesté avec laquelle il assistoit à ses

Conseils , par la discipline régulière de ses troupes & par l'austérité de sa vie. Il protégea les Arts qui fleurissent à l'ombre de la paix , parce qu'il voulut étouffer sans éclat la semence des divisions qui germoient encore , & détruire cet esprit de parti qu'il voyoit toujours prêt à se révolter. Il eut l'art de faire tourner à son avantage les troubles domestiques & les querelles étrangères qui s'élevèrent pendant son règne ; ce qui lui mérita le nom de *Salomon Anglois*. Avec ces qualités dignes du plus sage Législateur , *Henri* fut le plus avare & le plus intéressé des Princes qui ont occupé le trône de la Grande-Bretagne. Son ame fut continuellement agitée par la crainte de perdre la couronne , & par le desir d'amasser des richesses. Ces deux motifs influèrent sur toute sa conduite ; ils étouffèrent en lui la reconnoissance qu'il devoit à ceux qui lui avoient été véritablement attachés , & qu'il persécuta pour envahir leur fortune. Le procédé de ce Monarque avec le Comte d'*Oxford* fournit un exemple bien frappé

pant de la cupidité basse de ce Monarque. Le Comte, placé dans le Ministère & à la tête des armées, étoit regardé comme la seconde personne du Royaume. *Henri* eut occasion de l'aller voir à son château d'Henningham. *Oxford* le recut avec une magnificence digne du plus grand Seigneur de l'Angleterre. Lorsque le Roi se retira, les domestiques du Comte formèrent une longue & double haie au milieu de laquelle *Henri* passa. Ce Prince, surpris de voir une suite aussi nombreuse, se retourna vers le Comte, & lui dit : » Mylord, j'avois bien » entendu parler de votre grandeur » & de votre hospitalité; mais le récit » qu'on m'en avoit fait n'approche » pas encore de la vérité. Dites-moi, » je vous prie, tous ces beaux hommes sont ils à vous? » Le Comte lui répondit modestement qu'il ne les avoit employés que pour faire plus d'honneur à S. M. *Henri* affecta d'être surpris de cette réponse, & répliqua avec chaleur : » Par ma foi, Mylord, » je vous remercie du régal; mais je

» ne vois pas sans peine qu'on enfreigne ainsi mes loix somptuaires en ma présence; il faut que mon Procureur vous parle. » Il lui tint parole; le Comte fut obligé de composer & de payer quinze mille marcs d'argent.

*Henri VIII*, fils & successeur de *Henri VII*, trop exalté par les Protestans, trop déprisé par les Catholiques, n'est presque connu que comme l'amant d'*Anne de Boulen* & comme l'auteur de la révolution dans le culte, arrivée dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, par l'incontinence de ce Prince & par la précipitation de la Cour de Rome. Il avoit des qualités personnelles qui eussent fait honneur à un simple particulier. Son éducation avoit été cultivée; il goûtoit un plaisir inexprimable à s'entretenir avec les Savans; il fut le Prince le plus instruit de son siècle. Il parloit avec une facilité prodigieuse le Latin & le François. Il étoit habile Musicien; la Philosophie d'*Aristote* lui étoit très familière; mais il faisoit son

a presque toujours été la cause des grands malheurs ; il entend ce luxe qui excite plusieurs à faire une dépense au-delà de ce que leurs facultés ne comportent , par la considération attachée à ce luxe , par le mépris où tombent ceux qui ne sont pas en état de la faire , par l'universalité de son usage , par l'opinion d'autrui ; ce qui fait que le superflu , l'inutile , le frivole , est presque devenu nécessaire & indispensable. Il est évident qu'un pareil luxe est ruineux pour tout Etat. Il peut bien communiquer d'abord à une Nation une espèce de puissance & de félicité ; mais c'est une fièvre brûlante qui donne de la force au malade qu'elle dévore , & qui , au déclin de l'accès , le prive de cette force même , & souvent de la vie. L'auteur prouve très-bien que ce luxe amollit le corps , énerve le courage , détruit le solide Commerce , & renverse enfin l'empire des mœurs. « Qu'on ne dise » pas , ajoute-t-il , que c'est un mal individuel , qui ne regarde pas le Public. » Quand plusieurs particuliers souffrent , le Public s'en ressent toujours. » . . . Ce qui affoiblit chaque mem-

» bre d'un corps doit nécessairement  
 » affoiblir tout le corps : or , le luxe ex-  
 » cessif affoiblit sans contredit presque  
 » tous les ordres d'un corps politique  
 » dans l'état physique & dans l'état mo-  
 » ral ; par conséquent il doit miner &  
 » détruire la constitution de ce corps.  
 » Un autre inconvénient qui résulte du  
 » luxe , c'est que , selon l'ordre naturel ,  
 » la propagation de l'espèce doit aug-  
 » menter dans un païs , si un vice in-  
 » hérent , physique ou moral , ne l'em-  
 » pêche. Nous avons vu , dans des temps  
 » où le luxe ne regnoit que chez les  
 » Grands , des essaims sortir d'un païs  
 » sans le dépeupler , pour s'établir ail-  
 » leurs ; mais le luxe des pères , dont  
 » l'exemple fâcheux est souvent tout  
 » l'héritage des enfans , les jette forcée-  
 » ment dans l'état célibataire , en arrê-  
 » tant les sources de la vie & de la  
 » propagation. Il est clair que , par la  
 » subdivision des biens d'un père à ses  
 » enfans , ces enfans ne sçauroient vi-  
 » vre sur le même ton que leur pè-  
 » re a vécu , que par une industrie  
 » économique. Des pères économes ,

» dans un commerce lucratif , épar-  
» gnoient autrefois de quoi établir cha-  
» cun de leurs enfans sur un pied aussi  
» solide qu'étoit le leur , & laissoient  
» en mourant , à l'Etat , le double , le  
» triple & souvent le quadruple de ce  
» qu'il perdoit ; ils ne quittoient la  
» scène qu'en laissant un ou plusieurs  
» substituts de la même force qu'eux.  
» ..... Des gens économes , sans au-  
» tre luxe qu'une aisance & une com-  
» modité bourgeoise , peuvent subsis-  
» ter d'un commerce ou d'un trafic  
» honnête & facile ; au lieu que , par le  
» ravage que le luxe fait , le moindre  
» revers , la moindre perte culbutent  
» la fortune d'un homme ; & les  
» moyens ordinaires ne suffisant pas ,  
» ils sont obligés de recourir à des  
» moyens violens & hasardeux. Le  
» commerce & le trafic dégénèrent sou-  
» vent en jeu de hasard ; le remède est  
» pire que le mal , & l'on se ruine  
» plutôt. Je passe sous silence com-  
» bien cette dure nécessité de paroî-  
» tre , corrompt les mœurs , en ré-  
» duisant nos passions à la soif de l'or ,

» L'effet se tourne contre la cause.  
 » Semblable à ces malheureuses vic-  
 » times de l'amour, qui, par un sen-  
 » timent d'honneur, étouffent les  
 » fruits de leurs passions illicites &  
 » les cris de la nature, victime de  
 » l'honneur on le devient de la honte.  
 » L'espérance fait illusion & flatte sur  
 » l'avenir; l'esprit est la dupe du  
 » cœur. On veut arracher de la confi-  
 » dération, jouir du moment présent,  
 » éviter le mépris actuel; toute autre  
 » considération s'éclipse; on s'étour-  
 » dit sur les suites; on ferme les  
 » yeux pour ne pas voir, comme ces  
 » oiseaux qui, poursuivis par le chaf-  
 » seur, enfoncent la tête dans le sa-  
 » ble; ils se croient à l'abri du péril  
 » dès qu'ils ne le voient plus. » Que  
 de principes vrais & lumineux dans ce  
 morceau! Après avoir pesé les incon-  
 vénients du luxe immodéré, l'auteur  
 seroit d'avis que le Gouvernement éta-  
 blît des loix somptuaires pour en arrê-  
 ter les progrès, & qu'on ôtât cette  
 considération ridiculement attachée à  
 l'extérieur frivole, pour en honorer le



mérite réel ; ce qui détruiroit le mépris injuste où la modeste simplicité est tombée par une honteuse dépravation de raisonnement & de goût.

L'auteur termine son volume par la *Lettre sur le jeu des Cartes*. Il met cet amusement au rang des inventions qui ont poli les mœurs de l'Europe. Il y a dans cette Lettre de la légèreté, du style & des traits d'imagination agréable ; mais le raisonnement y est foibles, & l'auteur y prouve peu solidement sa thèse. Son grand argument est que, depuis le jeu des Cartes, on ne voit plus ni ces assassinats, ni ces empoisonnemens, ni ces guerres civiles qui ont bouleversé la France. Mais on pourroit demander à l'auteur si les hommes sont moins méchans qu'ils ne l'étoient autrefois, & si cette politesse, qu'il croit être née de l'amour du jeu, a réellement adouci le levain des passions, ou si ce n'est qu'un palliatif qui les rend plus dangereuses, parce qu'elles sont plus cachées. D'ailleurs, ces assassinats, ces empoisonnemens commis au temps de nos ancêtres, se com-

mettent tous les jours encore parmi leurs neveux, & ils se commettront toujours. Si nous ne voyons plus de guerres civiles, ce n'est point au jeu des Cartes que nous en sommes redevables ; elles ont cessé avec le fanatisme & les querelles de religion qui les avoient occasionnées. Le jeu réunit les hommes, il est vrai, & rapproche les deux sexes ; on diroit que l'amitié la plus pure les rassemble ; mais, au fond, c'est l'intérêt qui domine, & cette prétendue politesse qu'on affecte n'est qu'un voile séduisant dont on se pare pour satisfaire sa cupidité. On ne sort d'une table de jeu ni plus fidèle époux, ni plus sincère ami, ni meilleur citoyen. Mais, supposé que l'amour du jeu contribue réellement à polir nos mœurs, le jeu n'en deviendra pas moins funeste ; car il est de vérité constante que les avantages qu'il procure ne dédommageront jamais des maux qu'il entraîne. Que d'infortunes, que de revers, que d'horreurs, que de crimes, que d'homicides, que de suicides, n'a pas causés cette malheureuse passion !

*Histoire Nouvelle & impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de Jules - César jusqu'aux Préliminaires de la Paix de 1763 ; traduite de l'Anglois de J. Barrow ; Tomes VII & VIII ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

La narration contenue dans ces deux nouveaux volumes commence à l'année 1485 , & finit à l'année 1625. Vous y trouverez , Monsieur, en les lisant, la même rapidité de style qui vous a plu dans les volumes précédens. *Henri VII* est le premier Prince qui paroît sur la scène. Il possédoit un de ces génies faits pour gouverner ; sans se borner à quelque branche particuliere de politique , il l'embrassoit toute entiere ; il y répandoit une clarté & une harmonie qui assûroit toujours le succès de ses desseins. Ses loix portoient avec elles une dignité qu'il soutint constamment par la majesté avec laquelle il assistoit à ses

Conseils , par la discipline régulière de ses troupes & par l'austérité de sa vie. Il protégea les Arts qui fleurissent à l'ombre de la paix , parce qu'il voulut étouffer sans éclat la semence des divisions qui germoient encore , & détruire cet esprit de parti qu'il voyoit toujours prêt à se révolter. Il eut l'art de faire tourner à son avantage les troubles domestiques & les querelles étrangères qui s'élevèrent pendant son règne ; ce qui lui mérita le nom de *Salomon Anglois*. Avec ces qualités dignes du plus sage Législateur , *Henri* fut le plus avare & le plus intéressé des Princes qui ont occupé le trône de la Grande-Bretagne. Son ame fut continuellement agitée par la crainte de perdre la couronne , & par le desir d'amasser des richesses. Ces deux motifs influèrent sur toute sa conduite ; ils étouffèrent en lui la reconnoissance qu'il devoit à ceux qui lui avoient été véritablement attachés , & qu'il persécuta pour envahir leur fortune. Le procédé de ce Monarque avec le Comte d'*Oxford* fournit un exemple bien frap-

pant de la cupidité basse de ce Monarque. Le Comte, placé dans le Ministère & à la tête des armées, étoit regardé comme la seconde personne du Royaume. *Henri* eut occasion de l'aller voir à son château d'Henningham. *Oxford* le reçut avec une magnificence digne du plus grand Seigneur de l'Angleterre. Lorsque le Roi se retira, les domestiques du Comte formèrent une longue & double haie au milieu de laquelle *Henri* passa. Ce Prince, surpris de voir une suite aussi nombreuse, se retourna vers le Comte, & lui dit : » Mylord, j'avois bien » entendu parler de votre grandeur » & de votre hospitalité; mais le récit » qu'on m'en avoit fait n'approche » pas encore de la vérité. Dites-moi, » je vous prie, tous ces beaux hommes sont-ils à vous? » Le Comte lui répondit modestement qu'il ne les avoit employés que pour faire plus d'honneur à S. M. *Henri* affecta d'être surpris de cette réponse, & répliqua avec chaleur : » Par ma foi, Mylord, » je vous remercie du régal; mais je

» ne vois pas sans peine qu'on enfrei-  
 » gne ainsi mes loix somptuaires en  
 » ma présence ; il faut que mon Pro-  
 » cureur vous parle. » Il lui tint pa-  
 role ; le Comte fut obligé de composer  
 & de payer quinze mille marcs d'ar-  
 gent.

*Henri VIII*, fils & successeur de  
*Henri VII*, trop exalté par les Protec-  
 tans, trop déprisé par les Catholi-  
 ques, n'est presque connu que comme  
 l'amant d'*Anne de Boulen* & comme  
 l'auteur de la révolution dans le culte,  
 arrivée dans les trois Royaumes d'An-  
 gleterre, d'Ecosse & d'Irlande, par  
 l'incontinence de ce Prince & par la pré-  
 cipitation de la Cour de Rome. Il  
 avoit des qualités personnelles qui eus-  
 sent fait honneur à un simple particu-  
 lier. Son éducation avoit été cultivée ;  
 il goûtoit un plaisir inexprimable à  
 s'entretenir avec les Savans ; il fut  
 le Prince le plus instruit de son siècle.  
 Il parloit avec une facilité prodigieuse  
 le Latin & le François. Il étoit habile  
 Musicien ; la Philosophie d'*Aristote* lui  
 étoit très-familière ; mais il faisoit son

étude particulière de la Théologie ; on regardoit alors cette Science comme le comble du mérite & du sçavoir. Personne n'étoit plus adroit dans les exercices du corps ; il se plaisoit sur-tout dans les jeux où il pouvoit faire briller sa grace & sa légèreté. Il étoit brave sans ostentation, d'un caractère franc & sans supercherie. Sa générosité fut aussi grande que l'avarice de son pere avoit été sordide ; il sembla que celui-ci n'eût cherché à entasser des trésors que pour que son fils jouît du plaisir de les répandre.

Les Anglois regardent avec raison *Elisabeth* comme une des plus grandes Princesses qui aient porté le Sceptre. Mais l'impartialité de l'Histoire l'accuse d'avoir terni l'éclat des plus brillantes qualités par l'injuste supplice de *Marie Stuart*. Les Ecrivains nationaux eux-mêmes lui reprochent cet horrible attentat, & sur-tout la douleur hypocrite qu'elle affecta lorsqu'elle apprit que les Juges avoient condamné sa rivale à mort. *M. Barrow* sur cet article s'explique comme tous ses prédéces-

seurs. *Elisabeth* est peinte & jugée comme elle le mérite.

En général, ce qui rend cette nouvelle Histoire d'Angleterre estimable, c'est, comme je vous l'ai dit en parlant des premiers volumes, le Portrait de chaque Prince qui couronne la narration de son regne; c'est une énergie & une vérité de pinceau qu'on ne sauroit trop louer. Les bonnes & les mauvaises qualités y sont exposées dans le plus grand jour, & jamais la voix de l'opinion, du préjugé, ou de la flatterie ne vient corrompre la sévérité des jugemens de l'Historien.

*Compliment à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE sur le rétablissement de sa santé.*

M. l'Abbé *Coger*, élu Recteur de l'Université le 10 Octobre dernier, a fait célébrer le 30 du même mois, dans tous les Collèges, une Messe solennelle pour demander à Dieu le rétablissement de la santé de MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE. Un de ces jours derniers, il a eu l'honneur de



complimenter cette Princesse sur son heureuse convalescence. Ce petit Discours m'est tombé dans les mains , & je crois que la lecture vous en fera plaisir.

» MADAME ,

» L'Université de Paris, pénétrée du  
 « respect le plus tendre pour la Fa-  
 « mille Royale , s'est empressée d'of-  
 « frir ses vœux au Ciel pour votre  
 « prompt & parfait rétablissement.  
 « Elle partage aujourd'hui , avec toute  
 « la France , la douce & vive satisfac-  
 « tion de les voir accomplis. La ma-  
 « ladie qui vous avoit attaquée , MA-  
 « DAME , ne respecte pas plus le front  
 « des Souverains que celui de leurs  
 « Sujets. Ce fléau , que l'Art s'efforce  
 « d'apprivoiser , semble cependant  
 « avoir voulu de lui-même adoucir  
 « ses rigueurs à votre égard. Content  
 « d'allatmer notre sensibilité & de vous  
 « faire connoître combien vous étiez  
 « chère à la Nation , il a craint d'im-

» primer ses traits odieux sur une Prin-  
 » cesse digne par ses rares qualités de  
 » toute la tendresse d'un époux aimable,  
 » qui voit déjà tous les cœurs voler au  
 » devant de lui , comme un jour  
 » il verra les Guerriers qu'il com-  
 » mande voler sur ses traces dans les  
 » champs de la victoire.

» Que le Ciel , MADAME , verse ses  
 » bénédictions les plus douces sur vos  
 » glorieuses destinées ! Puissent vos  
 » illustres Ayeux , les délices de leurs  
 » peuples , se voir renaître au plutôt  
 » dans une troisième génération qui  
 » assure & perpétue le bonheur de nos  
 » descendans ! L'Université de Paris ,  
 » fidèle plus que jamais aux bons prin-  
 » cipes dont elle est dépositaire , s'oc-  
 » cupe avec une nouvelle ardeur à for-  
 » mer des Citoyens zélés pour la Pa-  
 » trie , & dignes de vivre dans l'Em-  
 » pire du meilleur des Rois.»

Je suis , &c.

*A Paris ce 14 Novembre 1771.*

# T A B L E D E S M A T I È R E S

C O N T E N U E S

**DANS CE SEPTIÈME VOLUME  
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.**

**T** HÉÂTRE *Espagnol*, par M. Linguet. page 3

**Avis aux Mères sur la Petite Vérole & la Rougeole**, ou *Lettres à Madame de \*\*\* sur la manière de traiter & de gouverner ses enfans dans cette maladie; suivies d'une question proposée à* **Mis de la Société Royale des Sciences de Montpellier relativement à l'Inoculation** : par M. J. J. Menuret, *Docteur en l'Université de Montpellier*,

**DES MATIERES. 553**

*Correspondant de la Société Royale  
des Sciences , Conseiller Médecin Or-  
ninaire du Roi & de l'Hôpital de  
Montelimar.* 53

**OUVRAGES de M. Lesley contre les Déistes  
& les Juifs , avec des Défenses &  
un Traité du Jugement Particulier  
& de l'Autorité en matière de foi ; tra-  
duits de l'Anglois sur la septième édi-  
tion ; par le R. P. Houbigant , Prêtre  
de l'Oratoire.** 61

**LOUISE , ou le Pouvoir de la Vertu du  
Sèxe , Conte Moral traduit de l'Alle-  
mand par M. Junker , de l'Académie  
des Belles - Lettres de Gœttingen.**  
66

**HISTOIRE Générale des Provinces Unies ;  
dédiée à Mgr le Duc d'Orléans ,**

# 354      T A B L E

*premier Prince du Sang ; par Mrs  
D\*\*\* , ancien Maître des Requêtes ,  
S\*\*\* , de l'Académie Impériale &  
de la Société Royale de Londres. 73*

*LES GRACES & Psyché entre les Graces ;  
traduites de l'Allemand de M. Wie-  
land par M. Junker , de l'Académie  
des Belles - Lettres de Gœttingen .  
89*

*LE NAGZAG ou Mémoires de Christophe  
Rustaut , dit l'Africain. 92*

*TRADUCTION de diverses Œuvres compo-  
sées en Allemand en vers & en prose ;  
par M. Jacobi , Chanoine d'Halberf-  
tat. 96*

*L'AMBIGU Littéraire. 112*

*LE SPECTATEUR FRANÇOIS , pour servir*

**D E S M A T I È R E S. 359**

*de suite à celui de M. de Marivaux.*

124

**L'OISEAU BANNI, Fable Latine du Père  
Desbillons.**

132

*Traduction de cette Fable en vers Fran-  
çois.*

137

**TRAITÉ des Maladies des Femmes en-  
couché, avec la méthode de les gué-  
rir, fait par ordre du Ministère; par  
M. Raulin, Docteur en Médecine,  
Conseiller - Médecin Ordinaire du  
Roi, Censeur Royal, de la Société  
Royale de Londres, des Académies  
des Belles - Lettres, Sciences & Arts  
de Bordeaux, de Rouen, & de celle  
des Arcades de Rome.**

141

**COURS d'Histoire Naturelle & de Chi-  
mie; par M. Buquet, Docteur - Ré-**

*gent de la Faculté de Médecine de Paris.* 144

**ŒUVRES de M. de B\*\*\*.** 145

**LETTRE de l'Auteur de ces Feuilles sur Garrick ou les Acteurs Anglois : ouvrage contenant des Observations sur l'Art Dramatique , sur l'Art de la Représentation & le jeu des Acteurs , &c ; traduit de l'Anglois.** 171

**MÉMOIRE à Consulter & Consultation pour un mari dont la femme s'est remariée en païs Protestant , & qui demande s'il peut se remarier de même en France ; par M. Linguet.** 197

**LE BAISER DONNÉ & le Baiser Rendu , Opéra - Comique en deux Actes ; par M. Taconet , Compositeur des Spectacles Forains.** 204

**DES MATIÈRES. 357**

**Loix & Constitutions de Sa Majesté le  
Roi de Sardaigne. 208**

**LES REGRETS de M. le Moyné en expo-  
sant au Salon le Buste de M A D A M E  
E A D A U P H I N E, adressés à cette  
Princesse. 211**

**DICTIONNAIRE des Pronostics, ou l'art  
de prévoir les bons ou mauvais évène-  
mens dans les maladies ; par M. D.  
T., Docteur en Médecine, 212**

**COURS d'Histoire Naturelle, concernant  
les Minéraux, les Végétaux, les Ani-  
maux & les différens Phénomènes de la  
Nature ; par M. Valmont de Bomare,  
214**

**COURS d'Expériences sur l'Electricité ;  
par M. Sigaud de la Fond. 215**

**THÉÂTRE du Prince Clénerzow, Russe,**



*traduit en François par le Baron de  
Bléning , Saxon.*

217

**HISTOIRE des Celtes , & particulièrement  
des Gaulois & des Germains depuis  
les temps fabuleux jusqu'à la prise  
de Rome par les Gaulois : par Simon  
Pelloutier , Pasteur de l'Eglise Fran-  
çoise de Berlin , Membre & Biblio-  
thécaire de l'Académie des Sciences &  
Belles - Lettres de la même ville :  
Nouvelle Edition revue , corrigée &  
augmentée , dédiée à Mgr LE DAU-  
PHIN ; par M. de Chinias , Avocat  
au Parlement.**

241

**LE VRAI DESPOTISME.**

265

**EAU DE MONTPELLIER.**

274

**LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur les  
sujets des Prix Académiques ; par M.**

**DES MATIÈRES** 359

*L'Abbé de Pongol.* 280

**CONTINUATION des Causes Célèbres & intéressantes ; avec les jugemens qui les ont décidées ; par M. J. C. de la Ville, Avocat au Parlement de Paris, Associé de l'Académie Royale des Belles - Lettres de Caën ; Tome IV.**  
285

**RECUEILS de Noël's , formant quatre suites , avec des Variations pour le clavecin & le Forte Piano ; dédié à Madame la Duchesse de Choiseul ; par M. Balbastre , Organiste de la Métropole de Paris , de l'Eglise Paroissiale de Saint Roch , du Concert Spirituel , & Maître de Clavecin de l'Abbaïe Royale de Panthemont.** 287

**LETTRES d'Elisabeth Sophie de Vallière à Louise Hortense de Cantelcu son amie**  
289

## 360      T A B L E , &amp;c.

RÉPONSE à un Ecrit Anonyme intitulé  
Mémoire sur les rangs & les bon-  
neurs de la Cour. 311

DICTIONNAIRE *Historique d'Education.* 320

**ABRÉGÉ Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique, Civile & Littéraire de Bourgogne.** 326

**TRAITÉ de la Circulation & du Crédit ,**  
*contenant une Analyse raisonnée des*  
*fonds de l'Angleterre , &c.* 3343

HISTOIRE Nouvelle & Impartiale de  
l'Angleterre , &c. 344

COMPLIMENT à MADAME LA COM-  
TESSE DE PROVENCE sur le réta-  
blissement de sa santé. 349

*Fin de la Table des Matières de ce  
septième volume de l'Année  
Littéraire 1771.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue &  
à côté de la Comédie Française, au  
Parnasse.

---

M. DCC. LXXI.



---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

## LETTRE I.

*Discours Philosophiques, tirés des Livres Saints, avec des Odes Chrétiennes & Philosophiques ; Brochure petit in-12 de 144 pages ; à Paris chez Sailant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.*

**C**Es *Discours Philosophiques*, Monsieur, forment le cinquième Livre des Poësies Sacrées de M. le Franc de Pompignan imprimées in-4° en 1763. La cherté de cette belle édition n'a pas dû permettre à toutes les classes de lecteurs d'en faire l'acquisition. Ce motif a engagé l'auteur à les faire imprimer dans un format plus commode & moins dispendieux. Je vous ai rendu

ANN. 1771. Tome VIII. A ij

#### 4 I'ANNÉE LITTÉRAIRE.

compte dans le temps \*, Monsieur , de ces Discours aussi recommandables par la beauté de la versification que par l'importance des sujets qui y sont traités. C'est la substance de ce qu'il y a de plus sublime dans le Livre des Proverbes & dans celui de l'Ecclésiaste ; ils présentent tous les devoirs & toutes les occupations des hommes ; ils apprennent à être bon Roi , bon sujet , bon père de famille , bon Magistrat , bon cultivateur ; & cette morale , si grande , si intéressante pour tous les états , prend , pour ainsi dire , une nouvelle vie en paroissant sous les couleurs d'une poésie noble , correcte & harmonieuse.

A ces Discours M. de Pompignan a joint huit Odes Chrétiennes & Philosophiques , dont sept n'ont jamais été imprimées. Vous connoissez , Monsieur , ses Odes Sacrées , qui , malgré les sarcasmes de l'envie & de l'impiété seront toujours regardées comme les meilleurs ouvrages de ce genre qu'on nous ait donnés depuis ceux du grand *Rousseau*. C'est vous faire assez l'éloge

\* Voyez l'Année Littéraire 1763 , Tome V , page 73.

de ces nouvelles Odes que de vous dire qu'elles se soutiennent auprès des anciennes. Que de lâches écrivains employent le talent qu'ils ont reçu de la nature à vomir contre l'auteur des plaisanteries blasphématoires & à consommer la corruption de leurs malheureux concitoyens, il étoit réservé à *M. de Pompignan* d'élever la voix du milieu de cette fange d'infâmies, & de ramener la Poésie à sa véritable institution, c'est à dire, de ranimer par ses chants le zèle pour la Religion, pour la Patrie & pour le maintien des Loix. Ce sont ces vues si nobles, si estimables & si rares aujourd'hui, qui distinguent autant *M. de Pompignan* comme excellent citoyen que comme grand Poète; & si l'on distribuoit encore des couronnes civiques, il me semble qu'elles seroient dûes à bien juste titre à un écrivain qui presque seul a le courage de s'opposer à la perversité de son siècle. Oui, Monsieur, les choses en sont venues au point qu'il faut une espèce d'audace pour publier aujourd'hui des Poésies saintes, & pour parler de Religion en vers. *M. de Pompignan* a cette hardiesse si digne de ses mœurs & de ses talens. La première de



6      *L'ANNÉE LITTÉRAIRE*

ses nouvelles Odes a pour titre , *La Poësie Chrétienne*. Voyez avec quelle noblesse , quel nombre , quelle majesté il débute dans ce sujet , qui semble d'abord un peu austère.

Tel que l'astre brûlant dont la clarté féconde ,  
Du centre où le plaça le Créateur du monde ,  
Efface en renaissant tous les célestes corps ;  
Tel ce Roi , dont Dieu même échauffoit le génie ,

De toute autre harmonie  
Par ses divins accens étouffe les accords.

Et vous dont les concerts , autrefois si célèbres ,  
N'ont que trop retenti dans ces jours de ténèbres

Où la vérité sainte habitoit loin de nous ,  
Rougisiez , s'il se peut , du fruit de vos délires ,  
Brisez vos foibles lyres ,

*David* a pris la sienne , il chante ; taisez-vous.

Ornemens de l'erreur , fictions criminelles ,  
Qui ternissez l'éclat des beautés immortelles ,  
Fuyez , n'infectez plus le terrestre séjour :  
Qu'aux rayons des clartés dont les mortels jouissent ,

Vos traits s'évanouissent ,  
Comme l'ombre légère aux approches du jour.

Après avoir montré que l'ancienne Poë-  
sie a perdu de vûe son premier ob-  
jet , M. de *Pompignan* prouve par des  
exemples que les leçons utiles qu'elle  
nous donne sont plus frappantes encore  
dans les annales sacrées.

Que l'horrible trépas d'*Ajax* réduit en poudre ?  
Ou du fier *Salmonée* accablé par la foudre ,  
Venge les Dieux menteurs qu'ils osoient in-  
sultes :

Les Ministres d'*Achab* , écrasés du tonnerre ;  
Diront mieux à la terre  
Quel est le Dieu qui regne , & qu'il faut re-  
douter.

Je peindrai , non des flots irrités par *Éole* ,  
Mais d'un Dieu foudroyant l'éclatante parole ;  
Qui déchaîne à la fois les mers & les torrens ,  
Qui livre au feu vengeur des nations infâmes ,  
Et sous l'onde & les flammes ,  
D'Israël fugitif engloutit les tyrans :

D'orgueilleux Souverains , à leurs desirs en  
proie ,  
Par les fureurs des Grecs ni les malheurs de  
Troie ,  
De leurs égaremens ne seroient point guéris ;  
Mais j'épouvanterai leurs amours adultères ,

### 3 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Par les fléaux sévères ,  
Dont Dieu frappa les Rois qu'il a le plus chéris.

A ceux qui de leur peuple épuisent la substance ,

Qui d'un sceptre de fer ont armé leur puissance ,

Du jeune *Roboam* retraçons les conseils.

A ces Monarques durs , que gouvernent des traîtres ,

A ces injustes maîtres ,

Offrons pour les toucher le sort de leurs pareils :

Beaux jours de *Salomon*, jours de calme & de gloire ,

Jours où la Paix goûtoit les fruits de la Victoire ,

Où Sion ne formoit que de pieux concerts ;

Cèdres , qui du Liban remplissiez les ailes ,

Solitudes tranquilles ,

Objets délicieux , renaissiez dans nos vers.

Renaissiez dans nos vers , spectacle qui m'enchanté.

Rivage du Jourdain , Nation florissante ;

Cités qu'enrichissoient des habitans nombreux ;

Champs fertiles , vaisseaux dominateurs de l'onde ,

Temple , ornement du monde ,

**A N N É E 1771.**

**Roi , modèle des Rois , peuples qu'il rend heureux.**

**Qui me retracera dans ses chants énergiques ,  
Ces miracles vainqueurs de tant d'efforts magiques ,**

**Le Rédempteur de l'homme expirant sur la  
croix ;**

**Les Anges de la mort privés de leurs victimes ,  
Et le Roi des abîmes ,**

**Chassé de l'univers qu'il tenoit sous ses loix ?**

**Qui me rappellera ces siècles d'innocence ,  
Ces temps qui de l'Eglise ont suivi la naissance ,  
Marqués par les vertus & le sang des Chrétiens ;  
Temps où la charité triomphant des usages ,**

**Rapprochoit tous les âges ,  
Egaloit tous les rangs , confondoit tous les  
biens ?**

**Que l'on cite un Poëte Lyrique depuis  
la mort de *Rousseau* qui ait produit des  
strophes aussi harmonieuses , d'un style  
aussi élevé , aussi noble , aussi simple  
que celles que vous venez de lire !  
Croyez moi , Monsieur , il n'a manqué  
à *M. de Pompignan* pour obtenir les suffrages  
de ses cyniques détracteurs que  
de déifier à leur exemple de honteuses**

**A y**

passions , & de coopérer avec eux dans le projet trop bien rempli , de la destruction des mœurs.

Une autre Ode est consacrée à célébrer la gloire d'un des plus célèbres Pères de l'Eglise ; c'est proprement un abrégé de la vie & de la doctrine de Saint *Augustin*. Je vous en rapporterai ces trois Strophes :

L'Eglise lui prépare un trône  
 D'où ses oracles répandus ,  
 Des rivages ardens d'Hippone  
 Seront jusqu'au Nord entendus.  
 Entouré de sectes diverses ,  
 Contre leurs doctrines perverses  
 Ses écrits vengent tour-à-tour ,  
 La juste autorité de Rome ,  
 Les droits du Ciel , les droits de l'homme ,  
 La grace , la crainte & l'amour.  
 Sa voix de l'humaine nature  
 Confond l'orgueil pernicieux ,  
 Et de Dieu sur la créature  
 Défend l'empire précieux.  
 Il nous peint cette douce amorce  
 Ces ressorts secrets dont la force

Ne gênent point la volonté ;  
 Mystères de la Providence ,  
 Où la parfaite dépendance ,  
 S'allie avec la liberté.

Grand Dieu , ta sagesse profonde ,  
 Pour punir nos égaremens ,  
 De tout temps a livré le monde  
 A nos foibles raisonnemens.  
 Je ne connois ni la matière ,  
 Ni l'espace , ni la lumière ,  
 Ni cet univers limité ;  
 Et je veux , censeur de mon maître ,  
 Fixer , approfondir , connoître  
 Tes loix & ton immensité.

Dans l'Ode suivante , le Poëte s'efforce de consoler l'auteur du Poëme de la Religion , M. Racine, sur la mort de son fils qui périt à Cadix en 1755 par une suite du tremblement de terre de Lisbonne. Cette belle Ode fut imprimée à part au commencement de l'année 1756 , & je vous en rendis compte alors \*.

\* Voyez l'*Année Littéraire* 1756 Tome I.  
 page 142.

## 12 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Dans l'Ode cinquième l'auteur poursuit les Sophistes modernes jusques dans leurs derniers retranchemens ; il y développe l'établissement , l'utilité & la nécessité d'un culte extérieur ; il y expose le bonheur des habitans de la campagne qui conservent encore la Foi. L'Ode sixième a été faite pour réfuter les fausses idées de ceux qui prétendent que Dieu ne peut interrompre l'ordre qu'il a prescrit à la nature.

Quoi , de la mer épouvantée  
Le Créateur , le Souverain ,  
Qui d'un peu d'argile humectée  
A pâtri l'homme dans sa main ;  
Celui qui parsema d'étoiles  
Ces vastes & superbes voiles ,  
Nocturne pavillon des Cieux ,  
Qui fit ce monde de lumière ,  
D'où sort pour la nature entière  
Un écoulement radieux :

Quoi, ce Maître , à présent esclave  
De nos calculs & de nos loix ,  
Quand la créature le brave ,  
Sur elle a perdu tous les droits ?

Du monde architecte peu libre ,  
 S'il en a fixé l'équilibre ,  
 C'est pour en dépendre à jamais ;  
 Enchaîné dans son rang suprême ,  
 Froid contemplateur de lui même ,  
 Et des ouvrages qu'il a faits !

Vous me prévenez , Monsieur , & vous pensez sans doute avec moi que dans de pareilles matières qui sont en elles-même un peu sèches , on n'a jamais réuni tant de poésie à tant de force & de justesse de raisonnement.

La dernière de ces Odes est intitulée *Le Triomphe de la Religion , aux Carmélites de Saint Denys*. On voit aisément quel est le triomphe que M. de *Pompignan* célèbre ; une grande Princesse , fille de tant de Rois , quittant les degrés du premier trône du monde pour aller partager la vie humble des Vierges les plus austères que la Religion ait consacrées : cet exemple, mémorable dans les fastes de l'Eglise , appartenait à la plume d'un écrivain aussi zélé pour la pureté du culte & la gloire de la vraie Religion ; il y a de grandes beautés dans cette dernière Ode , qui



#### 14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

n'est pas indigne de celles qui la précèdent.

*Principes sur la fidélité due aux Rois ,  
extraits de M. Bossuet Evêque de  
Meaux , dans sa Politique tirée de  
l'Ecriture Sainte , & dédiés au Roi ;  
par M. l'Abbé de Villiers , Prêtre &  
Avocat au Parlement ; Brochure in-  
12 d'environ 120 pages ; à Paris  
chez d'Houry Imprimeur-Libraire rue  
de la Vieille Bouclerie.*

Si jamais écrivain fut en état de traiter cette importante matière de façon à mériter l'applaudissement de tous les ordres de la Monarchie , c'est assurément ce grand homme , ce génie sublime , cette brillante lumière de l'Eglise Gallicanne , ce Prélat que le plus grand des Rois choisit pour former son successeur , l'immortel *Bossuet*. L'Evêque de Meaux & l'Archevêque de Cambrai se sont occupés dans leurs ouvrages à tracer le tableau d'un bon Roi , & à poser les principes d'attache-

ment & de respect qui doivent lier les sujets au trône. Les couleurs de ces deux grands maîtres sont inimitables dans leur genre ; mais il me semble que la manière simple , douce & insinuante du cygne de Cambray est préférable aux dessins fiérs & à la brillante composition de l'aigle de Meaux ; l'un parle toujours la foudre à la main ; l'autre n'emprunte de l'éloquence que cette touche d'aménité qui ouvre l'âme sans l'abattre ou la déchirer. Le *Télémaque* de *Fénelon* & les leçons de *Mentor* valent donc mieux pour l'objet dont je vous parle , Monsieur , que les *Principes extraits de Bossuet*.

Cependant vous reconnoîtrez le caractère de ce beau génie aux divers morceaux répandus dans cette Brochure , & en particulier à cette image noble & pleine de dignité que *Bossuet* présente de la *Majesté Royale*. » Je n'appelle pas » Majesté cette pompe qui environne » les Rois , ou cet éclat extérieur qui » éblouit le vulgaire ; c'est le rejaillissement de la Majesté & non pas la » Majesté elle - même. La Majesté est » l'image de la grandeur de Dieu dans » le Prince. Dieu est infini , Dieu est

» tout. Le Prince, en tant que Prince ,  
 » n'est pas regardé comme un homme  
 » particulier ; c'est un personnage pu-  
 » blic ; tout l'Etat est dans lui ; la volonté  
 » de tout le peuple est renfermée dans  
 » la sienne. Comme en Dieu est réu-  
 » nie toute perfection & toute vertu ,  
 » ainsi toute la puissance des par-  
 » ticuliers est réunie en la personne  
 » du Prince. La puissance de Dieu  
 » se fait sentir en un instant de l'ex-  
 » trémité du monde à l'autre : la puis-  
 » sance royale agit en même temps  
 » dans tout le Royaume ; elle tient  
 » tout le Royaume en état , comme  
 » Dieu y tient tout le monde. Que  
 » Dieu retire sa main , le monde re-  
 » tombera dans le néant. Que l'auto-  
 » rité cesse dans le Royaume , tout sera  
 » en confusion. Considérez le Prince  
 » dans son cabinet. De là partent les  
 » ordres qui font aller de concert les  
 » Magistrats & les Capitaines , les Ci-  
 » toyens & les Soldats , les Provinces  
 » & les armées par terre & par mer.  
 » C'est l'image de Dieu qui assis  
 » dans son trône au plus haut des  
 » Cieux , fait aller toute la nature. »

Les principes de *Bossuet* sont ap-

puyés sur les divers traits des Saintes Ecritures qui servent d'ornement & de base à l'ouvrage. On doit sçavoir gré à M. l'Abbé *de Villiers* de les avoir extraits des volumineux écrits de l'Evêque de Meaux pour les mettre entre les mains de tout le monde. Le François voit toujours avec plaisir exposer au grand jour des principes qui servent à nourrir & à manifester cet amour & cet attachement inviolable pour ses Rois, sentiment aussi ancien que les fondemens de la Monarchie, & aussi éclatans que la gloire dont brille le trône des *Clovis*, des *Henris* & des *Louis*.

*Epître sur les Pédans de société, à M. l'Abbé Ri..... Syndic de la Faculté de Théologie, par M. Sélis Professeur d'Eloquence à Amiens, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même ville, Docteur ès - Arts de l'Université de Paris, in-8° de 14 pages ; à Paris chez tous les Marchands de Nouveautés.*

Parmi les jeunes Professeurs que l'Université de Paris a fournis aux Provinces, M. *Sélis* est un de ceux qui font le

plus d'honneur à cette Ecole célèbre. Déjà très-connu à Paris par plusieurs petits ouvrages, en vers & en prose, pleins d'esprit, de talent & de goût, il paroît qu'il continue de cultiver les Lettres avec succès. L'objet de cette *Épître* est de montrer que tous les Pédans ne sont pas dans les maisons destinées à l'éducation des enfans, & qu'on en trouve à chaque instant de toute espèce dans les différens états. Voici une tirade qui m'a paru peindre d'une manière très-piquante ces originaux qu'on rencontre par-tout, & qui, quoiqu'ils ne s'en doutent pas, sont mille fois plus Pédans que ceux auxquels on est dans l'usage d'en donner le titre.

O R i..... quelle moisson féconde  
 D'Originaux & de Pédans divers,  
 Dogmatifans, regentant le beau monde,  
 De tous côtés vient s'offrir à mes vers!  
 Plaçons au moins dans cette galerie,  
 Ce Financier qui, las de n'être rien,  
 Depuis deux jours s'est fait Physicien,  
 Et dans la salle où vient la compagnie,  
 Laisse en un coin son Encyclopédie

Tout juste ouverte à l'article *Chimie* ;  
 Cet Amateur , à qui , dans ses repas ,  
*Valmont* apprend l'Histoire Naturelle ;  
 Qui , l'an passé , pour signaler son zèle ,  
 A tant coupé , dans la saison nouvelle ,  
 De limaçons qui n'en revinrent pas ;  
 Ce riche Abbé se donnant pour un Sage ,  
 Depuis qu'à Londres il a fait un voyage ,  
 Vous racontant les dangers du passage ,  
 Et comme en mer il eut un mal de cœur ;  
 Comme de Punch les Anglois font usage ;  
 Comme il dîna chez notre Ambassadeur ;  
 Ce vieux Rentier , squelette octogénaire ,  
 Malgré la toux , fidèle à l'Opéra ,  
 Se suspendant aux cordes du Parterre ,  
 Depuis trente ans , & vous jugeant de-là  
 Pièces , Acteurs , Ballets , & cœtera ;  
 Et ce Ravard , fléau de mon oreille ,  
 Homme prudent qui d'abord me conseille ;  
 Et ce grand Fat , instruisant volontiers  
 Les assistans sur leurs propres métiers ; &c.

Ces vers , Monsieur , vous paroîtront  
 sans doute bien tournés , faciles & af-  
 faisonnés du sel de la meilleure plaï-  
 fanterie.

*Fusils qui ne crèvent jamais.*

Je vous ai parlé, Monsieur, de ces fusils fabriqués par M. *Barrois*. On vient d'en faire une nouvelle épreuve dont l'annonce vous fera plaisir. Le 10 Septembre dernier M. *Barrois* eut l'honneur de présenter ses canons de fusils de chasse à Mgr le Duc de Chartres, S. A. S. parut très satisfaite de la beauté & de la propreté de ces nouvelles armes ; elle en admira la construction & desira que l'on chargeât un de ces fusils de manière à le faire crever, pour s'assurer qu'il ne s'écartoit point par éclats & ne faisoit simplement que s'ouvrir à la manière des canons d'Espagne. M. *Barrois* supplia S. A. S. de lui nommer des témoins pour faire cette épreuve sous leurs yeux. S. A. S. M. le Prince de Nassau se rendit le même jour à cinq heures du soir à la fabrique des nouveaux fusils de M. *Barrois* ; il avoit avec lui M. de Foucy, Ecuyer de S. A. S. Mgr le Duc de Chartres ; on mit dans un canon trois charges de poudre & trois charges de plomb ; on les bourra avec toute la force possible ; le canon ne

creva point. On le chargea de nouveau avec une égale quantité de poudre & de plomb ; on bourra fortement , & , comme on vouloit absolument le sacrifier , on l'enfonça rudement en terre par le petit bout à différentes reprises , pour y faire entrer de la terre ; on y en introduisit de la longueur d'environ trois pouces , que l'on pressa même avec le doigt ; on mit le feu & le canon résista ; seulement il s'ouvrit par le petit bout de la longueur d'un pouce ; ce qui peut avoir été occasionné par les secousses que le canon essuya lorsqu'on l'enfonça en terre avec effort ; le morceau détaché n'a point été emporté au loin dans l'explosion ; il est resté dans l'endroit même où étoit le canon ; ce qui prouve que ces canons , lors même qu'on les force , ne crèvent point avec des éclats , toujours dangereux pour le chasseur. M. *Barrois* voulut charger une troisième fois , & ajouter encore quelque chose à cette manière de charger pour faire crever enfin le canon. M. le Prince *de Nassau* s'y opposa ; il dit qu'il étoit très-content de ces épreuves , & qu'il alloit avec M. *de Foucy* en rendre compte au Prince.



Depuis cette épreuve on en a fait une autre avec trois fortes charges de poudre de Berne que l'on sçait avoir beaucoup de force, & le canon à parfaitement résisté sous les yeux de l'acquéreur, qui en a été très-étonné. Voilà, Monsieur, des fusils que nos chasseurs doivent se procurer, & qui pourront leur éviter bien des malheurs. La société a des obligations à Monsieur *Barrois* d'avoir consacré ses travaux pour perfectionner une arme aussi utile. J'invite ceux qui veulent se mettre à l'abri des dangers de la chasse, à voir ces canons de M. *Barrois*; ils se convaincront par eux-mêmes de la bonté & de la sûreté de ces fusils; ils sont d'ailleurs exécutés avec tout le goût & toute la propreté possibles. M. *Barrois* demeure Fauxbourg Saint Antoine, rue des Boulets, près de la Barrière de Montreuil. Le prix des canons simples avec bascule est de cent vingt livres, les doubles de deux cens quarante livres, & la paire de pistolets de quarante-huit livres.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 16 Novembre 1771.*

## LETTRE II.

*Hygieine, sive Ars Sanitatem conservandi : Poema. Auðore Stephano - Ludovico Geoffroy, Parisino ; Doctore & antiquo Professore Medico Parisiensi ; &c ; Parisiis, apud Petrum - Guilhelmum Cavelier, viâ . San - Jacobæâ sub signo Liliæ Aureæ. C'est-à-dire, L'Hygiène ou l'Art de conserver la Santé : Poëme ; par Etienne - Louis Geoffroy, Parisien, Docteur & ancien Professeur de Médecine de la Faculté de Paris : Brochure in-8° d'environ 200 pages ; à Paris chez Pierre-Guillaume Cavelier, rue S. Jacques, à l'Enseigne du Lys d'Or.*

**V**OUS sçavez, Monsieur, que les Anciens adoroient la Déesse de la Santé, les Grecs sous le nom d'*Hygie*

ou *Hygiène*, qui ne veut dire autre chose que *Santé*, & les Romains sous celui de *Salus*. Son Temple étoit sur le Mont Quirinal; on y voyoit sa statue couronnée d'herbes médicinales. De son nom Grec *Hygiène* on a formé celui d'*Hygiène*, pour désigner la partie de la Médecine qui traite de l'art de conserver la Santé. Cet art embrasse six objets qui sont 1.° l'air & tout ce qui se trouve dans l'atmosphère, comme les vapeurs, les exhalaisons, &c; 2.° Les alimens, tant solides que liquidés, pain, viande, eau, vin, &c; 3.° Le mouvement & le repos, les différens exercices, la promenade, l'équitation, la chasse, &c; 4.° le sommeil & la veille; 5.° les excrétions & les suppressions; 6.° enfin, les passions ou les affections de l'ame. Cette division est de toute antiquité, & nous avons plusieurs bons ouvrages de Médecine, dans toutes les Langues anciennes & modernes, sur cette matière importante, en général, & sur quelques-unes de ses branches en particulier. C'est exactement le même sujet que M. *Geoffroy* traite dans le Poëme Latin que je vous annonce. Ce Poëme est composé de sept Livres ou Chants, parce que  
l'auteur

l'auteur a séparé la boisson de la nourriture, & qu'il en a fait deux Chants distincts. Ainsi, dans le premier de tous, il examine les influences que nécessairement ont sur le corps humain la pesanteur & la légèreté de l'air, la chaleur & la froidure, la sécheresse & l'humidité, & les différentes espèces de vents qui regnent dans l'atmosphère. Dans le second, il traite de la nourriture; de ses divers effets & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Le troisième concerne la boisson; dans le quatrième, l'auteur explique quel est le mouvement & le repos le plus favorable à notre machine; dans le cinquième, après avoir marqué les heures prescrites par la nature pour le sommeil & la veille, il considère les étranges abus qu'on en fait. Le sixième, qui de tous est le plus médicinal, regarde les excrétiions & les suppressions. Enfin, le septième est un petit traité des passions, dont l'auteur nous décrit les effets relativement à la santé de l'homme.

Vous n'attendez pas de moi, Monsieur, que je vous donne une plus ample analyse de cet ouvrage. J'abandonne aux élèves d'*Esculape* le soin de jeter un

coup d'œil critique sur la partie suivante de ce Poëme , pour vous donner quelque idée du talent poétique de l'auteur. Parmi les différens morceaux que j'ai le plus goûtés , il en est un qui réunit aux charmes de la poésie toutes les graces d'une imagination féconde & brillante ; rien de mieux versifié que ce morceau ; la pensée , le tour , l'expression , le coloris , tout m'y paroît noble & d'un goût exquis. La sage nature nous a marqué le temps que demande le repos de la nuit , & celui que nous devons consacrer aux travaux du jour ; c'est cet ordre admirable & l'exactitude avec laquelle on l'observe à la campagne que M. *Geoffroi* nous peint dans ces vers charmans :

Vix , senis e thalamo surgens Aurora mariti ,  
 Diffundit roseos pulso velamine flores ,  
 Argutis volucres implent concentibus auras ,  
 Surgentemque diem festivâ voce salutant :  
 Antiquas renovat mœrens Philomela querelas ,  
 Fervensque Columba mari declarat amores.  
 Tum ruit ad prædam Fera , sylvarumque recessus  
 Lustrat Aper , timido Lupus insidiatur ovili ,

**Insequiturque Lupum Canis, & latratibus urget.**

**Tunc herbis ludunt molles in mollibus Agni,  
Et patulis spirant fragrantem naribus auram.**

**Tum sua colla gravi Taurus submittere aratro  
Cogitur, & durus repetit sua Rusticus arva.**

**At rudis inerea præstanti corpore virgo,  
Quam pudor & simplex decorat Natura, ca-  
lens**

**Non timet egregios artus exponere soli,  
Nec volat nullo signatam crimine frontem.  
Rustica misatur neglectæ virginis ora  
Rhœbus, aurumque decus, nullâque fiden-  
tiam**

**Arte comam, & radiis lambens sincera puellæ  
Ora, genis roseum tacitè perfundit honorem.  
Et jam vellet amans medio sol sistere calidè,  
Sistantemque levi serò per prata choræ  
Aspicere obscurâ tectus caligine Nympham.  
At non fata sinunt, revehit nox otia terris:  
Rustica turba casam repetit, patriosque pen-  
tes,**

**Moxque levat somno, longo defessa labore  
Corpora, jam indulgent animalia cuncta quieti,  
B ij**

Jam fillet omne nemus , dulci sola obstreptè  
unda

Murmure , & ingrato suspirans Noctua cantu.

Voici la traduction de ces vers. Je ne m'attache point à rendre littéralement l'original ; mais vous vous appercevrez que je ne m'écarte point du sens du texte. » A peine la jeune épouse du  
» vieux *Titon* entr'ouvre les portes étin-  
» celantes du matin , qu'elle sème de  
» fleurs la route brillante de son frère  
» qui la suit. Déjà l'air embaumé reten-  
» tit du chant mélodieux des oiseaux qui  
» par leurs doux concerts saluent les  
» feux du jour naissant. Déjà la plainti-  
» ve *Philomèle* redit aux habitans des  
» bois la déplorable histoire de ses in-  
» fortunes , & la colombe fidèle à l'ob-  
» jet de sa flamme , vient soupirer au-  
» près de lui ses amoureuses ardeurs.  
» Déjà pressé par la faim l'animal sau-  
» vage cherche sa proie. Là le sanglier  
» avide parcourt les lieux solitaires ; ici  
» le loup insidieux erre autour des ber-  
» geries ; mais le dogue vigilant qui les  
» garde apperçoit l'ennemi des trou-  
» peaux timides , l'attaque & le met en

» fuite par les redoutables aboyemens.  
 » Aussitôt que les premiers rayons du  
 » Soleil dorent le sommet des monta-  
 » gnes, le laboureur charmé retourne à ses  
 » travaux ; le bœuf , compagnon de ses  
 » fatigues , courbant sa tête sous le joug ,  
 » trace déjà de pénibles sillons , tandis  
 » que les jeunes agneaux bondissent sur  
 » l'herbe tendre & respirent l'air odorifé-  
 » rant du matin.

» Mais quel spectacle ravissant s'of-  
 » fre à mes yeux enchantés ? C'est une  
 » beauté champêtre qui n'a pour orne-  
 » ment que sa simplicité ; unie aux gra-  
 » ces piquantes d'une pudeur enfantine ;  
 » elle ne craint point d'exposer à l'œil du  
 » Dieu du jour ses membres nus &  
 » pleins d'appas. Elle ne voile point  
 » son front, le siège de l'innocence & de  
 » la candeur. *Phébus* , qui l'aperçoit du  
 » haut des airs , lance un regard en-  
 » flammé sur ses charmes rustiques ; il  
 » admire sa chevelure négligée & sans  
 » art. Epris de sa beauté , voyez com-  
 » me il mêle avec transport l'or de  
 » ses rayons amoureux aux roses de ses  
 » joues vermeilles ? Amant indiscret ,  
 » il voudroit s'arrêter au milieu de sa  
 » course , & du sein d'un nuage obs-



» car contempler cette Nymphé ingé-  
 » nue, quand sur le soir d'une belle jour-  
 » née, elle danse avec ses compagnes  
 » au son des pipeaux légers ; mais  
 » les destins jaloux s'y opposent. Ce  
 » Dieu, entraîné dans son cours par des  
 » loix irrévocables, précipite son char  
 » vers le palais de *Thétis*, & l'impie-  
 » toyable nuit s'empare de l'empire  
 » des airs. Aussitôt la campagne est dé-  
 » ferte ; chacun reprend le chemin de  
 » sa cabane, va revoir ses Dieux Péna-  
 » tes, & & réparer dans les bras  
 » du sommeil ses forces épuisées par  
 » un long travail. Tous les animaux  
 » sont plongés dans le repos ; un silence  
 » profond regne dans les bois, & l'on  
 » n'entend plus que le gazouillement de  
 » l'onde qui murmure, & les cris lugu-  
 » bres des oiseaux de la nuit. »

M. *Geoffroy*, pour faire contraster les  
 mœurs de la ville avec celles de la cam-  
 pagne, poursuit ainsi : c'est toujours le  
 même talent, la même poésie, la mê-  
 me richesse d'expression.

*Infia sic dociles naturæ fœdera servant*  
*Agricolæ, sanoque gerunt rude corpore robur.*  
*Mollior at placidis conclusus mœnibus urbis*  
*Iacola, nec servat noctis, nec certa dici*

Tempora, nocte vigil, solet indulgere quieti,  
 Cum nitido cœlum perfundit lumine Phœbus;  
 Tantraque vesanas hominum dementia mentes  
 Cœpit, ut innatas naturæ frangere leges  
 Concinnum deceat, vacuamque sine ordine vi-  
 tam

Ducere. Jam, medio suspensus vertice cœli,  
 Vergit ad occasum labenti sydere Phœbus,  
 Urbanus thalamo molli revolutus Adonis,  
 Serica cui fingunt altam velamina noctem,  
 Incipit, admissâ paulatim luce trementi,  
 Languidulis tandem somnum depellere mem-  
 bris,

Mox & cura comæ sequitur, reparandus &  
 arte

Frontis honos, dulcisque vapor, numerosaque  
 longo

Agmine progreditur cultûs luxûsque supellex;  
 Ut fictâ placeat vesanus homuncio forinâ.

Sic teritur tempus; properat nox: comptus Ado-  
 nis

Pulvere conspersum Cyprio caput aeris auræ  
 Objectare cavet; lecto assidet ille puellæ;  
 Ostentans habili velamina splendida motu;  
 Biv

32 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Aut vacuas fundens verboso murmure voces,  
Surgentem recreat nugaci Laïda dicto,  
Laïda quam circum volitant lasciva vitorum  
Agmina, dum speculo depingit iudice vultum.  
Ast ubi nox tenebras revehit, levis illa caterva  
Festivas celebrat choreas, convivia, cantus;  
Nec satis, at sacrum deponens sæpe pudorem,  
Non timet obscuræ probrum committere nocti,  
Quod luci solique abscondere velle videtur.  
Eheu mox reperit tali pro crimine pœnas  
Ultrici Natura manu, violataque jura  
Vindicat: exangui pallescunt ora colore,  
Liventes oculi siccâ sub fronte cavantur,  
Avolat oris honos, non jam juvenilia vultum  
Lilia mixta rosâs decorant, non purpura labris  
Insidet, haud priscæ remanet sua gratia formæ.

» C'est ainsi que fidèle à suivre les loix  
» de la nature, le laboureur est récom-  
» pensé par une santé robuste. Mais  
» l'habitant efféminé de la ville ne suit  
» d'autres règles que son caprice ou les  
» frivoles usages de la mode. L'insensé  
» qu'il est, il donne aux bagatelles du  
» jour le temps qu'il doit tout entier au  
» repos de la nuit. Tel est son aveu-

» glement : il se fait un mérite de cou-  
 » ler des jours vuides , & de fouler  
 » aux pieds les loix que la sage natu-  
 » re lui prescrit. Voyez cet *Adonis* ,  
 » voluptueusement étendu sur un lit  
 » dont le faste & l'orgueilleuse mol-  
 » lesse défendent les approches à la lu-  
 » mière du jour ; ce jeune sybarite en-  
 » tr'ouvre à peine sa débile paupière ,  
 » quand du milieu des plaines de l'air  
 » le céleste flambeau s'incline vers le  
 » couchant. A son réveil le premier  
 » soin qui l'occupe est celui de sa che-  
 » velure. Aussitôt toutes les ressources  
 » de l'art se déploient pour voiler adroi-  
 » tement sur son front les honteux ra-  
 » vages de la volupté. Delà ces aroma-  
 » tiques essences & ces parfums déli-  
 » cieux ; de là ces ustenciles innom-  
 » brables de parure qui composent la  
 » toilette du luxe ; tout est mis en usa-  
 » ge pour donner de la grace à cet être  
 » méprisable , & pour lui composer une  
 » figure factice avec laquelle il se flatte  
 » de plaire.

» Cependant les heures s'écoulent ,  
 » & déjà la fraîcheur du soir annonce le  
 » retour prochain de la nuit. Aussitôt le  
 » brillant *Adonis* , qui craint d'exposer

» au souffle du zéphire le foible & léger  
 » édifice de ses cheveux parfumés , s'ap-  
 » proche du lit de la jeune *Lais*. Là, ivre  
 » de sa parure , tantôt il s'efforce de va-  
 » rier l'éclat de ses vêtemens par les  
 » mouvemens divers qu'il sçait leur  
 » donner ; tantôt il noie des riens fu-  
 » tiles dans un long fatras de verbiage  
 » dont il égaye le lever de la Nymphé,  
 » qui, soudain environnée d'un cer-  
 » cle d'adorateurs , va devant un mi-  
 » roir ajuster le masque de son visa-  
 » ge. Mais , dès que l'astre du jour a  
 » fait place au regne des ténèbres , on  
 » voit cette troupe légère d'amans vola-  
 » ges former des danses voluptueuses  
 » suivies de festins & de concerts en-  
 » chanteurs. Souvent même, dépouil-  
 » lant tout sentiment de pudeur , ils  
 » ne craignent point de confier aux om-  
 » bres de la nuit le libertinage & les  
 » crimes qu'ils semblent vouloir déro-  
 » ber à l'œil du jour. Mais , hélas ,  
 » bientôt la Nature outragée venge  
 » sur les coupables le mépris de ses  
 » loix. Leurs yeux livides s'enfoncent  
 » sous leur front aride & desséché ; une  
 » affreuse pâleur se répand sur leur vi-  
 » sage ; on ne voit plus sur leurs lèvres

» éteintes ces vives nuances de pourpre  
 » qui en faisoient l'éclat ; ce mélange  
 » heureux de lis & de roses que la bril-  
 » lante jeunesse avoit semés sur leurs  
 » joues a disparu , & la dégoutante  
 » maigreur en a banni les graces. »

Je pourrois vous citer , Monsieur ,  
 plusieurs autres tirades où l'on trou-  
 ve des pensées , de la chaleur & du co-  
 loris. Telle est une description de la  
 Peste qui termine le premier Livre ,  
 & qui vous fera plaisir , même après  
 celles de *Lucrèce* & de *Virgile*. Vous ne  
 ferez pas moins content de la peinture  
 d'une chasse , dans le quatrième Livre ;  
 ce morceau est suivi d'un éloge du Roi ,  
 aussi noblement exprimé qu'il est sage-  
 ment conçu. Le septième Livre offre  
 un tableau pathétique de la tristesse pro-  
 fonde où toute la France fut plongée  
 lors de la dernière maladie du Roi ;  
 dans le même Livre est une descrip-  
 tion agréable de l'Espérance ; ce mor-  
 ceau est plein de poésie , de douceur &  
 de vérité. Mais il seroit trop long de  
 vous indiquer tous les endroits qui sont  
 dignes d'éloges ; s'ils ne sont pas tous  
 achevés , il n'en est aucun qui n'annon-  
 ce beaucoup d'esprit & de talent. On

est seulement fâché de rencontrer de temps en temps dans ce Poëme des négligences qui le déparent ; ce sont des défauts qu'on pardonnera d'autant plus difficilement à l'auteur , qu'il pouvoit les éviter. Pour dire que la bonne chère nous conduit à une vieillesse prématurée , il s'exprime ainsi :

*Præcipitem incurvâ luimus cervice senectam.*

Cette expression est-elle bien Latine ? On dit *luere pœnam* , qui signifie , *subir une peine* , *être puni* ; mais peut-on dire *luere senectam* ?

*Quid si diversum perpendis cuique vigorem.*

N'est-ce pas *cujusque* qu'il falloit , & non pas *cuique* ? Dirions-nous , *si vous examinez les divers tempéramens à un chacun* au lieu de *les divers tempéramens d'un chacun* ?

*Nocte tibi Morpheus leviora papavera spargat,  
Quæ facili pulset conjux Tithonia dextrâ.*

Ce *pulset* n'est-il pas trop fort & trop dur pour la main délicate & légère de la belle *Aurore* ?

Fortibus & palcas jam contudere lacertis  
Melliores.

La seconde syllabe de *contudere* n'a jamais été longue. *Horace* a dit :

*Contuderit vites , contudir hydram.*

Non recuses Cœste potum , quin ventris obesa  
Crassities ruet inde , sopor non languida solvet  
Pectora post epulas , blandoque levamine foras  
Urgeati poscet stimulo nova pabula venter.  
At sicut ambrosium latè quæ fundit odorem, &c.

Il y a , je crois , deux solécismes dans ces cinq vers. La seconde syllabe de *recuses* est longue ; du moins je ne me rappelle pas de l'avoir vû brève dans aucun Poëte de la bonne Latinité.

Cedo equidem, nec, nate , tibi comes ire *recuso*  
*Virgile.*

Et versate diu quid ferre recusent ,  
Quid valeant humeri.

*Horace.*

La première syllabe de *sicut* est longue aussi.

*Sicut aquæ tremulum , &c. Virgile.*

L'auteur a dédié son Poëme à son



confrère M. *Anne Charles Lorry*, l'un des Médecins de nos jours qui font le plus d'honneur à la Faculté de cette Capitale par ses lumières & par les excellens Traités dont il a enrichi son Art. M. *Geoffroy*, vers le milieu de son septième Livre, l'apostrophe & le prie de l'aider à remplir sa carrière.

*Arte Machaoniâ celebris, carissime Lorry,  
Adsis, ingratumque juves explere laborem.*

» Cher *Lorry*, célèbre dans l'Art de  
» *Machaon*, viens m'aider à terminer  
» ce travail ingrat. » 1°. Ce travail n'est  
point *ingrat*. Le sujet que M. *Geoffroy*  
a choisi est très-beau & prête beaucoup  
à la poésie ; il le prouve lui-même par  
ses vers. 2°. *Juves explere laborem*.  
Je doute fort que ce tour soit Latin, &  
que l'auteur en puisse donner des  
exemples.

*Aspice pallenti fulgentem fronte puellam.*

Quel éclat peut donner la pâleur,  
sur-tout celle qui accompagne les pâles  
couleurs ; car c'est d'elle qu'il s'agit ici ?

M. *Geoffroy*, en parlant de l'eau de la  
Seine, lui attribue la même vertu qu'à  
l'eau d'Hippocrène.

.... Pura velut Phæbææ Aganippidos unda.  
 Hinc tantùm studio , variisque Lutetia floret  
 Artibus , inde sinu tantos fovet alma Poetæ.

Il est assez singulier que M. *Geoffroy* prétende que c'est l'eau de la Seine qui produit parmi nous de si grands Poëtes. 1°. Il y a eu de très-grands Poëtes à Rome & dans Athènes qui n'ont jamais bû de cette eau. Il en est ainsi de tous les grands Poëtes dont se glorifient les autres nations ; ceux d'Angleterre n'ont jamais bû que de l'eau de la Tamise. 2°. J'ai beau chercher ; je ne trouve point à Paris ces grands Poëtes que l'auteur y découvre ; je ne sçais où ils sont. 3°. Je ne crois pas que le peu de Poëtes que nous avons boivent beaucoup d'eau de rivière ; de cette eau sale & dégoûtante qui ressemble à l'eau croupie des marais du Parnasse, plutôt qu'à l'eau pure & l'impide de l'*Hippocrène* , & qui, par sa qualité bourbeuse, est digne , à la vérité , de devenir la boisson ordinaire de nos rimailleurs.

Je me borne , Monsieur , à ce petit nombre de fautes ; peut-être, dans le cours d'une lecture attentive, en découvrirez vous plusieurs autres ; mais

ces taches sont rachetées par un grand nombre de beautés qui assûrent au célèbre Medecin, auteur de ce Poëme, les suffrages & l'estime des connoisseurs.

*Voyage de la Raison en Europe ; par l'auteur des Lettres Récréatives & Morales ; à Compiègne chez Louis Bertrand Imprimeur-Libraire du Roi & de la Ville, & à Paris chez Sallant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais ; un volume in. 12 de 423 pages.*

L'auteur de cet ouvrage suppose que la *Raison* prend la forme d'un Philosophe aimable nommé *Lucidor*, & qu'avec une voiture commode, sans dorure ni vernis, elle se met à faire son tour d'Europe ; mais la plupart des lecteurs penseront vraisemblablement que ce n'étoit pas la peine de faire tant courir la *Raison* pour ne nous donner qu'une relation aussi peu curieuse de ses voyages. Cette relation ne contient qu'une notice très-imparfaite des curiosités de

chaque païs , & de la réception qu'on y fait aux étrangers. L'auteur a soin de marquer exactement si les habitans aiment le commerce , le jeu , la bonne chère ou la Littérature ; si les femmes y sont aimables , &c ; puis il passe chez une autre Nation où il fait des remarques à peu près aussi intéressantes, le tout assaisonné des critiques les plus rebattues qu'on ait jamais faites sur les ridicules & les mœurs , & de maximes plus communes encore sur tous les objets qui se présentent à ses yeux. Par exemple, il fait dire à la *Raison* ou à son *Lucidor* ( c'est la même chose ), qu'elle aimerait mieux qu'il n'y eût dans Paris ni fiacres , ni carrosses , & que, pour la satisfaction de 6000 personnes , on n'en fît pas souffrir huit cens mille. Mais , ajoute-t-il , c'est le cas de dire *qu'il faut laisser aller le monde comme il va*. Il se plaint encore que parmi tant de personnes , qui se rendent aux promenades dans de brillans équipages , il y en a qui ne doivent cette fastueuse commodité *qu'à l'astuce , qu'à l'usure , qu'à des malversations , qu'à des monopoles* : & voici la réflexion que sa profonde sagacité lui fournit à ce

sujet : *La probité , pour bien des gens , est un être de raison.* Devroit-on mettre la main à la plume quand on n'a rien de plus neuf à dire à ses lecteurs ? On trouve aussi à chaque page de ce volume des choses incroyables pour le style , les jeux de mots les plus bas , les quolibets les plus fades. On lit que *Descartes* qui *exclut le vuide de la nature en met quelquefois dans ses écrits , que le Roi de Prusse est un Prince équitable , mais qu'il ne connoît guères de péchés véniels ; que le tragique a quelque chose de révoltant en Angleterre , & que , pour peu qu'on soit délicat , on n'aime pas à voir les passions en deshabilité ; que la République de S. Marin semble garder l'incognito , mais que les plus petites boîtes renferment souvent les meilleurs onguens , &c , &c , &c.*

En voilà assez, Monsieur , pour vous faire conclure que ce volume n'est bon tout au plus qu'à amuser quelques valets de chambre chez les peuples voisins ; car, pour les nôtres, il leur faut quelque chose d'un peu plus relevé , & j'en ai vû qui , à la lecture de Brochures plattement écrites , se donnoient les airs de bâiller aussi fort que leurs maîtres.

*Dissertation sur la figure de la Terre, où l'on prouve que, d'après les expériences faites au Pérou & au Cercle Polaire, cette Planète devoit être allongée par les pôles : Nouvelle Edition, augmentée d'une Lettre de M. de la Condamine & d'une Réplique à cette Lettre, dans laquelle on expose plusieurs faits probatoires de l'opinion de l'auteur, entr'autres un Précis & un Résultat des ingénieuses expériences faites aux Alpes en 1767 & 1768, pour trouver le rapport de la pesanteur considérée au sommet & au pied d'une de ces montagnes; & dans laquelle, en donnant la véritable cause des réfractions irrégulières des étoiles fixes, on se permet quelques réflexions judicieuses & critiques sur la cause singulière que M. Bouguer assignoit à ce phénomène; Brochure in-8° d'environ 130 pages; à Paris chez Desains Junior Libraire Quai des Augustins.*

Ce n'est point ici, Monsieur, un Livre dont je prétends vous donner une analyse raisonnée; c'est un ouvrage

que' je vous annonce simplement & dont voici l'objet. Tous les Physiciens sçavent que deux hommes célèbres, *Huygens & Newton*, étoient parvenus, par des théories différentes, à assigner à la terre la figure d'un sphéroïde applati par les pôles, lorsque l'Académie des Sciences de Paris envoya deux colonies de ses membres, l'une au Pérou, l'autre au Cercle Polaire boréal, pour y faire des opérations astronomiques propres à décider la grande question de la figure de la terre. Le résultat de ces opérations faites avec tout l'appareil & les soins nécessaires, paroît avoir porté la théorie de *Newton* à un si haut degré de certitude, qu'il n'est presque plus permis de révoquer en doute l'applatissement de notre planète par les pôles. Cependant, dit l'auteur, quoique cette opinion soit assez généralement adoptée, il n'est peut-être pas impossible de démontrer que » les raisons qui ont dé- » terminé les conséquences de ces Sçavans ne sont que spécieuses, qu'elles » ne sont pas aussi bien fondées qu'on l'a » cru, & qu'enfin, des faits dont ils sont » partis pour appuyer la théorie de l'ap-

» platiffement de la terre, on doit conclu-  
» re qu'elle est un sphéroïde allongé par les  
» pôles. Je n'ignore pas l'étendue de la  
» tâche que je m'impose & la célébrité  
» des hommes auxquels j'ai affaire; mais  
» écrivant pour des Philosophes exempts  
» de préjugés & qui soumettent tou-  
» jours l'autorité à la raison, j'ose en-  
» trer en lice avec confiance, &, pour  
» mettre ceux qui pourroient n'avoir  
» pas présens à l'esprit les argumens &  
» les conséquences de ces illustres Aca-  
» démiciens, en état de porter leur ju-  
» gement, je vais exposer en précis  
» ces argumens & ces conséquences. »

L'anonyme, après avoir rempli ce dernier objet, procède géométriquement à la démonstration de son sentiment & à la destruction de l'hypothèse accréditée. Ces sortes de preuves ne sont point du ressort de ces Feuilles. C'est à la Tribu des Géomètres qu'il appartient d'examiner dans l'ouvrage la marche & les raisonnemens de l'adversaire de *Newton* & de l'Académie.

Cet ouvrage contre l'applatiffement de la terre par les pôles n'est point



demeuré sans réplique. Monsieur de la Condamine fit paroître pour le combattre une *Lettre* en date du 2 Mai 1769.

» J'ai vû, dit cet illustre Académicien, qui, par un accord très-rare, allie la Littérature la plus agréable à la science la plus profonde , » j'ai vû dans le

» *Mercur* de Mai l'annonce d'une *Dissertation nouvelle sur la figure de la*

» *tet*re , par laquelle l'auteur prétend

» prouver qu'elle est allongée par les

» pôles. J'ai d'abord été surpris de n'a-

» voir entendu parler à personne de cet

» ouvrage , &, quoique je ne pusse douter, par son titre, que l'auteur ne pût

» s'étoit pas la matière, je n'ai pu me

» défendre d'être tenté de jeter les

» yeux sur la *Dissertation* ; je n'ai pas

» tardé à reconnoître que j'aurois pu

» m'en dispenser. Mais, en la parcour-

» rant, j'ai été véritablement affligé de

» voir que l'auteur me prodiguoit des

» louanges en plusieurs endroits d'un

» écrit où il accuse d'erreur les *New-*

» *tons*, les *Huygens* & tous les obser-

» vateurs qui ont soutenu l'applatissement de notre globe vers les pôles ,

» que j'ai prouvé par mes propres observations dans ma *Mesure des trois de-*

» grès du Méridien, imprimée au Louvre  
 » en 1752. Si l'auteur de cette *Disserta-*  
 » tion, que je n'ai pas l'honneur de con-  
 » noître, m'eût fait celui de m'accuser  
 » d'erreur, ainsi que les grands Géomè-  
 » tres qui ont écrit sur cette manière de  
 » puis un siècle, je me garderois bien de  
 » me plaindre de lui; mais, malheureu-  
 » sement pour moi, il semble m'excepter,  
 » & mon silence pourroit me faire  
 » soupçonner, du moins par quelques  
 » lecteurs, de penser comme lui. » M.  
 de la Condamine réfute ensuite en peu  
 de mots l'hypothèse de l'anonyme.

Celui-ci fit une réplique à cette  
*Lettre*, & se plaignit que l'Editeur du  
*Mercur*, qui s'étoit chargé de pu-  
 blier celle de son adversaire, avoit sup-  
 primé la sienne. Il en fit paroître une  
 autre adressée aux auteurs mêmes du  
*Mercur*, dans laquelle il tâche de ré-  
 pondre aux objections de M. de la  
*Condamine*. Vous trouverez, Mon-  
 sieur, toutes ces pièces dans la Bro-  
 chure dont il est ici question.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Novembre 1771.

## L E T T R E I I I.

*Histoire de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne, dédiée au Roi ; par M. Targe ; 6 volumes in-12 d'environ 450 pages chacun ; à Paris chez la veuve Desaint rue Saint Jacques, & chez Saitlant & Nyon Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

**L** Es grands évènements qui ont amené l'élévation de *Philippe V* au Trône d'Espagne ont paru à plusieurs écrivains former un monument historique digne d'être célébré, & plusieurs d'entr'eux ont consacré leurs plumes à ce travail. Avant l'Histoire que je vous annonce, Monsieur, nous avions la traduction des *Mémoires du Marquis de Saint Philippe* qui ont été reçus avec applaudissement. Mais cet auteur, très-exact

exact pour tout ce qui concerne l'intérieur de l'Espagne, n'a pas toujours été également instruit de ce qui s'est passé en France, dans les Pais-Bas & sur le Rhin. De plus, on lui reproche avec raison sa partialité contre la Cour de France; il ne parle qu'en très peu de mots des intrigues qui précédèrent le testament & la mort de *Charles II.* Ces intrigues de la Cour de Madrid sont très-détaillées dans les *Mémoires du Comte de Harrach*, & dans l'Histoire Italienne du Marquis *Ottieri*; mais la partie militaire n'y est pas, à beaucoup près, aussi bien traitée; il faut sur ce point avoir recours à *San-Vitali*, auteur Italien excellent dans son genre, & qui a donné la même Histoire sous le titre de *Mémorie Istoriche della Guerra tra l'Imperiale Casa d'Austria & la Reale Casa di Borbone*. Cet écrivain, non content de rassembler les meilleurs Mémoires pour composer son ouvrage, s'est encore transporté sur les lieux où se sont livrées les batailles les plus importantes, pour être en état d'en parler avec plus de certitude. Le seul défaut qui lui fasse tort est d'avoir quelquefois copié trop

servilement l'*Histoire Militaire du règne de Louis le Grand* par le Marquis de Quincy, dont on ne doit se servir que pour les dates, la disposition des armées & pour quelques détails d'un petit nombre d'affaires où ce dernier s'est trouvé en personne. Dans les autres endroits Quincy a souvent suivi des Mémoires infidèles, & l'on remarque dans tout son ouvrage que le desir de faire sa cour ou la crainte de déplaire à des Généraux, encore vivans quand il écrivoit, lui a fait passer sous silence des fautes importantes, que M. Targe a corrigées en prenant pour guide le Chevalier Folard & le Marquis de Feuquières auxquels on peut reprocher seulement un peu trop de sévérité, suite naturelle de l'étendue de leurs connoissances. Pour la partie Politique & celle des Négociations, il faut consulter les Mémoires du Marquis de Torcy & ceux de Lamberty, écrivain trop déchaîné contre la France, mais très-exact dans les pièces qu'il produit.

C'est en puisant dans ces sources authentiques avec les précautions dont on vient de parler, que Monsieur

*Targe* a réussi à donner une bonne Histoire de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne. Outre la noblesse du style & la chaleur de la narration, on doit louer dans cet ouvrage le talent rare de combiner les événemens politiques avec les succès guerriers, de les enchaîner avec adresse & de les faire marcher, pour ainsi dire, de front, en indiquant toujours comment les uns ont préparé les autres. Les intrigues des Cours, la fermentation des cabinets, les vues des Généraux, leurs fautes, leurs caractères : tout est mis au grand jour avec beaucoup d'esprit & de connoissance des intérêts des Princes & des passions de l'humanité.

Après un tableau très bien dessiné de l'État Politique & Militaire de l'Europe avant la paix de Rîswick, l'auteur représente toutes les Nations de ce continent attentives à pénétrer les desseins & les vûes de *Charles II* qui se voyoit mourir sans héritier à la fleur de son âge, & tous les prétendans à cette brillante succession dans le mouvement le plus rapide pour tâcher de

monter sur le trône de *Charles - Quint*. Quelqu'incontestables que fussent les droits naturels du Duc d'*Anjou* par la mère & l'épouse de son ayeul, *Charles II* penchoit beaucoup plus pour la branche de la Maison regnante dans l'Empire, & , si on l'eût abandonné à son propre choix, l'Archiduc d'Autriche eût été nommé son successeur. La droiture ou la politique du Cardinal *Portocarrero*, en qui le Monarque avoit beaucoup de confiance, para le coup, détermina la disposition du testament, & fit nommer le Duc d'*Anjou* à la couronne d'Espagne. Comme cette anecdote, quoique très-vraie, paroît n'être pas connue de tout le monde, & qu'elle est même regardée comme fautive par quelques Historiens, vous ne serez pas fâché d'en être pleinement instruit d'après la relation de M. *Targe*. » Le

» Monarque approchoit visiblement de  
 » sa fin. Une dysenterie qui se joignit  
 » à ses autres maladies & à la foiblesse  
 » de ses poulx, firent juger qu'il n'a-  
 » voit que très-peu de temps à vivre,  
 » Les Médecins, dans la crainte de hâ-  
 » ter son dernier moment, lui cachè-

„ tent le danger imminent où ils le  
 „ voyoient ; mais *Portocarrero* , soit  
 „ pour faire la Cour à la France , soit  
 „ qu’il crût réellement que le salut de  
 „ *Charles* seroit en danger s’il laissoit  
 „ la succession indécise , fit venir plu-  
 „ sieurs Théologiens , qui , d’accord  
 „ avec lui , insistèrent auprès du Mo-  
 „ narque pour l’engager à faire son  
 „ testament , après l’avoir désabusé de  
 „ l’espérance d’une plus longue vie. Le  
 „ Cardinal lui parla avec encore plus  
 „ de force qu’il n’avoit fait jusqu’alors ;  
 „ il lui représenta que tous les Con-  
 „ seillers d’Etat , la principale Noblesse  
 „ de Castille , les vœux unanimes de ses  
 „ sujets , la volonté suprême du Maî-  
 „ tre Souverain des Empires , exigeoient  
 „ qu’il nommât un Prince de France  
 „ pour son héritier ; que les loix fon-  
 „ damentales du Royaume donnoient  
 „ la succession à son plus proche parent ,  
 „ qui étoit le Dauphin ou un de ses  
 „ petits-fils ; que les renonciations des  
 „ Reines *Marie Thérèse & Anne d’Au-*  
 „ *triche* devenoient absolument nulles  
 „ dans les circonstances actuelles , où  
 „ le salut de l’Etat & la conservation de



## 36 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» traire à la nature & à son penchant  
 » pour sa famille , n'eût avancé la fin  
 » de ses jours. Mais il revint à lui ,  
 » confia la suprême autorité au Cardi-  
 » nal chez lequel il fit porter les sceaux  
 » du Royaume , honneur dont aucun  
 » sujet n'avoit jamais joui , confirma  
 » trois jours après son testament par  
 » un codicile en date du 5 Octobre ,  
 » passa le reste du mois dans les alter-  
 » natives ordinaires à ceux qui trouvent  
 » la fin de leur carrière dans un âge  
 » peu avancé , répétant souvent ces  
 » tristes mots avec amertume , *déjà*  
 » *nous ne sommes plus rien*. Enfin le  
 » premier Novembre ( 1700 ) à deux  
 » heures après midi *Charles II* finit  
 » une vie languissante âgé d'environ  
 » 39 ans , étant né le 6 Novembre  
 » 1661. »

Parmi les Capitaines qui se sont signa-  
 lés dans la guerre de la succession , il en  
 est peu dont la gloire puisse être com-  
 parée à celle du Prince *Eugène*. M.  
*Targe* en trace le portrait avec beau-  
 coup de précision & de vérité. Le Prin-  
 » ce *Eugène* qui commandoit l'armée  
 » de l'Empereur , réunissoit toutes les

» qualités qui forment un grand Gé-  
 » néral. Brave & entreprenant, il avoit  
 » le coup d'œil le plus juste, & ne s'en  
 » rapportoit aux autres que lorsqu'il lui  
 » étoit impossible de tout voir par lui-  
 » même ; ce qui n'arrivoit que très-  
 » rarement. Adoré des soldats, quoi-  
 » qu'il fût fort exact sur la discipline,  
 » ils avoient en lui cette confiance qui  
 » entraîne presque toujours la victoire.  
 » Aussi fin dans la politique qu'expert  
 » dans l'art militaire, il parloit très-  
 » peu, mais avec la plus grande jus-  
 » tesse. Sobre, chaste, bienfaisant, il  
 » sembloit que la passion qu'il avoit  
 » pour la guerre eût étouffé toutes les  
 » autres. Ardent à servir ses amis, il ne  
 » méprisoit pas ses ennemis ; mais il  
 » méprisoit la vengeance, & leurs mau-  
 » vais procédés ne l'empêchèrent ja-  
 » mais de leur rendre service quand il  
 » le crut utile aux intérêts de son maî-  
 » tre. Trop grand pour être avare ou  
 » concussionnaire, il ne négligeoit pas  
 » les occasions légitimes que la guerre  
 » lui présentoit pour acquérir des ri-  
 » chesses dont il faisoit le plus noble  
 » usage. Il étoit né en France ; mais le

» refus qu'on lui fit d'un Régiment  
 » dans un temps où l'on ne vouloit  
 » pas avancer ceux qui étoient atta-  
 » chés au Prince *de Conti*, le détermina  
 » à se mettre au service de l'Empereur.  
 » Ses premières Campagnes furent con-  
 » tre les Turcs, & il acquit dans les  
 » guerres de Hongrie ces talens supé-  
 » rieurs qu'il employa ensuite contre  
 » la Nation qui sembloit l'avoir rejetée  
 » de son sein. *Eugène*, à la tête des  
 » François, eût été en état d'enchaî-  
 » ner la liberté de toute l'Europe. » »

Le compagnon des victoires du  
 Prince *Eugène*, le digne émule de sa  
 gloire, le vainqueur d'Hochster, le cé-  
 lèbre *Malborough*, mérite les éloges  
 que lui donne l'auteur avec cet esprit  
 de discernement & d'impartialité qui,  
 dans toutes les occasions, guide son  
 pinceau. » *Jean Churchill*, Comte de  
 » *Malborough*, étoit un de ces esprits  
 » insinuans qui sçavent se plier au gé-  
 » nie des Princes dont ils veulent ga-  
 » gner la confiance. . . . . Il conserva  
 » sa faveur sous trois regnes. Sa fem-  
 » me s'étant emparée de l'esprit de la  
 » nouvelle Souveraine, on peut dire

» que ce fut lui qui gouverna réelle-  
 » ment l'Angleterre jusqu'au temps où  
 » la hauteur de cette même favorite  
 » l'entraîna dans sa disgrâce. Le bon-  
 » heur accompagna toujours ses armes ,  
 » & , après avoir commandé chaque an-  
 » née les troupes alliées avec succès  
 » pendant le cours de l'Été , il faisoit  
 » briller également ses talens pour la  
 » négociation durant le repos de l'hy-  
 » ver. Les Anglois l'ont comparé à *Cé-*  
 » *sar* ; mais les meilleurs juges des ex-  
 » ploits militaires ne lui ont pas été  
 » aussi favorables, & , quoiqu'ils n'aient  
 » pas refusé de le mettre au nombre  
 » des grands Généraux , ils ont mar-  
 » qué beaucoup plus d'estime pour  
 » *Guillaume* , presque toujours malheur-  
 » reux , que pour *Malborough* ac-  
 » compagné de la victoire. Il est vrai  
 » qu'il battit de très-habiles Comman-  
 » dans ; mais ce fut moins par la su-  
 » périeurité de ses talens , que parce  
 » qu'il eut toujours l'avantage de  
 » pouvoir saisir le moment favorable  
 » sans être assujéti à aucune gêne ,  
 » pendant que ses adversaires ne pou-  
 » voient faire un pas , ni engager une

» action sans avoir reçu les ordres d'une  
 » Cour éloignée, où ceux qui s'étoient  
 » emparés de l'esprit du Monarque  
 » étoient plus propres à diriger le gou-  
 » vernement de Saint Cyr que la con-  
 » duite des armées. *Malborough* sça-  
 » voit opposer à l'ardeur tumultueuse  
 » & bouillante des François cette pré-  
 » sence d'esprit tranquille & mesurée  
 » qui dans un combat sembloit le trans-  
 » porter au dessus d'un champ de ba-  
 » taille, d'où il portoit un coup d'œil  
 » infailible sur les deux armées, &  
 » prenoit ensuite l'unique parti qui  
 » pouvoit assurer la victoire à celle qui  
 » agissoit sous ses ordres. Son avarice  
 » excessive n'étoit pas propre à lui con-  
 » cilier l'affection de ses inférieurs;  
 » mais il lui suffisoit d'en être craint &  
 » estimé, & ses premiers succès lui  
 » assurèrent tellement la confiance des  
 » troupes qu'elles crurent toujours  
 » marcher à la gloire en combattant  
 » sous ses étendards. »

On sçait les succès brillans qu'ob-  
 tinrent contre la France les Alliés com-  
 mandés par deux Capitaines de ce  
 mérite. La bataille de Turin est une des

actions les plus mémorables de ce siècle, & celle où brillèrent dans un plus grand jour les talens du Prince *Eugène*, qui en dut le succès autant à sa valeur qu'à sa haute capacité. Je vous en citerai, Monsieur, un morceau qui m'a paru très bien fait dans l'auteur, & qui indique clairement le principe de la perte de la bataille de la part des François. *M. Targe*, après avoir peint avec beaucoup de feu & de clarté le commencement du combat, raconte que le Prince, ayant apperçu une partie des lignes qui étoit presque dégarnie, ordonna à son infanterie & à sa cavalerie de se jeter dedans; que les escadrons vainqueurs, au lieu de se rallier dans les lignes, ne songeoient qu'à profiter en désordre de ce premier avantage. » *Eugène* court au grand galop pour » rallier sa cavalerie, suivi seulement » d'un petit nombre d'Officiers, de » quelques Pages & d'un valet de chambre. Toujours intrépide au milieu du » feu qui l'environne, & donnant ses » ordres avec la même présence d'esprit, il voit tomber à ses côtés plusieurs de ceux qui l'accompagnent;

» un Page & son valet de chambre sont  
 » tués derrière lui. Enfin son cheval  
 » est atteint d'un coup de carabine,  
 » & le Prince est renversé dans le fos-  
 » sé. *Eugène*, couvert de boue, de sang  
 » & de poussière, se relève & prend  
 » un autre cheval. Le soldat qui rou-  
 » gissoit de marquer moins de valeur  
 » que son Général, ne connoît plus  
 » le danger; bientôt la cavalerie est  
 » ralliée & devient inébranlable contre  
 » tous les efforts des Carabiniers. Les  
 » Alliés conservent leur poste; mais ils  
 » ne peuvent pénétrer plus avant, tou-  
 » jours près d'enfoncer les François  
 » ou d'en être repoussés, suivant le plus  
 » ou le moins de succès de l'attaque du  
 » centre d'où paroît alors dépendre  
 » tout l'évènement de la bataille. Deux  
 » habiles Généraux commandoient les  
 » deux partis opposés en cet endroit;  
 » le Duc de *Savoie* du côté des Alliés  
 » & le Duc d'*Orléans* du côté des Fran-  
 » çois..... Secondé par le Maréchal de  
 » *Marsin* plus vaillant soldat qu'ha-  
 » bile Capitaine, le Duc d'*Orléans*  
 » combat à pied contre une multitude  
 » d'ennemis. Après trois attaques in-

» fructueuses, les soldats Allemands &  
 » Piémontois semblent prêts à aban-  
 » donner leur propre terrain, lorf-  
 » que le Maréchal est atteint d'un coup  
 » funeste qui ne lui laisse de vie que  
 » pour voir les suites fâcheuses de son  
 » entêtement à combattre dans les  
 » lignes. On l'emporte hors du champ  
 » de bataille; en même-temps le Duc  
 » d'Orléans, qui a déjà reçu trois coups  
 » de feu dans sa cuirasse, est aussi blessé  
 » en deux endroits; les Officiers qui  
 » l'environnent le forcent de sortir  
 » de la mêlée pour faire panser des  
 » blessures qu'on juge d'abord très-  
 » dangereuses; les troupes, découragées  
 » par l'absence du Général, com-  
 » mencent à songer à la retraite. »

*Eugène*, comptant toujours sur sa fortune & sur la valeur de ses troupes, forme le siège de Landrecy. A la première nouvelle du cette opération la France éprouva les plus vives allarmes. *Louis XIV*, dans un entretien qu'il eut avec le Maréchal d'*Harcourt*, lui dit qu'il regardoit le *Quefnoy* comme perdu, & qu'il ne croyoit pas que Landrecy fût capable d'arrêter



long-temps l'ennemi. Ce grand Roi ;  
 que ce siècle philosophique s'efforce de  
 déprimer , ajouta ces paroles remar-  
 quables qui peignent avec énergie toute  
 la fermeté de son ame. » Ma vie a été  
 » trop glorieuse & ma réputation trop  
 » nette pour en ternir l'éclat par une  
 » foiblesse ; mon parti est pris , Ma-  
 » réchal , je ne m'engagerai point dans  
 » un pays où l'on puisse me chican-  
 » ner & m'obliger à ne rien faire. La  
 » prise de Landrecy & l'entrée de la  
 » Champagne me détermineront ; car  
 » c'est là le champ qui décidera de la  
 » fortune de mon Royaume ou de ma  
 » gloire. Je suis donc résolu de me  
 » mettre à la tête de mon armée &  
 » de la commander en personne ; je  
 » gagnerai la bataille où je me ferai  
 » tuer en combattant. Je n'ai pas d'au-  
 » tre parti à prendre que celui-là ;  
 » c'est le plus honnête , le plus glo-  
 » rieux & le plus digne de moi. » La  
 brillante victoire de Denain gagnée par  
 le Maréchal de Villars sauva la France  
 & la gloire de son Roi.

La réduction de Barcelone & de  
 l'île de Minorque mit fin aux opérations

militaires , & fut le terme des malheurs de l'Espagne. *Louis XIV* , avant de mourir, eut la satisfaction de voir son petit - fils regner paisiblement sur l'héritage de *Charles - Quint*. *Philippe V* sentit vivement la perte qu'il fit peu de temps après de son illustre ayeul.

» Cette mort fut suivie , dit l'auteur ,  
 » en terminant le sixième volume de  
 » son histoire , d'évènemens impor-  
 » tans pour la Maison de *Bourbon* , &  
 » en particulier pour la branche qui  
 » regne en Espagne , & qui depuis a  
 » étendu ses rameaux sur la plus belle  
 » partie de l'Italie. Les bornes de cet  
 » ouvrage ( qui finit à l'année 1715 )  
 » ne nous permettent pas d'en entamer  
 » l'histoire ; mais elle pourra remplir  
 » encore quelques volumes, si le Pu-  
 » blic continue à favoriser de ses suf-  
 » frages le fruit de mes veilles. » M.  
*Targe* peut se flatter de les obtenir , ces  
 suffrages, si les volumes qu'il se propose  
 de nous donner pour compléter l'Histoire  
 de la Maison de *Bourbon* regnante  
 en Espagne , sont écrits avec la même  
 intelligence & le même goût.

*La Connoissance de l'Astronomie rendue aisée & mise à la portée de tout le monde ; par M. l'Abbé Dicquemare : seconde Edition augmentée par l'auteur & enrichie de vingt-six Planches en taille-douce ; Brochure in-8° d'environ 160 pages.*

Cet ouvrage, dédié à M. Pingré, approuvé par M. de la Lande, est le plus précis & le plus clair que nous ayons en ce genre. Il est destiné pour les personnes qui n'ont aucune ou presque aucune teinture de l'Astronomie, & auxquelles il importe d'en acquérir au moins la connoissance. Tels sont ceux qui n'ont reçu qu'une éducation foible ou tardive, & qui se trouvent par état obligés de présider à celle des autres ; tels sont les jeunes gens qui se destinent à la navigation, & qui doivent regar-

der l'Astronomie comme le guide le plus sûr & le plus ferme appui du Pilotage ; tels sont enfin les écoliers & même les jeunes personnes du sexe. Par cette raison , on a eu soin d'expliquer à mesure , & autant qu'il a été possible , les termes de l'art , qui seroient au-dessus de la portée du plus grand nombre des lecteurs. Enfin , pour répandre dans cet ouvrage élémentaire la plus grande clarté , on a joint , dans les endroits où on l'a cru nécessaire , des Planches simples & correctes ( vingt-six ) à l'aide desquelles les personnes les plus bornées comprendront facilement les instructions qu'on leur présente.

Je ne vous ferai point , Monsieur , un extrait de la *Connoissance de l'Astronomie* , parce que cet ouvrage lui-même n'est qu'un abrégé de cette Science , & parce qu'il est déjà connu par une première édition dont je vous ai

rendu compte \*, & qui a été enlevée en moins d'un an. Il suffit de vous prévenir que cette réimpression est de beaucoup supérieure à la précédente par les améliorations, les corrections & les changemens ; qu'elle est augmentée de près d'un tiers, de plusieurs observations, de nouveaux articles, de notes instructives qui ont pour objet l'*atmosphère solaire*, les *mouvemens apparens des étoiles fixes*, ceux des *Planètes*, la *Parallaxe*, &c. Vous y trouverez deux *Planches nouvelles*, plusieurs *tables* fort utiles, dont une de l'*équation moyenne du soleil pour servir à régler les pendules*. Le Chapitre des *Constellations*, celui des *Comètes*, & d'autres articles encore, ont été entièrement refondus, & l'on a changé totalement les *Planches* de ce dernier. A la fin du volume est un *Précis historique & chro-*

\* Voyez *l'Année Littéraire 1769 Tome I.*  
page 259.

nologique des progrès de l'Astronomie , à l'aide duquel le lecteur peut voir d'un coup d'œil rapide, & comme passer en revue les auteurs qui ont illustré leur siècle par d'heureuses découvertes ou par des ouvrages utiles. Enfin, pour ne rien laisser à desirer à ceux qui voudroient faire une étude plus particulière de cette Science, M. *Dicquemare* donne une notice des meilleurs Traités faits sur cette matière, auxquels ses élèves pourront avoir recours.

L'Epigraphe, *Cæli enarrant gloriam Dei*, mise au-devant du volume, me rappelle un des plus beaux endroits de *la Bruyere*, par lequel je ne sçauois mienx faire que de terminer cette annonce. Il est adressé à un *Lucile* qui veut que ce qui l'entoure ne soit que l'ouvrage du hasard. Tout ce qui précède ce morceau sublime, & qui traite du même objet, est de la plus grande force : je me restreins à ce passage. » Me voilà donc sur la

» terre comme sur un grain de sable  
» qui ne tient à rien, & qui est sus-  
» pendu au milieu des airs. Un nom-  
» bre presque infini de globes de feu  
» d'une grandeur inexprimable, & qui  
» confond l'imagination, d'une hauteur  
» qui surpasse nos conceptions, tour-  
» nent, roulent autour de ce grain de  
» sable, & traversent chaque jour, de-  
» puis plus de six mille ans, les vastes  
» & immenses espaces des Cieux.  
» Voulez-vous un autre système &  
» qui ne diminue rien du merveilleux?  
» La terre elle-même est emportée avec  
» une rapidité inconcevable autour du  
» soleil, le centre de l'Univers. Je me  
» les représente tous ces globes, ces  
» corps effroyables qui sont en mar-  
» che; ils ne s'embarrassent point l'un  
» l'autre, ils ne se choquent point,  
» ils ne se dérangent point: si le plus  
» petit d'eux tous venoit à se démen-  
» tir & à rencontrer la terre, que de-

» viendrait la terre ? Tous au con-  
» traire sont en leur place, demeu-  
» rent dans l'ordre qui leur est mar-  
» qué, & si paisiblement à notre égard,  
» que personne n'a l'oreille assez fine  
» pour les entendre marcher, & que  
» le vulgaire ne fait pas s'ils sont au  
» monde. O économie merveilleuse du  
» hasard ! L'intelligence même pour-  
» roit-elle mieux réussir ? Une seule  
» chose, *Lucile*, me fait de la peine ;  
» ces grands corps sont si précis & si  
» constans dans leurs marches, dans  
» leurs révolutions & dans tous leurs  
» rapports, qu'un petit animal relé-  
» gué dans un coin de cet espace im-  
» mense, qu'on appelle le Monde, après  
» les avoir observés, s'est fait une  
» méthode infailible de prédire à quel  
» point de leur course tous ces astres  
» se trouveront d'aujourd'hui en deux,  
» en quatre, en vingt mille ans.  
» Voilà mon scrupule, *Lucile* : si c'est  
» par hasard qu'ils observent des règles



» si invariables , qu'est-ce que l'ordre ?  
 » Qu'est-ce que la règle ? Je vous de-  
 » manderai même ce que c'est que le  
 » hasard : est-il corps ? est il esprit ? est-  
 » ce un être distingué des autres êtres ,  
 » qui ait son existence particulière ,  
 » qui soit quelque part ? Ou plutôt ,  
 » n'est-ce pas un mode , ou une façon  
 » d'être ? Quand une boule rencontre  
 » une pierre , l'on dit , c'est un hasard ;  
 » mais est-ce autre chose que ces deux  
 » corps qui se choquent fortement ?  
 » &c , &c , &c , &c. » Chap XVI.  
*des Esprits Forts.*

Cet excellent ouvrage de la *Connois-*  
*sance de l'Astronomie* par M. *Dieque-*  
*mare*, est imprimé sur de beau papier,  
 & entichi de tous les ornemens typogra-  
 phiques dont il pouvoit être susceptible.  
 Il se trouve à Paris chez *Lottin le Jeune*,  
 Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis  
 de celle de la Parcheminerie.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 24 Novembre 1771*

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

## LETTRE IV.

*Elégies de Properce, traduites par M. de Longchamps; un volume in-8° de plus de 600 pages; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.*

CETTE traduction est précédée d'un Discours Préliminaire où M. de Longchamps nous apprend que *Properce* naquit à *Mévanie*, aujourd'hui *Bevagna* dans le Duché de *Spolette*. On conjecture que le père de ce Poëte étoit Chevalier Romain, qu'il se déclara pour *Antoine*, & qu'après la bataille d'*Actium* il fut sacrifié au ressentiment du vainqueur. Ce qu'il y a de certain, ajoute M. de Longchamps, c'est

ANN. 1771. Tome VIII. D

que *Properce* traîna ses premières années dans une obscure indigence , & qu'il ne dut qu'à ses vers l'éclat qu'il scut répandre sur le reste de sa vie , qui fut tout au plus de quarante ans. Il devint favori d'*Auguste* , ami de *Mécène* , & même de *Cornelius Gallus* , son rival dans l'Elégie. Les encouragemens ne pouvoient manquer à *Properce* sous le regne d'un Empereur dont l'adroite politique s'appliqua sur-tout à gagner les suffrages des gens de Lettres , & qui , à force de bienfaits versés sur eux , étouffa dans leur cœur la voix du patriotisme , & scut entraîner les Muses dans le parti de la tyrannie. *Properce* avoit d'autant plus de titres à la faveur d'*Auguste* , que son ame naturellement flexible pouvoit s'abaisser au ton de l'éloge , ou s'élever à celui de la satire. La souplesse de ce génie naissant ne dut point échapper à l'œil attentif de *Mécène* , dont toute l'activité se borroit à ménager d'illustres flatteurs à son maître. Il essaya d'attirer *Properce* dans la carrière de l'Epopée , à condition qu'il choisiroit *Auguste* pour son Héros ; mais l'amour devoit fixer

ce Poëte dans le champ de l'Elégie. Après cette courte notice de la Vie de *Propertius*, M. de Longchamps nous fait ainsi l'éloge de cet écrivain. La manière, dit-il, dont *Propertius* se déclare inférieur à cette grande entreprise (l'Epopée) prouve combien il étoit capable d'y réussir, & la pièce qui atteste son refus est un monument qui laisse à douter si la nature réservoir à *Virgile* la gloire d'enfanter le chef d'œuvre de la Poësie Latine. Le sublime qui caractérise plusieurs autres Elégies de *Propertius* justifie également le choix que *Mécène* avoit fait de lui pour célébrer les triomphes d'*Auguste*. Tout ce qui constitue la perfection de l'Ode se trouve réuni, à la mesure près, dans ces divers Poëmes, auxquels *Horace* lui même ne peut rien opposer de plus rapide & de plus majestueux. Quelle magnificence dans l'expression de *Propertius*, toutes les fois qu'il a de grands objets à décrire ! C'est par l'expression sur-tout qu'il égale peut-être *Horace* & *Virgile* ; c'est par l'expression qu'il mérite un rang dans cette première classe qu'on leur assigne trop exclusivement. A peine leur est-il

inférieur pour la richesse des images, qui, toujours présentées sous les couleurs du sentiment & de la volupté, ravissent à la fois l'imagination, l'âme & les sens.

M. de Longchamps, pour relever davantage le mérite de son auteur, le compare à *Tibulle* & à *Ovide*, auxquels il préfère quelquefois *Propertius* pour le choix des pensées, des images & pour l'énergie du sentiment. On trouvera peut-être dans ce parallèle que le traducteur se passionne pour son Poète. Il est cependant bien certain que les éloges qu'il en fait n'ont rien de trop outré. Comme nous n'avions aucune bonne traduction de ce Poète tout à tour léger & sublime, il étoit difficile d'en appercevoir le mérite; c'est ce qui a fait que plusieurs personnes se sont méprises dans le jugement qu'elles en ont porté. Ses transitions trop rapides, une certaine variété de tours, inconnus à quiconque n'a point fait une étude approfondie de la Langue Latine, mais qui n'en sont pas moins dans le génie de cette Langue, l'espèce d'obscurité que répandent sur ses *Élégies* ses allu-

sions à quelques usages de l'ancienne Rome, l'emploi qu'il fait souvent des traits les plus ignorés de la Fable, enfin cette fougue de génie qui l'emporte de temps en temps au de là des bornes d'une exacte logique, ont jusqu'ici fait regarder *Properce* comme un Poète entortillé, incorrect, & trop hérissé de science pour être toujours l'interprète de la nature & le peintre de la volupté. M. de Longchamps le venge très-bien de ce jugement défavorable auquel la paresse ou l'ignorance du commun des lecteurs ont plus de part que la raison & le goût.

Il paroît que M. de Longchamps a pris pour modèle dans sa traduction de *Properce* quelques traducteurs modernes. Comme eux il a souvent négligé la lettre, & sans s'attacher servilement aux tours de son auteur, il ne s'est appliqué qu'à saisir & à rendre fidèlement l'intention du Poète; mais, pour vous donner une idée précise & plus claire de sa manière de traduire, je vais vous mettre sous les yeux quelques morceaux de sa traduction.

Vers le milieu de la treizième Elé-

78 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

gie du second Livre, *Properce* décrit à sa maîtresse les cérémonies qu'il veut qu'on observe à ses funérailles. Voici les vers :

Quandosunque igitur nostros mors claudet  
ocellos,

Accipe quæ serves funeris acta mei :

Nec mea tunc longâ spatietur imagine pompa,

Nec tubâ sit fati vana querela mei :

Nec mihi tunc fulcro sternatur lectus eburno,

Nec sit in Attalico mors mea nixa toro.

Desit odoriferis ordo mihi lancibus : adfuit

Plebeii parvæ funeris exsequiæ.

Sat mea, sat magna mei, si tres sint, pompa, libelli,

Quos ergo *Persephonæ*; maxima dona, feram,

Tu verò nudum pectus lacerata sequaris,

Nec fueris nomen lasa vocare meum :

Osculaque in gelidis pones suprema labellis,

Cum dabitur *Syrio* munere plenus onyx,

Deinde, ubi suppositus cinerem me fecerit ar-  
dor

Accipiat manes parvula testa meos :

Et sit in exiguo laurus superaddita busto,

Quæ tegat extincti funëris umbra locum.

Et duo sint versus : Qui nunc jacet arida pulvis.

Unus hic quondam servus Amoris erat.

» Dès que la mort aura fermé mes  
 » paupières , voici la cérémonie que je  
 » veux qu'on observe à mes funérailles.  
 » Je ne demande point qu'on place mon  
 » corps sous un dais d'ivoire enrichi  
 » des plus belles étoffes. Qu'une longue  
 » suite de bustes funéraires n'accompagne  
 » pas les mânes de *Properce* ; que les  
 » parfums exhalés dans cette marche  
 » fastueuse , que le son lugubre des  
 » trompettes n'annoncent point un su-  
 » perbe convoi : je veux que le mien  
 » soit des plus simples. Mais qu'on y  
 » porte en triomphe les trois Livres de  
 » mes amours ; c'est le plus beau pré-  
 » sent que je puisse faire à *Proserpine*.  
 » Pour toi , *Cynthia* , en suivant ce cor-  
 » tège , tu frapperas ta poitrine à demi-  
 » nue , & ne cesseras de répéter le nom  
 » de ton amant. Au moment qu'on ré-  
 » pandra les parfums sur le bucher ,  
 » mes lèvres glacées recevront le der-  
 » nier baiser de *Cynthia* ; & , dès que  
 » la flamme aura dévoré mon corps , tu

Div



80 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» en recueilleras les cendres dans une  
 » urne peu spacieuse. Enfin , lorsqu'elles  
 » seront purifiées , tu les déposeras à  
 » l'ombre d'un laurier , sous un modeste  
 » tombeau où seront gravés ces deux  
 » vers :

Ci gît un cœur , dont la flamme constante  
 N'eût qu'un objet , ne servit qu'une Amante.

Je vous citerai encore , Monsieur ,  
 quelques endroits de la troisième Elégie  
 du quatrième Livre ; c'est un modèle  
 d'Héroïde. *Aréthuse* écrit à son ami *Ly-*  
*cotas* :

*Hæc Aréthusa suo mittit mandata Lycotæ ,*

*Cum toties absis , si potes esse meus.*

*Si qua tamen tibi lecturo pars oblita deerit ;*

*Hæc erit e lacrymis facta litura meis :*

*Aut si qua incerto fallit te littera tractu ,*

*Signa meæ dextræ jam morientis erunt.*

*Te modò viderunt iteratos Bactra per ortus ,*

*Te modò munito Sericus hostis equo ,*

*Hibernique Getæ , pictoque Britannia curru ,*

*Ustus & Ecâ decolor Indus aquâ.*

*Hæc ne marita fides , hæc pactæ sunt mihi noctes ,*

Cum rudisurgenti brachia victa dedi ?  
 Quæ mihi deductæ fax omen prætulit , illa  
 c. Trazit ab everſo lumina nigra rogo :  
 Et Strigio ſum ſparſa lacu , nec recta capillis  
 Vittæ data eſt : nuph non comitante Deo.  
 Omnibus hæc portis pendent mea noxia vota :  
 Texitur hæc caſtris quarta lacerna tuis.  
 Occidat , immerita qui carpiſit ab arbore val-  
 lum ,

Et ſtruxit querulas rauca per oſſa tubas :  
 Dignior obliquo funem qui torqueat Ocno ,  
 Aternuſque tuam paſcar , Aſelle , ſanctum .  
 Dic mihi , nūm teneros urit lorica lacertos ?  
 Nūm gravis imbelles atterit baſta manus ?  
 Hæc noceant potius , quàm dentibus ulla pueſta  
 Det mihi plorandas per tua colla notas.  
 Diceris & macie vultum tenuaſſa : ſed opto  
 E deſiderio ſit color iſte meo.  
 At mihi cum noctes induxiſſet vesp̄r amaras ,  
 Si qua relicta jacent , oſculor arma tua.  
 Tum queror in toto non ſidere pallia lecto ,  
 Lucis & auctores non dare carmen aves.  
 Noctibus hibernis caſtreſia penſa laboro ,  
 Dv

## 52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Et Tyriâ in gladios vellera ducta suos :  
 Et disco quâ parte suat vincendus Araxes,  
 Quot sine aqua Parthus millia currat equos :  
 Cogor & e tabula pictos ediscere mundos,  
 Qualis & hæc docti sit positura Dei :  
 Quæ tellus sit lenta gelu , quæ putris ab æstu ,  
 Ventus in Italiam qui benè vela ferat :  
 Affidet una soror curis , & pallida nutrix :  
 Pejerat hiberni temporis esse moras.

Voici la traduction du ce morceau.  
 Vous y retrouverez , à quelques expressions près , les beautés de l'original.

» *Aréthuse* écrit à son cher *Lycotas* , si  
 » toutefois , après une si longue absence ,  
 » *Lycotas* est toujours à moi. Hélas ! ce  
 » sont mes larmes qui ont effacé les  
 » traits qui t'arrêteront à la lecture de  
 » cette lettre : la mourante *Aréthuse* a  
 » tracé d'une main défaillante ces caractères défigurés. L'orient t'a vu  
 » parcourir les frontières des Bactriens  
 » & des Sères , que leur cavalerie rend  
 » si formidables. Des climats glacés  
 » qu'habitent les Gètes & les Bretons ,  
 » toujours munis de chars armés , tu  
 » passes dans ces régions brûlantes dont :

» les eaux ont la propriété de noircir  
 » les peuples de l'Inde. Est-ce donc là  
 » cette foi que tu m'avois jurée ? Sont-  
 » ce là ces plaisirs que nous nous étions  
 » promis, lorsque, vaincue par l'amour,  
 » je consentis dans tes bras à ma pre-  
 » mière défaite ? La torche nuptiale  
 » qui éclaira notre hymen, fut sans  
 » doute allumée aux feux lugubres d'un  
 » sinistre bucher ; c'est dans le Styx  
 » qu'on puisa l'eau des aspersions qu'on  
 » fit sur moi. Quelles bandelettes que  
 » celles dont ma tête fut ornée ! Ah !  
 » le Dieu de l'hymen n'assista point à  
 » ces funestes nœces. Des emblèmes  
 » suspendus à toutes les portes de Ro-  
 » me attestent l'inutilité de mes vœux  
 » impuissans ; j'ai déjà tissé ton qua-  
 » trième habit de guerre ! Maudit soit  
 » le premier qui, pour fortifier des  
 » camps, mit nos forêts à contribu-  
 » tion, qui convertit en instrumens  
 » militaires les ossemens dont il tira  
 » des sons funèbres ! Il fut plus digne  
 » des enfers que cet *Ocnus* dont le sup-  
 » plice est de filer sans relâche la corde  
 » de jonc qui est l'éternel aliment de  
 » l'âne affamé qui la dévore.

» Dis-moi donc si la dure cuirasse  
» ne meurtrit point tes membres dé-  
» licats ; si les tendres mains de *Lycor-*  
» *as* n'ont point souffert du poids de  
» ta lourde lance. Ah ! je crains plus  
» encore que la dent d'une rivale n'im-  
» prime sur ton cou les preuves déses-  
» pérantes de ton infidélité. On m'a-  
» prend que ton visage a perdu son  
» *embonpoint ordinaire* ; fasse le ciel  
» que ta maigreur soit l'ouvrage de  
» mon absence ! Dès que l'étoile de  
» *Vénus* ramène ces nuits si funestes à  
» mon amour, mon premier soin est  
» d'embrasser les armes que tu me lais-  
» sas en dépôt. Dans mon impatience,  
» je me tourne et m'agite continuelle-  
» ment sur ma couche. Que je me  
» plains alors des oiseaux dont le chant  
» tardif n'appelle point encore la lu-  
» mière du jour ! Pendant les nuits  
» d'hiver, je m'occupe à broder, en  
» laine de Tyr, des épées qui mar-  
» quent la destination des vêtemens où  
» je les applique. Tantôt je suis, sur la  
» Carte, le cours de l'*Araze*, ce fleuve  
» d'Arménie que vous allez dompter ;  
» tantôt je calcule, d'après l'Histoire,

» pendant combien de milles un Par-  
 » the peut supporter la soif. J'étudie  
 » aussi les divers mondes dont l'espace  
 » est peuplé, & j'admire dans cette  
 » harmonie la sagesse de l'Etre su-  
 » prême. Je médite sur les chaleurs qui  
 » calcinent la terre dans certains cli-  
 » mats, sur les glaces qui la pétrifient  
 » dans d'autres contrées. Je cherche  
 » aussi la cause de ces vents qui ramè-  
 » nent nos vaisseaux dans le port. Ma  
 » nourrice & ma sœur sont mes com-  
 » pagnes assidues ; mais ce n'est pas à  
 » la saison, comme elles voudroient  
 » me le persuader, que j'attribue tes  
 » lenteurs cruelles ! »

*Aréthuse* se plaint ensuite de ne pou-  
 voir accompagner *Lycotas* dans les dif-  
 férentes contrées qu'il parcourt : elle  
 s'écrie dans l'amertume de sa douleur :

Felix Hippolyte ! Nadâ tulit arma papillâ ;

Et textit galeâ barbara molle caput.

Romanis utinâm patuissent castra puellis !

Essem militis ancina fide rurs.

Nec me tardarent Scythia juga , cum patris

aita...

Africus in glaciem frigore nectit aquas.  
 Omnis amor magnus, sed aperto in conjugē  
 major.

Hanc Venus, ut vivat, ventilat ipsa facem.

» Que j'envie le sort de cette *Hip-*  
 » *polyte*, qui, le casque en tête & la  
 » mamelle découverte, pouvoit se con-  
 » sacrer aux exercices de *Bellone*! Ah!  
 » s'il nous étoit permis aussi de suivre  
 » la carrière des armes, je ferois l'é-  
 » ternelle compagne de tes exploits.  
 » Les sommets escarpés de la Scythie,  
 » le Nord & toutes les glaces ne pour-  
 » roient m'arrêter. L'amour n'est ja-  
 » mais une passion foible; mais que  
 » l'hymen ajoute encore à l'énergie de  
 » l'amour! c'est alors que *Vénus* elle-  
 » même se charge d'entretenir la flam-  
 » me qui nous brûle!

*Properce* termine son élégie par ces  
 vers :

Ne, precor, ascensus tanti sit gloria Bactris,

Raptave odorato carbasa lina duci,

Plumbea cum tortæ sparguntur pondera fundæ,

Subdolus & versis increpat aros equis.

Sed (tua sic, domitis Parthæ telluris alumnis  
Pura triumphantes hasta sequaturequos :)  
Incorrupta mei conserva fœdera lecti.

Hac ego te sola lege redisse velim.

Armaque cum tulero portæ voriva Capenæ.

Subscribam, *salvo grata puella viro.*

» Ah ! *Lycotas*, ne te fais pas une  
» gloire de monter le premier sur les  
» murs de *Bactra* ; & , pour enlever les  
» parfums & les riches étoffes du Roi  
» d'Arménie , ne vas point affronter  
» cette grêle de pierres élançées du  
» tourbillon des frondes , ni ces traits  
» meurtriers que le Parthe laisse échapper  
» dans sa fuite insidieuse : content  
» d'avoir soumis ses Provinces , qu'on  
» te voie , précédé des chars de triom-  
» phe , marcher à Rome , la lance de  
» la paix à la main. Mais sois fidèle  
» au chaste nœud qui nous lie ; c'est à  
» ce prix que je soupire après ton re-  
» tour , que je fais vœu de suspendre  
» tes armes à la porte Capène , & que  
» je promets d'y graver cette inscrip-  
» tion : *Mon époux m'est rendu , j'en*  
» *remercie les Dieux.* »



Pour concilier le double intérêt de l'agrément & de l'utilité, M. de *Longchamps* a mis à la suite de chaque livre quantité de remarques instructives. C'est là qu'il renvoie les éclaircissémens dont la version ne lui paroissoit pas susceptible. Le lecteur, dit-il vers la fin du *Discours Préliminaire*, tient peu de compte d'un volume de gloses, & ce travail est ordinairement en pure perte pour la vanité de l'auteur; mais *Properce* est de tous les Poètes anciens celui qui a le plus besoin de notes grammaticales & historiques. Ses fréquentes allusions à la Mythologie, dont les principaux traits sont des dogmes très-peu respectés dans ses *Elégies*, exigeoient sur-tout un grand nombre de remarques sans lesquelles plusieurs passages seroient demeurés fort obscurs, même à côté de la traduction; ces remarques, sçavantes sans pédantisme, donnent la clef des endroits de *Properce* les moins intelligibles.

En général, la traduction de M. de *Longchamps* est fidèle, claire, poétique, souvent pleine d'énergie & de noblesse; si l'on y trouve quelques taches

( & le nombre n'en est pas considérable ) on doit observer que cette version n'étoit pas aisée , qu'elle offroit de grandes difficultés à vaincre , & que Monsieur de Longchamps n'avoit d'autre guide à suivre que lui-même ; car l'Abbé de Marolles , Passerat , Béroalde & Scaliger , qui ont essayé d'éclaircir *Properce* , nous laissent encore à douter s'ils l'ont entendu. Ainsi le Public ne peut qu'applaudir à l'exactitude avec laquelle M. de Longchamps nous a rendu la plus grande partie des beautés d'un des Poètes de l'Antiquité les plus difficiles & les plus agréables.

*Géographie de Virgile , ou Notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce Poète , accompagnée d'une Carte Géographique : par M. Hellier ; un seul volume in-12 de 300 pages ; à Paris chez Brocas Libraire rue Saint Jacques , Barbou Imprimeur-Libraire rue des Mathurins , d'Houry rue de la Vieille Bouclerie , & chez l'auteur lui-même rue des Sept Voies , au Collège de Reims.*

On desiroit depuis long-temps, Mon-

leur, un corps de Géographie accommodée au plan d'études qu'on fait dans les collèges. L'Université de Paris surtout a souvent expliqué ses intentions sur cet objet important. C'est pour remplir les vues du Public & de cette mère des Arts, que M. *Helliez* a conçu le dessein de procurer aux jeunes étudiants les leçons dont ils ont besoin pour la Géographie ancienne, beaucoup moins connue que la moderne à cause des révolutions qui ont fait disparaître les noms des pays & des villes les plus célèbres. L'auteur commence par *Virgile*, le premier des Poètes Latins, & celui dont les ouvrages renferment le plus de connoissances Géographiques.

En faisant connoître les lieux qu'*Enée* trouva sur sa route & les différens Peuples qu'il eut à combattre en Italie, M. *Helliez* ne se borne pas à une simple nomenclature des uns & des autres. Une liste sèche de noms eût fatigué la mémoire des jeunes gens, & n'eût servi qu'à les dégoûter, ou qu'à leur donner une fausse idée de la Géographie.

» Cette Science, dit judicieusement  
 » l'auteur, lorsqu'elle est bien traitée,

» est de nature à plaire à tous les es-  
» prits par l'agrément des objets qu'elle  
» présente & par la variété infinie qu'elle  
» met dans les tableaux qu'elle fait pas-  
» ser sous les yeux des lecteurs. » D'a-  
près cette idée, la seule vraie, M. *Hel-  
liez* a cru devoir, 1°. déterminer la si-  
tuation de chaque lieu par tout ce qui  
peut la fixer : 2°. le faire connoître par  
les événemens historiques qui le distin-  
guent, & par les objets particuliers  
qu'offrent l'histoire naturelle, le génie  
& l'industrie des habitans. 3°. En don-  
ner le nom moderne, afin qu'on ne soit  
point exposé à méconnoître les peuples  
& les villes dont les noms ont changé  
depuis le temps des Grecs & des Ro-  
mains. Pour ne rien laisser à désirer  
dans cet ouvrage utile, l'auteur y a  
joint une Carte Géographique dont nous  
sommes redevables aux lumières de  
M. *Buache* qui l'a tracée. Cette *Géo-  
graphie de Virgile* est par ordre alphabé-  
tique; ce qui rend son usage très-com-  
mode. Un ou deux articles vous  
feront mieux sentir le mérite de cet  
ouvrage que tout ce que j'en pourrois  
dire.

» LEMNOS, île de la mer Egée, au  
 » midi d'*Imbros*, entre celle de *Tenedos*  
 » à l'orient, & le mont *Athos* à  
 » l'occident. Elle est vis-à-vis de l'entrée  
 » de l'Hellespont. Elle étoit appelée au-  
 » trefois *Æthalia* (*brûlante*) à cause  
 » d'une montagne qui vomissoit du feu  
 » & des flammes; ce qui a donné lieu  
 » aux Poëtes d'imaginer que *Vulcan*  
 » précipité du ciel par *Jupiter* à cause de  
 » sa laideur, étoit tombé dans cette  
 » île & sur cette montagne. Aussi y  
 » mettent-ils les forges de *Vulcan*  
 » comme au mont *Etna*, & *Virgile*  
 » appelle ce dieu *Pater Lemnius*. Les  
 » prêtres de Lemnos excelloient dans  
 » la guérison des blessures, sur-tout de  
 » celles où il y avoit du venin. C'est  
 » pourquoi les Grecs, allant au siège de  
 » Troie, y laissèrent *Philoctète*, un de  
 » leurs chefs qui avoit été blessé au pied  
 » par une flèche empoisonnée, ou peut-  
 » être piqué par un serpent. On croit  
 » qu'ils faisoient ces guérisons au moyen  
 » d'une terre que fournit le mont *Mossycle*,  
 » & qu'on croit souverains con-  
 » tre les poisons de toute espèce & con-  
 » tre la peste. Le fameux médecin *Gab-*

» *lien* fit autrefois le voyage de Lemnos,  
 » pour connoître par lui-même les ver-  
 » tus de cette terre. Il y trouva un hom-  
 » me qui guérissoit par ce moyen les  
 » plaies les plus invétérées, les morsu-  
 » res de la vipère & des autres serpens,  
 » & qui la donnoit avec succès en an-  
 » tidote à ceux qui avoient été empoi-  
 » sonnés. Elle n'a pas moins de répu-  
 » tation aujourd'hui. On la tire de terre  
 » le 6 Août avec des cérémonies par-  
 » ticulières, en présence de tout ce qu'il  
 » y a de distingué dans l'isle parmi les  
 » Turcs & les Chrétiens. Soixante hom-  
 » mes travaillent dès le matin à décou-  
 » vrir la veine de cette terre. A me-  
 » sure qu'on la tire, les Caloyers ou  
 » Moines Grecs en remplissent plusieurs  
 » sacs, qu'ils remettent au Comman-  
 » dant Turc qui envoie la plus grande  
 » partie de cette terre au Grand Sei-  
 » gneur, en petits pains ronds du poids  
 » de deux drachmes. Le Grand Sei-  
 » gneur en fait des présens aux Am-  
 » bassadeurs des têtes couronnées. Il est  
 » défendu, sous peine de mort, aux  
 » habitans de l'isle d'en avoir chez eux  
 » sans la permission du Commandant,

## 94 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» & encore plus d'en vendre à l'étran-  
 » ger. C'est ce que l'on appelle *Terré*  
 » *Sigillée* \* de Lemnos, à cause de quel-  
 » ques caractères que l'on y imprime.  
 » Lemnos avoit les deux villes de *My-*  
 » *rine*, aujourd'hui *Palio-Castro*, &  
 » d'*Hephestia*, & un labyrinthe qui ne  
 » le cédoit qu'à ceux de Crète & d'E-  
 » gypte. Elle s'appelle aujourd'hui *Lem-*  
 » *no*, & par corruption *Stalimène*.

» SÈRES. Les Sères bornoient à l'o-  
 » rient la *Scythie*, au-delà du mont  
 » *Imaius*, sans qu'on puisse assigner les  
 » limites précises des deux pays. *Pto-*  
 » *lémée* qui a décrit la *Sérique* avec le  
 » plus de soin, ne la termine pas par  
 » l'Océan, mais par des terres incon-  
 » nues. Il met entre l'orient & le midi  
 » les *Sinæ* qui peuvent être les Chinois.  
 » Les Sères sont représentés par les An-  
 » ciens comme un peuple ami de la  
 » paix, attaché à la justice, éloigné de  
 » la guerre & du commerce des étran-  
 » gers. Leur métropole étoit *Sera*, qu'on  
 » croit être *Kantcheou*, sur les frontières  
 » du *Chenfi*, province de la Chine.  
 » Mais ce qui les a rendu célèbres en

\* *Sigillum*, mot Latin qui signifie *cachet*,  
*empreinte*.

» Occident, c'est la soie (*Serica*) & les  
» étoffes qu'ils en faisoient (*Sericum*). On  
» n'en vit en Europe qu'après les con-  
» quêtes d'*Alexandre*. Sous les Empe-  
» reurs Romains elle étoit encore très-  
» rare, & on l'achetoit au poids de l'or.  
» Aussi falloit-il l'aller chercher par  
» terre dans le pays des *Sères*, c'est-à-  
» dire à l'extrémité de l'Asie. On ne  
» permit d'abord les étoffes de soie  
» qu'aux femmes, & l'on trouve sous  
» *Tibère* une loi qui défend aux hom-  
» mes de se déshonorer en portant de  
» la soie. On a remarqué comme une  
» infâmie dans *Héliogabale*, qu'il porta  
» le premier un habit tout de soie : c'est  
» ce qu'on appelloit *Holofericum*, com-  
» me on appelloit *Subsericum* les étof-  
» fes dont la trame étoit de soie, & la  
» chaîne de laine ou de lin. L'Empereur  
» *Justinien* fut le premier qui eut en Eu-  
» rope des œufs de vers à soie & quel-  
» ques pieds de mûrier dont les feuilles  
» servent de nourriture à ce précieux  
» insecte. Il les tira de l'Inde par le  
» moyen de deux Moines qu'il y en-  
» voya. On réussit à élever ces vers à  
» Constantinople. C'est de là qu'ils se



» sont répandus dans l'Europe. La soie  
 » fut long-temps à pénétrer en France ,  
 » & l'on a remarqué que *Henri II* fut le  
 » premier de nos Rois qui eut une paire  
 » de bas de soie ».

L'ouvrage de M. *Helliez* est plein de traits semblables. Les étudiants, pour qui ce petit Dictionnaire est fait , y trouveront tout ce que l'Histoire, la Physique, la Fable, les Arts, &c, présentent de plus curieux dans les Poëtes. C'est assurément le véritable moyen de former l'esprit de la jeunesse, & de lui donner du goût pour les Auteurs qu'on lui fait expliquer. Cette *Géographie* ne sera pas moins utile aux hommes faits qui aiment le Latin, & qui lisent encore de temps en temps leur *Virgile*. M. *Helliez* se propose de nous donner les mêmes secours pour l'intelligence des autres écrivains, tant Poëtes qu'Historiens. Il ne sçauroit rendre trop tôt ce service à la Littérature. L'Université de Paris vient d'adopter sa *Géographie Virgilienne*, dont l'éloge est configné dans ses Registres. Elle juge avec raison que, c'est un de ces Livres vraiment utiles, qu'il faut mettre entre les mains de ses  
 jeunes

ANNEE 1771. 97

jeunes Elèves. Elle exhorte l'auteur à continuer son travail, si propre à les instruire sans peine, & même avec plaisir, non-seulement de la Géographie ancienne & moderne, mais des traits historiques, des anecdotes, des curiosités naturelles & artificielles, relatives aux lieux qu'il décrit.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1771.

---

## LETTRE V.

*Le Bourru Bienfaisant, Comédie en trois Actes & en prose de M. Goldoni, représentée par les Comédiens François le 4 Novembre 1771; à Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint Jacques.*

**D**E P U I S trente ou quarante ans ; Monsieur, l'on entend dire de tous côtés que les grands caractères pro-  
ANN. 1771. Tome VIII. E

pres à la Comédie sont épuisés ; que *Molière* & *Regnard* s'en sont emparés , & qu'il ne reste plus à leurs successeurs que de légères nuances à saisir, Voici un Étranger qui , en produisant sur notre Scène un des caractères les plus marqués qu'on y ait vûs , vient réfuter victorieusement ces frivoles excuses de la paresse & de la stérilité du génie. Il y a probablement une infinité d'originaux qui ne paroissent pas comiques au premier coup d'œil , mais qui le deviennent par les rapprochemens , par les circonstances & par les situations où il faut sçavoir les placer. Par exemple , *Le Bourru* tout simplement offre un défaut moins plaisant qu'insupportable dans la société ; mais , à ce caractère de brusquerie joignez l'humanité , la bienfaisance , & vous aurez un rôle vraiment comique , propre à intéresser & à divertir en même temps les spectateurs fatigués depuis si long-temps de jargon métaphysique & de doléances romanesques. M. *Goldoni* a poussé l'art plus loin : il entoure son *Bourru Bienfaisant* de tout ce qui peut faire ressortir son caractère. Sa nièce est une jeune per-

sonne extrêmement timide que le ton seul de la voix de son oncle effraye ; son neveu est un imprudent qui se ruine par complaisance pour sa femme ; son ami est l'homme du monde le plus flegmatique, & dont la tranquillité contraste avec ses emportemens. Voilà , ce qui me semble , des combinaisons qui ne peuvent être faites que par un homme qui connoît son art & qui a étudié la nature. Les Scènes que je vais citer donneront une idée de l'exécution.

*Angélique* , nièce du *Bourru Bienfaisant* , aime un jeune homme appelé *Valère* , & se détermine avec bien de la peine à en parler à son oncle ; elle se tient d'abord à quelque distance.

M. G É R O N T E.

Approchez.

*ANGÉLIQUE* , avec timidité , ne faisant qu'un pas.

Monsieur. . . . .

M. G É R O N T E , un peu vivement.

Comment voulez-vous que je vous  
Eij

entende , si vous êtes à une lieue de moi ?

ANGÉLIQUE *s'avance en tremblant,*

Excusez, Monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire ?

ANGÉLIQUE.

*Marton ne vous a-t-elle pas dit quelque chose ?*

M. GÉRONTE. *Il commence avec tranquillité & s'échauffe peu à peu.*

Oui ; elle m'a parlé de vous ; elle m'a parlé de votre frère , de cet insensé , de cet extravagant , qui se laisse mener par une femme imprudente , qui s'est ruiné , qui s'est perdu , & qui me manque encore de respect ! *Angélique veut s'en aller.*

M. GÉRONTE, *vivement.*

Où allez - vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colère....?

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Si je me mets en colère contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, & n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne sçaurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*A Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur.... *Marion* vous aura dit....?

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit *Marion*, c'est de vous que je le veux sçavoir.

101 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère.....

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère.....

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un Couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien ? Aimez - vous le Couvent ?

ANGÉLIQUE.

Mais , Monsieur.....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous déci-

**A N N É E 1771. 104**

diez : mais je veux ſçavoir quel eſt votre penchant.

**A N G É L I Q U E .**

Monſieur , vous me faites trembler :

**M. G É R O N T E , à part.**

J'enrage. ( *En ſe contraignant.* ) Approchez , je vous comprends ; vous n'aimez donc pas le Couvent ?

**A N G É L I Q U E .**

Non , Monſieur.

**M. G É R O N T E .**

Quel eſt l'état que vous aimeriez davantage ?

**A N G É L I Q U E .**

Monſieur.....

**M. G É R O N T E , un peu vivement.**

Ne craignez rien , je ſuis tranquille , parlez moi librement.

**A N G É L I Q U E , à part.**

Ah ! Que n'ai-je le courage ?....

Eiv



M. G É R O N T E.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier ?

A N G É L I Q U E.

Monsieur.....

M. G É R O N T E, *vivement*.

Oui , ou non ?

A N G É L I Q U E.

Si vous vouliez....

M. G É R O N T E, *vivement*.

Oui , ou non ?

A N G É L I Q U E.

Mais , oui.

M. G É R O N T E, *encore plus vivement*.

Oui ? Vous voulez vous marier , perdre la liberté , la tranquillité ? Eh bien , tant pis pour vous ; oui , je vous marierai.

A N G É L I Q U E , *à part*.

Qu'il est charmant , avec sa colère !

**M. GÉRONTE, brusquement.**

**Avez-vous quelque inclination ?**

**A N G É L I Q U E, à part.**

**Si j'osois lui parler de Valère !**

**M. GÉRONTE, vivement.**

**Quoi ! auriez-vous quelque amant ?**

**A N G É L I Q U E, à part.**

**Ce n'est pas le moment, je lui ferai  
parler par la Gouvernante.**

**M. GÉRONTE, toujours avec vivacité.**

**Allons, finissons. La maison où vous  
êtes, les personnes avec lesquelles vous  
vivez, vous auroient-elles fourni l'oc-  
casion de vous attacher à quelqu'un ? Je  
veux sçavoir la vérité ; oui, je vous fe-  
rai du bien ; mais à condition que vous  
le méritiez ; entendez-vous ?**

**A N G É L I Q U E, en tremblant.**

**Oui, Monsieur.**

**E v**

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement ;  
avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *en hésitant & tremblant.*

Mais..... non, Monsieur, je n'en ai  
aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trou-  
ver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu ! je ne voudrois pas.... (A. M.  
Géronte.) Monsieur.....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.....

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité. .... Je  
connois les femmes : vous êtes à pré-

font une colombe ; quand vous serez mariée , vous deviendrez un dragon.

A N G É L I Q U E .

Hélas ! mon oncle , puisque vous êtes si bon.....

M. G É R O N T E .

Pas trop.

A N G É L I Q U E .

Permettez-moi de vous dire.....

M. G É R O N T E , *en s'approchant de la table.*

Mais *Dorval* ne vient pas,

A N G É L I Q U E .

Ecoutez-moi , mon cher oncle.....

M. G É R O N T E , *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

A N G É L I Q U E .

Un seul mot.....

E v i

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant.*

Ciel ! Me voilà plus malheureuse que jamais ; que vais-je devenir ?

M. Géronte joue aux échecs avec Dorval son ami ; celui ci veut l'engager à tirer son neveu du mauvais pas où l'a mis sa mauvaise conduite ; il ne résist point ; il lui parle ensuite de sa nièce ; aussitôt il vient une idée à Monsieur Géronte , qui trouve que son ami est un parti convenable pour Angélique ; il la lui propose , le force de l'accepter sans vouloir entendre d'objections , & court chez son Notaire pour faire dresser le contrat. Cependant Dorval n'a donné son consentement qu'à condition qu'Angélique donnera le sien ; il va la pressentir ; il découvre qu'elle a de l'inclination pour un autre. Géronte à son retour est étonné de trouver les dispositions de son ami changées. Il se met en fureur ; Dorval le quitte ;

A N N É E 1771. 109  
son humeur redouble ; il appelle son  
Valet. » Holà , quelqu'un , *Picard.*

P I C A R D.

Monsieur.

M. G É R O N T E.

Coquin , tu ne réponds pas ?

P I C A R D.

Pardonnez - moi , Monsieur , me  
voilà.

M. G É R O N T E.

Malheureux , je t'ai appelé dix fois.

P I C A R D.

Pen suis fâché.....

M. G É R O N T E.

Dix fois , malheureux !

P I C A R D , *à part , d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. G É R O N T E.

As-tu vu *Dorval* ?

**FIG L'ANNÉE LITTÉRAIRE**

**P I C A R D , brusquement**

Oui , Monsieur.

**M. G É R O N T E ,**

Où est - il ?

**P I C A R D .**

Il est parti.

**M. G É R O N T E , vivement.**

Comment est-il parti ?

**P I C A R D , brusquement**

Il est parti comme l'on part.

**M. G É R O N T E , très-fâché.**

Ah , pendard , est ce ainsi que l'on répond à son maître ? ( *Il le menace & le fait reculer.* )

**P I C A R D , en reculant d'un air très-fâché.**

Monsieur , renvoyez moi.....

**M. G É R O N T E .**

Te renvoyer , malheureux ! ( *Il le me-*

*face , le fait reculer ; Picard , en reculant , tombe entre la chaise & la table ; M. G é r o n t e court à son secours , & le fait lever. )*

P I C A R D.

*Ahi ! ( Il s'appuie au dos de la chaise , & il marque beaucoup de douleur. )*

M. G É R O N T E , embarrassé.

Qu'est-ce que c'est donc ?

P I C A R D.

Je suis blessé , Monsieur ; vous m'avez estropié.

M. G É R O N T E , d'un air pénétré & à part.

J'en suis fâché. ( A Picard. ) Peux-tu marcher ?

P I C A R D , toujours fâché ; il essaye , & marche mal.

Je crois qu'oui , Monsieur.

M. G É R O N T E , brusquement.

Vas-t-en.



**MIZ L'ANNÉE LITTÉRAIRE:**

**P I C A R D**, *tristement.*

Vous me renvoyez , Monsieur.

**M. G É R O N T E**, *vivement.*

Point du tout. Vas t-en chez ta femme , qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse , & veut lui donner de l'argent.*) Tiens , pour te faire panser.

**P I C A R D** , *à part & attendri.*

Quel Maître !

**M. G É R O N T E.** *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

**P I C A R D** , *modestement.*

Eh , non , Monsieur , j'espère que cela ne fera rien.

**M. G É R O N T E.**

Tiens toujours.

**P I C A R D** , *en refusant par honnêteté.*  
**Monsieur.....**

M. G É R O N T E , *vivement.*

Comment ! Tu refuses de l'argent ?  
Est-ce par orgueil ? Est-ce par dépit ?  
Est-ce par haine ? Crois-tu que je l'aie  
fait exprès ? Prends cet argent , prends-  
le , mon ami ; ne me fais pas enrager.

P I C A R D , *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas , Monsieur , je  
vous remercie de vos bontés.

M. G É R O N T E .

Vas-t-en tout-à-l'heure.

P I C A R D .

Oui , Monsieur. ( *Il marche mal.*

M. G É R O N T E .

Vas doucement.

P I C A R D .

Oui , Monsieur.

M. G É R O N T E .

Attends , attends ; tiens ma canne.

P I C A R D.

Monsieur.

M. G É R O N T E.

Prends-la , te dis-je ; je le veux.

PICARD *prend la canne , & dit en s'en allant :*Quelle bonté ! ( *Il sort.* )

Dans le 3<sup>e</sup> Acte il y a encore une situation qui sert bien à développer le caractère de *Géronte*. Il ne peut pas souffrir la femme de son neveu ; il pense que c'est elle qui est la cause de sa ruine ; cette femme vient se jeter à ses pieds & implorer ses bienfaits pour elle & pour son mari. *Géronte* la refuse. Frappée de l'idée qu'elle n'a plus de ressources à espérer , elle tombe sans connaissance ; aussitôt M. *Géronte* marque de l'émotion , de l'inquiétude ; il appelle du monde ; *Marion* arrive.

M. G É R O N T E , *vivement.*

Voyez.... là.... allons ; allez , voyez , portez lui du secours.

MARTON.

Madame, Madame, qu'est-ce que c'est donc ?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marton.*

Tenez, tenez ; voici de l'eau de Cologne. ( *A M. Dalancour* ) Eh bien !

M. DALANCOUR.

Ah, mon oncle !...

M. GÉRONTE, *s'approche de Madame Dalancour, & lui dit brusquement :*

Comment vous trouvez-vous ?

MADAME DALANCOUR, *se levant tout doucement, & avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse ; c'est le cœur qui parle ; je recouvrerai mes forces, je par-

**116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

tirai, je soutiendrai mon malheur. (*M. Géronte s'attendrit ; mais il ne dit mot.*)

**M. DALANCOUR**, *tristement.*

Ah, mon oncle, souffrirez-vous !...

**M. GÉRONTE**, *à M. Dalancour , vivement.*

Tais - toi. (*À Madame Dalancour brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

**MADAME DALANCOUR**,

Ah, Monsieur !

**M. DALANCOUR**, *avec transport.*

Ah, mon cher oncle !

**M. GÉRONTE**, *sérieux, mais sans emportement, & les prenant l'un & l'autre par la main.*

Ecoutez. Mes épargnes n'étoient pas pour moi ; vous les auriez trouvées un jour ; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie ; prenez y garde : si la reconnaissance ne vous touche pas ; que l'honneur vous y engage.

*Angélique & Valère profitent aussi de*

un bon moment ; *Dorval* se joint à eux ; à force de larmes & de prières ils viennent à bout d'obtenir de M. *Géronte* son consentement pour le mariage , & cent mille livres de dot,

J'ai oublié, Monsieur, de vous faire remarquer un trait de génie qui a beaucoup contribué au succès de la Pièce. Lorsque *Dorval*, qui est un homme de quarante-cinq ans, va pour sonder les sentimens d'*Angélique*, il commence par lui dire que son oncle songe à la marier. Monsieur, lui répond *Angélique*, oserois-je vous demander le nom du jeune homme ? Il faut avouer que tout l'esprit, tout les bons mots possibles ne valent pas un trait comme celui-là. Du reste, le dialogue de M. *Goldoni* est très-naturel ; il y a des endroits où le défaut des Italiens se fait sentir, c'est à dire où les scènes sont un peu vuides ; mais, en général, je pense que c'est une des meilleures Comédies qu'on nous ait données depuis très long-temps ; que son succès ne dépend point d'une mode passagère ; qu'elle auroit réussi dans le siècle de *Louis XIV* comme dans celui-ci, & qu'elle produiroit vraisemblable-

ment le même effet , traduite & représentée par les étrangers. Ce que je trouve admirable , Monsieur , c'est que *M. Goldoni* , qui ne réside parmi nous que depuis cinq ou six ans , ait appris le François au point d'écrire dans notre Langue avec tant de naturel & de facilité , & de composer l'ouvrage peut-être le plus difficile dans tout idiome quelconque , une Comédie , dont nos meilleurs écrivains dramatiques se feroient honneur. C'est pourtant ce même homme de mérite qu'un de nos grands Philosophes a traité de *Amateur* , après lui avoir dérobé une de ses meilleures pièces , & donné la copie qu'il en avoit faite comme un original de sa façon. L'ouvrage dont je viens de vous entretenir est dédié à *MADAME ADÉLAÏDE* , qui protège avec tant de zèle & de discernement les vertus & les Arts. *M. Goldoni* , sans les bontés de cette auguste Princesse , étoit obligé de retourner en Italie ; c'est elle qui l'a retenu en France , & vous conviendrez , Monsieur , que ce n'est pas un de ses moindres bienfaits.

Je suis , &c.

*A Paris , ce 2 Décembre 1771*

## L E T T R E VI.

*Histoire de Saint Maur Abbé de Glanfeuil : par Dom A. J. Ansart, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur , & de la Société Littéraire d'Arras ; un volume in-12, d'environ 300 pages ; à Paris chez Edme Libraire rue des Carmes au Collège de Presles.*

**V**OUS sçavez, Monsieur, que c'est la sçavante Congrégation, dont S. Maur fut le fondateur en France, qui nous a conservé les monumens les plus précieux de la Littérature ancienne. Lorsque, dans les siècles d'ignorance, la guerre & la barbarie eurent mis les Muses en fuite, elles se réfugièrent avec leurs richesses dans les asyles sacrés de S. Benoît en Italie & de S. Maur dans nos Provinces, d'où on les vit sortir pour éclairer l'Europe, quand



## 110 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la paix & l'urbanité les ? ont à re-  
paraître au grand jour. La sagesse  
sance veut donc que le nom de Fon-  
pagateur de la Règle de S. Benoît en  
deçà des Alpes, soit célébré dans les  
annales littéraires en même temps que  
la Religion le consacre dans les fastes  
de l'Eglise. C'est ce que se propose un  
des plus illustres Religieux de cette  
Congrégation, déjà connu par divers  
ouvrages qui font autant d'honneur à  
son esprit qu'à son érudition.

Cette nouvelle *Histoire de S. Maur*  
est divisée en quatre Articles. Le premier  
contient *la Vie* du Saint avec quelques  
notes. Le second traite des *révolutions*  
*de Glanfeuil & des différentes transla-*  
*tions des reliques du saint Fondateur.* Le  
3<sup>e</sup> est une *Relation circonstanciée de la*  
*translation de ces mêmes Reliques en*  
*l'Abbaye de S. Germain-des-Prés*, suivie  
d'un Poëme Latin en l'honneur du Saint.  
Dans le quatrième, on trouve un *Abrégé*  
*historique de l'Abbaye de S. Maur des*  
*Fossés*, supplément nécessaire à la vie  
du premier Supérieur des Bénédictins en  
France.

S. Maur naquit à Rome l'an 310  
d'Euich

d'*Eutiche* qui comptoit parmi les ancêtres des personnes aussi recommandables par l'éclat de leur naissance que par l'éminence des rangs qu'elles avoient occupés dans l'Empire. Après avoir reçu dans la maison paternelle les plus saintes impressions de la vertu, le jeune *Maur* fut confié au fameux solitaire \* de Sublac pour le perfectionner sous sa conduite dans la carrière de la perfection évangélique. Le jeune Néophyte, soutenu par les lumières & les exemples de son maître, sutpassa bientôt les espérances qu'il en avoit conçues, au point que son Instituteur voulut partager avec lui, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, le gouvernement du Monastère.

\* *Saint Benoît*. Sublac est une ville d'Italie dans la Campagne de Rome, près de Téverone, vers les frontières du Royaume de Naples. Il y a un château bâti à l'antique, avec un Abbaye dédiée à *Ste Scholastique*. L'Abbé est Seigneur spirituel & temporel. Il faut encore monter un mille pour arriver à la Grotte de *Saint Benoît*. On y montre un bâton haut de six pieds, qu'on dit être la mesure de la taille de *S. Benoît*.

Parmi les disciples de *S. Benoît*, il y en avoit un que le mérite de ce Saint irritoit. Il s'appelloit *Florent*. Il ne laissoit échapper aucune occasion d'obscurcir l'éclat des vertus dont son cœur étoit blessé. Tous les jours il dressoit de nouveaux pièges au saint Patriarche. » Dé-  
 » sespéré de les voir sans succès, il  
 » conçut le dessein le plus abominable  
 » que l'Ange des Ténèbres puisse sug-  
 » gérer aux âmes atroces qu'il inspire.  
 » Ce malheureux offrit au Saint un pain  
 » empoisonné. *Benoît* le reçut. Mais  
 » Dieu, qui veille à la conservation  
 » de ses Saints, lui découvrit le danger,  
 » & fit emporter le pain par un cor-  
 » beau, qui venoit tous les jours pren-  
 » dre sa nourriture dans les mains du  
 » Patriarche. *Florent*, trompé dans l'es-  
 » pérance d'atteindre aux jours du Père,  
 » conspira contre la vie spirituelle des  
 » enfans. L'Italie étoit pleine alors de  
 » Courtisannes effrontées, qui, non  
 » contentes de corrompre les mœurs de  
 » la jeunesse, s'efforçoient de pénétrer  
 » dans les Monastères qu'elles ne  
 » voyoient qu'avec douleur se multiplier  
 » de toutes parts. *Florent* imagina de

» faire paroître devant les Solitaires sept  
 » de ces femmes libertines ; il les intro-  
 » duisit toutes nues dans le jardin, & leur  
 » recommanda de mettre en œuvre tous  
 » leurs charmes pour ébranler la vertu  
 » des Cénobites ; Mais ils résistèrent  
 à cette dangereuse tentation. Saint *Benoît*,  
 croyant que son absence arrêteroit  
 les criminels efforts, de *Florent*,  
 quitta le séjour de Sublac, & le scélérat  
 triomphoit de la fuite du Saint ; sa  
 joie ne fut pas de longue durée. Com-  
 me il se promenoit sur une galerie de  
 la maison, elle s'écroula & l'écrasa sous  
 ses ruines. A peine Saint *Benoît* étoit-  
 il alors à trois lieues de Sublac ; *Maur*  
 écrivit à son maître qu'il pouvoit reve-  
 nir. Mais celui-ci continua sa route vers  
 le Mont-Cassin \*, où il fit venir *Maur*,  
 & fonda, de concert avec lui, un Mo-  
 nastère dont la réputation s'étendit bien-  
 tôt dans tout le Monde Chrétien.

*Innocent*, Evêque du Mans, édifié  
 du récit des vertus des nouveaux Cé-  
 nobites, en voulut établir dans son Dio-

\* Il est situé au Royaume de Naples dans la  
 Province de l'Abruzze ; il a une lieue de hau-  
 teur.

ceinturon militaire & des autres habillemens du siècle pour prendre ceux de la Religion. *Théodebert* lui coupa lui-même les cheveux ; le Roi mangea au réfectoire ; il enrichit le Monastère & lui fit présent d'ornemens précieux pour le service Divin.

Saint *Maur*, accablé d'années & consumé de travaux , après 38 ans d'administration , se démit de la supériorité en faveur de *Bertoul* , fils de *Flöre* , qui avoit été élevé dès sa plus tendre enfance dans le Monastère. La peste qui ravageoit l'Anjou ayant pénétré jusqu'à Glanfeuil , le Saint eut la douleur de voir cent seize de ses Religieux enlevés par ce terrible fléau. Peu de temps après Saint *Maur* se sentit attaqué d'un violent mal de côté , qui l'avertit que sa fin n'étoit pas éloignée ; il mourut le 14 Janvier de l'an 584 , âgé de 72 ans. *Bertoul* enterra le corps du Saint ; il enferma dans le tombeau quelques reliques que S. *Maur* avoit reçues de S. *Benoît* en partant du Mont Cassin , avec une inscription qui faisoit connoître que le corps étoit celui de Saint *Maur*.

Rien ne paroissoit plus solide que l'établissement de Glanfeuil ; mais environ

deux cens ans après sa fondation , le Comte *Gaidulfe* , natif de Ravenne , ayant reçu cette Abbaïe du Roi *Pepin* pour récompense des services qu'il lui avoit rendus dans la guerre contre *Astolphe* , Roi des Lombards , en fit bientôt un lieu de scandale & de prostitution. Il persécuta les Solitaires avec tant de violence , qu'ils furent obligés d'abandonner Glanfeuil. Quatorze d'entr'eux qui y étoient restés se virent privés de tout secours. Ce tyran avoit la cruauté de leur refuser la plus légère aumône. Une disette aussi affreuse les mit dans l'impuissance absolue de garder la Règle. Ils quittèrent l'habit de l'Ordre & prirent celui de Chanoines. *Gaidulfe* saisit ce prétexte pour les chasser ; il mit à leur place cinq Clercs de basse extraction ou d'une conduite équivoque ; il ruina les édifices & rasa les fondemens , sans épargner le Sanctuaire ; il brûla ou jeta dans la Loire les chartres qui contenoient les donations faites à l'Abbaïe. Ce ne fut que bien des années après que Glanfeuil sortit de ses ruines ; la paix & la piété y rentrèrent avec les Religieux. Vers l'an 840 *Gauzelin* en étoit Abbé ;

il rendit aux reliques de S. *Maur* l'honneur qui leur étoit dû. Il leva le corps de terre & le mit dans une châsse. On trouva dans la tombe la boîte où étoit l'inscription de *Bertoul* avec les reliques enterrées à côté du Saint.

Après différentes translations de celles de Saint *Maur*, dont on trouve les causes & le détail dans la troisième Partie de cette Histoire, elles furent enfin déposées à l'Abbaïe de Saint Germain des Prés. Le jour de la cérémonie fut fixé au Dimanche 30 Août 1750. La procession sortit de l'Abbaye sur les deux heures après midi ; la marche étoit précédée par une compagnie du Guet à pied ; les Prémontrés & les Augustins du fauxbourg Saint-Germain, attirés à cette fête par leur vénération pour S. *Maur* & leur attachement pour la Congrégation, étoient à la tête de la procession. Cent Bénédictins en habit de Chœur & rangés sur deux lignes parallèles, suivoient ces deux Communautés. L'on voyoit ensuite 60 autres Religieux du même ordre revêtus d'ornemens dont le goût & la richesse offroient aux yeux un spectacle majestueux.

Le T. R. P. Dom *Laneau*, Général de la Congrégation, marchoit à son rang, assisté de Diacres & de sous-Diacres. La marche étoit fermée par les Officiers de la Justice de l'Abbaye en habits de cérémonie, par les Suisses de S. A. Sérénissime Monseigneur le Comte de Clermont, Abbé de Saint-Germain-des-Prés, & par une compagnie du Guet à pied. On arriva en cet ordre à la chapelle de l'Archevêché, où la châsse du Saint étoit déposée; le T. R. P. Dom *Laneau* l'ayant reçue des mains de M. l'Archevêque, ce Général lui en témoigna sa reconnoissance par un discours touchant auquel M. l'Archevêque répondit avec cette noblesse & cette onction qui peignent si bien le cœur & l'esprit de Cet illustre Prélat. Chargés de ce riche présent, les Religieux retournèrent dans le même ordre à l'Abbaye. Le soir, on alluma un feu de joie, & on illumina la façade extérieure de l'Abbaye. On dressa un autel de marbre précieux, dont les compartimens font un bel effet; les jointures sont faites avec art, ornées de sculptures & de moulures exécutées avec intelligence.



On fit venir de Tonnerre une très belle pierre; elle a été sculptée par M. Pigalle, un de nos plus grands artistes. Transporté de reconnaissance pour la couronne de gloire qui lui est offerte, S. *Maur* la reçoit de S. *Benoît* qui est placé dans son apothéose. La peinture est de *Restout*, S. *Maur* est appuyé sur un Ange qui tient en ses mains les attributs de la dignité abbatiale; la châsse est sur l'autel avec des portes brisées pour l'ouvrir aux grandes fêtes.

Je ne m'étendrai point, Monsieur, sur la quatrième partie de l'ouvrage de Dom *Ansart*; c'est un *Abrégé Historique de l'Abbaye de Saint-Maur-des Fossés*, qui, dès l'année 868. étoit en possession des Reliques du disciple de S. *Benoît*. Cet *Abrégé Historique* vous intéressera, Monsieur, par les anecdotes dont il est semé & par le détail curieux de quelques Antiquités Ecclésiastiques & autres.

Ce nouvel ouvrage de Dom *Ansart* est digne d'éloges. On en doit sans doute à la multiplicité, à la sagacité & au succès de ses recherches; mais ce qui ne manquera pas de lui faire accorder un

tribut d'estime rarement mérité, c'est la méthode avec laquelle il expose le fruit de ses veilles & de ses études les plus laborieuses. On est surpris de trouver tant de clarté, d'ordre & de brièveté dans cette histoire dont il a fallu tirer les traits principaux des ténèbres de l'antiquité, ou les dégager des préjugés & des ombres de l'ignorance. Un compilateur vulgaire aurait jeté confusément toutes ses connoissances dans un énorme *in folio* qu'on abandonne à la poussière. Le vrai Savant, qui unit le goût à l'érudition, sçait élaguer les traits épisodiques ou inutiles; il se donne la peine d'arranger & de combiner dans le cabinet, de façon à ne présenter au lecteur que le nécessaire joint à l'agrément. Ce talent est celui de Dom *Asse*. De toutes les vies que nous avons de Saint *Maur* (& l'on en compte six ou sept imprimées) celle dont je viens de vous rendre compte, est la seule que vous lirez avec plaisir, quoiqu'assurément le goût du siècle & peut être le vôtre, ne soient pas bien vifs pour des ouvrages de ce genre. L'auteur l'a dédiée à un de ces hommes rares, dont

le mérite éclate au dehors, quelques peines qu'ils se donnent pour l'ensevelir dans l'ombre de la retraite : c'est le T. R. P. Dom *Boudier de Soubrefaule*, Général des Bénédictins de la Congrégation de S. *Maur*, qui, par les lumières de son esprit, par sa piété solide, par le talent de l'administration, est bien digne d'être à la tête du Corps Religieux le plus sçavant, le plus vertueux & le plus utile qu'il y ait actuellement en France. Dom *Ansart* nous apprend dans son Epître dédicatoire, que Dom *Boudier*, sorti de l'ancienne & illustre Maison de *Saule* dans le Cotentin, compte parmi ses ancêtres des Evêques, des Militaires, des Magistrats qui se sont distingués dans ces différentes classes; comme aussi des hommes de Lettres, entr'autres *René Boudier* qui est très-connu sur notre Parnasse. Il nâquit à Alençon en 1634, & mourut à Mantès en 1723 dans la quatre vingt-dixième année de son âge. Ce n'étoit pas un ignorant comme la plupart de nos faiseurs de vers. Au talent de la poésie, il joignoit une grande connoissance du Grec, du Latin, de l'Histoire ancienne

& moderne , des Médailles , &c. Il s'est  
peint lui-même dans cette Epitaphe qu'il  
se composa :

J'étois Gentilhomme Normand ,  
D'une ancienne & pauvre Noblesse ;  
Vivant de peu tranquillement  
Dans une honorable paresse.  
Sans cesse le Livre à la main ;  
J'étois plus sérieux que triste ;  
Moins François que Grec & Romain ,  
Antiquaire , Archimédailliste ;  
J'étois Poëte , Historien ,  
Et maintenant je ne suis rien.

*Lettre sur Ce qui plaît. Adressée à l'au-  
teur de ces Feuilles.*

Omnis Aristippum decuit status & color & res.

M O N S I E U R ,

Je crois vous faire plaisir , ainsi qu'à  
vos lecteurs , en vous envoyant cette  
lettre. Je ne vous cacherai pas la source  
d'où je l'ai tirée ; c'est du *Rambler* (Cou-

reur ou *Rodeur*) ouvrage Anglois dans le goût du *Spéctateur*. Elle n'a jamais été traduite, & m'a paru digne de l'être.

Ceux qui se croient en état d'instruire les autres hommes, ne considérant pas, pour l'ordinaire, que la vie humaine se consume presque entière dans de petits événemens, des conversations légères, des occupations frivoles & des amusemens passagers, ne s'attachent qu'à recommander les vertus les plus austères & les plus difficiles à pratiquer; il semble qu'ils dédaignent de faire attention à ces petites affections, à ces qualités secondaires, qui tirent leur importance de ce qu'elles reviennent fréquemment, & qui, quoique négligées par les Spéculatifs, parce qu'elles ne produisent pas des faits historiques & des actions qui étonnent, exercent cependant sans cesse leur influence sur nous, & rendent la vie plus douce ou plus amère en s'y mêlant d'une manière imperceptible. Elles agissent sans qu'on les voie ou qu'on y fasse attention; comme le changement d'air fortifie ou altère notre santé; quoique

nous le respirions fans y prendre garde , & que nous ne connoiffions les particu-  
les dont il est impregné que par leurs  
bons ou leurs mauvais effets.

Vous nous avez souvent montré que  
vous connoiffiez l'influence & le prix  
de ces qualités fubalternes ; mais vous  
avez oublié ou négligé de recomman-  
der aux hommes la *bonne humeur* ,  
quoiqu'un moment de réflexion eût dû  
vous apprendre qu'on peut appeller le  
*baume de la vie* une qualité qui em-  
bellit les plaifirs , & qui en est elle-  
même une fource féconde. Sans la  
*bonne humeur* , la vertu peut fe faire  
refpecter par fa dignité , & étonner  
par fon éclat ; mais elle ne pourra être  
vue qu'à une certaine diftance ; elle ne  
fe fera ni des amis , ni des imitateurs.

On peut définir la *bonne humeur* ,  
une habitude de plaifir , un air conti-  
nuel de fatisfaction dans l'extérieur ,  
une aifance dans l'abord , & une affa-  
bilité dans l'accueil. C'est un état à-peu-  
près femblable à celui qu'éprouve un  
homme lorsque des premiers transports  
de plaifir font calmés , & que les pen-

féés n'ont d'autre mouvement que celui qui résulte des douces impressions qu'il vient de recevoir, & qui continuent à se faire sentir agréablement à l'ame, mais avec beaucoup moins de vivacité. La *bonne humeur* tient le milieu entre la gaîté & l'état d'indifférence; elle ressemble encore à l'état que l'on éprouve lorsqu'on réfléchit sur la satisfaction que ressent une personne pour qui l'on s'intéresse.

Bien des gens s'imaginent que, lorsqu'ils veulent plaire, ils doivent être fort joyeux, & montrer la joie de leur ame par des plaisanteries continuelles, par des éclats de rire, & s'abstenir avec soin de toute réflexion propre à diminuer la gaîté. Cependant, quoique ces gens-là puissent d'abord être goûtés & s'attirer l'admiration & les applaudissemens, rarement plaisent-ils long-temps; mais l'on revient vers ceux qui sont de *bonne humeur* comme les yeux se portent quelquefois avec plaisir sur une éminence que les rayons du soleil éclairent, mais se retournent bientôt sur la verdure & les fleurs.

La gaîté est à la *bonne humeur* ce qu'est une odeur forte, qui fait plaisir un instant, à une odeur douce qu'on ne se lasse point de respirer; l'une affoiblit les esprits, l'autre les récréé & les fortifie. La gaîté fait quelquefois de la peine à ceux qui en sont les témoins, parce qu'ils ne peuvent pas se monter sur ce ton; la *bonne humeur* plaît toujours parce qu'elle n'offense jamais.

Tout le monde convient que le moyen le plus sûr de plaire aux hommes, est de leur persuader qu'ils nous plaisent eux mêmes, de les mettre à leur aise avec nous, & d'écarter tout air de supériorité. On voit beaucoup de gens, qui, n'ayant que ce seul talent, sont comblés de caresses & recherchés dans toutes les compagnies; sans avoir des qualités éminentes, ils sont les favoris de l'un & de l'autre sexe; ils sont assurés de se faire des amis dans tous les états, parce qu'ils savent donner à chaque homme une opinion avantageuse de lui-même. Les favoris du monde sont tels pour l'ordinaire qu'ils n'exci-



rent ni jalousie , ni crainte ; on ne les regarde pas comme des hommes qui visent à une grande réputation , mais qui se contentent d'avoir des qualités ordinaires , & qui cherchent à se concilier la faveur des gens plutôt que leur estime ; aussi dans les assemblées & les sociétés , s'il entre quelqu'un de ces hommes-là , la joie se peint sur tous les visages , on ne voit que des salutations , chacun se félicite de son arrivée comme de celle d'un homme à qui l'on est assuré de plaire , avec qui l'on peut compter de s'amuser , si l'on n'a pas d'autres connoissances , qui met les gens à leur aise , qui écoute une raillerie sans la critiquer , une histoire sans interrompre & sans contredire , qui est bien avec tous les esprits , & qui étend à tous ceux qui entrent en dispute avec lui.

Il y a bien des gens que la vanité porte à se lier avec des personnes dont ils ne peuvent pas craindre des mortifications. Il y a aussi des temps où des Sages & des Savans veulent recevoir des éloges sans se donner la peine de

les mériter ; où les plus grands génies veulent bien descendre , & les ames les plus actives rester dans le repos ; c'est pour cela qu'ils ont des jours & des heures marquées où ils se trouvent avec des gens qu'ils peuvent entretenir sans prendre aucune peine , qui les tirent de la solitude sans les obliger à faire attention à leurs discours & à être sur leurs gardes. Nous avons du penchant à aimer ceux de qui nous n'avons rien à craindre ; & tout homme qui fait nous supporter dans quelque situation que nous soyions , & nous engager à nous mettre à notre aise , ne tardera pas à être préféré dans notre cœur à ceux dont le savoir nous rabaisse à nos yeux , dont l'esprit demande une attention continuelle de notre part , & auprès desquels nous perdons toute notre importance.

On raconte que le Prince *Henri* dit en voyant *Falstaff* étendu sur la terre , qu'on auroit dû épargner le meilleur des hommes. Il connoissoit bien tous les vices & toutes les folies de cet homme qu'il regrettoit ; mais , tandis que la vérité le

forçoit à rendre justice à ses bonnes qualités , sa tendresse ne put être retenue au souvenir de *Falstaff* , ce cher compagnon , avec lequel il avoit passé tant de jours dans des voluptés de tout genre , qui n'avoit cherché qu'à faire naître des plaisirs dont il n'étoit point envieux ; il le regrettoit en le méprisant.

Vous direz peut-être que les exemples de gens distingués par leur *bonne humeur* , ne confirment guères la vérité des éloges que j'ai donnés à cette qualité. Cependant rien ne montre mieux son prix , que de penser qu'elle sert de recommandation à ceux qui n'ont pas d'autres qualités , qu'elle attire les regards , même sur les fots , & qu'elle donne des amis à ceux qui n'en méritent pas.

La *bonne humeur* perd cependant généralement de son prix , à cause du caractère de ceux chez lesquels elle se trouve ; comme elle est regardée comme une qualité ordinaire & que l'on acquiert à bon marché , nous voyons qu'elle est négligée par des hommes qui , doués de quali-

tés éminentes , distingués par leurs ta-  
 lens & par leur science , s'imaginant  
 qu'ils ont acquis le droit de s'amuser  
 aux dépens des autres , en exigent de  
 la complaisance sans en avoir eux-mê-  
 mes. C'est par des erreurs de ce genre  
 que presque tous ceux qui ont droit à  
 l'estime & à la considération , font va-  
 loir leurs prétentions sans avoir le moin-  
 dre égard pour les autres. Mon intérêt  
 particulier & mon zèle pour le bonheur  
 du genre humain , me font desirer de  
 dissiper cette erreur grossière ; car j'ai  
 un ami qui , parce qu'il connoît sa fi-  
 délité , son sçavoir & l'utilité dont il  
 peut être , ne met jamais à leur aise  
 ses amis , est sans cesse sur la réserve ,  
 morne , triste , silencieux. J'ai une fem-  
 me dont la beauté me frappa d'abord ,  
 dont l'esprit acheva de me séduire , qui  
 maintenant se sert de sa beauté comme  
 d'un titre pour me tyranniser , & de  
 son esprit pour justifier sa méchanceté.  
 Certainement rien n'est moins rai-  
 sonnable que de ne vouloir pas plaire  
 lorsque l'on sent qu'on le peut , & que  
 de chercher à se rendre maître de l'esprit

des autres par un air tyrannique plutôt que par la douceur & la complaisance. Celui qui desire le bonheur des autres hommes, aura une vertu de facile abord, si je puis parler ainsi, une vertu aimable & qui invite à l'imitation; & celui qui consulte son intérêt personnel, qui fait attention aux besoins de l'homme & aux secours qu'il peut en désirer, aimera mieux se voir environné de gens dont il a le cœur, que de personnes qui l'admirent ou qui sollicitent des faveurs; car l'admiration cesse avec la nouveauté, & l'intérêt parvenu à ses fins, se retire. Un homme d'un grand mérite, mais qui manque de ces qualités aimables qui gagnent les cœurs, ressemble à ces montagnes qui renferment des mines d'or, & que l'on ne fréquente que jusqu'à ce que ces mines soient épuisées.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, en vous priant d'insérer cette Lettre dans votre Journal, Votre, &c, &c.

P H I L O M I D E S.

*Magasin du Sieur Compigné.*

Les personnes qui recherchent dans les Arts le piquant de la nouveauté, trouveront dans tout le cours de l'année, mais particulièrement dans la circonstance actuelle des Etrennes, de quoi satisfaire leur goût & leurs fantaisies chez le sieur *Compigné*, cet Artiste inépuisable en inventions utiles & riantes. Si vous visitez sa Fabrique, Monsieur, vous y verrez des boîtes d'une forme neuve & agréable; elles imitent parfaitement les pierres fines, telles que les émeraudes, les rubis, les turquoises, les topases, &c : toutes ces couleurs sont transparentes, & laissent voir les plus beaux dessins que le Tour puisse produire. Il en est d'enrichies de Paisages, de Marines, d'Architectures, &c, exécutés aussi par le Tour, & qui n'ont d'autre glace que le vernis, que l'on pourroit prendre pour de l'émail par sa dureté & par la beauté de son poli. Plusieurs de ces boîtes sont garnies en or ou en vermeil solide. Elles peuvent recevoir des médaillons ou des portraits

**444 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:**

peints , qui font un très-bel effet. Il y en a de toutes grandeurs au choix des curieux , & , ce qui mérite sur tout attention , c'est que le prix n'effarouchera point les acquéreurs.

Je ne n'entrerais pas, Monsieur, dans le détail de toutes les boîtes , des bonbonnières, en écaille , en carton, garnies ou non garnies , ni des étuis , des souvenirs & mille autres ouvrages de Tableterie dont le magasin du Sieur *Compigné* est considérablement augmenté cette année. Ceux qui voudront faire mettre des portraits de famille ou autres sur des boîtes, de quelque espèce qu'ils le désireront, seront très-prompement servis & à très bon compte. La grande collection de tableaux propres à orner des cabinets , que le sieur *de Compigné* a entrepris d'exécuter sur le Tour , est enrichie de quantité de sujets nouveaux & de vues charmantes. Son Magasin est toujours *rue Grenetal , au Roi David.*

Je suis , &c.

*A Paris ce 6 Decembre 1771.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L E T T R E   V I I .

*Histoire Naturelle , Générale & particulière , avec la Description du Cabinet du Roi. Tome XVII in-4°. Des Oiseaux , Tome II.*

**C**H A Q U E volume de l'intéressant Ouvrage de M. de Buffon est un chef d'œuvre nouveau de critique , de goût , de peinture , d'éloquence & de morale. Il n'est aucun de ces arts & de ces sciences qui ne lui ait les plus grandes obligations ; & lorsque le temps & la postérité élèveront à son génie un monument glorieux dont l'Histoire Naturelle sera la base , tous s'empres-  
 seront de le décorer des tributs de  
 ANN. 1771. Tome VIII.    G



gratitude, & y suspendront une couronne particulière. C'est avec un plaisir bien sensible que je vous annonce, Monsieur, le second volume des Oiseaux. Quelque riches & quelque brillans que soient les tableaux répandus dans le premier, vous en trouverez dans celui-ci qui ne leur cèdent ni en ordonnance ni en agrément. Le fond en est dessiné avec la sagacité d'un esprit observateur qui approche toujours plus près du sanctuaire mystérieux de la Nature, & en rapporte des idées pures & démontrées; la composition décele le talent rare de saisir d'un coup d'œil tous les rapports & les analogies, & de les distribuer avec ce goût & cette intelligence qui caractérisent les grands maîtres. Le coloris enfin est celui de la Nature même, celui qu'*Aristote* ne connut jamais, que *Plin*e répandit avec trop de profusion, au point de lui sacrifier des détails plus importants, & que *M. de Buffon* emploie avec cette sagesse & cette économie qui jusqu'ici n'ont point eu de modèle.

Ce volume présente au lecteur la même analyse & la même marche que

le précédent. La nomenclature exacte, l'anatomie, les mœurs, l'instinct, les facultés, & sur-tout la classe que chaque oiseau doit occuper dans cette famille immense : tels sont les objets dont s'occupe le pinceau du Naturaliste. Vous vous rappelez, Monsieur, d'avoir lu avec bien de la satisfaction & de l'intérêt, à la tête du premier volume, un Discours sur la nature des oiseaux. L'auteur, au commencement de celui-ci, a placé des réflexions qui peuvent lui servir de supplément, ou qui en font partie.

La première chose, dit M. de Buffon, qu'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les Langues & dans tous les temps : c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès dans l'Histoire Naturelle. En effet, comment un seul hom-

me, comment une génération entière, & même plusieurs générations de suite pourroient-elles faire l'histoire complète d'un seul animal ? Presque tous les animaux craignent l'homme & le fuient ; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur leur front leur inspire plus de frayeur que de respect ; ils ne soutiennent point les regards, ils se défont de ses embûches, ils redoutent ses armes ; ceux mêmes qui pourroient se défendre par la force ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables ; les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse & rendus plus hardis par leur faiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, & quelquefois même de notre substance sans nous être mieux connus ; & parmi le grand nombre de classes intermédiaires renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, tous dispa-

roissent devant le tyran de la Nature.

Il s'ensuit , comme vous voyez , Monsieur , de ce tableau des mœurs des divers animaux , qu'il est très-difficile d'en faire une description & une histoire achevées. On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux , conserver avec soin leur dépouille extérieure , y joindre leurs squelettes artistement montés , donner à chaque individu son attitude propre & son air naturel : tout cela ne représente que la Nature morte , inanimée , superficielle ; & si quelques Souverains avoient conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science en formant de vastes ménageries , en réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes , on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature. La plupart des animaux , intimidés par la présence de l'homme , importunés par ses observations , tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité , ne montreroient que des mœurs altérées , contraintes & peu dignes des regards d'un Philosophe pour qui la Na-

ture libre , indépendante , & , si l'on veut , sauvage , est la seule belle Nature.

Cette première conséquence en produit une seconde aussi évidente. Pour connoître les animaux avec quelque exactitude , il faut donc les observer dans l'état de sauvagerie , les suivre jusques dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes , jusques dans ces antres profonds & sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté ; il faut même , en les étudiant , faire en sorte de n'en être point apperçu ; car ici l'œil de l'observateur , s'il n'est en quelque façon invisible , agit sur le sujet observé , & l'altère réellement. Mais , comme il est fort peu d'animaux , sur-tout parmi ceux qui sont ailés , qu'il soit facile d'étudier ainsi , & que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte , ne se présentent que de loin en loin , il s'ensuit qu'il faut des siècles & beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires , une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet , & conséquemment pour

éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses.

M. de Buffon commence ce volume par l'histoire & la description de l'Ontarde, du Coq, du Dindon, de la Peintade, du Coq de bruyère, de la Gelinotte, de l'Attagas & du Lagopède; après quoi il entreprend celle du Paon, du Faisan, des Hocos, de la Perdrix, de la Caille, du Pigeon & de la Tourterelle. A la suite de l'histoire de chacun de ces animaux, on trouve celle des diverses espèces qui les partagent dans le même genre, & de ceux qui, par la conformation extérieure, la ressemblance des mœurs ou quelque autre rapport, montrent leur affinité avec celui qui est regardé comme la souche primitive ou le chef de la race.

L'article du Coq m'a paru supérieurement traité. Après l'avoir lu on est surpris & honteux, en quelque sorte, d'avoir connu aussi imparfaitement cet oiseau que nous avons chaque jour sous les yeux, & que nous paroissions trop mépriser pour l'étudier attentivement. Mais si le Coq est trop peu connu de la plupart des hommes, il n'est pas moins

embarrassant pour un Naturaliste méthodique qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a sçu lui trouver une place dans ses classes & dans ses genres ; si prenant les caractères généraux de ses divisions dans le nombre des doigts, il met le Coq au rang des oiseaux qui en ont quatre , que fera-t-il de la Poule à cinq doigts , qui est certainement une Poule , même fort ancienne , puisqu'elle remonte au temps de *Columelle*, qui en parle comme d'une race de distinction. S'il fait du Coq une classe à part , caractérisée par la forme singulière de sa queue , où placera-t-il le Coq sans croupion & par conséquent sans queue , qui n'est pas moins un Coq ? S'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon , ne sera-t-il pas embarrassé du Coq pattu , qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts , & du Coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles ? Enfin, s'il veut ranger les gallinacés dans la classe des granivores , & que, dans le nombre & la structure de leurs estomachs & de leurs intestins , il voye clairement qu'ils sont destinés à se nourrir

de graines & d'autres matières végétales, comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue. Ces observations naturelles & anatomiques conduisent M. de Buffon à une réflexion bien judicieuse & bien philosophique. » Un  
 » Naturaliste ne conviendra-t-il pas,  
 » s'il est de bonne foi, que les conjectures que l'on se permet ainsi sur  
 » les intentions de la Nature, & les efforts que l'on tente pour renfermer  
 » l'inépuisable variété de ses ouvrages dans les limites étroites d'une  
 » méthode particulière, ne paroissent  
 » être faits que pour donner essor aux  
 » idées vagues & aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne  
 » d'autant plus de la vraie marche de la Nature & de la connoissance réelle  
 » de ses productions? Ainsi, sans prétendre assujettir la nombreuse famille  
 » des oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer toute entière  
 » dans cette espèce de filet scientifique



» dont , malgré toutes nos précau-  
 » tions, il s'en échapperont toujours quel-  
 » ques - uns , nous nous contenterons  
 » de rapprocher ceux qui nous paroîs-  
 » sent avoir plus de rapport entr'eux,  
 » & nous tâcherons de les faire con-  
 » noître par les traits les plus caracté-  
 » risés de leur conformation intérieure,  
 » & sur tout par les faits principaux de  
 » leur histoire. »

Un bon Coq est celui , dit M. de  
*Buffon* , qui a du feu dans les yeux , de  
 la fierté dans la démarche , de la li-  
 berté dans les mouvemens & toutes les  
 proportions qui annoncent la force. Un  
 Coq ainsi fait n'imprimerait pas l'effroi  
 à un Lion comme on l'a dit & écrit  
 tant de fois ; mais il inspirerait un sen-  
 timent bien différent à un grand nom-  
 bre de poules. Cet animal en a beau-  
 coup de soin & même d'inquiétude &  
 de souci ; il ne les perd guères de vue ,  
 il les conduit , les défend , les menace ,  
 va chercher celles qui s'écartent , les  
 ramène & ne se livre au plaisir de  
 manger que lorsqu'il les voit toutes man-  
 ger autour de lui. A juger par les diffé-  
 rentes inflexions de sa voix & par les

différentes expressions de sa mine, on ne peut guères douter qu'il ne leur parle différens langages ; quand il les perd il donne des signes de regrets. Quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux , il n'en maltraite aucune ; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens. S'il se présente un autre Coq , sans lui donner le temps de rien entreprendre , il accourt l'œil en feu , les plumes hérissées , se jette sur son rival & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe , ou que le nouveau venu cède le champ de bataille. Quelque véhémens que soient ses appétits , il semble craindre encore beaucoup plus le partage qu'il ne desire la jouissance , & , comme il peut beaucoup , sa jalousie est au moins plus excusable & mieux sentie que celle des autres Sultans ; d'ailleurs , il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence , & à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres ; & ce qui paroît prouver que sa jalousie est une passion réfléchie , quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours , c'est que plusieurs Coqs dans une basse-cour

ne cessent de se battre , au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons , à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule. Ce cas doit arriver rarement ; le Coq chaponné n'a plus le même chant , sa voix devient enrouée , & il ne la fait pas souvent entendre ; traité durement par les Coqs , avec dédain par les poules , privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction , il est non-seulement exclus de la société de ses semblables , il est encore , pour ainsi dire , séparé de son espèce ; c'est un être isolé , hors d'œuvre , dont toutes les facultés se replient sur lui-même , & n'ont pour but que la conservation individuelle ; manger , dormir & s'engraisser , voilà désormais les principales actions & tout ce qu'on peut lui demander.

Dans la production des œufs comme dans toutes celles de la Nature , il paroît souvent des phénomènes que le préjugé & l'ignorance ont attribués longtemps à des causes occultes & magiques , & dont M. de Buffon rend raison avec autant de justesse que de solidité. On a vu , dit-il , des œufs à

double coque, d'autres contournés en manière de croissant, ou qui avoient la forme d'une poire, d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète, d'une éclipse, ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée. On en a même vû quelques-uns de lumineux. Ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf & les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour en conserver l'impression. Il ne seroit pas si aisé, ajoute M. de Buffon, de rendre raison des œufs lumineux. Un Docteur Allemand en a observé de tels qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée par un Coq très-ardent. On ne peut pas honnêtement nier la possibilité du fait; mais, comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer. A l'égard de ces prétendus œufs de Coq qui sont sans jaune & contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent, ce n'est autre chose

dans la vérité que le premier produit d'une poule trop jeune ou le dernier effort d'une poule épuisée par la fécondité même.

Je ne vous dis rien , Mr , de quantité d'oiseaux très curieux dont parle le *Plin* François. Si je vous rendois compte de tout ce que renferme d'intéressant ce second volume des volatiles , cette Lettre n'auroit pas de fin. Je vous transporte tout d'un coup à l'article du Paon. Je ne crois pas qu'il existe un tableau plus noble , plus brillant & plus gracieux que celui que M. de *Buffon* trace de ce bel oiseau. » Si l'empire , dit-il , » appartenoit à la beauté & non à la » force , le Paon seroit , sans contre- » dit , le roi des oiseaux ; il n'en est » point sur qui la Nature ait versé ses » trésors avec plus de profusion : la » taille grande , le port imposant , la » démarche fière , la figure noble , les » proportions du corps élégantes & » sveltes , tout ce qui annonce un état de » distinction lui a été donné ; une aigrette » mobile & légère peinte des plus riches couleurs orne sa tête & l'élève sans la charger. Son incomparable plu-

» mage semble réunir tout ce qui flatte  
 » nos yeux dans le coloris tendre &  
 » frais des plus belles fleurs, tout ce  
 » qui les éblouit dans les reflets pétil-  
 » lans des pierreries, tout ce qui les  
 » étonne dans l'éclat majestueux de  
 » l'arc-en-ciel : non seulement la Nature  
 » a réuni sur le plumage du Paon toutes  
 » les couleurs du ciel & de la terre  
 » pour en faire le chef d'œuvre de sa  
 » magnificence, elle les a encore mê-  
 » lées, assorties, nuancées, fondues  
 » de son inimitable pinceau, & en a fait  
 » un tableau unique où elles tirent de  
 » leur mélange avec des nuances plus  
 » sombres & de leurs oppositions en-  
 » tr'elles, un nouveau lustre & des effets  
 » de lumière si sublimes, que notre art ne  
 » peut ni les imiter ni les décrire.  
 » Tel paroît à nos yeux le plumage du  
 » Paon lorsqu'il se promène paisible-  
 » ment & seul dans un beau jour du  
 » printemps. Mais si la femelle vient  
 » tout-à-coup à paroître, si les feux de  
 » l'amour se joignant aux secrettes in-  
 » fluences de la saison, le tirent de  
 » son repos, lui inspirent une nouvelle  
 » ardeur & de nouveaux desirs, alors

160. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» toutes ses beautés se multiplient, ses  
» yeux s'animent & prennent de l'ex-  
» pression, son aigrette s'agite sur sa  
» tête & annonce l'émotion intérieure;  
» les longues plumes de sa queue dé-  
» ployent en se relevant leurs riches-  
» ses éblouissantes, sa tête & son cou  
» se renversant noblement en arrière,  
» se dessinent avec grace sur ce fond  
» radieux où la lumière du soleil se  
» joue en mille manières, se perd & se  
» reproduit sans cesse, & semble pren-  
» dre un nouvel éclat plus doux & plus  
» moëlleux, de nouvelles couleurs plus  
» variées & plus harmonieuses; cha-  
» que mouvement de l'oiseau produit  
» des milliers de nuances nouvelles,  
» des gerbes, des reflets ondoyants &  
» fugitifs, sans cesse remplacés par d'au-  
» tres reflets & d'autres nuances tou-  
» jours diverses & toujours admirables.  
» Le Paon ne semble alors con-  
» noître ses avantages que pour en faire  
» hommage à sa compagne qui en est  
» privée, & la vivacité que l'ardeur de  
» l'amour mêle à son action, ne fait  
» qu'ajouter de nouvelles grâces à ses  
» mouvemens qui sont naturellement

» nobles , fiers & majestueux ; & qui ,  
 » dans ces momens , font accompa-  
 » gnés d'un murmure énergique &  
 » sourd qui exprime le desir. »

Le morceau suivant sur l'instinct &  
 & les ruses de la Perdrix dont on trouble  
 la paix domestique & les douceurs  
 qu'elle goûte à élever sa famille nais-  
 sante, fera plaisir aux Chasseurs ; & leur  
 rappellera des instans bien agréables.

» Le mâle qui n'a point pris de part au  
 » soin de couvrir les œufs , partage avec  
 » la mère celui d'élever les petits ; ils  
 » les mènent en commun , les appet-  
 » lent sans cesse , leur montrent la  
 » nourriture qui leur convient , & leur  
 » apprennent à se la procurer en grat-  
 » tant la terre avec leurs ongles. Il  
 » n'est pas rare de les trouver accrou-  
 » pis l'un auprès de l'autre , & con-  
 » vrant de leurs aîles leurs petits pour-  
 » fins dont les têtes sortent de tous  
 » côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce  
 » cas le père & la mère se déterminent  
 » difficilement à partir , & un Chasseur  
 » qui aime la conservation du gibier ,  
 » se détermine encore plus difficile-  
 » ment à les troubler dans une font-



„ tion si intéressante. Mais enfin si un  
 „ chien s'emporte, & qu'il les appro-  
 „ che de trop près, c'est toujours le  
 „ mâle qui part le premier en poussant  
 „ des cris particuliers, réservés pour  
 „ cette seule circonstance; il ne man-  
 „ que guères de se poser à trente ou  
 „ quarante pas, & on en a vu plusieurs  
 „ fois revenir sur le chien en battant  
 „ des aîles, tant l'amour paternel ins-  
 „ pire de courage aux animaux les  
 „ plus timides ! Mais quelquefois il  
 „ inspire encore à ceux-ci une sorte  
 „ de prudence & des moyens combi-  
 „ nés pour sauver leur couvée. On a  
 „ vu le mâle, après s'être présenté,  
 „ prendre la fuite, mais fuir pesam-  
 „ ment & en traînant l'aîle comme  
 „ pour attirer l'ennemi par l'espérance  
 „ d'une proie facile; & fuyant toujours  
 „ assez pour n'être point pris, mais pas  
 „ assez pour décourager le Chasseur, il  
 „ l'écarte de plus en plus de la couvée.  
 „ D'autre côté, la femelle qui part un  
 „ instant après le mâle, s'éloigne beau-  
 „ coup plus, & toujours dans une au-  
 „ tre direction. A peine s'est-elle ab-  
 „ battue qu'elle revient sur le champ

» en courant le long des sillons , & s'ap-  
 » proche de ses petits qui se sont blottis  
 » chacun de son côté dans les herbes  
 » & dans les feuilles ; elle les rassér-  
 » ble promptement , & , avant que le  
 » chien qui s'est emporté après le mâle,  
 » ait eu le temps de revenir , elle les  
 » a déjà emmenés fort loin sans que le  
 » Chasseur ait entendu le moindre  
 » bruit. » C'est une remarque assez gé-  
 néralement vraie par rapport aux animaux,  
 que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte  
 de la génération , est la mesure des soins  
 qu'ils prennent pour le produit de cet  
 acte : tout est conséquent dans la Na-  
 ture , & la Perdrix en est un exemple ;  
 car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs ,  
 comme il en est peu qui soignent leurs  
 petits avec une vigilance plus assidue  
 & plus courageuse. Cet amour de la  
 couvée dégénère quelquefois en fureur  
 contre les couvées étrangères que la mè-  
 re poursuit souvent & maltraite à grands  
 coups de bec.

Vous lirez , Monsieur avec beaucoup  
 de plaisir l'article du Pigeon ; vous se-  
 rez enchanté des détails de la républi-  
 que du Colombier, des réflexions dont

l'auteur en assaisonne la peinture, & du coloris dont il l'a revêtu. Je me contenté de vous transcrire cet échantillon. » Toutes les espèces de Pigeons » ont des qualités qui leur sont communes ; l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs ; la chasteté, c'est à-dire, la fidélité réciproque & l'amour sans partage du mâle & de la femelle, la propreté, le soin de soi même qui suppose l'envie de plaire, l'art de se donner des grâces qui le suppose encore plus, les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides, qui ne deviennent intimes & pressans qu'au moment de jouir ; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux desirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant ; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; tout le temps de la vie employé au service de l'amour & au soin de ses fruits, toutes les fonctions pénibles également reparties ; le mâle aimant

» assez pour les partager, & même se  
 » charger des soins maternels, couvant  
 » régulièrement à son tour & les œufs  
 » & les petits pour en épargner la peine  
 » à sa compagne, pour mettre entre  
 » elle & lui cette égalité dont dépend  
 » le bonheur de toute union durable :  
 » quels modèles pour l'homme, s'il  
 » pouvoit ou sçavoit les imiter!

La lecture de ce nouveau volume augmentera sans doute en vous, Mr, le desir, l'impatience même de voir paroître les suivans, & de voir notre Littérature s'enrichir d'une Histoire complète de la Nature. Vous applaudirez aux nouveaux honneurs dont un Monarque éclairé & bienfaisant a récompensé les veilles & les fruits d'un talent si supérieur. Cette munificence honore également le Prince & le Sujet; les âges suivans s'en souviendront; ils désigneront nos jours par cette époque; & comme on dit le siècle d'*Alexandre*, d'*Aristote* & de *Socrate*, celui de *Vespasien* & de *Plin*, celui de *Louis XIV*, de *Corneille* & de *Racine*, on dira le siècle de *Louis XV*, de *Buffon* & de *Montesquieu*.

*Cours de Physique Expérimentale.*

M. Sigaud de la Fond, Professeur de Mathématiques & Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Université de Paris, Membre de plusieurs Académies, recommencera un Cours de Physique Expérimentale le Mardi sept Janvier prochain mil sept cens soixante-douze à six heures du soir; il le continuera les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine à la même heure. Il prie ceux qui voudront suivre ce Cours de vouloir bien se faire inscrire chez lui d'ici à ce temps. Il est logé rue S. Jacques dans la maison de l'Université, près de S. Yves. La réputation de ce Professeur, son habileté reconnue, les bons ouvrages qu'il nous a donnés sur la Physique, & particulièrement sur l'Électricité, doivent lui procurer un grand nombre d'auditeurs, pour peu qu'on soit curieux de s'instruire de cette partie agréable des Sciences.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 8 Décembre 1771*

## LET TRE VIII.

*Histoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre ; par M. Gaillard , de l'Académie François & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres ; 3 volumes in-12 d'environ 400 pages chacun ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.*

**L**Es Préfaces qui ne contiennent pas des choses essentielles à l'intelligence des Livres qu'elles précèdent , sont des hors-d'œuvre absolument inutiles & déplacés. Mais si un écrivain ne met une Préface à la tête de son ouvrage que comme un cadre isolé , afin de pouvoir le remplir de réflexions & de sentences à perte de vûe , s'il ne cherche qu'à se ménager l'occasion de répandre sa philosophie au dehors , &

de prouver qu'il sçait *penser*, dans ce cas une *Preface* de quarante pages est le comble de la déraison & du mauvais goût. Les guerres presque continuelles entre la France & l'Angleterre sont la source de l'antipathie qui divise ces deux Nations. Voilà le texte de la nouvelle production de M. Gaillard, & qu'il prouve très-bien dans le cours de son Histoire. *La guerre est inutile ; elle ne sert ni à faire ni à conserver des conquêtes ; il ne faut donc point faire la guerre.* Tel le précis de sa longue *Preface*. Or, dites-moi, Monsieur, le rapport qu'il y a entre l'une & l'autre de ces propositions ? La seconde sert-elle d'introduction à la première ? Répand-elle un jour nouveau sur le fond de l'ouvrage ? Ou l'auteur a-t-il espéré, en rapprochant ces deux idées, de faire tomber pour jamais ce sentiment de rivalité qui subsiste depuis si long temps entre deux Nations puissantes ? Ce seroit une folie qui sûrement n'est point tombée dans l'esprit de M. Gaillard, quoique la philosophie moderne se soit souvent imaginé que ses écrits, ses axiomes & ses exclamations en imposeroient

aux

aux Souverains , arrêteroient la fureur de l'épée , enchaîneroient la colère des Rois , les passions des Ministres & le courage d'une noblesse guerrière qui languit à l'ombre du repos.

*L'Europe se croit éclairée & l'Europe fait la guerre ! Nous nous sommes trop pressés d'applaudir à nos lumières , l'Europe est encore barbare.* Ne croyez - vous pas , Monsieur , entendre un Sauvage , qui , plus éclairé que le reste de sa Nation , s'écrie du fond de ses forêts : *O mes concitoyens , ô mes frères , polissez-vous ; écoutez moi ; car vous êtes encore barbares.* Ce langage fut supportable , utile même dans la bouche d'*Orphée* au commencement du monde ; mais un particulier qui le répète dans ce siècle qu'on appelle un siècle de goût , de raison & de lumière par excellence , dans un siècle qui dédaigne les grands hommes & les talens sublimes qu'a produits le précédent : je ne sçais , en vérité , quel nom donner à un pareil enthousiasme. *L'Europe est barbare parce qu'elle fait la guerre !* Il étoit donc barbare ce peuple fameux qui vit les Arts naître sur les bords du Nil , & les recueillit dans son



sein ! Elle étoit donc barbare cette République , le modèle de la politesse & du goût , la patrie des *Homères* , des *Pindares* , des *Anacréons* , des *Sophocles* , des *Euripides* , des *Platons* , des *Socrates* ! Ces vainqueurs de la terre , ces Dieux du Capitole & du monde , étoient donc barbares malgré leur urbanité , malgré les *Césars* , les *Augustes* , les *Virgiles* , les *Horaces* , les *Cicérons* , &c !

» La politique est juste ou injuste.  
 » Injuste , elle veut conquérir , juste ,  
 » elle veut conserver. S'il ne s'agissoit  
 » que de conquérir ou de conserver pour  
 » le moment , il faudroit bien que la  
 » guerre remplît l'un ou l'autre objet ;  
 » mais on veut s'assurer une posses-  
 » sion paisible , & voilà l'objet que  
 » la guerre ne remplit jamais. » L'au-  
 » teur a raison de s'élever contre la fureur  
 » des conquêtes & la gloire destructive  
 » des conquérans. *Alexandre* aux yeux  
 » d'un homme qui pense est un fléau ter-  
 » rible. Mais prétendre que la guerre est  
 » inutile pour conserver des conquêtes jus-  
 » tes & repousser l'ennemi loin de la  
 » frontière , c'est une proposition peu ju-

dicieuse & démentie par l'expérience. Sans remonter si haut , que M. *Gail-  
lard* le demande à ces redoutables Hol-  
landois , qui , lassés de la tyrannie de la  
Cour de Madrid , ont brisé l'étendard  
de l'Espagne , ont écrasé ses armes , se  
sont érigés en Souverains , & qui en  
combattant tout à la fois contre la fureur  
de la mer & la rage de leurs anciens  
maîtres , disoient à l'une : *tu ne passeras  
pas cette digue*, & aux autres, *vous n'ap-  
procherez plus de nos foyers*. Qu'il le  
demande à ces braves Helvétiens qui  
révoltés du despotisme dont on les ac-  
cabloit , se sont liés par un acte de con-  
fédération inviolable , & , rassemblés par  
le désespoir & la vengeance , ont ren-  
versé les bataillons ennemis , dissipé les  
forces étrangères, & , cantonnés dans leurs  
montages , goûtent depuis tant de sié-  
cles les douceurs de la liberté. L'auteur  
prétendrait-il que les succès sont momen-  
tanées, qu'il peut arriver un temps où des  
Généraux moins habiles seront moins  
heureux ; cela peut être ; mais en con-  
clure qu'il est inutile actuellement de se  
défendre , que la guerre ne peut conser-  
ver des conquêtes justes , & qu'en toute

hypothèse la guerre est inutile, ce seroit une extravagance que je n'ose mettre sur le compte de la Philosophie du jour, quelque mauvaise idée que j'en aye.

L'*Introduction* qui suit la *Préface* m'a paru très-utile, bien vue, nécessaire même pour lire avec fruit la suite de l'ouvrage. C'est un précis rapide de la formation du Royaume d'Angleterre & de celui de France. L'auteur y enchaîne les évènements principaux célébrés dans les fastes des deux Nations; il y fait remarquer le commencement & les progrès de la Religion, des mœurs & de la civilisation: c'est le portique de l'édifice qu'il se propose d'élever, & cette première pièce est bien dessinée; je suis fâché cependant qu'on y trouve cette phrase aussi fautive qu'elle est peu philosophique. *Tacite prétend qu'en Angleterre le Soleil ne s'y lève & ne s'y couche point comme dans les autres contrées.... Ses idées géographiques & astronomiques sont d'une bisarrerie capable de décréditer son récit jusques sur les affaires politiques & militaires.* Les connoissances astronomiques sont les fruits de

l'expérience & du temps ; les autres sont celles du Génie , & celui-ci est de tous les siècles.

Enfin l'auteur entre sérieusement en matière. » La rivalité de la France & de l'Angleterre ne regarde ni les Saxons , ni les Bretons ; elle est née des ravages & des succès des Normands... Le souvenir de tant de maux qu'ils avoient faits à la France , l'aspect de tant de ruines qui dépofoient encore de leur fureur , & plus que tout cela cette riche Province qu'on voyoit entre leurs mains avec tant de regret & de dépit , étoient des levains de haine qui fermentoient dans les cœurs François. Quoique les *cris* de la France désolée eussent forcé *Charles le Simple* à ce sacrifice , les *cris* de la France s'élevoient contre lui pour l'avoir fait , & cette cession de la Normandie ne contribua pas moins que les autres disgraces de ce regne à faire donner au malheureux *Charles* ce titre de *Simple* que les mœurs de ce siècle rendoient déjà injurieux. Les Normands de leur côté étoient bien avertis de compter

» peu sur une alliance qu'avoit fait la  
 » nécessité. » *Guillaume le Conquérant*,  
 un de leurs Ducs, devenu Roi d'An-  
 gleterre, excita la jalousie du Monar-  
 que François : ils étoient sur le point  
 de se battre quand la mort enleva *Gui-*  
*laume* ; mais la rivalité nationale se  
 maintint ; les François détestoient des  
 étrangers, maîtres d'une des plus belles  
 Provinces du royaume, & les Ducs de  
 Normandie, devenus Roi d'Angleterre,  
 cherchoient à se maintenir dans leur  
 conquête. Il y eut en Normandie de  
 fréquentes batailles, qui, sans rien dé-  
 cider, servirent à fomentier & à nourrir  
 un sentiment déjà bien enraciné. Com-  
 me les Normands firent de grands éta-  
 blissemens en Angleterre, & que leurs  
 Ducs combattoient nos Rois à la tête  
 d'une armée composée d'Anglois & de  
 Normands, les François s'accoutumè-  
 rent à ne plus distinguer ces deux peup-  
 les, & leur haine ne vit plus dans  
 leurs rivaux que des Anglois. Le temps  
 & les querelles presque continuelles ne  
 firent qu'accroître la rivalité ; nos an-  
 cêtres ne voyoient dans leurs voisins  
 que des usurpateurs prêts à s'étendre à

leurs dépens, & les Anglo-Normands les considéroient comme des guerriers dont ils avoient tout à craindre.

Les armes de *Philippe Auguste* enlevèrent enfin la Normandie aux Rois d'Angleterre. Saint *Louis*, par le Traité d'Abbeville, rendit le Limousin, le Périgord, le Querci, la Saintonge & l'Agénois, à la charge d'hommage-lige, & l'Angleterre renonça aux Provinces de Normandie, d'Anjou, du Maine & de la Touraine. Ces sortes de Traités étoient le fruit des circonstances, & ne changeoient point les impressions nationales. Toute la race masculine de *Philippe le Bel* étant éteinte en France, la couronne, selon nos loix, passoit à *Philippe de Valois*, fils aîné de *Charles de Valois*. *Edouard III* la réclama comme petit-fils de *Philippe le Bel* par sa mère. Ici commence la seconde époque de la rivalité entre la France & l'Angleterre, & c'est le terme de l'ouvrage qui finit sans développer les évènements de cette seconde époque. Je vous invite, Monsieur, à lire la suite & l'enchaînement de ceux qui entrent dans la première. Vous serez, en général, très-contens

de la manière dont l'auteur traite son objet, & de l'exposition qu'il fait des germes & des progrès de la rivalité. Cependant il feroit à désirer qu'il se fût moins étendu sur les traits des annales Angloises ou Normandes qui ne font qu'épisodes, & qui ne vont point au but. Ce défaut prouve du moins un homme instruit, un auteur versé dans la connoissance des monumens de la Nation, & qui en possède les antiquités les plus secrètes. Vous trouverez d'ailleurs, Monsieur, dans le cours de l'ouvrage, des anecdotes trop négligées, & qui vous intéresseront.

Le portrait que l'auteur trace de *S. Louis* est tout à la fois un des tableaux les plus achevés & un des panégyriques les plus complets de ce grand Prince ; & de tous les Discours que l'Académie fait prononcer en son honneur, je ne crois pas qu'aucun donne une idée plus haute & plus juste de l'illustre élève de *Blanche de Castille*. » Malgré quelques légers défauts, ou plutôt malgré des fautes ou des erreurs dont le principe même est vertueux (les Croisades) quel Roi peut-on lui compa-

» ter ? Quel nom plus respectable la  
 » Religion peut-elle opposer à ceux qui  
 » voudroient la croire peu compatible ,  
 » soit avec la grandeur Royale , soit  
 » avec la grandeur personnelle. Quels  
 » droits ou quels soins du trône les  
 » soins de la piété lui ont-ils fait né-  
 » gliger ? Où trouve-t-on ailleurs ce  
 » mélange de justice & de clémence ,  
 » de tendresse & de vertu , d'indul-  
 » gence & de fermeté , cet amour de  
 » la paix & ces talens pour la guerre ,  
 » ce désintéressement politique , cette  
 » sensibilité courageuse , cette bienfai-  
 » sance éclairée , cette majesté si douce  
 » & si paternelle , ces grandes vues du  
 » bien public & ces détails de charité  
 » particulière , ce calme de la raison &  
 » cette chaleur du sentiment ? Sage ,  
 » heureux , quoique sensible , son ame  
 » fut exercée & remplie par des atta-  
 » chemens toujours légitimes , & tous  
 » ses penchans furent des devoirs. Quel  
 » fils , quel frère , quel mari , quel  
 » père , quel Roi ! Combien il aima ,  
 » combien il fut aimé ! Père du peuple ,  
 » ami des hommes , il remplit dans  
 » toute leur étendue ces deux grands



» caractères ; il satisfait pleinement à la  
 » nature & à la gloire. Sa vie publique  
 » nous offre d'illustres victoires rem-  
 » portées malgré lui sur des ennemis  
 » qu'il plaignoit , la paix donnée aux  
 » Nations , de grandes haines assou-  
 » pies , de grandes rivalités suspen-  
 » dues , des établissemens qui font  
 » époque dans l'histoire de la lé-  
 » gislation. Sa vie privée est pleine de  
 » détails aimables & attendrissans. Son  
 » mariage avec *Marguerite de Provence*  
 » fut l'union de deux âmes célestes :  
 » mêmes inclinations , mêmes vertus ,  
 » tendresse égale , épanchemens réci-  
 » proques ; elle le suivit au de là des  
 » mers ; elle fut sa consolatrice dans la  
 » captivité ; il la consultoit sur les af-  
 » faires les plus importantes sans qu'elle  
 » prétendît à cet honneur. *Je le dois,*  
 » dit il à des gens assez injustes pour  
 » s'en étonner , *elle est Ma Dame & ma*  
 » *compagne.* »

Il s'en faut bien que M. Gaillard  
 jette un coup d'œil aussi favorable sur  
*Saint Thomas de Cantorbéri* ; celui-ci  
 n'est à ses yeux qu'un fanatique , une  
 imagination exaltée , un ambitieux qui

voulut que le trône s'abaissât devant l'autel , un sujet punissable , en un mot. Voyez vous-même , Monsieur , à la fin du premier volume sa façon de s'exprimer là dessus , aussi bien que sur le martyre de Saint *Edouard*. Ce qui me paroît bien plaisant , c'est que l'auteur prétend s'appuyer de *Bossuet* en maltraitant S. *Thomas de Cantorbéri* ; il cite le texte de cet illustre Prélat ; il marque en caractères italiques les mots qu'il croit favorables à son sentiment. Lisez , Monsieur , & jugez. M. *Gaillard* a soin d'avertir au commencement de son ouvrage qu'il ne faut pas s'en rapporter au témoignage des écrivains Anglois Protestans sur les Saints que l'Eglise révère ; je rends le même service au lecteur , en l'avertissant qu'il faut toujours se défier du jugement que les Philosophes portent des Saints , de la Religion , & de tout ce qui y a rapport.

M. *Gaillard* déchire aussi la mémoire de l'illustre & malheureux *Enguerrand de Marigni*. Il n'est en cela que l'écho de *Mézerai* & de quelques autres écrivains prévenus ou mal instruits. Vous

vous rappelez, Monsieur, le Mémoire justificatif dont je vous rendois compte en dernier lieu, & qui met au plus grand jour la gloire, les talens, les vues patriotiques & l'innocence d'un des plus grands Ministres à qui nos Rois aient confié les rênes de l'administration publique.

La prison, le traitement barbare & le supplice cruel d'*Edouard II*, Roi d'Angleterre, est une des plus odieuses époques des annales de ce Royaume, sur-tout si l'on fait attention que l'auteur de ses infortunes fut la Reine son épouse, qui, abusant de la foiblesse de son caractère, & vivant publiquement avec *Mortimer* son amant, fit enfermer ce Prince pour regner & jouir impunément. » On voulut qu'il confirmât sa » déposition par une résignation formelle. Les Evêques de Lincoln & » de Vinchester vinrent le lui proposer ; il s'évanouit, & revenu à lui il » répondit avec un torrent de larmes » qu'il étoit hors d'état de rien refuser. Il comparut en long habit de » deuil pour subir cette humiliation. » Son Sénéchal cassa son bâton devant

» lui, comme on fait aux obsèques des  
 » Rois. La soumission d'*Edouard* n'a-  
 » doucit point son sort ; on chercha d'a-  
 » bord à le faire mourir d'impatience  
 » ou de douleur dans sa prison..... On  
 » mit auprès de lui deux barbares nom-  
 » més *Mautravers* & *Gournay*, qui  
 » épuisèrent toutes les ressources de  
 » l'insolence & de la cruauté..... On en  
 » peut juger par ce trait : *Edouard* de-  
 » manda un jour de l'eau chaude pour  
 » être rasé ; on lui apporta de l'eau  
 » froide & bourbeuse, prise dans un fos-  
 » sé. *Edouard* sans se plaindre en de-  
 » manda d'autre ; on lui en refusa bru-  
 » talement ; ses yeux se remplirent de  
 » larmes ; il les sentit couler sur ses  
 » joues. *Ah*, s'écria-t il, *voilà malgré*  
 » *eux de l'eau pure & chaude !* » Quel  
 cœur de fer, quel monstre put en-  
 tendre ces paroles sans le plus vif at-  
 tendrissement !

*M. Gaillard* n'est pas sans talent pour  
 l'Histoire, c'est à dire pour les recher-  
 ches & le développement des ressorts  
 qui font agir les peuples & les Souve-  
 rains. C'est dommage qu'il ne veuille  
 pas absolument se défaire de certaines

tournures forcées, de certaines idées  
 prétendues philosophiques, & d'une  
 exaltation de style qui n'est qu'un sub-  
 lime faux, & qui produit souvent des  
 phrases louches & peu françoises. Que  
 pensez-vous, par exemple, Monsieur,  
 de ces expressions : *En Europe sur tout,*  
*les états plus égaux, plus bornés, com-*  
*primés par une gravitation réciproque,*  
*ne s'élancent plus guères au-delà de leurs*  
*limites ; ils se balancent, ils s'agitent*  
*sans se détruire entièrement ; ils se met-*  
*tent ( les états ) deux contre deux, qua-*  
*tre contre quatre, tantôt par ordre al-*  
*ternatif, tantôt les extrêmes contre les*  
*moyens ?* Que signifie cette image pé-  
 dantesque du haut de sa politique, qui  
 paroît si sublime, S. Louis jeta un re-  
 gard sur l'état des affaires de France &  
 d'Angleterre ? Qu'est-ce qu'une supersti-  
 tion vertueuse ? Qu'est-ce qu'une férocité  
 naïve qu'aucun art n'a encore modifiée ni  
 réduite en système ? Trouvera-t-on beau-  
 coup de naturel dans cette métaphore  
 brillante ? On sait que ce fut de la  
 France que partit le souffle qui les ex-  
 termina, ( les Templiers ). Depuis quand  
 l'Histoire a-t-elle emprunté l'emphase

de la Muse de *Lucoin* ? & cette autre image ampoulée, *Henri ne vivoit plus ; Philippe, son fils, dormit sur le trône, & ne s'éveilla jamais qu'au bruit des foudres de Rome*. Comme l'auteur est de l'Académie, je voudrois bien sçavoir de lui si l'on peut dire en François que les *Croisades n'étoient pas nées*, ou qu'un Prince *s'est rassasié de vengeance* pour dire qu'il a fait périr ses ennemis dans des supplices. Peut-être est-ce pour enrichir la langue, selon l'intention du fondateur de l'Académie, que l'auteur parle d'un *Prince justicier*, pour peindre d'un seul mot un Roi qui aimoit la justice, d'une *autorité légatoriale*, &c. &c. &c. Au reste, ce catalogue de fautes contre le goût & la diction, qu'il me feroit très-facile de grossir, n'empêche pas que le fond de l'ouvrage de M. *Gaillard* ne soit estimable. On ne peut que désirer qu'il écrive avec moins de faste & de contrainte, avec plus de naturel & de simplicité, & qu'il renonce à cette misérable Philosophie, aussi contraire au bon esprit, au bon goût, au bon style, qu'elle l'est à la Nature, à la Morale, à la Religion.

*La Fausse Statue*, Comédie en un Acte  
en prose, par M. le Chevalier de Laurès;  
à Paris chez le Jay Libraire rue  
S. Jacques.

Vous connoissez, Monsieur, la petite Comédie de l'*Amateur*, par laquelle M. Barthe a débuté sur la scène comique. Le sujet de *La Fausse Statue* a quelque rapport avec le fond de cet *Amateur*. La pièce de M. le Chevalier de Laurès, représentée autrefois à Berny sur le Théâtre de feu S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, est antérieure; mais il écarte tout ce qui pourroit faire soupçonner M. Barthe de plagiat; il observe qu'alors ce dernier étoit absent de Paris. M. le Chevalier de Laurès ajoute que sa pièce n'étoit sortie de son porte-feuille qu'en faveur de M. Castilhon, qui desira de la lire, & qui en donna un extrait dans le *Journal Encyclopédique*.

Il y a des scènes très agréables dans *La Fausse Statue*. J'y ai remarqué cependant un petit défaut de vraisemblance que l'auteur pouvoit aisément évi-

ter. Le jeune amant se met sur un pié-  
d'estal à la place d'une statue. *Aglaié* en  
devient éprise ; elle s'éloigne un ins-  
tant : elle reparoit & trouve le piédes-  
tal vuide ; l'instant d'après la statue est  
remise à sa place. Cette espèce de jeu  
doit la tirer d'erreur. Il est impossible  
qu'elle s'imagine qu'une statue soit ôtée  
& remise en une minute. Une idée sin-  
gulièrement heureuse est d'avoir suppo-  
sé que cette jeune personne , amante de  
*La Fausse Statue* , est fille de *Timon le*  
*Misanthrope* , qui a tâché de lui inspi-  
rer de l'aversion pour tous les hommes.

Vous lirez, Monsieur, avec beaucoup  
de plaisir, toute la pièce, & sur-tout la  
scène où la belle *Aglaié* voit la prétendue  
Statue s'animer.

A G L A É.

Dans quel étonnement elle me jette !  
A chaque instant elle paroît s'embellir ;  
on diroit qu'elle m'entend , qu'elle veut  
me répondre , il semble que la joie  
éclate sur son visage , que ses regards  
s'enflamment, s'attendrissent.... Avan-  
çons ; admirons de plus près ce chef-



d'œuvre de l'Art.... O Ciel ! quelle voix secrète m'arrête ! Je desirer & je crains d'en approcher...., D'où n'aît donc cet intérêt si pressant, ce trouble inconnu, ce desir inquiet qui m'agite & m'allarme ? Ah ! *Timon*, vous ne me trompiez pas ; les hommes doivent être en effet bien dangereux, puisque leur image seule fait tant d'impression sur mon ame..... N'importe, orons-la de cette guirlande. Que ne puis-je aussi lui donner la vie (*Elle s'avance.*) Ma main tremble, mon cœur est dans une agitation ! Malheureuse *Aglæ*, peux-tu te dissimuler ta foiblesse insensée ! O, *Pigmalion*, j'éprouve tes feux : tu te venges, Amour, mais ferois-tu inexorable ! (*A peine Aglaé a passé la guirlande dans les bras de la Statue, qu'elle commence à s'animer : Aglaé recule toute effrayée, en s'écriant :*) Ah, quel prodige ! L'Amour m'auroit-il entendue ! Elle s'anime ; le plaisir éclate dans ses yeux ; elle me tend les bras ; elle marche ; elle vient à moi.

P H A Ï S.

*Aglæ, Aglaé !*

AGLAE.

Elle parle, elle sait mon nom !

PHAIS.

Oui, il est gravé dans un cœur qui vous jure une ardeur aussi tendre que fidèle. Jugez, belle *Aglæ*, jugez de l'excès de ma flamme ; c'est pour vous admirer, pour vous adorer, que l'amour lui-même vient de me donner la vie.

AGLAE.

Quoi ? Se peut-il.....

PHAIS.

Ne vous étonnez point d'un prodige que je dois à vos charmes. La Beauté commande à toute la Nature : docile à vos ordres, elle n'a point de loix qu'elle ne soumette au bonheur de vous plaire : tout doit prendre la vie, tout doit s'enflammer à l'aspect des yeux que j'adore.

AGLAE.

De grace, laissez moi respirer ; je suis

si étonnée , que je suis hors de moi-même.

P H A Ï S.

Chère *Aglæé* , rendez le calme à vos esprits ; ne voyez plus que l'objet de vos bienfaits , & hâtez - vous de couronner les vœux d'un Amant qui préfère à la vie le bonheur bien plus flatteur de la devoir à votre tendresse.

A G L A É.

Quoi , vous m'avez entendue ! Mais pouvois-je m'attendre à un prodige qu'à peine j'ose croire encore ?

P H A Ï S.

Ainsi vous renversez toutes mes espérances ; ainsi vous ne m'avez animé que pour me rendre la victime de vos rigueurs.

A G L A É , *à part.*

Quel langage ! Chaque mot augmente mon trouble.

P H A ï s.

Vous ne répondez point....

A G L A É , à part.

Hélas ! que lui dirai-je ? Fuyons.

P H A ï s.

Vous m'abandonnez. Hé bien, cruelle, vous ferez satisfaite ; je détruirai votre ouvrage puisqu'il vous importune. Que m'importe la vie , si vous me haïssez !

A G L A É.

Quel dessein funeste ! Gardez-vous....

P H A ï s.

Je dois rentrer dans le néant ; l'existence me seroit odieuse avec votre indifférence.

A G L A É.

Non , vivez , je le desire.

Cette petite Pièce est charmante par les détails & par le style. M. le Chevalier de Laurs nous avoit déjà donné des preuves de talent dans plus d'un

genre. Ce nouvel ouvrage ne peut que faire désirer au Public qu'il les multiplie.

*Le Sens propre des Psaumes de David ;  
exposé brièvement dans une interpré-  
tation suivie , avec le sujet de chaque  
Psaume , douzième édition , un volu-  
me in-12.*

Il y a des ouvrages qu'il suffit de nommer sans autre annonce & sans autre extrait. Telle est , Monsieur , cette excellente traduction des *Psaumes* , déjà connue par onze éditions consécutives , sans compter nombre d'éditions remplies de fautes , contrefautes & furtives , dont les Provinces sont inondées. Le P. *Lallemant* Jésuite , auteur de cette traduction , qui étoit rempli de talens & de vertus , & que sa Société avoit chargé de plusieurs autres ouvrages , s'étoit singulièrement appliqué à celui-ci , entrepris de son choix & par goût. Aussi , de tous ceux qui sont sortis de sa plume , c'est celui dans lequel il a le mieux réussi

& qui lui fait le plus d'honneur. Le P. *Lallemant* n'a prétendu ni commenter, ni traduire tout à fait à la lettre le Livre des *Psaumes*. Un commentaire ne sert communément qu'à peu de personnes; & la traduction trop littérale d'un texte extrêmement obscur ne sçauroit être bien intelligible. C'est ici une interprétation où l'on fait parler le Prophète dans le génie de notre Langue, où l'on modifie les figures du texte sans en jamais altérer le sens; où, en exposant toujours clairement le sens littéral, on insinue les autres sens que celui-ci enveloppe; où l'on fait un discours suivi de chaque *Psaume* par la liaison nouvelle que l'on sçait faire appercevoir entre les versets qui le composent; où l'on donne une juste étendue aux pensées & aux sentimens, sans donner au lecteur aucun soupçon qu'on y ait rien mêlé d'étranger; enfin, où l'on conserve l'énergie, la noblesse, & sur-tout l'onction du texte. Le P. *Lallemant*, en remplissant ce plan qu'il s'étoit formé, a sçu rendre sa traduction la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'ici; c'est par là qu'elle a atteint ce degré de perfection qui laisse

loin derrière lui tous les autres interprètes & paraphrastes de ce Livre sublime.

Entre plus de quinze approbations qu'on trouve à la tête du volume, d'Evêques, d'Archevêques les plus respectables & les plus éclairés qui ont adopté cette traduction, on distingue celle de *Fénélon* Archevêque de Cambrai, & de *Fléchier* Evêque de Nîmes. Voici quelques mots de l'éloge qu'en fait ce dernier. « L'auteur, pour la rendre  
» plus utile, a cru qu'il devoit la rendre  
» plus intelligible. Il a cherché un milieu  
» entre la paraphrase trop libre & la ver-  
» sion trop resserrée. Il lie ce qui sem-  
» bloit être détaché; il éclaircit ce qui  
» paroissoit obscur; il donne quelque  
» goût à ce qui eût été trop sec. Ces ad-  
» ditions courtes & judicieuses ne défi-  
» gurent & n'altèrent rien. »

Cette douzième Edition du *Sens propre & littéral des Psaumes* par le P. *Laflemant*, se trouve à Paris chez *Lotin* le jeune Libraire rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Décembre 1771.

LETTRE

& qui lui fait le plus d'honneur. Le P. *Lallemant* n'a prétendu ni commenter, ni traduire tout à fait à la lettre le Livre des *Psaumes*. Un commentaire ne sert communément qu'à peu de personnes; & la traduction trop littérale d'un texte extrêmement obscur ne sçauroit être bien intelligible. C'est ici une interprétation où l'on fait parler le Prophète dans le génie de notre Langue, où l'on modifie les figures du texte sans en jamais altérer le sens; où, en exposant toujours clairement le sens littéral, on insinue les autres sens que celui-ci enveloppe; où l'on fait un discours suivi de chaque *Psaume* par la liaison nouvelle que l'on sçait faire appercevoir entre les versets qui le composent; où l'on donne une juste étendue aux pensées & aux sentimens, sans donner au lecteur aucun soupçon qu'on y ait rien mêlé d'étranger; enfin, où l'on conserve l'énergie, la noblesse, & sur-tout l'onction du texte. Le P. *Lallemant*, en remplissant ce plan qu'il s'étoit formé, a sçu rendre sa traduction la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'ici; c'est par là qu'elle a atteint ce degré de perfection qui laisse



loin derrière lui tous les autres interprètes & paraphrastes de ce Livre sublime.

Entre plus de quinze approbations qu'on trouve à la tête du volume, d'Evêques, d'Archevêques les plus respectables & les plus éclairés qui ont adopté cette traduction, on distingue celle de *Fénélon* Archevêque de Cambrai, & de *Fléchier* Evêque de Nîmes. Voici quelques mots de l'éloge qu'en fait ce dernier. « L'auteur, pour la rendre  
» plus utile, a cru qu'il devoit la rendre  
» plus intelligible. Il a cherché un milieu  
» entre la paraphrase trop libre & la ver-  
» sion trop resserrée. Il lie ce qui sem-  
» bloit être détaché; il éclaircit ce qui  
» paroissoit obscur; il donne quelque  
» goût à ce qui eût été trop sec. Ces ad-  
» ditions courtes & judicieuses ne défi-  
» gurent & n'altèrent rien. »

Cette *douzième Edition* du *Sens propre & littéral des Psaumes* par le P. *Lottin*, se trouve à Paris chez *Lottin le jeune* Libraire rue S. Jacques, vis à-vis la rue de la Parcheminerie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Décembre 1771.

LETTRE

## LETTRE IX.

*Nouveau Dictionnaire Historique , ou Histoire Abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par le génie , les talens , les vertus , les erreurs mêmes , &c , depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours , avec des Tables Chronologiques pour réduire en corps d'Histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire ; par une Société de Gens de Lettres , six volumes in-8° chacun d'environ 600 pages en deux colonnes ; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques , à Caën chez le Roy Imprimeur du Roi , à Lyon chez Rosset Libraire.*

**D**EPUIS que Bayle & Moréri ont ouvert une carrière nouvelle & plus vaste à la Lexicographie, on a vu se multiplier les Dictionnaires Histori-

ques & Critiques. On a reproché aux uns ce ton d'érudition pédantesque qui dégoûte, aux autres une partialité qui révolte, à plusieurs une précipitation de travail qui a fait exclure de cette espèce de Temple de Mémoire des noms & des hommes à qui leurs talens & leurs vertus devoient en ouvrir l'entrée. En général, l'idée d'un pareil ouvrage, si elle est bien exécutée, est un service rendu, bien moins à la Littérature, qu'à une certaine classe de lecteurs assez nombreuse qui, ne pouvant puiser dans les sources & parcourir l'Histoire, trouvent sous leur main la notice exacte & abrégée de tous les hommes qui ont joué un rôle distingué sur la terre. Parmi le grand nombre d'ouvrages en ce genre que nous avons vu paroître, on distingue d'abord celui de feu M. l'Abbé *Ladvocat*. Le mérite principal de ce Dictionnaire est la clarté, la précision, & sur-tout la franchise & la sagesse, en général. Mais l'auteur n'a parcouru que la moitié de la carrière, & sa Galerie ne contient pas, à beaucoup près, les tableaux de tous les hommes qui ont droit à la célébrité. Il y a d'ailleurs,

dans son répertoire quantité d'erreurs de noms & de dates, & de plus les Jansénistes ont accusé l'auteur d'être Moliniste. Il parut en 1758 un autre *Dictionnaire Historique, Littéraire & Critique, contenant une idée abrégée de la vie & des ouvrages des hommes illustres en tout genre, de tout temps & de tout pays*, six volumes in 8°, sans nom d'auteur ni d'Imprimeur, & pour cause. Les noms consacrés par l'histoire y sont moins pressés, plus connus & en bien plus grand nombre. Mais l'auteur ou les auteurs affichent des sentimens contraires à ceux de l'Abbé *Ladvocat* ; ce sont des Jansénistes décidés qui louent à toute ontrance les Héros & les Saints de leur parti. On leur reproche, avec justice, d'être prévenu contre certains corps & certains personnages, de prononcer d'après l'état & la créance, plutôt que sur le mérite personnel. Si pour écrire l'Histoire en grand il faudroit n'être d'aucun pays, d'aucune Religion, d'aucune Secte, la règle devient encore plus sévère, quand on ne donne qu'une esquisse rapide, & qu'on ne présente que le résultat des traits principaux. Il y a

quatre ou cinq ans qu'il sortit des presses d'Avignon une production du même genre en quatre volumes in 8°, dans laquelle les lecteurs désintéressés virent avec plaisir qu'on avoit évité l'esprit de secte & les conseils du préjugé. Mais ce *Dictionnaire*, quoique moins partial que tous ceux que nous avons, étoit encore imparfait. C'est ce même ouvrage qui reparoit aujourd'hui, plus ample & plus soigné. La *Société des gens de Lettres*, vraie ou prétendue, qui s'est chargée de cette nouvelle édition, n'y laisse presque rien à desirer. On y trouve tous les articles nécessaires sous un jour lumineux & agréable. Les minucies & les anecdotes qui n'intéressent ni le cœur ni l'esprit sont rejetées; tout ce qui peut faire honneur à l'humanité, donner une haute idée des hommes dignes de ses hommages, ou inspirer l'horreur pour des monstres dévoués à son exécution, y est exposé avec autant de goût que de discernement; les jugemens sur les ouvrages de Littérature ou sur les actions célèbres, m'ont paru dictés par cet esprit de lumière & d'équité qui fait autant d'honneur à la droiture des au-

teurs qu'à la solidité & à l'étendue de leurs connoissances ; en un mot , je pense , Monsieur , que ce Dictionnaire est le meilleur & le plus estimable qui ait paru jusqu'ici , & celui dans lequel on doit avoir plus de confiance.

Les héros guerriers & sanglans ne sont pas ceux qui fixent avec plus de complaisance l'attention des Auteurs du Dictionnaire. La bienfaisance & l'humanité sur le trône leur paroissent plus dignes de leur pinceau. L'article d'*Antonin* m'a paru un modèle de précision. On sent qu'il a été fait avec beaucoup de soin & de plaisir.

» *ANTONIN LE PIEUX*, Empe-  
 » reur Romain , originaire de Nîmes  
 » & né en Italie dans la ville de Lanu-  
 » vium l'an 86 de J. C. fut fait Pro-  
 » consul d'Asie , Gouverneur d'Italie  
 » & Consul l'an 120 de J. C. Il se mon-  
 » tra dans ces premiers emplois ce qu'il  
 » fut sur le trône impérial , doux , sage ,  
 » modéré , prudent , juste. *Adrien* l'a-  
 » dopta , & il fut son successeur en  
 » 138. Il rendit d'abord la liberté à plu-  
 » sieurs personnes arrêtées par les or-  
 » dres d'*Adrien* , qui les destinoit à

» la mort. Il diminua les impôts ; il  
» défendit qu'on opprimât personne  
» pour la levée des subsides ; il écouta  
» les plaintes des surchargés ; il consomma son patrimoine en aumônes. Les  
» provinces & les villes ne fleurirent  
» jamais autant que sous son règne. Il  
» ne voulut pas que le Sénat recherchât des malheureux qui avoient conf-  
» piré contre lui. Lorsqu'on lui van-  
» toit les conquêtes de ces illustres  
» meurtriers qui ont désolé la terre, il  
» disoit comme *Scipion l'Africain* : *Je*  
» *préfère la vie d'un Citoyen à la mort*  
» *de mille ennemis*. Au moment de sa  
» mort, quelqu'un lui ayant demandé  
» le mot de ralliement, il répondit  
» *æquanimitas* , *tranquillité* ; il se re-  
» tourna aussi-tôt & mourut aussi pai-  
» siblement que s'il se fût endormi.  
» S'il y a eu des Souverains qui aient  
» mérité l'apothéose, c'est sans doute  
» *Antonin*. Sa mort fut un deuil pour  
» le genre humain qui perdoit le pre-  
» mier des hommes & le modèle des  
» Rois ; c'étoit *Socrate* sur le trône. »

Le Talent, la Mort & l'Histoire éga-  
lent tous les hommes, & vous ne trou-

verez pas indécemment que je place le portrait d'un Comédien fameux à côté de celui d'un Maître du Monde. » *Roscius* » (*Quintus*) Gaulois de nation, fut le » plus célèbre Acteur de son siècle pour » la Comédie. *Cicéron*, son admirateur & son ami, a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet Orateur » dit qu'il plaisoit tant sur le théâtre, » qu'il n'auroit jamais dû en descendre, » & qu'il avoit tant de vertu & de probité qu'il n'auroit jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre *Famius*, & » c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. *Pison* & *Sylla* » ne lui marquoient ni moins d'amitié, » ni moins d'estime que *Cicéron*. *Roscius* » inspiroit ces sentimens par la pureté de ses mœurs, par son humanité, par sa candeur, par son caractère obligeant & par sa libéralité. La » République lui faisoit une pension de » quarante mille écus; &, quoiqu'on » fut dix ans de suite sans la lui payer, » il ne cessa pas de représenter. C'est » à tort qu'on a dit qu'il étoit le premier qui se fût servi du masque. Il » est vrai qu'il avoit les yeux un peu de



» travers ; mais cette difformité ne  
 » l'empêchoit pas d'avoir très-bonne  
 » grace en déclamant. Ce Comédien  
 » illustre mourut vers l'an 61 avant  
 » J. C. Il avoit composé un *Parallèle*  
 » des mouvemens du Théâtre & de ceux  
 » de l'Eloquence ; mais cet ouvrage  
 » n'est pas parvenu jusqu'à nous. » Si  
 nos Acteurs François n'ont pas les ta-  
 lens de *Roscius* leur compatriote, n'est-  
 il pas vrai, Monsieur, qu'ils ont du  
 moins ses vertus ?

En parcourant ce Dictionnaire, le  
 hasard m'offre l'article d'un Poète qui  
 vraisemblablement vous est inconnu.  
 » *Anvari*, surnommé *le Roi de Korassan*,  
 » non pas qu'il fût Prince, mais parce  
 » qu'il devint le premier Poète de son  
 » pays. Il étoit encore au Collège lors-  
 » qu'il présenta une pièce au Sultan  
 » *Sangiar* qui se l'attacha. *Raschidi*  
 » étoit son rival. Ces deux Poètes fu-  
 » rent pendant quelque tems de deux  
 » partis différens. *Anvari* étoit au camp  
 » de *Sangiar*, lorsqu'il assiégeoit *At-*  
 » *siz*, Gouverneur, puis Sultan des  
 » Kouarezmiens, avec lesquels *Ras-*  
 » *chidi* s'étoit enfermé. Pendant que

» les deux Sultans donnoient & re-  
 » pouffoient des assauts, les deux ver-  
 » sificateurs se battoient à leur manière,  
 » se décochant l'un & l'autre des vers  
 » attachés au bout d'une flèche. *Anvari*  
 » mourut l'an 1200 de *Jésus Christ*. »

Je termine cette annonce par l'article  
 de *Barneveld*, ce fier Républicain, cette  
 ame ferme & intrépide. » *Jean d'Olden*  
 » *Barneveld*, Avocat général des Etats  
 » de Hollande, acquit l'estime des Etats  
 » Généraux & des Puissances étrangè-  
 » res dans ses négociations & ses am-  
 » bassades. On peut le compter parmi  
 » les fondateurs de la liberté de sa Pa-  
 » trie. *Henri IV* & la Reine *Elisabeth*,  
 » bons juges du mérite, faisoient  
 » beaucoup de cas de cet habile Négoc-  
 » ciateur. *Barneveld* ayant voulu res-  
 » treindre l'autorité de *Maurice d'O-*  
 » *range*, opposa les Arminiens aux  
 » Gomaristes partisans de ce Prince.  
 » *Maurice*, pour se venger, fit assem-  
 » bler un Synode à Dordrecht, com-  
 » posé des Députés de toutes les Egli-  
 » ses Calvinistes de l'Europe, excepté  
 » de ceux de France, en 1618 & 19.  
 » Cette assemblée condamna les Ar-

» miniens avec autant de sévérité que  
 » s'ils n'avoient pas été de la même  
 » communion. *Barneveld*, jugé par  
 » 26 Commissaires, eut la tête tran-  
 » chée en 1619, sous prétexte d'avoir  
 » voulu livrer sa patrie à la Monarchie  
 » Espagnole, lui qui avoit travaillé  
 » avec tant de zèle pour soustraire son  
 » pays à leur puissance. On lui envoya  
 » le Ministre *Walacus* pour le préparer  
 » à la mort. *Barneveld* écrivoit dans  
 » ce moment à sa femme. Lorsqu'il vit  
 » entrer ce Ministre, il lui dit qu'il  
 » étoit vieux & suffisamment préparé  
 » depuis long-temps, qu'ainsi il pouvoit  
 » s'épargner cette peine. Le Ministre  
 » insista. *Assseyez-vous donc*, lui dit *Bar-*  
 » *nevel*, *jusqu'à ce que j'aie fini ma let-*  
 » *tre*. Lorsqu'elle fut achevée, il de-  
 » manda à *Walacus* qui il étoit, dis-  
 » cuta avec lui quelques points de Re-  
 » ligion, & ne cessa de protester de son  
 » innocence. Sur quelques représenta-  
 » tions du Ministre, il lui dit : *Quand*  
 » *j'avois l'autorité, je gouvernois selon*  
 » *les maximes de ce temps-là, & au-*  
 » *jourd'hui je suis condamné à mourir*  
 » *selon les maximes de celui-ci*. Ses deux

» fils , *René & Guillaume*, ayant formé  
 » le dessein de venger la mort de leur  
 » pere , entrèrent dans une conspira-  
 » tion qui fut découverte. *Guillaume* se  
 » sauva par la fuite ; *René* fut pris &  
 » condamné à mort. Son illustre mere  
 » demanda sa grace au Prince *Maurice*  
 » qui lui répondit : *Il me paroît étrange*  
 » *que vous fussiez pour votre fils ce que*  
 » *vous avez refusé de faire pour votre*  
 » *mari*. La digne épouse de *Barneveld*  
 » lui repartit avec indignation : *Je n'ai*  
 » *pas demandé grace pour mon mari*  
 » *parce qu'il étoit innocent ; mais je*  
 » *la demande pour mon fils parce qu'il*  
 » *est coupable*.

A la tête de ce Dictionnaire on a  
 placé une Table des principales époques  
 depuis *Adam* jusqu'à nos jours ; cette  
 Table, accompagnée de listes chrono-  
 logiques pour les différens Royaumes ,  
 forme un petit abrégé de l'Histoire uni-  
 verselle, par le moyen duquel on peut  
 réduire , en cas de besoin , tous les arti-  
 cles épars , en un corps historique.  
 On y a renvoyé aussi les noms de tous  
 les Princes qui n'ont eu aucun éclat que  
 celui qu'ils ont emprunté de leur rang ,

& qui conséquemment méritent peu d'être connus dans un ouvrage qui n'est que le grand & magnifique tableau des talens & des vertus.

*Imitation d'un endroit choisi du Poème  
Anglois de M. Smart sur l'Eternité de  
Dieu.*

Cette imitation , qu'un hasard heureux a fait tomber dans mes mains , est de feu M. *Patu* qui donnoit de si grandes espérances , & qui à la fleur de son âge a été enlevé à la République des Lettres. Il nous a laissé quelques ouvrages qui justifient les regrets que sa mort prématurée nous a causés , tels que la petite Comédie des *Adieux du Goût* , & deux volume de traduction de Pièces Angloises.

Il vient ce jour affreux , marqué dans les decrets ,  
Où Dieu va dévoiler ses terribles secrets ;  
Où ce vaste univers , en proie à sa vengeance ,  
Verra se dissiper sa rapide existence.

Il fut un temps , un songe où l'homme a cru :  
jouir :

Les temps sont écoulés ; tout va s'évanouir.  
Je vois ces corps réglés dans leur course infinie  
Renverser tout à coup leur céleste harmonie ;  
Je vois les élémens égarés , éperdus ,  
Arrachés de leur sphère , agités , confondus ,  
Qui dans leur choc horrible ardens à se dé-  
truire ,

De l'antique Néant rétablissent l'empire.]  
Mille torrens de soufre assiègent l'univers ;  
La foudre en mugissant éclate au sein des airs.  
Dans l'aride atmosphère une flamme épandue  
Dévore en un instant son immense étendue.  
Tu péris avec elle , écho tumultueux ,  
Des mouvemens de l'air effet impétueux ,  
Tout n'est plus que silence ; & la terre déserte ,]  
La terre jusqu'au centre embrasée , entr'ou-  
verte ,

Succombant sous l'effort d'un bitume intestin ,  
Subit du monde entier l'effroyable destin.  
Que devient ta grandeur , toi , roche mena-  
çante ,

206 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Qui t'élevant au loin sur la mer écumante ,  
Voyois avec orgueil briser contre tes flancs ,  
Et la fureur des flots & la rage des vents ?  
Que devient ta grandeur ? Vous , vagues agi-  
tées ,

Du sein des vastes mers jusques au Ciel portées,  
Vous vous enflez en vain , & ce feu destruc-  
teur

Va faire à l'onde même éprouver sa fureur.  
Chaînes de l'Orient , montagnes sourcilleuses ,  
Qui cachez dans l'Ether vos cimes orgueil-  
leuses ,

Vous , Atlas , vous , Taurus , piliers auda-  
cieux ,

Qui fixez notre terre & soutenez les Cieux ,  
Qu'êtes-vous devenus ? Comme une ombre lé-  
gère

J'ai vu fuir loin de moi leur grandeur passa-  
gère.

Parlez , *Æthna* , *Vésuve* , ô terribles Volcans ,  
Où sont vos tourbillons & vos feux dévorans ?  
De la fureur du Ciel redoutables Ministres ,  
Vous exerciez sur nous ses vengeances sinistres ,  
Tombez , gouffres affreux : un feu plus fort que  
vous

Dans l'horreur du néant vous entraînez avec  
nous.

Mais quoi ? Vous périssiez , amour de la Nature ,  
Humbles prés , champs fleuris , douce & tendre  
verdure :

Rien ne peut vous sauver , ô climats enchan-  
teurs ,

Dont mon cœur pénétré déplore les malheurs ;  
Beau vallon de Tempé , sçavante Thessalie ,  
Champs heureux , bords rians de l'aimable  
Italie ;

Et vous , premier objet de mes justes douleurs ,  
Qui méritez bien plus mes soupirs & mes pleurs ,  
Terre toujours présente à mon ame attendrie ,  
O France , auguste France\* , ô ma chère patrie.  
En vain comme un grand cèdre au milieu des  
filiôns ,

Tu dominois au loin les autres Nations ;  
En vain ton nom fameux dans la paix , dans la  
guerre ,

Fit trembler si long-temps la jalouse Angle-  
terre ;

Tu péris avec elle , & dans le noir oubli  
Vos haines , vos combats , tout est enseveli.  
Soleil , dont la splendeur efface les étoiles ,  
Lune , qui de la nuit ornez les sombres voiles ,  
Et vous , globes nombreux dans l'espace flottans ,

\* Le Traducteur applique à la France ce que  
l'auteur avoit dit de l'Angleterre.



108 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Que la main du Très-Haut a remplis d'habitans ,

En vain , en parcourant vos orbites immenses ,  
Vous cachiez à nos yeux vos marches , vos  
distances ,

A ce moment fatal vous ne survivrez point ;  
Aux yeux de l'Eternel l'univers n'est qu'un point  
Toi seul , sur les débris de la nature entière ,  
Quand tout sera détruit , jusques à la poussière ,  
Tu vivras , Dieu terrible, Etre pur , immortel ,  
Créateur incréé , Tout-Puissant , Eternel ;  
Et l'ame où tu peignois ton image sacrée ,  
Des terrestres liens à jamais délivrée ,  
Pleine de ton amour va jouir dans ton sein  
D'un bonheur toujours pur & de plaisirs sans fin .  
Il vient , il vient , j'entends la trompette écla-  
tante ,

Je vois briller de loin l'épée étincelante ;  
O spectacle , ô terreur , je l'entens , je le vois :  
» Habitans des tombeaux , paroissez à ma voix , »  
Des rivages du sud jusqu'aux astres de l'ourse ,  
L'Ange , le glaive en main , a dirigé sa course ;  
» Paroissez des tombeaux antiques habitans , »  
» Voici le jour fatal où finissent les temps : »  
» Levez-vous , mais nouveaux , parfaits , incor-  
» ruptibles , »  
» Sans taches , sans défauts , transparens , im-  
» passibles :

„ Paroissez , fils d'Adam ; goûtez les dons divins  
 „ Que dans son Paradis Dieu promet à ses Saints,  
 „ Réveillez - vous ; sortez de votre nuit pro-  
 „ fonde ,  
 „ Venez jouir en paix des biens d'un autre  
 „ monde. „

*Seconde Lettre sur les Sujets des Prix  
 Académiques.*

Cui Bono ?

MONSIEUR ,

Depuis ma première Lettre , j'ai ap-  
 pris , par la voie des Journaux , qu'on  
 vient encore de couronner , dans une  
 savante Académie , une dissertation dont  
 le sujet étoit d'*examiner quels furent les  
 noms & les attributs de Junon chez les  
 Peuples de la Grèce*. On doit sans doute  
 féliciter le vainqueur de sa patience &  
 de son érudition profonde ; mais que  
 fait au public la discussion d'un sujet si  
 épineux , & qu'il falloit laisser débrouil-  
 ler aux commentateurs de la vieille  
 Mythologie ? La même Académie a  
 proposé pour le prix de 1773 , la ques-  
 tion : *Pourquoi les descendants de Char-  
 lemagne , Princes ambitieux & guerriers ,*

*ne purent se maintenir aussi long-temps sur le trône des François que les foibles successeurs de Clovis ?* De bonne foi , Monsieur , croyez-vous qu'on puisse donner une raison solide & satisfaisante de cette révolution politique ? Les décadences des Etats & les changemens de leurs Souverains dépendent de tant de circonstances différentes , physiques & morales , qu'il est impossible de prévoir qu'on ne peut se livrer sur cette matière qu'à des conjectures aussi vaines qu'infructueuses ; mais , en supposant même qu'à force de se mettre l'esprit à la torture , on vienne à bout d'avancer sur ce sujet quelque paradoxe assez plausible , quel avantage en pourra-t-il résulter pour les amateurs austères de l'exacte vérité , qu'on doit toujours avoir pour but de satisfaire dans les discussions Académiques ? Oui , Monsieur , à considérer de sang froid les sujets de nos prix littéraires , on seroit tenté d'ajouter foi au bruit indiscret qui a couru que les sujets des prix sont proposés dans nos Académies sur des pièces composées d'avance par des amis , des affiliés , des protégés ou des correspondans. L'aventure singulière , arrivée cette année à

l'auteur ingénieux de l'*Epître à Racine*, pourroit confirmer de plus en plus le public dans cette idée défavantageuse, si nos Compagnies sçavantes ne prenoient à l'avenir les plus sages précautions pour tranquilliser les concurrens sur cet article, & pour dissiper les soupçons d'infidélité Académique qui ont été consignés dernièrement dans tous les Journaux du Royaume. Le plus sûr moyen pour faire oublier cette méprise, seroit de rendre un compte précis & véridique de toutes les pièces qui ont concouru, en ajoutant les raisons de critique qui auroient fait admettre les unes & rejeter les autres, sans toutefois compromettre les concurrens malheureux dont on passeroit les noms sous silence. Par ce procédé, on justifieroit aux yeux du public éclairé l'impartialité des Juges & l'équité de leurs décisions. La sécheresse laconique dont on a usé jusqu'à présent dans les annonces solennelles des combats & des victoires scientifiques, n'est pas un préjugé favorable pour les tribunaux du Parnasse, rien n'étant si aisé que de soustraire & de supprimer les manuscrits envoyés au concours. Tandis que les choses reste-

ront dans le même état & qu'on ne prendra aucun arrangement solide pour rassurer les auteurs sur ce point essentiel, ce sera une vraie duperie de composer pour les Académies, au risque de voir le fruit de son travail à la merci d'un Secrétaire ignorant, ou sans goût, ou prévenu, ou de mauvaise foi, & capable dès-lors de mettre au rebut les pièces les plus estimables qui auroient le malheur de lui déplaire. Je ne prétends pas, Monsieur, accuser aucun homme de lettres d'une soustraction aussi odieuse; mais il suffit que la chose puisse arriver trop facilement, pour se précautionner contre un accident qui iroit au détriment des Lettres & des Sciences. Il seroit donc à souhaiter que, pour augmenter la confiance publique dans cette partie, on changeât l'adresse des pièces que l'on envoie au concours. Au lieu de les adresser à un particulier, comme ci-devant, on en feroit la suscription à-peu-près en ces termes : *À MM. les Académiciens de telle ville.* Tous les paquets seroient ouverts en pleine Académie; on en feroit la lecture & l'examen en commun, & les intéressés n'auroient plus aucune sur-

prise , aucune supercherie à craindre.

Je m'arrête , Monsieur , pour ne pas abuser de votre complaisance. Je remets aux Lettres suivantes mes réflexions sur le nombre , sur les réceptions , sur les travaux & sur la conduite des Académies.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L'Abbé DE PONÇOL.

*Imitation en vers François d'un Fragment de Lucilius.*

Vous savez , Monsieur , que c'est à *Caius Lucilius* que l'on attribue l'invention de la Satyre ; ce Poète étoit Chevalier Romain & possédoit de grands biens ; il servit dans la Cavalerie à la guerre de Numance sous *Scipion l'Africain* , dont il acquit l'estime & l'amitié moins par sa naissance que par ses vertus & ses talens. *Horace* a caractérisé ce Poète dont il blâme la rudesse. On rapporte néanmoins que , parmi les partisans de *Lucilius* , il y en avoit de si outrés , de si fous , qu'ils alloient dans les rues de Rome avec des fouets sous leurs robes , pour en frapper tous ceux

qui oseroient dire du mal de cet écrivain. De trente Livres de Satyres qu'il composa, & dans lesquels il censuroit, d'un style très-piquant, plusieurs personnes de qualité, il ne nous reste que quelques fragmens qui ont été recueillis par *François Douza*, & imprimés à Leyde en 1597, avec des notes. Ils auroient besoin d'être encore éclaircis; & comme nous sommes dans le goût de traduire les anciens Poètes, il seroit à désirer que quelqu'un de nos habiles interprètes nous donnât une version de ce qui nous reste de *Lucilius*, avec des Remarques & le Latin à côté. Apparemment que M. *Feutry* ne connoît point l'édition de *Douza*; car au bas de l'original qu'il vient de m'envoyer avec son imitation, il cite *Lactance*, Livre IV, chap. V. Quoi qu'il en soit, voici le texte de *Lucilius* & la traduction libre dont il s'agit.

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum  
 Queis inverſamur, queis vivimus rebus potestle :

Virtus, est homini, scire id, quod quæque habeat res :

Virtus , scire homini , rectum , utile quid sit  
honestum ,

Quæ bona , quæ mala item , quid inutile , tur-  
pe , inhonestum.

Virtus , quærendæ rei finem scire , modumque :

Virtus , divitiis pretium persolvere posse :

Virtus , id dare , quod re ipsa debetur honori :

Hostem esse atque inimicum hominum morum-  
que malorum ,

Contrà , defensorem hominum morumque bo-  
norum.

Magnificare hos , his bene velle , his vivere  
amicum.

Commoda prætereà patriæ sibi prima putare ,

Deinde parentum , tertia jam postremaque  
nostra.

Qu'est-ce que la vertu ? C'est l'ordre , l'équité ,  
Raison , force , grandeur , constance , hu-  
manité.

La vertu nous enseigne & l'honnête & l'utile ,  
Et nous fait abhorrer toute démarche vile.

A nos vastes projets elle présente un frein ;

Et , montrant le vrai but du pouvoir souve-  
rain ,

Elle indique le faux des brillantes chimères ,

Qui n'ont jamais séduit que des âmes vul-  
gaires.



C'est elle qui transmet à l'homme courageux  
 Le droit de s'opposer au criminel heureux ,  
 Se fût il élevé jusques au rang suprême.  
 C'est elle qui nous porte , en leur malheur ex-  
 trême ,

A secourir les bons , à leur prêter nos soins ,  
 A leur sauver sur-tout la honte des besoins ;  
 Le vertueux enfin dévoue à la Patrie ,  
 Sa fortune , son bras , & sa gloire & sa vie ;  
 Aux siens , à ses amis , se livre tout entier ;  
 Et son propre bonheur le touche le dernier.

*Envoi du Traducteur.*

Cette antique vertu , de nos jours rejetée ,  
 Malheureuse souvent , mais toujours respectée ;  
 Dont le grand homme seul ose se faire hon-  
 neur ,

*O Villa Hermosa* \* , se retrouve en ton cœur.

\* M. le Duc de la *Villa Hermosa*, &c, Grand  
 d'Espagne de la première Classe, Gentilhomme  
 de la Chambre de Sa Majesté Catholique , &c.

Je suis , &c.

*A Paris ce 12 Decembre 1771.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L E T T R E X.

*Causés Amusantes & connues. Tome II ;  
un volume in-12 de 450 pages ; à  
Berlin , & se trouve à Paris chez les  
Frères Estienne Libraires rue Saint  
Jacques.*

**L**ORSQUE le premier volume de cette compilation parut , je vous rendis compte des Mémoires qu'il renfermoit , & l'on convint assez généralement que le titre de l'ouvrage étoit bien rempli. Rien de plus propre , en effet , à amuser un lecteur oisif & à piquer sa curiosité que ces contestations plaisantes où l'intérêt l'emporte sur tout

*AN. 1771. Tome VIII. K*

autre motif , tandis que le plus souvent il faudroit sacrifier le double de l'objet contesté pour n'être pas mis en spectacle & ne pas fournir de nouveaux alimens à la malignité publique.

Les Mémoires contenus dans ce second Tome ne sont pas moins agréables que ceux du premier. On y trouve d'abord la cause d'un Ambassadeur de Malte contre une Danseuse de l'Opéra. Cette Danseuse réclamoit le payement d'une rente de six mille livres que lui faisoit l'Ambassadeur. L'objet du Mémoire de celui-ci est de prouver que la conduite de cette fille à son égard étoit un tissu d'ingratitude & de perfidies, que ses procédés anéantissoient le billet qu'elle représentoit , & qu'elle avoit manqué la première aux conditions qui le lui avoient obtenu. Vous concevez à combien de détails piquans tout cela peut donner lieu. Le Chevalier de \*\*\* avoit affaire à une des plus habiles coquettes de l'Opéra , quoi qu'il eût eu la précaution de la prendre presque dès son début. On raconte dans le Mémoire leur première entrevue, leurs premiers arrangemens, Au bout de quelques an-

nées le Chevalier fut fait Bailli de Malte & nommé Ambassadeur. La maison de la Demoiselle *Prévost* devint somptueuse ; à peine avoit-elle l'embaras de desirer ; les deux amans y recevoient leurs amis ; gens titrés , gens d'épée & de robe , tout y étoit confondu ; la Demoiselle *Prévost* étoit la Reine de toutes ces assemblées ; l'Ambassadeur jouissoit de ses bienfaits & adoroit une fidèle maîtresse qui ne lui parloit que d'amour & de reconnoissance. Une affaire l'oblige d'aller pour quelque temps à la Cour ; il s'avise de revenir à Paris une belle nuit , & d'entrer sans se faire annoncer , dans la chambre de sa maîtresse. Qu'y trouve-t-il ? La Dlle *Prévôt* au lit , & avec elle un Acteur de l'Opéra. Jugez de son étonnement & de sa fureur. L'Actrice se tire de ce pas à merveille. » Monsieur , lui dit-elle d'un  
» ton modeste & sans se déconcerter, je  
» n'ai que deux mots à vous dire & qui  
» suffiront pour me justifier. Je suis ac-  
» cablée de vos bienfaits ; ma recon-  
» noissance est inexprimable ; mais plus  
» j'en reçois de vous , & plus j'ai de re-  
» proches à me faire. On m'a ouvert

» les yeux sur la vie que nous menons ;  
 » elle est coupable envers le Ciel ; elle  
 » scandalise les gens de bien ; j'ai résolu  
 » de changer de conduite & d'embras-  
 » ser l'état de mariage pour parvenir à  
 » une fin : c'est un mari que vous voyez  
 » dans mon lit ; jamais autre n'y entre-  
 » ra que lui ; je sacrifie , parce que j'y  
 » suis contrainte , tout ce que je vous  
 » dois , sentimens d'amour , d'amitié  
 » & de respect , au repos de ma con-  
 » science : je vous demande en grace  
 » de ne la jamais troubler. »

Ce beau discours fit succéder les  
 prières aux reproches, & l'Ambassadeur  
 étoit le suppliant. Comme l'Acteur s'é-  
 roit évadé , si quelqu'un étoit survenu ,  
 on auroit pris son Excellence pour le  
 coupable. A force de larmes , de sou-  
 pirs , de caresses , il détermine la Dlle  
*Prévost* à rompre ce prétendu mariage ,  
 & au bout de quelques jours lui fait un  
 billet portant une rente annuelle de six  
 mille livres. Bientôt il reprend son an-  
 cienne confiance ; des affaires sérieuses  
 partagent son temps ; l'affluence des vi-  
 sites devient plus grande que jamais chez  
 cette honnête fille. La peinture de ses

Occupations & de. son ſçavant manège  
 eſt un des morceaux-les plus divertiffans  
 de ce Mémoire. » Ce fut alors , y eſt-  
 » il dit , que la Dlle *Prévost* fit un libre  
 » uſage de tous ſes talens , qu'elle ac-  
 » quit des connoiſſances nouvelles , de  
 » nouveaux amis qui d'abord chan-  
 » geoient de nom. Elle ſe mit ſur le  
 » pied de ne point paroître aux prome-  
 » nades ; elle s'apperçut que l'éclat du  
 » grand jour découvroit en elle mille  
 » petites laideurs que le blanc , le rou-  
 » ge & les mouches ne réparoient pas  
 » aſſez ; elle ſe tenoit chez elle dans une  
 » tendre obſcurité , & n'y étoit jamais  
 » ſans compagnie. Là ſe faiſoit un om-  
 » bre , un cadrille qui ſe finifſoit en ſix  
 » tours. Ce qu'il y avoit de plus ſin-  
 » gulier , étoit la préſence d'eſprit de  
 » cette Demeiſelle , attentive à la fois  
 » à tenir ſon jeu , & à occuper trois  
 » amans , ayant ſes deux pieds ſous la  
 » table , poſés ſur ceux de ſes voiſins ;  
 » & ſes regards tournés languiffamment  
 » vers le troiſième ; enſorte que tous  
 » jouiſſoient d'une préférence qu'ils re-  
 » gardoient preſque comme unique , &  
 » que chacun des trois rioit des deux au-

» tres , & les prenoit pour dupes ; ce qui  
 » ne l'empêchoit point de prendre du  
 » tabac de quelqu'un près d'elle qui la  
 » conseilloit , d'appuyer ses doigts sur sa  
 » tabatière ; de demander à un autre à  
 » voir sa manchette de point , prétexte  
 » pour lui serrer la main : tous petits  
 » riens que la contrainte fait imaginer ,  
 » que le sang-froid ne conçoit point ,  
 » & dont les vrais amans connoissent  
 » seuls tout le prix. »

Au bout de sept mois la Demoiselle *Prévost* accouche d'une fille ; l'Ambassadeur la reçoit avec transport & entre dans tous les détails des soins qu'elle exige ; il la voit croître & se développer sous ses yeux ; il la regardoit , il la considéroit , il y voyoit sa mère ; elle de son côté soutenoit que l'enfant ne ressembloit qu'à lui. Bientôt elle prend une grande maison sur le Palais Royal ; une petite porte donnant sur le jardin étoit tout à fait commode ; insensiblement elle ne prit plus la peine de se gêner avec ses adorateurs. Un d'entr'eux sur-tout faisoit de cette liberté l'usage le plus étendu. Un jour l'Ambassadeur entre : il reconnoît le prétendu mari

qu'on avoit juré de ne jamais revoir.  
» Comment, s'écria-t-il, c'est vous qui  
» me trahissez encore, vous pour qui  
» j'ai tout sacrifié ! Vous, &c.... Mon-  
» sieur, dit-elle, je consens à vous dé-  
» sabuser, j'ai cru vous servir mieux  
» en vous cachant de tristes vérités ;  
» mais, puisque vous devinez tout,  
» sçachez encore que l'amant que vous  
» voyez là n'a pas cessé de m'aimer de-  
» puis huit ans. J'étois convenue avec  
» lui de vous épargner la peine de le  
» voir ; j'y ai fait tout mon possible :  
» le malheur vous guide ici, quand  
» je ne vous y attends pas ; vous me  
» surprenez : ce n'est pas ma faute. Du  
» surplus, que votre emportement  
» n'aille pas plus loin : il seroit inutile.  
» Demeurez ici, & revenez-y, si cela  
» vous plaît, j'y consens ; vous y ferez  
» le bien venu ; mais vous y verrez  
» cet amant de plus : il faut vous y ré-  
» soudre, ou bien prendre un autre  
» parti ; parce qu'enfin ceci est ma mai-  
» son, j'y suis maîtresse, tout y est à  
» moi ; fille d'Opéra, je ne dépends de  
» personne.

» Mademoiselle, répondit l'Am-



» bassadeur , je reprends mes sens ; je  
» vois vos infidélités & vos outrages  
» d'un œil sec ; je jure tranquillement  
» que je ne vous verrai plus. Mais  
» puisque je prends ce parti , rendez-  
» moi ma fille ; je la demande , je la  
» veux , c'est tout l'objet de mon amour ;  
» mon honneur & ma conscience veu-  
» lent que j'en prenne soin , & que  
» pour sauver sa perte , je la retire de  
» vos mains. C'est sur quoi , repartit la  
» Demoiselle , je ne puis vous satisf-  
» faire. Vous me rendrez mon enfant ,  
» dit-il. Votre enfant , Monsieur , re-  
» prit-elle , n'est point à vous : s'il vous  
» souvient que j'accouchai de sept  
» mois pour vous , apprenez que j'ac-  
» touchai de neuf mois pour un autre ,  
» & cet autre est l'amant que j'ai là ; il  
» en est le père , & ma fille est à lui.  
» Mademoiselle , tout est dit ; tant d'hon-  
» neurs me confondent ; adieu. » Il est  
» utile , Monsieur , de conserver & de re-  
» nouveller de temps en temps la mémoire  
» de pareilles aventures. Que ne peuvent-  
» elles servir à jamais de leçons à ceux  
» qui sont assez imprudens pour sacrifier  
» à ces sortes de créatures leur tranquillité,

leur fortune , & souvent leur santé.

L'auteur de ce Recueil a fait à ce second volume une addition qui complète la curiosité du lecteur. Il met à la fin de chaque Mémoire le jugement qui a été rendu. Dans cette cause-ci , au lieu de six mille livres de rente , le Chevalier n'a été condamné qu'à donner quinze cens livres en argent comptant , & un fond de trente mille livres sur l'Hôtel de ville , dont la Dlle *Prévost* retireroit le revenu pendant la vie du Chevalier.

On trouve dans le même volume un Mémoire d'un autre genre. C'est un mari qui se plaint de l'avarice & de la méchanceté de sa femme ; il finit par envelopper toutes les femmes dans la querelle de la sienne. Ce Factum fut fait dans le temps que l'on citoit indifféremment au Palais les Saints Pères , les Poètes profanes & les Jurisconsultes. L'auteur de ce Mémoire tourne contre le sexe toute l'artillerie de son érudition. « Que de maux, dit-il, les femmes ont causé dans le monde ! *Adam* en a été séduit ; *Samson* dompté : la sainteté de *David* en a été troublée ;

» *Salomon* en a perdu la sagesse : ce fut  
 » une femme qui fit renoncer à *S. Pierre*  
 » Notre-Seigneur : elle fit plus d'effet  
 » sur l'esprit de *Job* que le Diable ,  
 » qui ne put l'ébranler : le Poëte *Co-*  
 » *drus* disoit que le Ciel ne contient  
 » pas tant d'étoiles , ni la mer tant de  
 » poissons , que la femme a de four-  
 » beries cachées dans son cœur. *Bar-*  
 » *thole* disoit que les femmes sont  
 » mauvaises , & qu'il n'est pas besoin  
 » de faire de loix pour les bonnes  
 » femmes , parce qu'il n'y en a point.  
 » *Hippocrate* nous assure que la ma-  
 » lice est naturelle à la femme. Si *La-*  
 » *berius* en est cru , *mulier , quæ sola*  
 » *cogitat , mala cogitat*. *Thucydide* di-  
 » soit que la plus grande louange qu'on  
 » pouvoit donner à une femme , étoit  
 » de n'en parler ni en bien ni en mal. »  
 Puis viennent *Tamerlan* , *Philippe* de  
*Macédoine* *Caton* , *Hésiode* , *Josèphe* ,  
*Moïse* , *Socrate* , *Saint Mathieu* , *Saint*  
*Paul* , *Thalès* , *Cicéron* , *Plaute* , *Ori-*  
*gène* , *Saint Augustin* & *Martial* , qui  
 disent tous aux femmes des injures  
 atroces. Mais , de tous ces auteurs, *Saint*  
*Chrisostome* est le plus violent. Il n'y a

point, selon lui, de bête sauvage plus dangereuse que la femme. Il l'appelle l'ennemi juré de l'amitié, une peine lamentable, une tentation naturelle, une extrémité desirable, un péril domestique, un dommage délectable, &c. L'auteur ne trouve pas encore tout cela assez fort. Il ajoute que *si la femme paroît une sainte dans l'église, un ange dans les rues, c'est un démon familier dans la maison, un mal nécessaire, un hibou à la fenêtre, une pie à la porte, une chèvre dans le jardin, une sangsue nocturne, le jouet des insensés, la perte des blens, l'écueil des beaux esprits, &c.* Il y a toute apparence que l'Avocat qui a répondu à ce Plaidoyer a été plus galant, & qu'il a rassemblé dans son Mémoire toutes les autorités favorables au beau sexe, & tout le bien qu'on peut en dire.

A la suite de ce Mémoire en est un autre contre un mari de soixante-cinq ans pour la femme qui en a seize & qui lui fait mille espiégleries. Cet agréable mari avoit gagné la gale avec une fervante nommée *Marianne*. Désespéré de cette aventure il s'en expli-

que avec elle , & des injures en vient aux coups. *Marianne* veut prendre sa revanche ; il envoie chercher la Garde pour la faire emprisonner. La jeune femme , pour éviter les suites de cette scène , fait évader sa servante avec une échelle qu'une voisine lui tendit. Elle s'étoit apperçue que son mari recevoit mystérieusement la visite d'un Baigneur soir & matin. » Après cette charitable » expédition , dit-elle , je retournai sur » le champ de bataille pour voir si mon » mari n'étoit point blessé : je lui trouvai » le visage ensanglanté ; mais mes larmes cessèrent bientôt , & je n'eus » besoin que de ma boîte à mouche pour » mettre un appareil à ses blessures. Il » s'étoit attendu aux criaileries & au » fracas qu'une femme offensée pouvoit » faire dans une occasion si propre à » mettre la raison du côté de l'empor- » tement. La douceur de mon procédé » le surprit & le toucha ; il voulut me » donner des marques distinguées de sa » reconnoissance ; il me dit , mais de » l'air & du ton qui conviennent au » Seigneur & maître : *Ma femme , em- » brasses moi : vous pouvez dès aujour-*

» d'hui rentrer dans mon lit. Les fruits de  
 » la réconciliation ne me tentèrent point;  
 » je ne voulois pas me servir de la fem-  
 » me du Baigneur. »

Vous lirez encore avec plaisir, Mon-  
 sieur, un Mémoire contre un Procureur dont la maison étoit si malheureuse que tous les locataires successivement s'y trouvoient volés ; un autre au sujet des Apothicaires de Chartres, qui prétendoient que, dans un marbre noir placé sur la porte de la Communauté, les Apothicaires fussent inscrits au dessus des Merciers, & que les races futures pussent lire *Bureau des Marchands Apothicaires - Merciers*, & non pas *Bureau des Marchands Merciers-Apothicaires*; ce qui leur a été accordé; un Factum en faveur des dindons de Loupeigne que le Seigneur du lieu vouloit bannir de sa terre; un autre contre une Marchande de modes qui s'étoit laissé séduire & qui avoit aposté des témoins pour se faire épouser; un autre contre deux Trompettes des Gardes-du-Corps qui vouloient avoir le pas à l'Eglise & à la procession sur tous les citoyens de Pontoise & même sur les Marguilliers;

un autre contre deux Perruquiers de Rhétel - Mazarin qui prétendoient que les habitans des villages *ne pouvoient se faire coëffer, se faire faire la barbe ni les cheveux, ni faire poudrer leurs perruques que par les perruquiers des villes ou par les Commissaires par eux mis en fonction* ; enfin le Mémoire attribué à M. *Rigoley de Juvigni*, pour l'âne de *Jacques Féron*, & qui peut passer pour un modèle d'excellente plaisanterie.

On a imprimé à la fin de ce volume quelques anecdotes relatives au Bâreau. Je ne rapporterai que celle ci; elle regarde le fameux M. *le Maître*, qui, après s'être fait un grand nom par ses Plaidoyers, s'étoit retiré à Port - Royal des Champs.

» Il avoit pris pour sa fonction d'être  
 » l'économe du Monastère, & d'acheter  
 » les provisions nécessaires pour la mai-  
 » son. Il fut un jour pour cet effet à la  
 » foire de Poissy, & y acheta un cer-  
 » tain nombre de moutons. Celui qui  
 » les avoit vendus suscita quelques chi-  
 » canes & lui fit un méchant procès sur  
 » le prix de la vente, prétendant en  
 » avoir plus d'argent que M. *le Mai-*  
 » *tre*, déguisé en Marchand sous le

» nom de *Dranffé*, ne lui en avoit don-  
 » né. Ils plaiderent eux-mêmes leur  
 » cause devant le Bailli de Poissy. Le  
 » Marchand *Dranffé* soutint son droit  
 » avec cette éloquence qui avoit fait  
 » tant de réputation à M. le Maître ;  
 » il cita les Loix, la Coutume, les Or-  
 » donnances de nos Rois, & montra  
 » un sçavoir & une érudition qui jet-  
 » tèrent M. le Bailli dans le plus grand  
 » étonnement, Sa Partie adverse l'inter-  
 » rompit deux ou trois fois, à tort & à  
 » travers, sans sçavoir ce qu'il disoit ;  
 » aussi le Juge lui imposa silence, en  
 » lui disant : *Tais-toi, gros lourdaud,*  
 » *laisse parler ce Marchand. S'il falloit*  
 » *vuider le différend à coups de poing, je*  
 » *crois bien que tu en battois une ving-*  
 » *taine comme lui ; mais il s'agit ici de*  
 » *raison & de justice, & il aura tes mou-*  
 » *tons malgré toi ; il te les a bien payés.*  
 » Puis se tournant du côté du prétendu  
 » *Antoine Dranffé*, il prononça une Sen-  
 » tence en sa faveur, & lui dit : *Je*  
 » *vois bien, Marchand, que vous n'a-*  
 » *vez pas toujours exercé le métier que*  
 » *vous faites. Il faut que vous ayez été*  
 » *autrefois Avocat, & fils de Maître ;*



### 232 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« vous avez la langue trop bien pendue ?  
« vous dites d'or : vous sçavez le Droit &  
« la Coutume. Je vous conseille de quit-  
« ter le négoce & d'aller au Palais vous  
« faire Avocat-plaidant ; vous y acquer-  
« rez autant de gloire que le célèbre M. le  
« Maître. »

*Extraits d'un Eloge de Fénelon , com-  
posé par M. l'Abbé Potet , Profes-  
seur au Collège Mazarin.*

Cet éloge , comme quelques autres ,  
a vainement concouru pour le Prix de  
l'Académie Française. L'ouvrage n'est  
point imprimé ; les fragmens que je  
vous envoie m'ont été communiqués  
par un des amis de l'auteur , qui a pensé  
avec raison que la lecture vous en feroit  
plaisir.

O vous , qui êtes chargés du soin ho-  
norable d'élever un Prince , un Citoyen ,  
prenez *Fénelon* pour modèle. Autant le  
maître avoit de douceur , de modestie ,  
de sensibilité d'ame , autant le disciple  
étoit dur , hautain , capricieux. Une ba-

gabelle allumoit sa colère. *Fénelon* n'eut point recours aux} menaces ni à la punition, qui aigrit ordinairement le caractère & ne corrige pas. Mais ayant remarqué dans son élève un cœur droit que touchoit la vérité, il employa avec fruit la persuasion. Quand le Duc de *Bourgogne* s'emportoit au jeu, ou dans la conversation, *Fénelon* avoit un visage triste, lui parloit peu, le laissoit seul, sans livres. Le jeune Prince, qui sentoit alors sa faute, alloit se jeter dans les bras de son maître; tous deux versoisent des larmes, l'un de joie, l'autre de repentir.

*Fénelon* lui faisoit un amusement de l'étude. Il fixoit son attention par le badinage ingénieux d'une fable, par un dialogue instructif, par le récit d'une action mémorable. Il parloit à son imagination, & lui donnoit toutes ses leçons en exemples. A mesure que son disciple acquéroit des lumières, ses instructions devenoient profondes & sublimes. Il lui montrait le fardeau des devoirs qu'impose le rang suprême.  
 » Enfant de la Patrie, disoit-il, répon-  
 » déz à l'attente d'une grande nation,

» rendez-vous digne de la gouverner,  
 » Un Roi n'est grand qu'autant qu'il com-  
 » mande à ses passions, qu'il aime son  
 » peuple, & qu'il fait regner Dieu dans  
 » ses Etats. » Ces paroles s'imprimoient  
 dans l'ame du Duc de Bourgogne, com-  
 me des caractères qu'un Sculpteur ha-  
 bile grave sur le marbre ou l'airain. Son  
 cœur étoit ému, attendri. Il se pressoit  
 contre le sein de *Fénelon*, & lui disoit :  
 » Si je monte un jour sur le trône de  
 » mes ancêtres, si je donne des loix à  
 » la France, les Peuples trouveront en  
 » moi un père. Je prends, répondoit  
 » *Fénelon*, je prends le ciel à témoin  
 » de votre engagement. Fermez l'o-  
 » reille aux discours empoisonnés des  
 » flatteurs. Croyez des amis sincères  
 » & désintéressés, qui, ne se laissant  
 » point éblouir par votre grandeur,  
 » vous diront la vérité. Allez chercher  
 » le mérite jusqu'au fond de la retraite  
 » la plus obscure; approchez-le du  
 » trône. Malheur à vous, si vous n'a-  
 » vez point le courage de punir les  
 » méchans qui dépouillent votre peu-  
 » ple pour s'enrichir. Votre trésor le  
 » plus précieux est le cœur de vos su-

» jets. Sçachez ce qu'ils peuvent payer  
 » sans souffrir. Les impôts doivent être  
 » employés à leur propre bonheur, &  
 » non pas au luxe du Souverain. Un Roi  
 » prodigue & fastueux est comme un ru-  
 » teur qui dévore l'héritage de son pu-  
 » pile. Evitez la guerre, c'est le plus  
 » grand des maux dont Dieu afflige les  
 » hommes. Mettez votre gloire à gou-  
 » verner sagement ; donnez l'exemple  
 » du bien ; que vos sujets trouvent en  
 » vous un Monarque, qu'ils puissent  
 » imiter. Le vice rampe dans la pouf-  
 » sière quand la vertu brille sur le trô-  
 » ne. » Ainsi *Fénelon* développoit à  
 son élève les maximes répandues dans  
 le *Télémaque*, ce livre précieux à l'hu-  
 manité, qui apprend aux Rois la science  
 de regner, & qui défend la cause aban-  
 donnée des peuples.

Loin de se réjouir par l'espérance  
 d'être Roi, le Duc de *Bourgogne* en-  
 visageoit le diadème avec frayeur.  
 » Qu'un Souverain est à plaindre, di-  
 » soit il ! La vérité ne perce point jus-  
 » qu'à lui ; & des hommes méchants,  
 » artificieux, font par son autorité le  
 » mal qu'il ne veut pas. » Plus ce

## 236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Prince aimoit les gens de bien, plus'il détestoit l'encens des flatteurs. Quoiqu'ennemi du faste & de la dépense, il donnoit avec libéralité. Sa bienfaisance éclatoit dans les tems de calamité publique \*. Quand il comparoit le luxe de Versailles à l'indigence des campagnes, les larmes couloient de ses yeux; il disoit: » ma Cour ne sera point brillante; mais l'abondance regnera sous l'humble toit du laboureur. » Ce Prince vertueux, ami des peuples, faisoit espérer un regne doux à la France épuisée d'hommes & d'argent. Hélas! il fut moissonné au printems de son âge, & emporta dans le tombeau les regrets de la nation.

*Fénelon*, victime dévouée au bien public, se vengea de la calomnie par ses vertus. Il s'occupa dans l'exil à remplir les devoirs glorieux de la vie épiscopale. Le peuple de Cambrai, édifié d'entendre la voix de son pasteur, ve-

\* De 12000 francs que le Duc de Bourgogne avoit par mois, il n'en gardoit que 1000 pour lui, & employoit le reste pour soulager le peuple.

noit en foule à ses instructions. Son éloquence simple & touchante étoit le langage du cœur : elle n'excitoit point d'applaudissemens ; mais elle faisoit couler des larmes. Ce Prélat instruisoit lui-même les jeunes ecclésiastiques ; il les pénétoit de la sainteté de leurs devoirs par ces paroles : *Nous devons mener une vie irréprochable ; car le monde est scandalisé d'un prêtre qui enseigne le bien & fait le mal.* Il veilloit avec une tendre inquiétude sur le troupeau confié à ses soins. Quelle douleur déchiroit son âme , lorsque ses yeux étoient frappés du spectacle de l'humanité souffrante , lorsqu'il voyoit le peuple laborieux des hameaux manquer de pain ! Je me représente cet Evêque secourable portant l'abondance & la consolation au sein des familles indigentes. Le pauvre plein de joie le bénit dans sa chaumière , & , levant les mains au ciel , prie Dieu de conserver cet homme de bien sur la terre.

O France ! dois-je retracer l'image de tes malheurs ? Quels charitables soins occupent *Fénelon* après la sanglante bataille de Malplaquet ! Son palais est rempli de malades , de blessés , de mou-

rans. Leurs cris lamentables percent son ame. Il ne peut retenir ses larmes en voyant ces victimes infortunées de la fureur des combats. Comme un pere tendre , il s'empresse de calmer leurs souffrances , de guérir leurs maux. Les soldats , touchés de son zèle compatissant , s'écrient : *Que Dieu lui rende le bien qu'il nous fait , que son nom soit gravé dans la mémoire des peuples comme dans nos cœurs.* Tant de vertus éclatantes lui attirèrent la vénération des Alliés qui faisoient la guerre en Flandre. Le glaive ennemi ne ravageoit point ses terres. Il voyoit tranquillement croître ses moissons au milieu du tumulte des armes. Des troupes Angloises escorteient ce Prélat vénérable quand il voyageoit dans son Diocèse. Ainsi la Fable nous représente *Orphée* environné de lions quil apprivoisoit par ses chants harmonieux. On venoit de tous les pays pour voir ce grand homme \*. Sa politesse charmoit les étran-

\* Un jeune Prince vint à Cambrai pour puiser dans la sagesse de *Fénelon* les conseils dont il avoit besoin. Le Prélat lui donna d'excellentes

gers. Son visage doux & serein , le son de sa voix qui alloit au cœur , sa modestie , la simplicité de ses mœurs , rendoient son commerce délicieux. Personne ne parloit plus agréablement que lui. Sa vertu sembloit se répandre autour de lui par le charme de ses discours ; elle pénétoit l'ame de ceux qui l'écoutoient.

O que ne puis-je exprimer ses sentimens , lorsqu'il épanchoit son cœur au sein de l'amitié ! *Fénelon* sentoit le besoin d'aimer. *Heureux* , disoit-il , *celui qui a trouvé un véritable ami* \* ! Sainte & pure amitié , tu vins consoler dans l'exil cet homme vertueux. Son auguste Elève , le Duc de Bourgogne , s'échappe

maximes sur la Tolérance. Ce même Prince manda depuis à un Seigneur François qui lui avoit envoyé le *Télémaque* : *Toute ma gloire sera de regner selon les préceptes de Mentor.*

\* *Fénelon* eut le chagrin de voir mourir tous ses amis. Il pleura amèrement la mort du Duc de Bourgogne. Cependant il disoit : *s'il ne tenoit qu'à remuer un fétu pour faire revivre ce Prince contre la volonté divine , je ne le ferois pas ; tous mes liens sont rompus.*



un jour aux regards des Courtisans , arrive la nuit à Cambrai , & s'écrie en voyant le Prélat : *C'est moi , votre disciple , votre ami. Je viens vous dire que vous êtes dans mon cœur , que jamais la calomnie ne pourra vous en ôter.* Le Prince l'embrasse tendrement , & part les larmes aux yeux. L'expression man- que pour peindre les transports qu'é- prouva l'ame sensible de *Fénelon* : momens rapides d'une joie pure qui mê- lèrent quelque douceur à l'amertume de ses disgraces !

Je n'aurois pas loué *Fénelon* , si je ne parlois d'un sentiment gravé au fond de son cœur : c'est la Religion. Il se fai- soit une douce image de Dieu. Sa piété étoit tendre. Humble chrétien , il anéan- tissoit sa raison devant la suprême In- telligence. *Qu'est-ce que l'homme , di- soit il , pour mesurer la grandeur de Dieu ?* La mort de ses amis avoit rompu les liens qui l'attachoient au monde ; & son ame s'occupoit des années éternelles \*.

\* *Fénelon* eut des amis tendres ; les Ducs de Beauvilliers , de Chevreuse , l'Abbé de Lau-

Il entendit sonner la dernière heure avec la joie d'un homme qui touche au terme d'un long voyage. Sa mort causa un deuil général dans la Province. Les pauvres le pleurèrent en disant : *Nous avons perdu l'homme de Dieu qui nous donnoit du pain.*

*Portrait de Fénelon , gravé par M. Savart, d'après Joseph Vivien ; à Paris chez l'Auteur , Barrière de Fontarabie, & aux adresses ordinaires de Gravure , prix , 3 livres.*

Ce Portrait n'avoit pas besoin de la

*geron. Qui est-ce qui ne l'aime point, disoit Madame de Maintenon à Louis XIV ? Cette femme, célèbre par son ambition , par son esprit & par sa piété , aimait toujours l'Archevêque de Cambrai. Sa disgrâce lui causa du chagrin , elle en tomba malade. Eh bien , lui dit le Roi , il faudra donc vous voir mourir pour cet homme-là ! Quand Mlle d'Osmond se maria & partit pour Havrincour , qui est dans le Diocèse de Cambrai : Ah , mon Dieu , ma fille , lui dit-elle , que vous êtes heureuse d'être à portée de cet homme-là !*

circonstance pour être favorablement accueilli ; mais elle excitera peut-être l'empressement du Public à se le procurer. Quel est le François , pour peu qu'il soit sensible & qu'il aime le génie & la vertu , qui ne voudra pas décorer son cabinet de l'image de l'adorable *Fénelon* ? Cette estampe est d'environ quatre pouces & demi de haut sur trois de large. Le buste est parfaitement ressemblant ; il est enfermé dans un ovale, soutenu par un bas relief qui représente le moment où *Minerve*, quittant la figure de *Mentor*, s'élève dans un nuage, & dispaeroit aux yeux du fils d'*Ulysse*. Divers attributs analogues enrichissent ce portrait, dont la tête est gravée avec une douceur & une suavité singulières ; on y remarque aussi des oppositions avantageuses & un effet agréable. La délicatesse du burin de M. *Savart* est déjà connue par plusieurs portraits en ce genre ; celui-ci ne peut qu'augmenter la réputation de cet Artiste.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1771

## L E T T R E X I.

*Deux Discours Latins , non imprimés ,  
qui ont remporté le Prix de Maître-ès-  
Arts en l'Université de Paris.*

**V**O u s sçavez , Monsieur , que feu M. Coignard a fondé dans l'Université de cette Capitale un Prix d'Eloquence Latine en faveur des Maîtres-ès-Arts. Si tous les Discours auxquels on décernera la couronne entrent aussi bien dans les vues du fondateur , s'ils sont d'un goût aussi sain que les deux dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui , on ne pourra s'empêcher d'applaudir au suffrage des juges & au mérite de l'Orateur. On a reproché , non sans raison , aux compositions des Collèges un air d'emphase , un ton fausement épique , l'amour des bluettes & le jeu des antithèses. Ces Lycées , en général , cherchoient plus à imiter le style précieux & le papillorage élégant de *Pline*

le jeune , que la force , le nombre & la majesté de *Cicéron*. Vous ne trouverez , Monsieur , aucun de ces défauts dans les pièces que je vous annonce. Les sujets en sont bien choisis & très-intéressans , le ton modeste , la marche libre , la touche judicieuse , souvent le tour véhément & hardi. Les différens morceaux que je vais mettre sous vos yeux vous donneront une idée très-favorable des talens oratoires de l'auteur , M. *Guérault* , de Rouen , Docteur Agrégé de l'Université pour les hautes Humanités , demeurant au Collège d'Har-court. Il a remporté deux années de suite le Prix en question.

Dans le premier Discours l'Orateur examine *quels sont les personnages dont on doit proposer l'éloge public*. *Quales viri in argumenta laudationum publicarum proponendi sint*. Après un exorde clair où il montre que pendant la vie des hommes publics la crainte ou l'adulation empêchent la vérité d'élever la voix , il fait sentir qu'il est important qu'après leur mort elle puisse s'énoncer librement , parce que les éloges qu'elle consacre à leur mémoire font un exemple frappant pour les citoyens & un

encouragement puissant aux grandes actions. Cette réflexion amène naturellement la partition du Discours. L'homme dont on propose l'exemple à imiter *doit avoir été constamment vertueux ; il faut qu'il se soit distingué par des faits éclatans & extraordinaires , & que toutes ses actions aient été consacrées à l'utilité publique.* Le dernier de ces trois articles m'a paru mériter une attention particulière ; j'y ai trouvé de la chaleur & du sentiment. L'exemple de *Henri le Grand* qu'on propose comme le digne sujet d'un panégyrique , est très-heureusement choisi , de même que les noms de ceux de nos Princes qui se sont immortalisés dans les annales de la Patrie & dans le cœur des François. » *O Henrice,*  
 » *nostratibus jucundum nomen , ô ami-*  
 » *ce Gallorum, quemadmodum ipse dici*  
 » *volebas , quàm jure & meritò illud vir.*  
 » *tutis accepisti præmium ! Vicisti qui-*  
 » *dem Reges plurimos curâ, potentiâ, nu-*  
 » *mero victoriarum , celeritate ingenii ;*  
 » *sed quàm multi alios iisdem vicerant*  
 » *artibus ! Verùm animum cohibere, vic-*  
 » *toriam temperare , eos amore patrio*

» complecti , quos hostes infestissimos  
 » fueras expertus : hæc, cum feceris, non  
 » ego te cum summis viris comparo, sed  
 » Deo simillimum , quantum mortalis  
 » Deum sequi potest , judico. Rex igitur  
 » qui eâ instructus sapientiâ quâ  
 » excelluit *Carolus Quintus*, eâ relligio-  
 » ne quâ *Ludovicus Nonus*, eâ justitiâ  
 » quâ *Ludovicus Duodecimus* ; Ecclesiæ  
 » præsules sanctissimos, legibus integer-  
 » rimos judices , exercitibus fortissimos  
 » duces , muneribus imperii viros bonos  
 » magis quàm ambitiosos providerit ,  
 » ille nominis sui jucundam diuturnam-  
 » que memoriam relinquet ; hunc in ar-  
 » gumentum oratoribus , viris prin-  
 » cipibus in exemplum , proponet æqua  
 » rerum existimatrix Posteritas. O  
 » *Henri* , ô nom les délices de la  
 » France , ô vous , l'ami des François ,  
 » comme vous desiriez qu'on vous ap-  
 » pellât , qu'il étoit justement mérité ce  
 » tribut d'éloges que la postérité & la  
 » vertu vous ont décerné ! Vous vous  
 » êtes élevés au dessus de plusieurs  
 » Rois par votre activité guerrière , la  
 » force de vos armes , le nombre de  
 » vos triomphes & la vivacité de votre

» esprit. Mais combien l'Histoire ne  
 » montre-t-elle pas de Monarques fu-  
 » périeurs aux autres par tous ces  
 » avantages ! Modérer son ressentiment , ne point abuser de la vic-  
 » toire , embrasser avec les transports  
 » de l'amour paternel des ennemis  
 » vaincus dont on vient d'éprouver tout  
 » l'acharnement , grand Roi , en te  
 » voyant fidèle à ces principes subli-  
 » mes , non , je ne t'assimilerai pas aux  
 » hommes les plus illustres , mais je  
 » déclare que tu me paroïs un Dieu ,  
 » autant qu'un mortel peut approcher  
 » des traits de la Divinité. Ainsi un Prin-  
 » ce , aussi sage que *Charles V* , aussi  
 » pieux que *Louis IX* , aussi équitable  
 » que *Louis XII* , un Prince qui ne  
 » donneroit à l'Eglise que des Prélats  
 » vénérables par leur vertu , au Barreau  
 » des Juges incorruptibles , à ses ar-  
 » mées des Généraux pleins de valeur  
 » & de capacité , qui ne confieroit les  
 » rênes du gouvernement qu'à des Mi-  
 » nistres moins ambitieux que zélés  
 » pour le bien public , un Prince , dis-  
 » je , qui réuniroit toutes ces qualités  
 » solides & brillantes : voilà l'homme

Liv



» dont le souvenir éternel nous trans-  
 » portera d'attendrissement & d'admi-  
 » ration ; voilà le modèle que la posté-  
 » rité, qui sçait apprécier les choses avec  
 » justice , proposera aux pinceaux de  
 » l'éloquence & à l'imitation des Rois.»

L'orateur , après avoir exalté les hé-  
 ros militaires & leur avoir appris quel-  
 les vertus ils doivent mêler à l'éclat des  
 triomphes pour mériter la reconnois-  
 sance publique , descend à la classe des  
 Magistrats , & fait voir qu'il n'est ni  
 moins glorieux ni moins utile à la Pa-  
 trie de soutenir la balance de *Thémis*  
 que de porter le glaive des Conqué-  
 rans. » Quis negaverit hæc genera of-  
 » ficiorum qui persequuntur , eos cum  
 » magnâ Reipublicæ utilitate magnam  
 » consequi & gratiam & gloriam ? Ut  
 » olim Græcia *Solone* suo & *Lycurgo* ,  
 » non minùs quàm *Miltiade* & *Leo-*  
 » *nida* superbiebat, ità & Gallia nostra ,  
 » dum *Condaëorum* *Mauriciorumque* no-  
 » mina , cum admiratione quâdam pro-  
 » nuntiabit , *Lamonæos* , *Dagueffæos*  
 » dulcissimâ recordatione prædicandos  
 » semper excipiet. Stupebit celebra-  
 » bitque *Villartium* illum , qui feliciter

» audendo , nobis restituit rem ; sed  
 » nec laudatione suâ fraudari sinet *Har-*  
 » *laum* , veri justum & tenacem pro-  
 » positi virum , quem , ut l'ocētæ verbis  
 » utar , neque civium ardor prava ju-  
 » bentium neque furentis lanistæ vul-  
 » tus mente solidâ quaterere potuerunt. »  
 » Qui osera soutenir que le Magistrat  
 » qui remplit avec honneur les devoirs  
 » pénibles de son état , ne coopère pas  
 » essentiellement à l'utilité publique ,  
 » & que la Patrie ne lui doit pas un tri-  
 » but de reconnoissance & de considé-  
 » ration ? Car , comme la Grèce se glo-  
 » rifioit autant de *Solon* & de *Lycurg* ,  
 » que de *Miltiade* & de *Léonidas* ,  
 » de même la France , en exal-  
 » tant les *Condés* & les *Maurices* , se  
 » rappellera avec une douce satisfaction  
 » & célébrera les *Lamoignons* & les  
 » *Dagueffeaux*. Elle fera saisie d'admira-  
 » tion à la vue de l'image de *Villars* ,  
 » & sa gratitude chantera ce héros dont  
 » l'heureuse audace sauva la Patrie ;  
 » mais aussi elle ne laissera pas tomber  
 » dans la nuit de l'oubli ce *Harlay* ,  
 » cet homme juste & intrépide , qui ,  
 » pour me servit des expressions d'un

» Poète \*, ne fut ébranlé ni par les cris  
 » d'une populace mutinée , ni par les  
 » menaces d'une soldatesque furieuse.»  
 Vous aurez remarqué sans doute la  
 belle expression que le Latin emploie  
 pour louer le Maréchal de Villars , le  
 vainqueur de Denain; il n'étoit pas pos-  
 sible de mieux peindre d'un seul trait:  
 Voilà ce qu'on appelle s'approprier avec  
 goût les richesses d'autrui , & sçavoir  
 profiter de ses études : *feliciter audendo*  
*nobis restituit rem* est une application  
 très-heureuse du mot dont Horace se  
 fert en parlant de ce fameux Romain  
 dont le phlegme & la patience lassè-  
 rent à la fin la fougue d'Annibal , *cunc-*  
*tando restituit rem.*

Dans l'autre Discours, M. Guérout  
 se propose d'éclaircir un sujet dont les  
 branches s'étendent au loin & tiennent  
 à la morale , au patriotisme & au pro-  
 grès des Lettres: *In commercio litterario*  
*cùm exteris nationibus quid sit quæren-*  
*dum , quid cavendum ? Dans le commerce*  
*littéraire avec les nations étrangères que*  
*doit-on chercher , que faut-il éviter ?*  
 Pour bien traiter le sujet du premier

Horace , Ode troisième Livre 3.

Discours , il ne falloit que de l'éloquence , de l'amour de la vertu & quelque teinture de l'histoire des hommes célèbres ; mais celui-ci , pour être développé avec cette grandeur de vues , cette noblesse & cette dignité qui lui conviennent , demandoit une connoissance réfléchie des mœurs , du caractère , de l'état littéraire ancien & moderne de tous les peuples de l'Europe ; il falloit posséder cet esprit philosophique qui sçait entrevoir & combiner l'influence des Lettres sur le cœur des citoyens , & , par conséquent , sur la masse de la Nation ; il falloit sçavoir peindre en grand , & cependant d'une manière forte , toute cette multitude d'objets disparates & les faire contraster sans nuire à l'éclat propre de chacun ; il falloit enfin marquer le point où finit l'utilité du commerce littéraire avec nos voisins , & où commence l'abus , tant par rapport au bon goût que par rapport aux mœurs & à la Religion.

L'énumération que je viens de faire , Monsieur , des qualités nécessaires pour présenter avec intérêt le sujet de ce second Discours , est précisément l'éloge

des talens & du succès de l'Orateur qui l'a traité. Il y a dans celui-ci plus de véhémence , de passion & de grands tableaux que dans l'autre ; il est dessiné & exécuté avec plus de fierté ; la couleur m'en a paru plus vigoureuse & l'ordonnance plus sçavante. La division est simple , & néanmoins elle embrasse tout ce qu'il y a d'essentiel dans la matière : *Cherchons dans le commerce littéraire avec les peuples policés tout ce qui peut servir à cultiver l'esprit & à former les mœurs ; évitons , au contraire , tout ce qui peut nuire à l'un & blesser les autres* : sujet important , s'écrie l'Orateur , dans un siècle sur tout où chaque homme de Lettres a la témérité , je ne dis pas de lire tous ces volumes dangereux que nos voisins nous envoient , mais s'efforce d'en faire passer le ton & l'esprit dans ses compositions.

Je suis très - satisfait , Monsieur , des différentes peintures que l'auteur trace des mœurs & du style des différens peuples qui cultivent les Lettres ; rien n'y est vague ; c'est la nature & la vérité réunies dans le même tableau. Voici comme l'Orateur peint les Espagnols. » *Hispani elatam fortiti indolem* ,

» nobiles & excelsos sensus , sermonis  
 » dignitate & elocutionis magnificentiâ  
 » illustrare amant ; in argumentis om-  
 » nibus , etiam dùm res attingunt leves  
 » & ludicras , semper eos videas glandi-  
 » loquos, cùm amplâ & sententiarum gra-  
 » vitate & majestâte verborum. Equidem  
 » eorum Authores dùm perlustro , Re-  
 » gem mihi videre videor , qui magni-  
 » fico apparatu sublimis conspiceretur  
 » & reverendo fastu præditus incede-  
 » ret. L'Espagnol né avec toute la hau-  
 » teur du caractère ne se plaît qu'à ex-  
 » primer des sentimens nobles & rele-  
 » vés , & à les revêtir de la pompe &  
 » de la magnificence du style. Dans  
 » toutes leurs compositions , même les  
 » plus légères & les plus comiques , vous  
 » retrouvez toujours le grand ton , la  
 » phrase empesée , la majesté de la  
 » diction Toutes les fois que je jette  
 » les yeux sur leurs ouvrages , il me  
 » semble voir un Roi sur le trône en-  
 » vironné de tout le faste & de tout l'ap-  
 » pareil de sa dignité. »

Les Italiens sont caractérisés avec  
 cette finesse de traits & cette délicatesse  
 de pinceau qui exprime un peuple sen-

„ jettent & dédaignent tout ce qui n'est  
 „ pas empreint , pour ainsi dire , du  
 „ sceau de la Grande - Bretagne ; que  
 „ dis-je ? Aujourd'hui , nous pensons ,  
 „ nous écrivons , nous jouons & nous  
 „ mourons à l'Angloise ». Qu'arri-  
 ve-t-il , poursuit l'Orateur, de cette épi-  
 démie qui fait extravaguer la nation ?  
 C'est que nous n'avons copié que les  
 travers & les vices des Anglois. Nous  
 avons échangé notre caractère national,  
 nos mœurs , notre gaieté , contre quel-  
 ques réflexions sombres , quelques Dra-  
 mes lugubres & quelques Romans  
 atroces.

Je finis par ce morceau où l'auteur  
 déplore éloquemment nos pertes & no-  
 tre folie. « Nos Ancêtres ont vu les  
 „ jours de gloire de cet art sublime ,  
 „ qui , après avoir animé les *Sapho-*  
 „ *cles* , les *Euripides* , avoit remis  
 „ son flambeau dans les mains de  
 „ *Corneille* & de *Racine* ; leurs Tra-  
 „ gédies remplissoient l'ame tout à la-  
 „ fois de terreur & de pitié ; actuelle-  
 „ ment *Melpomène* furieuse grince  
 „ des dents , hurle d'une manière af-  
 „ freuse , & ne produit que l'horreur

» Litteraturæ genera, & solida acviri-  
 » lis ingenii vis, deterfo omni squa-  
 » lore, clariùs in dies eniteſcat. En  
 » Allemagne & dans les autres climats  
 » qui approchent du Nord, les peu-  
 » ples n'éprouvent point cette flamme du  
 » génie & cette ardeur de l'imagina-  
 » tion; mais tout ce qu'un travail opi-  
 » niâtre, tout ce que la patience la  
 » plus conſtante & l'étude la plus aſſidue  
 » peuvent produire, les Allemands l'at-  
 » teignent. Leurs auteurs ont porté la  
 » lumière dans les myſtères les plus ca-  
 » chés de la Politique. Les ouvrages  
 » qu'ils ont compoſés ſur le droit des  
 » gens, dont l'utilité tient à tout le  
 » genre humain, ſont peut-être dépour-  
 » vûs d'éclat & d'agrément; mais ils ont  
 » le mérite eſſentiel de la ſolidité &  
 » de la raiſon. Leur ſtyle, à la vérité,  
 » manque quelquefois de nerf & de  
 » chaleur; mais on y trouve par-tout une  
 » gravité décente, une ſagacité pleine  
 » d'érudition, des connoiſſances pui-  
 » ſées dans les ſources les plus pu-  
 » res de l'Antiquité. Si leurs Muſes  
 » depuis quelques années ont célébré  
 » ſur un léger pipeau les doux loifirs



## 256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de la campagne , les jeux inno-  
» cens des bergers , la mort du juste  
» *Abel* , elles le doivent au commerce  
» qu'elles ont enfin lié avec les peuples  
» étrangers. Poursuis , Nation indus-  
» trieuse , continue d'entretenir ce  
» commerce utile ; qu'il t'engage à t'e-  
» xercer dans tous les genres de la Lit-  
» térature ; que de jour en jour nous  
» puissions applaudir avec plus de vé-  
» rité à la solidité & à la force naturelle  
» du génie , épuré de l'alliage qui en  
» affoiblit l'éclat. »

A la suite de l'exposition de ces di-  
vers tableaux & du caractère de chaque  
nation , l'Orateur montre comment on  
peut , dans le commerce Littéraire , en  
tirer avantage pour la culture de  
l'esprit. Il faut , dit-il , prendre ce que  
l'on trouve de bon de tous côtés , s'ef-  
forcer de se l'approprier , & de le faire  
passer dans son style & même dans son  
esprit , comme le Négociant , qui , en  
parcourant les différentes mines , les  
différentes carrières & tous les pays de  
la terre , prend ici de l'or , là du fer ,  
plus loin des pierreries , ailleurs de ri-  
ches étoffes ; mais aussi , ajoute *M. Gué-*

*roult*, il faut prendre la plus grande précaution pour que les défauts, les imperfections & le germe des vices répandus dans les écrits étrangers ne corrompent le goût & le cœur du lecteur, & qu'on ne boive le poison en cherchant des moyens de santé. Ici l'auteur revient sur ses pas; il indique ce que l'esprit & l'ame ont à redouter, en se nourrissant des ouvrages de tous les peuples qui ont écrit. » Ce morceau est rapide, plein & travaillé avec beaucoup de soin. Cette tirade contre l'Anglomanie mérite d'être citée au moins comme une leçon. Je ne vous en donnerai que la traduction. » Le

» goût du siècle est pour les écrits Anglois; & comme notre vivacité naturelle ne connoît point de milieu, nous

» avons adopté leur manière de penser avec la même fureur que la forme de leurs habillemens. C'étoit peu de

» dévorer les livres de ces dangereux Insulaires, de les traduire, de les

» prendre par cœur, de s'efforcer d'en imiter le fond & la couleur; la manie

» ne a été au dernier période; nous ne pouvons plus souffrir que ce qui

» a le goût Anglois; nos citoyens re-

„ jettent & dédaignent tout ce qui n'est  
 „ pas empreint , pour ainsi dire , du  
 „ sceau de la Grande - Bretagne ; que  
 „ dis-je ? Aujourd'hui , nous pensons ,  
 „ nous écrivons , nous jouons & nous  
 „ mourons à l'Angloise ». Qu'arri-  
 ve-t-il , poursuit l'Orateur, de cette épi-  
 démie qui fait extravaguer la nation ?  
 C'est que nous n'avons copié que les  
 travers & les vices des Anglois. Nous  
 avons échangé notre caractère national,  
 nos mœurs , notre gaieté , contre quel-  
 ques réflexions sombres , quelques Dra-  
 mes lugubres & quelques Romans  
 atroces.

Je finis par ce morceau où l'auteur  
 déplore éloquemment nos pertes & no-  
 tre folie. « Nos Ancêtres ont vu les  
 „ jours de gloire de cet art sublime ,  
 „ qui , après avoir animé les *Sopho-*  
 „ *cles* , les *Euripides* , avoit remis  
 „ son flambeau dans les mains de  
 „ *Corneille* & de *Racine* ; leurs Tra-  
 „ gédies remplissoient l'ame tout à la-  
 „ fois de terreur & de pitié ; actuelle-  
 „ ment *Melpomène* furieuse grince  
 „ des dents , hurle d'une manière af-  
 „ freuse , & ne produit que l'horreur

» & le dégoût. Le sang coule sur le  
 » théâtre ; la scène est jonchée de ca-  
 » davres : qu'il est à craindre que bien-  
 » tôt elle ne soit souillée par l'appareil  
 » odieux & révoltant des supplices !  
 » *Thalie* elle-même, la naïve *Thalie*,  
 » qui corrigeoit les mœurs en riant , a  
 » chaussé le cothurne fastueux ; envelop-  
 » pée du manteau philosophique , elle  
 » débite des sentences fort semblables  
 » aux oracles de Delphe ; ; d'une main  
 » elle tient le poignard qu'elle a arra-  
 » ché à la Tragédie , de l'autre la  
 » coupe empoisonnée , & , dans ce ri-  
 » dicule appareil, elle ose donner à la  
 » nation des spectacles monstrueux.  
 » Grand Dieu , qu'est devenu cet aimable  
 » enjouement qui caractérisoit le  
 » François ! &c , &c , &c. »

Outre le mérite d'une éloquence  
 vive , naturelle & pleine d'ame , dont  
 je viens de vous offrir quelques traits ,  
 on doit louer dans l'Orateur couronné  
 une connoissance rare des bons auteurs  
 Romains, une grande facilité de s'exprimer  
 dans leur langue , une latinité  
 exacte , pittoresque , riche , claire &  
 harmonieuse.

*Remarques Grammaticales sur l'Aspiration & la Nazalité.*

Ces Remarques viennent de m'être adressées, Monsieur, par un de nos meilleurs Grammairiens; elles m'ont paru aussi justes qu'ingénieuses, & dignes de vous être communiquées.

Dans la dernière édition de la *Prosodie Française*, feu M. l'Abbé d'Olivet hasarde sur l'Aspiration & la Nazalité une idée qui paroît propre à diminuer le nombre des entraves poétiques, & à empêcher de voir des *hiatus* dans des vers où *Malherbe*, *Racine*, *Despréaux* & *Quinault* n'en ont point vus. Le son nasal *n* précédé d'une voyelle qui lui est incorporée, comme *ant* dans *charmant*, *ein* dans *frein*, &c, forme un son vraiment simple & indivisible; mais il ne forme pas pour cela une pure & franche voyelle. Le son aspiré *h* suivi d'une voyelle qui lui est incorporée, comme *hé* dans *Héros*, &c, forme encore un son vraiment simple & indivisible; mais il ne forme pas non plus pour cela une

pure & franche voyelle. Toute la différence consiste en ce que la consonne *h* précède les voyelles aspirées, au lieu que la consonne *n* termine les voyelles nazales. Par l'aspiration la voix remonte de la gorge dans la bouche, & par la nazalité la voix descend du nez dans la bouche : ainsi le bas du canal de la parole produit l'aspiration, & le haut produit la nazalité. Or, continue cet Académicien, si l'aspiration empêche l'hiatus, la nazalité doit l'empêcher aussi, parceque les voyelles nazales étant, aussi bien que les voyelles aspirées, non des voyelles pures & franches, mais des voyelles modifiées, elles peuvent, les unes comme les autres, empêcher l'hiatus. La nazalité ayant donc les mêmes prérogatives que l'aspiration, il n'y aura point de cacophonie dans ce vers :

Elle a le *teint uni*, belle bouche, beaux yeux.

Point d'hiatus dans *le teint uni*, quoique la dernière consonne de *teint* soit muette. Quand on récite à haute voix :

des talens & du succès de l'Orateur qui l'a traité. Il y a dans celui-ci plus de véhémence , de passion & de grands tableaux que dans l'autre ; il est dessiné & exécuté avec plus de fierté ; la couleur m'en a paru plus vigoureuse & l'ordonnance plus sçavante. La division est simple , & néanmoins elle embrasse tout ce qu'il y a d'essentiel dans la matière : *Cherchons dans le commerce littéraire avec les peuples policés tout ce qui peut servir à cultiver l'esprit & à former les mœurs ; évitons , au contraire , tout ce qui peut nuire à l'un & blesser les autres* : sujet important , s'écrie l'Orateur , dans un siècle sur tout où chaque homme de Lettres a la témérité , je ne dis pas de lire tous ces volumes dangereux que nos voisins nous envoient , mais s'efforce d'en faire passer le ton & l'esprit dans ses compositions.

Je suis très - satisfait , Monsieur , des différentes peintures que l'auteur trace des mœurs & du style des différens peuples qui cultivent les Lettres ; rien n'y est vague ; c'est la nature & la vérité réunies dans le même tableau. Voici comme l'Orateur peint les Espagnols. » *Hispani elatam fortiti indolem* ;

cette prononciation, que les Parisiens rejettent comme vicieuse, étoit, à ce qu'il paroît, regardée par les Grecs comme euphonique ou gracieuse, puisque que, quand ils vouloient donner le sens négatif à un mot commençant par une voyelle, & que pour cela ils y joignoient leur *a* privatif, ils ajoutoient à cet *a* un *ν*. c'est à dire *n*, afin d'éviter la cacophonie ou rencontre désagréable de deux voyelles. Ainsi, au lieu de dire *αἰσχος*, indigne, ils disoient *ναῖσχος*; au lieu de dire *αὐδὸν* sans dent, ils disoient *αὐδον*. Pour empêcher l'hiatus ou l'élision, ils ajoutoient aussi un *n* sonore à la fin des mots terminés en *α*, & en *ι*. Au lieu de dire *εἴκοσι-άνδρες*, vingt hommes, ils disoient *εἴκοτι-άνδρες*, au lieu de dire *δίδωνι-αὐτῷ*, il lui donna, ils disoient *διδανι-αὐτῷ*. Ces mêmes Grecs faisoient encore sonner la nazalité finale *α* & *ι* avec la voyelle suivante, *εἶδον-αὐτὸν*, j'ai vu, *οὐκ-ἔπαυσα*, je n'ai pas entendu, *εὐ-ἄπην*, je surprends, &c. Tout cela porte à conjecturer que la Nation Normande (qui peut le disputer à la Grecque en sagacité & en délicatesse) prononce aujourd'hui la nazalité à peu près de même que les Grecs la pro-



nonçoient autrefois ; mais comme une langue morte , quelque mélodieuse qu'on la suppose , ne doit pas servir en cela de règle à une langue vivante telle que la nôtre , & comme la prononciation des personnes distinguées & instruites , qui ont fréquenté ou qui fréquentent la Cour & la Capitale du Royaume , est la seule qui constate le bon usage & qui doit être suivie , il s'ensuit que la prononciation Normande qui lui est opposée , doit absolument être proscrite de la Langue François.

Peut-être que la Province de Normandie ayant fourni aux Théâtres de Paris des Auteurs & des Actrices du premier ordre ( entr'autres les deux *Corneilles* & la *Champmeslé* ) sa prononciation nazale deviendrait contagieuse , si l'on perdoit de vue le principe qui , selon M. l'Abbé *d'Olivet* , tranche la difficulté. Le voici. » On ne doit ja-  
 » mais faire sonner la terminaison na-  
 » zale avec la voyelle initiale subsé-  
 » quente , à moins que le mot où cette  
 » nazalité se trouve , & le mot qui la  
 » suit ne soient immédiatement , né-  
 » cessairement & inséparablement unis. »

Cet

Cet Académicien égaye & appuie ce principe par une petite anecdote aussi amusante qu'instructive. François I, mettant un jour le pied à l'étrier, apostropha ainsi son bidet :

*Joli gentil petit cheval,  
Bon à monter, bon à descendre.*

Melin de Saint-Gelais, son Bibliothécaire, qui étoit présent & qui avoit parié d'achever sur les mêmes rimes toutes les phrases qu'il plairoit au Roi de commencer en vers, ajouta sur le champ :

*Sans que tu sois un Bucéphal,  
Tu portes plus grand qu'Alexandre.]*

Monsieur de Segrais écrivit au nom de l'Académie de Caen à M. Huet, pour inviter l'Académie Françoisse à décider s'il falloit dire : *bo-n à monter, bo-n - à descendre*, comme s'il y avoit *bone à monter, bone à descendre*, ou ne point faire tinter la finale de *bon*. La réponse fut que, comme on pouvoit introduire un adverbe entre *bon* & *à*, par exemple *bon-tarement à monter bon*, cependant *bon* quelquefois *à descendre*, il s'en-

suivoit que *bon* devoit être prononcé sans liaison avec *a. Mézerai*, en qualité de Normand, fut seul d'un avis contraire; mais, comme Secrétaire de la Compagnie, il fut obligé de rédiger la décision, à laquelle il ajouta en riant; *& sera ainsi prononcé, nonobstant clameur de Haro*. Cela est d'autant plus plaisant que nous prononçons comme les Latins le *non* qui est avant *obstant*, & que nous disons *none obstant*. M. Haillet de Courone, Secrétaire de l'Académie de Rouen pour les Belles-Lettres, trouve que *Mézerai* en ajoutant le mot heureux que je viens de rapporter, assureroit par là & pour toujours le souvenir d'une des plus fortes objections à faire contre le sentiment que sa Compagnie venoit d'adopter; il soutenoit d'une manière aussi sensible qu'agréable la prononciation usitée dans son pays, & il ne laissoit pas ignorer qu'il y auroit eu contre le jugement porté par l'Académie Française d'assez bonnes raisons pour en appeller.

A l'occasion de la nasalité qui fait l'hémistiche du premier de ces deux vers;

Celui qui met un *frein* à la fureur des flots ,  
Sçait aussi des méchans arrêter les complots.

M. *Bauzée* dit que , si *Racine* met pour ainsi dire un *frein* à la rapidité de la prononciation , il fait une image d'autant plus juste & d'autant plus agréable , qu'il semble que l'on se sente arrêté par cette même toute puissance qui met un *frein* à la fureur des flots. Le même M. de *Couronne* me mande qu'on n'a pas paru extrêmement affecté de cette subtile & ingénieuse réflexion de M. *Bauzée* , & qu'on a douté que tout le monde y trouvât cette image & cette imitation qui ont frappé ce profond Grammairien.

J'ai l'honneur d'être , &c.

FROMANT, Chanoine & Principal  
du Collège de Vernon , Associé  
de l'Académie de Rouen.

A Vernon ce 14 Décembre 1771.

Je suis , &c.

A Paris , ce 20 Décembre 1771.

M ij

## L E T T R E XII.

*Galerie Poétique , renfermant , en plusieurs Parties de cinquante Planches chacune , une suite de sujets gravés à l'eau forte , dans lesquels on présente aux yeux les différens tableaux qu'offre à l'esprit la lecture des plus beaux Poèmes anciens & modernes ; avec une courte explication en vers de chacun des sujets , & une espèce de Glose contenant l'analyse des Poèmes , des éclaircissemens sur l'Histoire , la Mythologie , la Géographie des différens âges , &c ; un volume petit in-12 ; prix broché , six livres ; à Paris chez Costard Libraire , rue Saint Jean de Bauvais.*

Cet ouvrage , composé de vers , de prose & de gravûres , offre , Mr , une espèce de phénomène de modestie , assez rare au-

jourd'hui dans la Littérature. Presque tous nos ~~jeunes~~ Auteurs ont la sottise vanité de se donner pour ce qu'ils ne sont pas ; les Auteurs de la *Galerie Poétique*, au contraire, ne veulent pas même convenir de ce qu'ils sont. C'est au moins ce que l'on doit entendre par le début de leur *Préface*. « Un Artiste, disent-ils, qui ne se donne pas pour Graveur, & un homme de lettres qui n'a pas la prétention d'être Poète, ont présumé que le Public recevrait avec quelque plaisir un ouvrage propre à servir d'introduction à la lecture des plus beaux Poèmes anciens & modernes ». Il se peut en effet que l'Auteur de ces gravures ne soit pas graveur par état, & que celui qui nous en donne l'explication en vers ne fasse pas de la poésie ou de la rime son unique occupation. Cependant on ne peut disconvenir que les Planches ne soient assez agréables. On en sera moins étonné, quand on lit ce que les Auteurs ont écrit dans un Avertissement publié il y a quelque tems, que les Planches de la *Galerie Poétique* sont l'ouvrage d'un Peintre qui joint à la facilité du

dessin le génie de la composition. Aussi leur intention n'étant ~~pas de~~ donner des gravures telles qu'on les obtient du burin délicat & facile des *Wille*, des *Beauvarlais*, des *Longueils*, des *le Mires*, &c, ils se sont proposé de rendre les sujets avec une certaine force qui tient plus au dessin qu'à la gravure. En effet, quoique ces gravûres soient d'un bon genre, & que le célèbre M. *Cochin* en ait approuvé *la manière*, on sent très bien que les Auteurs ont moins pour objet de travailler pour les porte-feuilles des curieux que pour l'utilité d'une infinité de jeunes personnes de l'un & l'autre sexe, & même de la plupart des Dames, qui ne peuvent pas donner beaucoup de tems à des études sérieuses. D'après cet axiome d'*Horace*,

Segnius irritant animos demissa per aures,  
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus,

& qui sert ici d'Epigraphe, rien n'est mieux imaginé que cette collection de tableaux. Il ne sera guères possible, après l'avoir étudiée, de ne pas se rappeler les différens sujets traités par les grands Poètes, &, ce qui en est une

suite , de n'avoir pas très-présente à l'esprit toute la Mythologie des Grecs & des Romains.

A côté de chaque Planche est une courte explication en vers faits avec assez de facilité ; & si quelquefois on peut leur reprocher un peu de longueur, on sent combien ces sortes d'explications abrégées sont difficiles. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que ce sont des explications , & ce seroit une grande injustice d'y chercher la haute poésie. L'auteur dit dans sa *Préface* qu'il ne se dissimule pas la prodigieuse différence qui se trouvera entre les morceaux qu'il donne , & ceux qu'il eût pu emprunter du Poëme dont les sujets sont tirés. Mais , pour peu que l'on y réfléchisse , on voit bien qu'il est rarement possible de détacher d'un Poëme le morceau qui a fourni la composition du sujet. Souvent ce morceau est une longue tirade ; quelquefois ce ne sont que deux vers , &c. Il falloit donc une explication faite exprès. On feroit tort à celles de ce premier volume , qui contient les *Métamorphoses d'Ovide* , si on les comparoit aux Rondeaux de *Benferade* ,



qui ne renferment qu'une explication forcée dont le Poëte cherchoit à tirer quelque morale.

Ce qui ajoute beaucoup à la commodité des Planches & à la clarté des vers, c'est une espèce de glose qui vient à leur suite, & dans laquelle on fait connoître les liaisons que les sujets ont entr'eux dans le Poëme dont on les a tirés. Cette attention que n'avoient point eu ceux qui ont donné des suites de sujets gravés, est d'une fort grande utilité pour le lecteur qui sent à chaque pas la marche du Poëme, & se met ainsi en état de le lire avec plus de fruit. Ces gloses renferment aussi des éclaircissemens sur les Fables & les lieux dont il est parlé dans l'ouvrage. Elles sont propres à épargner des recherches en ce genre, & paroissent venir d'un homme versé dans la connoissance de l'Antiquité & de la Géographie ancienne & moderne. Souvent même on cite les sources que l'on peut avoir envie de consulter, pour suppléer à ce qui n'est ici qu'indiqué en quelques mots.

J'oubliois de vous dire qu'après la

*Préface* on trouve une courte vie d'*Ovide*, dont le portrait est à la tête de l'ouvrage. Je ne vous rapporterai rien de la vie & des malheurs de cet illustre Poëte; le peu que l'on en sçait est généralement trop connu. Il paroît que les auteurs de la *Galerie Poétique* se proposent de tracer ainsi le portrait & la vie des Poëtes dont ils analyseront les ouvrages. Pour vous donner une idée plus juste de ce travail, je vais vous transcrire deux petites pièces du Recueil qui paroît

*Daphné changée en Laurier.*

N'ayant que le plaisir pour guide ,  
Craignant l'Amour & ses attrait ,  
*Daphné*, d'une course rapide ,  
Son arc en main, poursuit dans les forêts  
Le cerf léger , le daim timide ;  
*Apollon* vole sur ses pas :  
Ce jeune Dieu la suit , l'atteint , la presse ;  
Il croit vaincre déjà son timide embarras....  
Mais quel coup vient troubler une si douce  
ivresse.

La Nymphe échappe à sa tendresse ;  
Et c'est un arbre enfin qu'il tient entre ses bras.

Dans la glose qui suit cette pièce on rapporte en quelques mots la répugnance de *Daphné* pour toutes sortes d'engagemens , & sa prière à son père lorsqu'elle fut sur le point de tomber au pouvoir d'*Apollon*. On ajoute de plus que ce que l'on peut remarquer de plus raisonnable sur cette Fable, c'est que *Daphné* en grec signifie *Laurier* , & que cet arbre étoit consacré à *Apollon*. Quant à *Péné* , supposé père de *Daphné* , c'étoit le principal fleuve de la Thessalie ; on nous apprend dans un autre endroit qu'il se nomme actuellement *Salampria*.

*Lo reconnue par son père.*

Sans concevoir encor son étrange malheur ,  
*Lo* , triste , abattue , errant dans les campagnes  
Et n'osant se livrer aux penchans de son cœur ,  
Evite également son père & ses compagnes :  
Vient-elle déplorer ses peines , ses tourmens  
Au lieu de ces beaux sons qui passoient jusqu'à  
l'ame ,

Sa voix rauque se perd en long mugiffemens ;  
Ses graces , son maintien , les traits , ses yeux  
charmans

Qui pénétroient de la plus vive flamme  
Les cœurs de mille amans ,  
Ne font plus répétés dans le ruisseau limpide  
Où quelquefois encor sa vanité la guide :  
Un monstre s'y présente à ses regards surpris ;  
Heureusement qu'au sein de ses ennuis ,  
Imaginant enfin de tracer sur le sable  
Son nom & ses malheurs ; du tourment qui l'ac-  
cable

Son père & ses parens sont aisément instruits.

En voilà suffisamment , Monsieur ,  
pour vous prouver que , toutes simples  
que sont ces explications , elles ne sont  
pas dénuées d'agrément. Comme je ne  
puis employer le même moyen pour  
vous faire connoître le genre de la  
gravure , je vous renvoye à l'ouvrage  
même. Il est à souhaiter que les auteurs  
de la *Galerie Poétique* continuent l'exé-  
cution de leur projet , & qu'ils perfec-  
tionnent, le plus qu'il leur sera possible ,

cette idée heureuse de soumettre les beaux Poèmes à celui de nos sens qui aide le plus à les retenir. On pourroit desirer aussi qu'en accélérant leur travail ils en donnassent plus de deux Parties par an ; ce qui peut être n'est pas impossible.

*L'Aveugle qui refuse de voir ; à Londres chez Jean Nourse , & à Paris chez les Marchands de Nouveautés , petit in-12 de 84 pages.*

L'idée de ce Conte est ingénieuse & même philosophique. Un Oculiste étoit fort content de ce qu'il avoit gagné pendant la semaine ; il apperçut un Aveugle au détour d'une rue très - passagère ; il voulut faire une bonne œuvre. Mon ami , lui dit il ; ne seriez-vous pas bien aise de voir le jour ? Le premier mouvement de l'Aveugle est de répondre que ce seroit pour lui un grand bonheur. L'Oculiste apprend qu'il étoit aveuglé , & voit qu'il n'est question que d'enlever une cataracte de dessus les yeux. Mais, ce qui lui parut singulier, ce fut le

peu d'empressement de cet homme auquel il vouloit donner rendez-vous pour le lendemain neuf heures du matin.

« Cela n'est pas possible , reprit l'A-  
 « veugle. Je me rends dès le point  
 « du jour à ma place en certe saison  
 « ( c'étoit l'Eté ) c'est le moment le plus  
 « favorable pour la recette , parce que,  
 « de mes pratiques , les unes desirant  
 « bien acheter , les autres bien vendre.  
 « Il n'en est pas de moi comme d'un  
 « Chanoine ; je n'en serois pas quitte  
 « pour être *pointé* ; si je m'absentois ,  
 « je perdrois tout. Le reste du jour est  
 « employé au recouvrement des par-  
 « ties de détail & casuelles du Bour-  
 « geois & de la Noblesse. Comme ces  
 « deux classes ont peu de besoins , que  
 « leur situation journalière est indépen-  
 « dante du hasard des achats & des ven-  
 « tes , elles s'adressent rarement à moi  
 « pour obtenir la réussite de leurs en-  
 « treprises. Cette portion du Public me  
 « rend peu ; cependant je ne puis la  
 « négliger. -- Eh bien , prenons une  
 « heure dans l'après-dîner. Vers le soir  
 « on vous trouve ? Comme le jour  
 « & la nuit sont égaux pour moi , je

» date de l'heure. En quittant ma place  
 » je me rends dans un cabaret qui est  
 » sur le chemin qui conduit chez moi ;  
 » le seul dont je connoisse les détours ,  
 » & le seul aussi dans lequel je suis  
 » sûr que mon chien ne m'égarera pas.  
 » Là , j'ordonne mon souper. On l'ap-  
 » prête ; & comme mes occupations ne  
 » me permettent pas de dîner , je me  
 » mets à table vers les sept heures  
 » du soir pour n'en sortir qu'à neuf.  
 » -- Soit à neuf heures. -- Pas encore ;  
 » vous ne me trouveriez pas. En sor-  
 » tant de souper je vais chez une jeune  
 » personne qui prend soin de mon  
 » linge & qui vérifie ma recette. Elle a  
 » toute ma confiance , & je ne la crois  
 » pas capable de me tromper. Je passe  
 » une heure avec elle ; nous comptons  
 » ensemble , je m'acquitte ; & par un  
 » seul remerciement , elle me dédom-  
 » mage de tous les *Dieu vous le rende*  
 » que j'ai prononcés dans la journée. »

Enfin l'Oculiste se rend chez l'A-  
 vengle vers les dix heures du soir ;  
 il lui assure qu'il ne prétend rien  
 tirer de sa guérison ; il avoit cepen-  
 dant des motifs secrets qui le con-

duisoient ; il espéroit se rendre célèbre par une cure aussi éclatante. Tout ce qu'il exige est une attestation en forme quand il l'aura guéri. L'Aveugle promet de le satisfaire dès qu'il sçaura écrire.

» Mais, continue-t-il, permettez-moi  
 » une observation. Je ne ferois pas as-  
 » surément fâché de voir le jour, &  
 » je sens toute l'étendue des obliga-  
 » tions que je vous aurai, si vous me  
 » procurez ce plaisir. Une chose ce-  
 » pendant m'inquiète : on ne vit pas  
 » de lumière. Est-il des moyens de vi-  
 » vre aussi faciles pour ceux qui voyent  
 » que pour ceux qui sont privés de la  
 » vue ? -- Sans doute. Dès que vous  
 » aurez l'usage de vos yeux, vous ap-  
 » prendrez un métier, un art, vous  
 » embrasserez une profession. -- Je con-  
 » çois cela, & la nécessité du travail  
 » pour celui qui a le pouvoir de tra-  
 » vailler m'est démontrée. Mais, our-  
 » tre la difficulté d'acquérir le droit  
 » d'exercer mon talent, serai-je toujours  
 » payé quand j'aurai travaillé ? J'en-  
 » tends dire tous les jours que les gens  
 » riches, ou qui sont censés l'être, achè-  
 » rent tout ce qu'on leur présente.



» tout jusqu'aux inutilités ; qu'ils pro-  
 » diguent avec une bonté apparente  
 » ou une ignorance réelle , leurs élo-  
 » ges aux moindres colifichets ; que  
 » l'Artiste & l'Ouvrier sont les gens  
 » les plus estimables tant qu'ils four-  
 » nissent , & qu'il n'est question que  
 » du prix écrit ; qu'enfin ils sont ex-  
 » clus dès qu'il s'agit du paiement ;  
 » qu'alors les défauts de l'ouvrage sont  
 » sans nombre , l'Artisan sans mérite ,  
 » incapable d'être employé & l'audien-  
 » ce du grand Seigneur renvoyée dé-  
 » formais à son portier. Je vous avoue  
 » qu'il y a plus d'agrément dans ma  
 » profession actuelle : point de repro-  
 » ches , point de crédit : je ne vais  
 » chez personne , je n'ai point à me  
 » morfondre dans les anti-chambres ,  
 » ni à solliciter la protection des valets  
 » pour un chef - d'œuvre. On ne m'a-  
 » borde que l'argent à la main , & qui-  
 » conque en est dépourvu , se garde  
 » bien de me demander un *Ave Ma-*  
 » *ria*. Il m'arrive , à la vérité , de ré-  
 » péter quelquefois inutilement mon  
 » discours invitatif ; mais , par cela  
 » même qu'il s'adresse à tout le monde ,

„ personne ne m'est nommément réde-  
 „ vable. Il ne m'est point commandé ;  
 „ je ne fais aucune dépense pour l'é-  
 „ tablir. Passons néanmoins sur cet ar-  
 „ ticle ; j'apprendrai , je travaillerai ,  
 „ & je subsisterai de mon labeur : cela  
 „ me paroît dans l'ordre. Mais , je ne  
 „ gagne rien à ce marché-là. Je vis &  
 „ m'entretiens assez honnêtement du  
 „ produit de ma place ; il ne s'agit que  
 „ d'y être assidu : je n'ai à craindre que  
 „ les longues maladies ; mais les états  
 „ que vous me proposez sont suscep-  
 „ tibles des mêmes inconvénions , &  
 „ n'offrent que les mêmes ressources.  
 „ Dites-moi donc , je vous prie , & que  
 „ ce soit avec sincérité : quels autres  
 „ avantages me procurera la faculté de  
 „ voir ? Je sens que cette cure , en se  
 „ répandant , peut vous donner de la  
 „ célébrité , & contribuer à votre for-  
 „ tune ; j'en serai ravi ; mais ici chacun  
 „ stipule pour ses petits intérêts , &c. •  
 Là-dessus l'Oculiste lui fait une longue  
 énumération de la beauté du spectacle  
 de l'univers & des différens plaisirs de  
 la société : mais tout cela ne prend  
 point sur l'esprit de l'Aveugle , qui hé-

site de plus en plus. La conversation les  
 mène bien avant dans la nuit ; on remet  
 la séance au lendemain au soir. » L'O-  
 « culiste se retira tout émerveillé de  
 » l'homme qu'il quittoit. Une chose l'a-  
 » voit sur-tout frappé. Des gens de tou-  
 » tes conditions, se disoit il à lui-même ,  
 » m'invitent avec empressement à les  
 » visiter ; la destruction du plus léger  
 » accident me vaut des louanges & de  
 » l'or : j'offre à celui-ci mes soins, mon  
 » art & mes drogues sans payement, & il  
 » me refuse. Je ne crois pas qu'au fond  
 » ce ~~refus~~ soit sincère. Cet Aveugle  
 » n'est peut-être qu'un plaisant qui  
 » prétend s'acquitter en me faisant rire ;  
 » peut-être aussi veut-il , par son espèce  
 » d'indifférence, diminuer le prix de l'o-  
 » bligation qu'il m'aura. Quoi qu'il en  
 » soit , je veux opérer sur lui. L'occa-  
 » sion est trop belle pour la manquer :  
 » ce ne sont enfin que des cataractes.  
 » Et quand je ne le ferois voir que  
 » d'un œil , quand je ne le mettrois qu'à  
 » portée d'entrevoir ?..... J'en instruirai  
 » tout l'univers par les Journaux.....  
 » Avec peu de dépense toute l'Europe  
 » apprendra..... Bientôt tous les aveu-

» gles seront à ma porte..... L'Oculiste  
 » rentra chez lui, la tête remplie d'une  
 » célébrité qu'il croyoit aisée à se pro-  
 » curer. »

Le lendemain la chose étoit devenue plus difficile ; l'Aveugle avoit fait de nouvelles réflexions ; il représente à l'Oculiste que le bonheur n'est pas dans la société ; qu'en promenant sa vue sur de riches campagnes , il est difficile de n'en pas désirer la propriété ; que l'envie & les regrets naissent des privations ; qu'il ne jouit pas , il est vrai , des phénomènes de la Nature , mais qu'il n'a ni la crainte d'en voir arriver de terribles , ni le regret de laisser échapper ceux qui sont agréables ; que ne voyant pas , rien ne l'affecte que ce qui le touche ; qu'il connoît peu , qu'il a peu de privations , & que, par conséquent, il est plus heureux , ou , si l'on veut, moins malheureux que les autres hommes. Je dois donc , conclut-il, refuser l'offre que vous me faites , puisqu'en me donnant la vue que je n'ai pas , vous me rendriez sujet à tous les besoins que vous avez.

Vous voyez , Monsieur , que la ma-

xime générale qu'un aveugle ne refuse pas de voir le jour peut avoir ses exceptions. Le cadre de cette historiette m'a paru très-heureux ; mais j'aurois désiré que l'Oculiste & l'Aveugle ne se répandissent pas en discours superflus & trop éloignés du sujet. Le premier, lorsqu'il expose tout ce qui se passe dans la société, a plutôt l'air d'en faire la critique que d'en faire valoir les avantages ; ce qui est directement opposé au but qu'il doit avoir. D'ailleurs, il se laisse trop facilement vaincre par les raisonnemens de l'Aveugle, & il s'en faut de beaucoup qu'il plaide sa cause aussi bien qu'il pouvoit la soutenir.

*Avis aux Amateurs d'une Ecriture belle  
& correcte.*

Le discrédit dans lequel sont tombés les Ecrivains en général, vient de ce que la plupart d'entr'eux, qui n'ont fait aucune étude, pêchent contre la langue. Il est désagréable de voir un manuscrit, propre d'ailleurs, rempli de fautes de sens & d'orthographe. C'est cette rareté de copistes intelligens qui force plusieurs personnes, entr'autres des gens de lettres, de se priver de ce qui leur seroit

utile ou agréable, & qui transcrivent elles-mêmes leurs copies.

Il importe donc au Public de connoître des Ecrivains qui sachent allier l'exactitude & la propreté. On peut en trouver sans doute dans l'Académie d'Ecriture, composée d'Artistes qui ont eu soin de joindre à leur art toutes les connoissances qui lui sont analogues. Mais les plus capables ont des occupations qui ne leur permettent pas de se vouer au Public pour cette partie. Ces considérations m'engagent, Monsieur, à vous faire connoître un jeune Ecrivain qui a fait d'excellentes études, qui possède les règles de l'orthographe, & dont la main est très-belle. C'est M. *Laurent*, Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, reçu depuis peu Expert-Ecrivain-Juré. Il est en état de faire toutes sortes d'écritures, copies, extraits, rédactions même, &c, avec l'exactitude que l'on peut désirer dans un imprimé. Il demeure rue des Nonaindières, près de celle de Joui, quartier Saint-Paul. On pourra lui envoyer des originaux, ou, si l'on aime mieux, il se rendra chez les personnes qui voudront l'employer.

*Etrennes d'un Père à ses Enfants , ou Almanach du premier Age : petit in 12 de deux cens pages.*

Ce père est supposé avoir un fils & une fille qui sortent des bras de leurs sevreuses pour passer dans les mains d'une Gouvernante. Les *Etrennes* que leur donne ce père tendre & vertueux sont précédées de *Conseils à la Gouvernante de ses Enfants*. Après ces *Conseils*, qui sont pleins de sentiment & de raison , viennent les *Etrennes* ; elles consistent en plusieurs dialogues entre la *Gouvernante*, *Timante* & *Julie* ; c'est ainsi que s'appellent les deux Elèves. Ces dialogues , que j'ai parcourus , sont dans le goût du *Magasin des Enfants* ; je les trouve judicieux , sages , honnêtes , bien écrits , & tout à fait à la portée de l'enfance de l'un & de l'autre sexe ; il y en a même quelques-uns qui touchent jusqu'aux larmes. Tels sont

ceux où l'on introduit un Pauvre qui demande l'aumône : épisode heureusement imaginé pour exciter la commisération & la générosité des deux enfans. Il se trouve à la fin que ce Pauvre a été l'Intendant du père , qu'il a fait valoir les fonds de son maître à son insçu , qu'avec ces fonds il s'est fait une fortune qu'il a perdue par son faste. Le père paroît dans le dernier dialogue ; il reconnoît ce Pauvre qui se jette à ses genoux & lui demande pardon de ses infidélités. Les enfans sont témoins de cette scène ; le père pardonne au malheureux *Dupuis* ( c'est le nom du Pauvre ) & le reprend à son service ; ce dénouement attendrit , & donne un air dramatique à ces *Dialogues* , qui tous sont très-propres à former la jeunesse. Ces *Etrennes* se trouvent chez *Grangé* Imprimeur - Libraire au Cabinet Littéraire , Pont Notre-Dame.



*Almanach des Rendez-Vous. 1772. A  
Paris de l'Imprimerie de M. Lambert  
rue de la Harpe , près de S. Côme.*

Parmi les différentes sortes de Tablettes ou de Souvenirs qui se débitent chez les Marchands de jolies bagatelles , vous en trouverez peu d'aussi commodes que cet *Almanach des Rendez-Vous* que je vous annonce tous les ans. Au reste , la belle Imprimerie de M. Lambert ne s'est pas mise en frais pour la composition de cet Almanach , dont tous les feuillets sont presque blancs. Il n'y a que les jours des mois qui soient imprimés ; ces jours sont séparés les uns des autres , afin que dans les intervalles on puisse écrire tout ce qu'on voudra. Si vous étiez une jolie femme ou un Elégant à la mode , je sçais bien de quoi vous rempliriez ces vuides , & , si vous les perdiez & que le hasard me les fît trouver , j'aurois , je crois , beaucoup de plaisir à les lire.

Je suis , &c.

*A Paris ce 22 Décembre 1771.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE XIII.

*Discours prononcé le Mardi 1 Octobre 1771 en l'Eglise des Religieuses Carmélites de Saint Denys , pour la Cérémonie de la prise du Voile de Profession de MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE : par Messire Armand de Roquelaure , Evêque de Senlis , premier Aumônier du Roi , Conseiller d'Etat Ordinaire , & l'un des Quarante de l'Académie François; in-4° & in-12 ; à Paris chez Aug. Mart. Lottin aîné , Imprimeur-Libraire rue S. Jacques.*

L'ECLATANT sacrifice de MADAME LOUISE est un de ces phénomènes  
AN. 1771. Tome VIII. N

bien propres à ranimer le feu presque éteint de notre Poësie & de notre Eloquence: M. de Pompignan a chanté dans une belle Ode le courage héroïque de cette auguste Princesse. M. l'Evêque de Senlis, dans le Discours que je vous annonce, ne s'élève pas moins à la hauteur de son sujet, & le traite en Orateur du premier ordre. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra; Cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre Foi.* Le développement, de ce texte emprunté de la première Epître de Saint Jean l'Evangéliste, Chapitre V verset 4, forme l'Exorde dont l'idée est très-heureuse. Comme c'est dans la chaire des Carmélites de Saint Denys que M. de Roquelauré avoit à parler, il a sçu rapprocher avec beaucoup d'esprit le dévouement de MADAME LOUISE & le martyre de l'Apôtre qu'on révère particulièrement dans la ville qui porte son nom. » L'E-  
 » glise a vû, dans tous les temps, ces  
 » triomphes de la Foi, & le lieu même  
 » où je parle en présente à nos yeux  
 » les témoignages les plus éclatans &  
 » les preuves les plus sensibles. O

» Bethléhem , terre de Juda ! O Cité  
 » qui , comparée à la superbe Jérusa-  
 » lem , ne paroissez qu'un point , vous  
 » n'êtes pas moins distinguée entre les  
 » principales villes de Juda \* ! Vous  
 » êtes le brillant théâtre des deux vic-  
 » toires les plus mémorables que la  
 » Foi ait remportées sur le monde ,  
 » dans toute l'étendue de ce vaste Em-  
 » pire , & les plus magnifiques tro-  
 » phées sont renfermés dans votre en-  
 » ceinte \*\* ! Il faut, dit Saint *Augustin* ,  
 » \*\*\* vaincre le monde avec toutes  
 » ses illusions, ses terreurs & ses char-  
 » mes. L'Apôtre de la France a vaincu  
 » le monde armé de toutes les ter-  
 » reurs qu'il inspire : LOUISE DE FRAN-  
 » CE a vaincu le monde embelli de  
 » toutes ses illusions & de ses charmes.  
 » Le Saint Apôtre a sacrifié , sans ba-

\* Bethlehem, terra Juda, nequaquam mini-  
 ma es in principibus Juda. *Matth. 2 v. 6.*

\*\* Gloriosa dicta sunt de te, Civitas Dei.  
*Pfalm. LXXXVI, v. 3.*

\*\*\* Cum omnibus amoribus, terroribus,  
 erroribus suis vincatur hic mundus. *S. Aug.*  
*Lib. de Corrept. & Gratia.*

» lancer, une vie passagère pour s'assu-  
 » rer une gloire immortelle. Le Ciel a  
 » couronné ses vertus, & la Terre lui  
 » offre son hommage; une Ville, née de  
 » ses cendres, se glorifie de porter son  
 » nom; un temple fameux est son  
 » mausolée; & le monde, autrefois son  
 » persécuteur, vient révéler, en sup-  
 » pliant, les restes précieux de sa dé-  
 » pouille mortelle. Une Vierge chré-  
 » tienne, renonçant aux avantages  
 » d'une naissance Royale, vient en-  
 » sevelir dans l'ombre du Cloître les  
 » dons les plus signalés de la nature  
 » & de la fortune, &c. »

L'Orateur saisit ce rapport entre la  
 Vie Religieuse & le Martyre. Après  
 avoir adressé un compliment noble &  
 chrétien à MADAME LA COMTESSE DE  
 PROVENCE, nommée par le Roi pour  
 donner elle même le Voile à MADA-  
 ME LOUISE sa Tante, il entre en ma-  
 tière, & nous expose ainsi le partage  
 de son Discours. La Profession Reli-  
 gieuse est comparable au Martyre : 1<sup>o</sup>  
 parce qu'elle rend à Dieu un égal té-  
 moignage; 2<sup>o</sup> parce qu'elle a droit à  
 une égale récompense. Le témoignage

rendu par la profession religieuse porte les mêmes caractères que nous admirons dans le Martyre. Ces deux témoignages supposent également la conviction la plus intime ; dans ces deux sacrifices l'homme présente à son Dieu l'hommage le plus éclatant qu'une créature puisse lui offrir ; *M. de Raquel* ajoute qu'en méditant avec attention sur le généreux sacrifice de **MADAME LOUISE** , on se persuadera sans peine que le témoignage rendu par la profession Religieuse , acquiert , dans cette illustre circonstance , toute la force dont il est susceptible : telles sont les trois subdivisions de la première Partie , dans laquelle vous trouverez un grand nombre de morceaux digne des plus célèbres Orateurs. J'en mettrai quelques uns sous vos yeux. » Quelles paroles  
 » avez - vous prononcées , ma chère  
 » Sœur ! Que d'énergie dans la profes-  
 » sion de foi qu'elles renferment ! Sans  
 » en répéter les propres termes , qu'il  
 » me soit permis d'en exposer la subs-  
 » tance. Seigneur , je crois toutes les  
 » vérités que vous nous avez révélées ;  
 » & , parce que je les crois , je renonce

„ absolument & sans retour , à tous les  
 „ biens , à tous les plaisirs & à tous les  
 „ honneurs de la terre : je vous remets  
 „ jusqu'à ma liberté ; il ne me reste  
 „ que la vie ; je ne vous la sacrifie point ,  
 „ parce que votre volonté s'y oppose :  
 „ mais du moins cette vie sera-t-elle  
 „ employée toute entière à accomplir  
 „ votre volonté , dans les veilles , dans  
 „ les jeûnes , & dans l'exercice conti-  
 „ nuel d'une laborieuse pénitence.....  
 „ Quelle force n'exige pas l'exécution  
 „ d'un vœu si sublime !.... En vertu de  
 „ ces paroles puissantes une généreuse  
 „ victime entre dans la solitude qui  
 „ doit être son tombeau : là , semblable  
 „ à Noé après le Déluge , elle ne voit  
 „ plus la terre que comme un désert  
 „ immense ; privée de toute consolation  
 „ naturelle & de tous les secours hu-  
 „ mains , elle ne tient plus qu'à vous  
 „ seul , ô mon Dieu ! Vous seul êtes  
 „ pour elle tout l'univers. En considé-  
 „ rant la rigueur & l'étendue d'un en-  
 „ gagement si redoutable , peut-on  
 „ douter un instant qu'il ne soit inf-  
 „ piré par la persuasion la plus forte &  
 „ la conviction la plus intime ? A la vue

» de ces grands sacrifices qu'on ne peut  
 » achever sans une force plus qu'hu-  
 » maine , l'Incrédule même est forcé  
 » de reconnoître le doigt de Dieu em-  
 » preint dans son ouvrage ; car tel est  
 » le caractère de l'Impie , toujours agi-  
 » té & flottant , le tourment de l'incer-  
 » titude est à peine l'affreuse récom-  
 » pense de ses efforts & de ses recher-  
 » ches ; il promène des yeux intéressés  
 » sur le monde qui l'environne , pour  
 » y rencontrer des complices qui le  
 » rassurent ; sa joie ne peut être qu'im-  
 » parfaite en voyant tant de coupables  
 » dont l'esprit rend à la Religion un  
 » hommage que leurs cœurs lui re-  
 » fusent : plus allarmé encore , lors-  
 » qu'au milieu de cette multitude cri-  
 » minelle il apperçoit le troupeau choisi  
 » dont la voix éclatante annonce les  
 » merveilles du Seigneur ; enfin , dé-  
 » sespéré de tant de vertus qui le con-  
 » fondent , il ne lui reste plus d'autre  
 » ressource que d'assigner à ces vertus  
 » mêmes , les vices les plus odieux  
 » pour principes & pour causes. Il osera  
 » soutenir que la bienfaisance ou la ti-  
 » midité , l'intérêt ou la politique.



296 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» sont les ressorts secrets qui font agir  
» tant de Chrétiens; en un mot, que cette  
» piété extérieure qu'on encense, n'est  
» qu'un vain fantôme, & qu'une con-  
» viction réelle est une chimère. Voilà  
» sur quel fondement l'ame bourrelée  
» de l'Impie essaye de se reposer :  
» mais, si la conviction se déclare  
» avec tant d'évidence qu'il ne lui  
» soit plus possible de la contester, s'il  
» est obligé de la reconnoître dans les  
» personnes que le monde & lui-même  
» sont forcés d'estimer, c'est alors qu'il  
» sent renaître dans son cœur le tour-  
» ment de l'incertitude. Je n'avance  
» rien ici, mes Frères, dont vos yeux  
» seuls n'aient suffi pour vous con-  
» vaincre. Rappelez-vous le jour où il  
» fut dit pour la première fois : LOUISE  
» DE FRANCE a quitté la Cour pour le  
» Carmel : ce n'étoit encore là que le  
» premier pas vers l'Autel ; mais, dans  
» une ame si ferme, la première obla-  
» tion fut regardée comme la consom-  
» mation du sacrifice. Que vit on alors  
» dans le parti de l'Incrédulité? L'E-  
» criture nous apprend que la Terre,  
» étonnée des victoires rapides du

» Conquérant de l'Asie, se tut en sa  
 » présence \* : par un prodige encore  
 » plus surprenant, l'Impiété, immobile  
 » & consternée à l'étonnante nouvelle  
 » de l'action de LOUISE DE FRANCE ,  
 » est demeurée tout à coup dans un  
 » morne silence. Et qu'on n'attribue point  
 » ce silence à de justes respects ; ce juge  
 » inique de la piété & de quiconque la  
 » professe, ne respecte ni Dieu ni les  
 » hommes : mais il voyoit la convic-  
 » tion , & il la voyoit dans un témoin  
 » irréprochable. Pour calmer des doutes  
 » effrayans , il rappelloit en vain ces  
 » objections frivoles qui n'ont pour  
 » soutien qu'une légèreté présomp-  
 » tueuse & une audacieuse ignoran-  
 » ce. »

Vous admirerez sur-tout, Monsieur,  
 la solidité sans sécheresse , l'abondance  
 sans luxe , l'élégance sans affectation , &  
 le sentiment plein de vérité qui carac-  
 térisent les détails suivans. » Je sçais  
 » qu'un monde ingrat & frivole tourne  
 » rarement ses regards vers ces de-

\* Et sicut terra in conspectu ejus. *Lib. F.,  
 Mach. I, v. 3.*

### 3 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

neures sacrées où tant de Vierges chrétiennes , tant de pieux Solitaires lèvent sans cesse au Ciel leurs mains innocentes ; pour écarter , s'il est possible , la foudre suspendue sur des têtes coupables : mais pourroit-il ne pas s'occuper du grand sacrifice , du témoignage du plus grand éclat & du plus grand poids , que la Religion lui présente en ce jour solennel ? Témoignage du plus grand éclat , parce qu'il rassemble les extrémités qu'on croiroit impossible à réunir. Voyez l'état qu'abandonne LOUISE DE FRANCE ; voyez celui qu'elle embrasse : l'un est le plus haut degré de l'abnégation évangélique , l'autre étoit le comble de la prospérité humaine : or voilà ce qui ferme la bouche à l'iniquité ; car (pour rendre cet exemple héroïque plus instructif , en l'appliquant encore à la Morale chrétienne , quoiqu'il vienne à l'appui du corps entier de la Religion ) que peut-on opposer à la grandeur des sacrifices qu'elle exige , à la vue de la plus haute fortune si généreusement sacrifiée ; ou à la difficulté des devoirs qu'elle impose à la vue

» de tant de rigueurs si courageusement  
 » embrassées. Réprimez vos desirs , vous  
 » dit la Religion ; renfermez - les du  
 » moins dans les bornes de la justice &  
 » de la raison. Satisfaits de la condition  
 » où vous a placés la main de Dieu ,  
 » cessez de vouloir ajoûter toujours à de  
 » nouveaux honneurs , de plus abon-  
 » dantes richesses : humanisez cette fierté  
 » criminelle qui fait gémir tant d'hom-  
 » mes , vos égaux par la nature & vos  
 » frères par la Religion : renoncez à ce  
 » luxe insensé , dont la pompe arrogante  
 » insulte à la misère du pauvre. Hélas !  
 » peut-être vos excès vont bientôt vous  
 » en rapprocher. Si vous n'opposez à ces  
 » loix formelles qu'une indocilité vo-  
 » lontaire , je n'ai rien à vous répon-  
 » dre : par cette résistance vous vous  
 » condamnez vous-mêmes , & Dieu est  
 » pleinement justifié : mais, si vous m'al-  
 » léguiez que des commandemens si sé-  
 » vères sont impossibles à pratiquer , je  
 » vous répondrai alors : ouvrez les yeux  
 » & voyez , non pas l'abandon d'une  
 » fortune médiocre , les Grands s'ima-  
 » ginent qu'on ne sacrifie rien lors-  
 » qu'on sacrifie moins que ce qu'ils

„ possèdent , quoique souvent on se  
 „ prive d'un bonheur plus réel ; mais  
 „ voyez de quelle élévation on a pu des-  
 „ cendre , & jusqu'où l'on a pu s'a-  
 „ baisser : de quelle opulence on a pu  
 „ se détacher , & à quelle pauvreté on a  
 „ pu se réduire : de quelle pompe on a  
 „ pu se dépouiller , & de quel sombre  
 „ voile on a pu s'envelopper : à quels  
 „ honneurs on a pu renoncer , & à  
 „ quelle servitude on a pu s'engager :  
 „ quel séjour on a pu abandonner , &  
 „ à quelle retraite on a pu se condam-  
 „ ner. ... Ouvrez les yeux , & voyez la  
 „ fille de votre Roi , embrasser , non pas  
 „ une de ces Professions mitigées , où ,  
 „ en portant la croix de Jésus-Christ , on  
 „ en ignore du moins toute la pesan-  
 „ teur ; mais se consacrer à l'état le plus  
 „ pénible , & dont les saintes austérités  
 „ font frémir la nature. Voyez les jeûnes ,  
 „ les veilles , les travaux , la psalmodie  
 „ des anciens Solitaires fidèlement re-  
 „ tracés & surchargés encore par des  
 „ macérations inconnues à ces premiers  
 „ Martyrs de la pénitence : voyez leurs  
 „ haïres & leurs cilices surpassés peut-  
 „ être par un habillement destiné à être

» le tourment de toutes les heures & de  
 » toutes les saisons. Voyez, en un mot,  
 » la peine & les souffrances occuper tous  
 » les instans de la vie, pour ne finir qu'a-  
 » vec elle. »

Ce témoignage, dit M. de Senlis,  
 est du plus grand poids ; on ne peut  
 lui opposer aucune des raisons que le  
 Monde emploie si souvent pour cen-  
 surer les actions chrétiennes & les  
 combattre. » Que pourroit alléguer le  
 » Monde ? Le défaut de lumières,  
 » dans un esprit si éclairé ? Un goût  
 » bisarre, dans un caractère si judi-  
 » cieux & si solide ? L'inexpérience,  
 » après une telle épreuve des félicités  
 » de la terre ? Une ferveur passagère,  
 » dans une démarche si long-temps &  
 » si mûrement réfléchie ? Le chagrin,  
 » dans un bonheur si pur & une éléva-  
 » tion si tranquille ? L'impétuosité de  
 » la jeunesse, dans la maturité de la  
 » raison ? Les dégoûts de l'âge avancé,  
 » dans celui où l'homme commence à  
 » goûter les plaisirs raisonnables ? Que  
 » dirai-je encore ? Appercevrait-on le  
 » piège de la séduction, dans un des-  
 » sein long-temps combattu & ensuite

» approuvé par une si haute sagesse &  
 » avec de si grandes répugnances ? On  
 » comprend assez de qui je parle , &  
 » quel poids ce second témoignage  
 » ajoute au premier , déjà si fort par  
 » lui-même. Non , la critique la plus  
 » rigoureuse ne fut jamais si sévère  
 » dans l'examen , ni si féconde en dif-  
 » ficultés , que l'a été ici la tendresse :  
 » non , jamais le combat de la nature  
 » & de la Religion n'a été plus dou-  
 » loureux , ni la victoire plus long-  
 » temps disputée. Enfin , la nature a  
 » cédé , & la Religion a triomphé. »

La seconde Partie de ce Discours  
 présente aussi de fort belles choses ;  
 mais vous en ferez , je crois , moins  
 frappé que de la première , & vous en  
 trouverez aisément la raison ; c'est que  
 dans celle-ci l'Orateur s'est ouvert une  
 carrière plus humaine , si je puis parler  
 ainsi , plus palpable que dans celle-là.  
 Parmi les traits remarquables qu'offre  
 cette seconde Partie , & que je pour-  
 rois vous citer , je me borne à ce mor-  
 ceau que je trouve plein de chaleur & de  
 sensibilité. Voici comme l'Orateur  
 décrit l'obéissance Religieuse. » Perpé-

» tuelle, elle dure autant que la vie :  
 » continuelle, elle domine sur tous les  
 » instans qu'elle tient enchaînés sous  
 » sa loi : universelle, c'est elle qui pres-  
 » crit & qui règle tout ; l'action & l'o-  
 » raison, la nourriture & l'abstinence,  
 » le travail & le repos : toute autre ser-  
 » vitude n'est qu'une ombre légère de  
 » la servitude religieuse ; ici nulle trace  
 » de liberté ; ce sentiment, si cher à  
 » l'homme, n'existe plus même par le  
 » desir. C'est dans cet état si relevé aux  
 » yeux de Dieu, mais si révoltant pour  
 » la nature & si humiliant pour l'or-  
 » gueil, que nous voyons LOUISE DE  
 » FRANCE..... Qui pourroit voir, sans  
 » en être attendri, la Fille des Rois,  
 » née dans la pourpre, élevée à l'om-  
 » bre du Trône, s'ensevelir dans un  
 » humble réduit, pour y cacher, sous le  
 » sac & la cendre, tant de pompe &  
 » de grandeur \* ! En vain chercherions-  
 » nous autour d'elle ces courtisans  
 » flatteurs, dont la voix enchanteresse  
 » enivre les Grands de la terre. Plus

\* Princeps Provinciarum facta est sub tributo.  
*Jérém. Lament. I, v. 1.*



#### 304 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» d'hommages , plus d'encens : la Mort ,  
 » le Jugement , l'Eternité , vérités ter-  
 » ribles ! occuperont désormais toutes  
 » ses pensées , & feront les seules com-  
 » pagnes de sa solitude. Des jours écou-  
 » lés jusqu'alors dans l'abondance &  
 » les délices , vont être consacrés à des  
 » austérités souvent inconnues à la plus  
 » affreuse indigence. Celle qui n'étoit  
 » soumise qu'à l'empire d'un Père , &  
 » quel Père ! obéit à des loix sévères  
 » qui dominent tous les sentimens de  
 » son ame en enchaînant son esprit &  
 » son cœur. Des efforts si pénibles à  
 » la nature ne sont pas des épreuves de  
 » quelques mois , de quelques années ;  
 » non , la Victime est attachée à la croix  
 » pour toujours , & son sang coulera  
 » encore à son dernier soupir. Un si  
 » grand sacrifice excite en vous , mes  
 » Frères , les mouvemens les plus ten-  
 » dres. Et ! comment pourrions - nous  
 » condamner vos larmes , puisque nous-  
 » mêmes , Ministres des Autels , qui ne  
 » devons connoître , ô mon Dieu !  
 » d'autres intérêts que les vôtres , nous  
 » avons besoin d'appeller la foi la plus  
 » vive , pour servir d'appui à notre foi .

» blessé : elle éclateroit bientôt si nous  
 » oublions un instant que nous ne  
 » pourrions , sans avilir le Ministère  
 » Saint qui nous est confié , arroser de  
 » nos pleurs le triomphe de la Reli-  
 » gion. Pleins de l'esprit qui animoit  
 » autrefois tant de Héros de la Loi  
 » ancienne & nouvelle , osons envisa-  
 » ger ce grand spectacle du même œil  
 » dont la mère des Machabées voyoit  
 » ses généreux fils tomber , tour-à-  
 » tour , sous le glaive des bourreaux \* ;  
 » ou , s'il nous est impossible d'élever  
 » jusques-là notre courage , pour adou-  
 » cir notre douleur , sortons des bornes  
 » étroites du Monde , & ne voyons  
 » que l'Eternité. Tout nous ramène ,  
 » malgré nous , à cette pensée salutaire  
 » & terrible , & le lieu où je vous  
 » parle la réveillera plus puissamment  
 » que tout autre , si vous tournez vos  
 » regards vers cet ancien Temple , su-

\* Suprà modum autem Mater mirabilis &  
 bonorum memoriâ digna , quæ pereuntes sep-  
 tem Filios , sub unius diei tempore conspiciens ,  
 bono animo ferebat , propter spem quam in  
 Deum habebat. II. Mach. VII. v. 20.

» perbe monument du néant des gran-  
» deurs humaines. Je sçais , ma chère  
» Sœur , je sçais que , prête à vous im-  
» moler à votre Dieu , déjà toute pé-  
» ntrée de sa grace & de la force  
» qu'elle inspire , vous frémissiez à la  
» seule pensée de vous arracher pour  
» toujours des bras d'un Père si cher à  
» votre tendresse ; vous avez voulu que  
» votre retraite vous laissât l'heureuse  
» occasion de jouir quelquefois de la  
» vue de ce Père si digne d'être aimé.  
» Ah ! n'en doutez point , ces sentimens  
» si légitimes & si tendres , c'est la  
» grace d'un Dieu qui les excitoit en  
» vous ; ce Dieu de bonté qui vous  
» avoit déjà choisie pour être sa plus  
» auguste victime , a consommé sur  
» vous ses miséricordes , en vous dé-  
» signant encore le désert où vous de-  
» viez dresser l'Autel de votre sacri-  
» fice. Quel autre lieu pouvoit vous at-  
» tester d'une manière aussi sensible  
» l'illusion & la vanité de ce monde  
» dont vous vous êtes exilée pour tou-  
» jours ! Quoi de plus propre à soute-  
» nir votre foi , que de vous transpor-  
» ter dans ces demeures souterraines ,

» où tant de Rois , jadis si puissans &  
 » si redoutés , ne sont plus qu'un vain  
 » amas de cendre & de poussière ! Une  
 » voix , plus éloquente que la nôtre ,  
 » sort du fond de leurs tombeaux ; &  
 » vous dit que cette gloire mondaine ,  
 » dont l'éclat nous éblouit , n'est qu'une  
 » lueur trompeuse que le souffle de la  
 » mort fait bientôt évanouir. »

Ce Discours , Monsieur , est un des meilleurs que je connoisse dans ce genre. Il remplit parfaitement , à mon gré , ce que le Public étoit en droit d'attendre , dans cette circonstance éclatante , des talens de M. l'Evêque de Senlis , dont il avoit conçu la plus haute & la plus juste idée d'après l'Oraison Funèbre de *Marie-Amélie de Saxe* , Reine d'Espagne , prononcée par le même Prélat dans l'Eglise de Paris le neuf Juillet mil sept cens soixante un ; je vous en rendis compte dans le temps \* ; elle se trouve chez le même Libraire *Aug. Mart. Lottin*.

\* Voyez l'*Année Littéraire* 1761 , Tome IV , page 339.

*Compliment à MADAME LOUISE-  
MARIE DE FRANCE , par M.  
l'Abbé Coger , Recteur de l'Université.*

Je ne puis mieux placer ce Compliment qu'à la suite du Discours dont je viens de vous rendre compte. La Procession de l'Université de Paris étoit allée le 7 Octobre 1771 à l'Eglise des Carmélites de la rue Saint Jacques; le quinze du même mois , dernier jour de l'Octave de Saint *Denys* & le premier de l'Octave de Sainte *Thérèse* , M. l'Abbé Coger Professeur d'Eloquence au Collège Mazarin , & nouvellement élu Recteur , après avoir célébré la Messe dans l'Eglise des Religieuses Carmélites de la ville de Saint Denys , eut l'honneur d'adresser ce petit Discours à MADAME LOUISE-MARIE DE FRANCE , dite *Sœur Thérèse de Saint Augustin*.

M A D A M E ,

C'est la Religion qui conduit ici mes

pas. La première Université du Monde Chrétien vient de rendre au Seigneur dans la Capitale des actions de graces solennelles pour les merveilles qu'il opère en vous. Si la distance des lieux ne se fût opposée à l'ardeur de nos desirs, avec quel empressement nous serions venus en foule dans cette heureuse retraite admirer de plus près le grand spectacle que vous donnez au Monde, aux Anges & aux Hommes !

Choisi depuis quelques jours pour présider à la plus sçavante des Compagnies, & pour veiller sur une jeunesse nombreuse qui doit être la gloire & la consolation de notre auguste Monarque, je viens implorer ici pour les Maîtres & pour les Disciples la protection de l'Apôtre des Gaules & celle de votre Sainte Fondatrice. Je viens supplier le Tout - Puissant d'arrêter la main de l'homme ennemi \*, de détour-

\* Il est un homme aux extrémités de la France, qui semble avoir pris à tâche la destruction du Christianisme, & dont les écrits ont peut-être fait plus de mal que ceux de *Calvin* & de *Luther*. Ceux-ci conservoient du

## § 10 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

ner de dessus les jeunes plantes confiées à nos soins le souffle empoisonné de l'irreligion qui désole depuis long-temps l'héritage du Père de Famille.

A la vue de ces écrivains audacieux , conjurés contre le Seigneur & contre son Christ , combien de fois ai je mêlé mes pleurs à ceux du digne Prélat \* qui gouverne ce Diocèse avec tant de sagesse ! Combien de fois ai-je déposé ma douleur & mes allarmes dans le sein de ceux qui aiment véritablement l'Eglise & la Patrie \*\* !

moins les principaux fondemens de la Religion Chrétienne ; celui-là travaille ( mais vainement par bonheur ) à la rendre odieuse & ridicule.

\* On sçait que M. l'Abbé *Coger* , à la sollicitation de M. l'Archevêque de Paris , a travaillé sur plusieurs écrits dans lesquels le Trône & l'Autel étoient également attaqués.

\*\* Il a pareillement présenté à M. l'Archevêque de Reims , Président à la dernière Assemblée du Clergé , une suite d'assertions attentatoires à la Religion & aux Souverains , contenues dans les nouveaux ouvrages de nos Incrédules , lesquelles ont été mises sous les yeux de Sa Majesté. Doit-on s'étonner après cela de

Du haut de la montagne sainte que vous habitez, M A D A M E , vous pouvez , en continuant , comme *Moïse* , d'élever vos mains , faire descendre le secours céleste sur les Israélites qui combattent dans la plaine , & partager avec eux le fruit de la victoire. De notre côté, nous prierons l'Eternel de confirmer en vous les prodiges de sa grace , & nous ne cesserons d'unir nos vœux aux vôtres pour la conservation d'un Monarque chéri , qui tous les jours se plaît à répandre sur son Université de nouveaux bienfaits.

MADAME LOUISE a témoigné la plus grande satisfaction de ce petit Discours. Après avoir dit à M. le Recteur les choses les plus obligeantes , & l'avoir chargé de remercier de sa part l'Université , elle a daigné ajouter avec une simplicité noble , ingénieuse & touchante : *L'Université étoit auparavant ma sœur aînée ; aujourd'hui je ne suis plus que Sœur Thérèse de Saint-Augustin.*

la persécution que lui ont suscitée les faux Philosophes , dont il a dévoilé la perfidie & la frénésie ?



### 312 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

#### *Sur la Profession de MADAME LOUISE.*

##### *Stances.*

Ces *Stances* sont de M. Tanevor Censeur Royal , de l'Académie de Nancy , &c, qui jouit de cette estime générale qu'obtiennent, tôt ou tard , malgré l'injustice des hommes , les mœurs honnêtes & les travaux utiles , & qui , dans une heureuse vieillesse , sans ennemis , sans remords & sans regrets , recueille ce doux fruit de la vertu réunie au talent.

Le Sceptre dans la main , assise sous un dais ,  
LOUISE eût pu d'un trône exercer sa puissance ;  
D'une pauvre cellule elle fait son palais ,  
Et , loin de commander , vit dans l'obéissance :

De la sainte parole elle aime à se nourrir ;  
Préceptes & conseils , son amour veut tout  
suivre :

Au sein de la splendeur elle eût appris à vivre ,  
Dans un sombre réduit elle apprend à mourir.

Que

Que cette étude est chère à son ame ravie !  
 C'est le fruit précieux d'un magnanime effort.  
 Plus d'éclat , tout s'éteint , tout fuit. Mais cette  
 mort

Est le germe sacré d'une immortelle vie.

Cour brillante , à ses yeux votre faste n'est  
 rien :

Spectacles , vains plaisirs , rien en vous ne l'appelle.

Son sacrifice est grand: la Sagesse Eternelle  
 Pour l'en dédommager , lui présente le sien.

Elle vient d'acquérir une double naissance;  
 Elle est fille à la fois de France & du Carmel.  
 La Terre veut en vain la disputer au Ciel ;  
 Vers le souverain bien tout son amour s'élance.

Ce n'est jamais qu'aux yeux d'un Monde séducteur

Qu'en son obscurité le Cloître nous abaisse;  
 Ici l'ame Chrétienne immolant la grandeur ,  
 Connoît un plus haut rang que celui de Princesse.

314 **L'ANNÉE LITTÉRAIRE**

A la flamme d'*Elie* allumant son flambeau ;  
& pleine de l'esprit de ce divin Prophète ,  
**LOUIS** est pour *Thérèse* un triomphe nou-  
veau ,

Et fera de *Thérèse* une image parfaite.

Je suis , &c.

*A Paris , ce 26 Décembre 1771*

---

**LETTRE XV.**

*Les Sacrifices de l'Amour , ou Lettres de  
la Vicomtesse de Senanges au Cheva-  
lier de Versenay ; deux volumes in-  
8° d'environ 300 pages chacun ; par  
M. Dorat ; à Paris chez Delalain  
Libraire rue de la Comédie Française.*

Madame de *Senanges* , unie au Vi-  
comte de ce nom par ses parens, qui ne  
s'étoient point donné la peine de con-  
sultier son cœur , eut à souffrir tout ce  
qu'une femme jeune , belle , sensible ,

douce , honnête , peut endurer d'un homme jaloux , dur , violent , intraitable , plein d'amour-propre & de férocité. Enfin , après sept années de mauvais traitemens , la Vicomtesse , d'accord avec son insociable mari , le quitte & vient demeurer à Paris chez un oncle qui l'aimoit. Au milieu des fêtes & des éloges que le monde lui prodigue , elle distingue un jeune homme de qualité , agréable , bien fait , décent , réservé , dégouté du vain tourbillon & des plaisirs vuides. Cette disposition étoit précisément celle de la Vicomtesse ; il lui falloit un cœur qui l'aimât sincèrement & qu'elle pût aimer. Le Chevalier *de Versenay* se présente , fait sa cour , soupire , s'enhardit à déclarer sa passion dans une lettre qui devient l'époque de toutes les autres. Madame *de Senanges* traite l'amour avec beaucoup d'esprit & de légèreté , ne promet que de l'attachement & de l'amitié. Le Chevalier s'impatiente , écrit à un Baron de ses amis qui doit connoître le cœur de son amante. Celui ci lui fait une très-belle réponse pour le détourner de son dessein. Je vous invite à la

ire, Monsieur, elle est vraie, pressante,  
 instructive & philosophique. Le jeune  
 homme n'en tient compte ; la passion  
 l'emporte ; il réplique à son ami. « Il n'est  
 » plus temps ; mon secret m'est échappé ;  
 » j'aimois, je l'ai dit, & j'aime da-  
 » vantage..... L'excès de la passion fait  
 » tout supporter ; la mienne ne connoît  
 » ni conseil, ni frein. Je ne sçais si les  
 » pressentimens de mon cœur me trom-  
 » pent, mais l'avenir ne m'effraye pas.  
 » Quoique vous disiez, Madame de  
 » Senanges peut devenir sensible. Si  
 » jamais..... Ah, Dieu, avec cet ef-  
 » poir il n'est rien que je ne sur-  
 » monte..... Qu'elle est belle Madame  
 » de Senanges ! Quelle ame ! Je ne puis  
 » prononcer son nom sans une émotion,  
 » un trouble, un frémissement univer-  
 » sel. Ce nom répond à mon cœur. Ah,  
 » Baron, votre calme ne vaut pas mon  
 » désordre : je le préfère à tout, & si  
 » l'on m'offroit une suite de longs jours  
 » paisibles & sereins ou un seul de  
 » bonheur, c'est à dire, un seul où  
 » je serois aimé, je n'aurois plus qu'un  
 » jour à vivre. »  
 Madame de Senanges s'attendrit in-

sensiblement ; elle a même pris sur elle de dire *je vous aime*, & d'accorder les marques d'un attachement tendre qui peuvent s'allier avec le soin de sa gloire. Les amans se croient heureux ; mais la jalousie vient répandre son venin sur cette union si douce & si innocente. Une certaine Madame d'Ency, jolie, intrigante, ambitieuse, méchante, que le Chevalier aimoit avant de connoître sa nouvelle conquête, indignée de se voir supplantée, fait son possible pour le brouiller avec la Vicomtesse ; elle y réussit en partie. Madame de Senanges refuse sa porte à Versenay qui se désespère, & se croit abandonné dans un Marquis que Madame de Senanges reçoit pour se venger de ses prétendues infidélités. Ce Marquis écrit au Chevalier une lettre d'excellent persiflage. Il faut, pour en bien comprendre le sens, sçavoir que le Chevalier de Versenay, ne sçachant comment rappeler la tendresse de son amante, s'étoit avisé de lui faire remettre la copie d'une autre lettre très-plaisante que le Marquis lui avoit écrite sur les femmes, & dans laquelle il les dé-

chiroit impitoyablement » Je ne fçais  
» quel attrait , Chevalier , me ramène  
» toujours à toi quand j'ai quelque  
» bonheur à te confier. Tu te rappelles  
» peut-être une certaine lettre que je  
» t'écrivois il y a quelques mois ; elle  
» fit un bruit , un scandale ; on se l'ar-  
» rachoit : j'en ai moi - même distri-  
» bué des copies, afin de satisfaire à l'a-  
» vidity des amateurs. Eh bien , il en  
» est tombée une entre les mains de  
» Madame *de Senanges* ; j'ai cru , d'a-  
» près l'inf. xibilité & la dignité de ses  
» mœurs Gauloises , qu'elle pouvoit en  
» être effarouchée. Point du tout ; de-  
» puis certe lecture , elle a redoublé  
» d'intérêt pour moi & me traite mieux  
» que jamais ; elle me piêche un peu ,  
» mais avec tant d'aménité , un organe  
» si doux , qu'elle détruit elle - même  
» tout l'effet de ses sermons. Je crois ,  
» Dieu me pardonne , qu'elle auroit  
» quelqu'envie de me convertir , & tu  
» suivras avec moi , mon cher Che-  
» valier , toutes les gradations de mon  
» bonheur..... Comme tu l'as cultivée ,  
» très - inutilement , il est vrai , mais  
» assez pour la bien connoître , je te

» demanderai quelques instructions  
 » préliminaires. Quand je tombe dans  
 » l'embuscade des honnêtes femmes,  
 » je t'avouerai que je me trouve dans  
 » un pays perdu. Tu m'aideras de tes  
 » conseils; je te crois miraculeux pour  
 » la consultation. »

Cependant les amans se rapprochent;  
 on s'éclaircit; le Marquis avantageux  
 est éconduit, & le Chevalier rentre  
 en grace. Madame *de Senanges* ne peut  
 plus soutenir l'excès de son amour; n'osant  
 en faire voir toute l'ardeur au Chevalier,  
 elle en écrit à une amie. Je ne crois pas  
 qu'il soit possible de peindre la naïveté,  
 la violence & la tendresse de la passion  
 avec plus de vérité. » Mon  
 » amie, il n'y eut jamais d'exemple  
 » d'un amour comme le mien. Ma résistance,  
 mes combats l'ont accru, &  
 » ce penchant si doux que je n'ai pu  
 » vaincre, que rien ne pourra détruire,  
 » que le Ciel condamne peut-être, je  
 » dois le renfermer toujours. Eh pour-  
 » quoi? Seroit-ce donc un crime de dire  
 » à l'objet qui en est digne, *je vous*  
 » *aime*; je suis trop vraie pour le ca-  
 » cher. . . . . Le Chevalier est si hon-



» nête ! oh, oui ; j'en réponds , je suis  
 » sûr de son cœur ; il ne veut qu'être  
 » aimé , il ne seroit pas heureux si j'a-  
 » vois un reproche à me faire , & d'ail-  
 » leurs s'il osoit... si jamais.... Il cesse-  
 » roit d'être dangereux pour moi.....  
 » Combien je l'aime , & que j'aurois de  
 » plaisir à le lui dire ! Son bonheur m'é-  
 » lèveroit au dessus de moi-même. Con-  
 » cevez ce que je souffre lorsque son  
 » silence , les soupirs , les yeux me  
 » peignent la tristesse , & qu'il me faut  
 » contraindre jusqu'à l'expression des  
 » miens. Toujours prête à me trahir ,  
 » toujours craignant d'avoir trop dit , &  
 » plus malheureuse de n'en pas dire  
 » assez , mon cœur se déchire , je suis  
 » toute à l'amour , & je lui parle d'a-  
 » mitié ! Il s'en va désespéré , me laisse  
 » plus à plaindre que lui , & me croit in-  
 » sensible. Ah ! j'avois raison de redou-  
 » ter le moment où je cesserois de l'être.  
 » tre. »

Après un souper délicieux en tête  
 à tête dans un bosquet qui est au bas de  
 l'appartement de Madame de Senanges ,  
 & où l'amour ne s'étoit rien permis , la  
 Vicomtesse se retire ; le Chevalier qu'on

croioit si sage & si Platonicien , se cache dans les jardins , gagne les fenêtres qui sont au rez de chaussée , entre dans la chambre , s'abandonne au délire de la passion , & veut abuser du sommeil de Madame de Senanges. Elle se réveille , accable l'amant audacieux de mépris & de reproches , & , sans en rien dire à personne , va cacher au fond d'un de ses châteaux son désespoir & sa tendresse trahie. La maladie dangereuse de l'oncle chez lequel elle demuroit à Paris la rappelle à ses côtés ; l'amie de la Vicomtesse vient la voir. Au moment qu'elles sont ensemble arrive une lettre du Chevalier ; Mad. de Senanges défend à son amie de la lire ; mais le lendemain on écrit à cette amie. » Eh » bien , suis-je assez foible , suis je assez » malheureuse ? Je ne puis voir même » son écriture sans être émue jusqu'au » fond de l'ame. Je voulois aller chez » vous ce matin ; mais à peine suis je » remise du trouble dont vous avez été » témoin..... Qu'est-ce donc qu'il vous » écrivoit , le perfide ! Que peut-il » avoir à vous dire ? Que je m'en veux » de vous avoir imposé silence quand

» vous étiez prête à me parler ! Falloit-  
» il m'en croire ? Vous étiez bien sûre  
» du plaisir que vous m'auriez fait en  
» bravant une défense , douloureuse à  
» mon cœur , & qui devoit être inter-  
» prêtée par le vôtre. Mon amie , je  
» l'aime plus que jamais ; ces lieux où  
» je l'ai vu si souvent à mes pieds ,  
» cette chambre , témoin de son crime  
» & de sa soumission tout ensemble ,  
» ce jardin où je me suis égarée tant de  
» fois en rêvant à lui : tous ces objets  
» qui m'environnent ne me retracent  
» que son image ; tout m'invite à l'a-  
» dorer ; tout prend la voix pour le dé-  
» fendre..... Ses traits sont altérés, dit-  
» on , & c'est mon ouvrage ; qu'on ! ces  
» traits charmans , si bien gravés dans  
» mon cœur , le chagrin les a flétris , &  
» j'en suis la cause , & j'hésite à lui par-  
» donner , à le voir !.... Le cruel , il ne  
» m'a pas écrit , je ne l'ai point apper-  
» çu..... » On conçoit qu'après cette  
lettre la paix se fait , mais à des condi-  
tions sévères , dictées par la vertu & ga-  
ranties par la médiatrice. Le Vicomte  
*de Senanges*, informé par la jalouse d'*Ercy*  
de tout ce qui se passe , paroît aux yeux

de la Vicomtesse , attaque l'amant un soir dans la rue , le blesse & obtient une lettre de cachet pour faire enfermer sa femme dans un Couvent à vingt lieues de Paris. On devine bien que le Chevalier découvre la retraite ; il s'adresse au Jardinier de la maison qui lui fait parler à Madame *de Senanges* qui paroît à une fenêtre ; ce Jardinier se charge de leur faire tenir leurs lettres réciproques. Le Vicomte fait à la chasse une chute , dont il meurt. Voici sa dernière lettre qui peint d'une manière attendrissante une ame sombre & terrible.

» Peut-être ne serai-je plus quand vous  
 » recevrez ma lettre. Je bénis mon tré-  
 » pas ; il termine vos maux. Tout votre  
 » crime est de n'avoir pu m'aimer ; tout  
 » mon malheur , de n'avoir pu supporter  
 » votre haine. J'avois de l'emportement  
 » à proportion de votre indifférence ; la  
 » nature nous justifie tous deux , & m'ab-  
 » soute en vous délivrant de moi. Je me  
 » ranime pour vous rendre justice ; j'em-  
 » ploie mes derniers soupirs à solliciter  
 » la fin de votre servitude. Puissent ces  
 » mots , tracés d'une main mourante ,  
 » déposer contre votre tyran & vous servir.

### 324 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» d'apologie ! Tous mes vices venoient  
» de la chaleur de mon sang.... La mort  
» les glace... »

Voilà le dénouement ; les amans libres s'unissent après un intervalle de deux ans que l'amour accorde à la bienfaisance. Le Chevalier , au comble de ses vœux , fait part au Baron son ami de son bonheur. » Le deux siècles se  
» sont écoulés , c'en est fait , cher Ba-  
» ron , nous sommes unis , elle est  
» à moi..... C'est hier que le Ciel a reçu  
» notre serment.... Que cette cérémonie  
» m'a paru auguste & riante ! Comme  
» nos malheurs étoient devenus publics ,  
» il falloit bien qu'on s'intéressât à leur  
» terme ; il sembloit qu'une fête , qui n'é-  
» toit que pour Mad. de Versenay & pour  
» moi , fût celle de tous. J'entendois  
» dire autour de nous , qu'elle est belle !  
» Qu'il est heureux ! J'attachois sur elle  
» des yeux enivrés d'amour ; les siens  
» baissés avec décence laissoient échap-  
» per quelques rayons de la joie la  
» plus pure ; son émotion l'embellif-  
» soit encore. Combien il est doux d'a-  
» vouer son bonheur à l'univers , & de  
» voir justifier son choix par le suffrage

» unanime !.... Nous partons dans huit  
 » jours. Ma femme , ma maîtresse ,  
 » celle que j'idolâtre plus que jamais ,  
 » vous mènera son amie ; nous passerons  
 » avec vous le plus beau mois de l'an-  
 » née : préparez vos berceaux ; que vos  
 » parterres s'émaillent & se parfument  
 » pour la recevoir ; je vous présenterai  
 » dans sa seule personne , la vertu , les  
 » graces , l'amour & l'amitié. »

Les Lettres détachées que je viens de vous citer , Monsieur , & que j'ai liées à l'intrigue du Roman , ne vous donneront point une idée complète de l'ouvrage ; il faut le lire entièrement pour voir la marche de la passion qu'il n'est pas possible de suivre sans prendre le plus vif intérêt aux différentes situations des deux amans qui méritent d'être heureux. Il m'a paru que les lettres de *Madame de Senanges* sont mieux faites & mieux senties que celles du Chevalier ; on y trouve cette chaleur , cette naïveté , cette rapidité , ces interruptions , ces passages brusques d'un sentiment à l'autre , qui attachent vivement , cette mollesse & cette élégance qui touchent plus que le ton fastueux de la philosophie du jour.

Le Chevalier a peut-être trop d'esprit ; quelquefois il raisonne où il ne falloit que peindre ; il dépendoit assurément de l'auteur d'égaliser les styles. Je pense qu'en travaillant davantage ou moins les lettres de Madame de Senanges , il a voulu faire hommage à un sexe , en général plus éloquent que le nôtre , parce qu'il a plus d'âme. Cette uniformité de billets est artistement coupée par des lettres d'une ironie perfide & cruelle ; elles vous amuseront beaucoup, Mr , & vous avouerez que dans ces morceaux l'auteur est vraiment original. On y retrouve sa manière, cette fleur d'aménité, cette légèreté de style , cette touche pittoresque & saillante , qui caractérisent ses autres écrits. Il lui est échappé quelques expressions , dont pourroient s'autoriser de jeunes écrivains déjà portés par le goût du siècle à se faire un style entortillé , précieux , & quelquefois très-roide : par exemple , des qualités *dont je ne vous soupçonne pas* ; & cette métaphore peu naturelle , *l'âge viril devore l'appas de la célébrité* ; & cette phrase où Madame de Senanges invite le Chevalier à un repas champêtre ,

*nous n'y regretterons point l'art , nous y  
appartiendrons plus au sentiment.....  
Une ame reposée des orages.....* Un hom-  
me qui me rend service & qui a l'air  
de l'obligé. J'ai été étonné de trouver  
*alcove délicieux* au masculin après les  
vers d'un de ces grands écrivains qui  
ont fixé le génie de notre Langue: J

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée ,  
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.

Dit-on un *roc que je gravis* ? L'Académie Françoise, dans son Dictionnaire, décide qu'il faut dire *contre lequel je gravis*, &c, &c ? Malgré ces taches légères, ce nouvel ouvrage de M. Dorat lui feroit une réputation s'il n'en avoit pas une. Au reste, à l'exception d'un ou de deux endroits trop libres, ce Roman pourroit être mis entre les mains des jeunes personnes qui ont atteint ces jours orageux où le volcan des passions donne à l'ame des secousses violentes. Un coup d'œil attentif sur les troubles & les inquiétudes auxquelles expose l'amour le plus délicat, & , si l'on peut le dire, le plus légitime, doit nécessairement produire les plus fortes impres-



sions sur le cœur & l'esprit des jeunes lectrices , & les engager à fuir plutôt qu'à tenter un combat, d'où l'on rapporte toujours quelques blessures dangereuses. Il est une autre classe pour laquelle les leçons que l'auteur enveloppe d'ingénieuses fictions, doivent être de la plus grande utilité. Je parle de ces âmes honnêtes , pleines de décence & de vertu , mais qu'un caractère doux & sensible entraîne vers la tendresse. Un premier mouvement involontaire ne détruit point les droits de l'honneur. On peut aimer , mais faire des *Sacrifices à l'Amour* , & se contenter du tribut du cœur. Voilà , Monsieur , le précepte important que M. *Dorat* établit dans les *Lettres de Madame de Senanges* , qui, par cette seule vûe morale , doivent être distinguées de la foule des compositions de ce genre.

Elles sont précédées de quelques *Idées sur les Romans* , qui ne sont ni assez neuves , ni assez approfondies ; mais elles ont quelque chose de piquant par l'esprit épigrammatique , rapide & léger qui les assaisonne , & qui les fait lire avec beaucoup de plaisir. Vous ai-

mettez sur-tout ce morceau qui les termine. „ Ce que j'ose me promettre , dit „ M. Dorat, c'est que , si je ne trouve „ point grâces devant quelques Critiques „ sévères , je serai consolé par ces juges „ plus indulgens , qui cherchent moins „ dans un ouvrage les grâces de l'exécution que l'esprit général qui l'a dicté ! „ Combien je m'applaudirai sur-tout „ si le mien peut exciter le déchaînement de ces petits *Aristarques* si „ vains , si réjouissans , qui ont toute „ la témérité de l'enfance , & tout l'orgueil de la Médiocrité ; qui se croient „ appelés à relever le goût chancelant „ & à maintenir dans l'Europe une „ sorte de discipline littéraire ; qui , „ en méditant sur leurs propres ouvrages , ont peine à concevoir

Comment l'esprit humain peut aller jusques-là,

„ & dont quelques bonnes ames encouragent le ridicule pour l'amusement & le plaisir des gens raisonnables. „

A la suite des *Lettres de Madame de Senanges* se trouve un *Supplément à la grande édition des Œuvres de M. Dorat*

Ce *Supplément* contient quelques pièces fugitives , des *Réflexions sur la Poësie* , judicieuse & dans les bons principes ; une fort belle Ode dont le sujet est *La Poësie* , des *Stances sur la mort d'un ami* , une autre Ode intitulée *L'Or* , une troisième *Le Malheur* ; enfin , une *Lettre d'un Philosophe* , moitié sérieuse , moitié bouffonne , dans laquelle on donne au Poëme de *La Peinture* de M. le Mierre des éloges qui paroîtront outrés , quoique ce Poëme en mérite assurément.

*Guide des Lettres.*

Cet ouvrage , nécessaire à tous ceux qui sont en commerce de lettres parut en 1765 ; je crois que je vous l'annonçai dans sa nouveauté ; mais vous me fçauvez gré de vous en rappeler le souvenir , qui peut-être est effacé de votre mémoire. C'est un petit *in 4°* d'environ 80 pages qui est gravé en entier , afin que l'on distingue plus facilement les villes sur lesquelles on veut faire des recherches. Ce volume contient l'ordre général du départ & de l'arrivée des

Courriers des Postes dans toutes les principales villes de France ; par ce moyen on peut aisément connoître, en quelque ville que l'on se trouve, les jours & les heures du départ & de l'arrivée des lettres au lieu de leurs destinations. L'auteur de ce Répertoire commode est M. *Guyot*, le même qui nous a donné le *Dictionnaire des Postes*, dont l'utilité est si généralement reconnue. Le *Guide des Lettres* est un supplément indispensable à ce *Dictionnaire*. Malgré le travail qu'a demandé la combinaison des tables qui composent ce *Guide* & la dépense que la gravure a occasionnée, l'auteur l'a mis au prix modique de six livres broché, & de sept livres dix sols relié. J'oubliois de vous faire observer, pour vous donner une idée juste du mérite de ce ouvrage, que Mrs les Intendans & Administrateurs Généraux des Postes en ont été très-contents, & ont permis qu'il leur fût présenté. Il se vend chez le sieur *Guyot*, parent de l'auteur, tenant la seule Manufacture d'Encre appelée de *la Petite Vertu*, rue du Mouton vis-à-vis le Saint Esprit, Place de Grève à Paris.

*Encre Indélébile.*

La Manufacture d'Encre du sieur *Guyot*, établie & connue depuis près de deux cens ans, est la seule en France & même en Europe dans laquelle se compose l'Encre indélébile, qualité importante pour la conservation des archives & des actes publics, d'où dépendent la sûreté des biens & des titres des familles. Outre cette Encre indélébile, le Sieur *Guyot* compose toutes sortes d'Encres liquides, noires, sans dépôts, sans fleurs ni champignons. Il en fait aussi en poudre & de toutes sortes de couleurs pour l'écriture, pour les plans & pour les dessins; il tient encore des Encres de la Chine en tablettes. Toutes ces Encres se débitent en tonneaux, barils & bouteilles de toutes grandeurs; les Encres de couleur & sympathiques se débitent en bouteilles de verre blanc, depuis dix sols jusqu'à six livres, suivant leurs qualités, leurs couleurs & la grandeur des bouteilles. L'Encre en poudre est en paquets d'une livre, d'une demi-livre & d'un quarteron. La ma-

nière de la convertir en liquide est prompte & facile. Le cachet de l'auteur & le prix sont imprimés sur chaque paquet; elle se vend quatre francs la livre; une livre suffit pour faire quatre pintes d'Encre, mesure de Paris.

Le Sieur *Guyot* avertit le Public que les Bureaux établis dans les différens quartiers de Paris pour la distribution desdites Encres, ne la débitent qu'en bouteilles, de pinte, chopine, & demi septier, cachetées avec des étiquettes gravées, sur lesquelles sont des fleurs de lys aux quatre coins, signés *Guyot* avec paraphe; les débitans ne peuvent la vendre autrement; ils ont à leurs portes un tableau portant cette inscription: *Entre de la Petite Vertu composée par le Sieur Guyot.*

Les personnes qui voudront tenir un Bureau de distribution de ces Encres, & en tirer pour les Isles ou les pais étrangers, pourront écrire audit Sieur *Guyot*, qui leur enverra les prix & les conventions qu'il fait avec tous les correspondans. L'on ne scauroit trop prévenir le Public que, malgré les Sen-

334 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

tences & les Arrêts du Parlement rendus contre nombre de contrefacteurs des Encre du Sr Guyot, il y en a toujours qui prennent le nom de la *Petite Ver-tu* ou quelque autre relatif, qui donnent à leur Encre le caractère d'indélébilité, sans avoir jamais eu aucune connoissance des drogues nécessaires pour cette qualité essentielle, qui mettent sur leurs enseignes & au devant de leurs maisons, pour mieux en imposer au Public, *Manufacture d'Encre*, pour un demi-muid ou tout au plus un muid d'Encre qu'ils débitent par an.

*Les Spectacles de Paris ou Calendrier Historique & Chronologique des Théâtres, pour l'Année 1772; un petit in-12 d'environ 200 pages.*

Il y a vingt ans, Monsieur, que ce Calendrier a paru pour la première fois; & c'est ici la vingt unième partie de ce Répertoire; il est composé de quelques anecdotes, d'un catalogue de toutes les pièces restées au Théâtre dans

les différens Spectacles; des noms de tous les auteurs vivans qui ont travaillé dans le genre dramatique, & de la liste de leurs ouvrages. On y a joint les demeures des principaux Acteurs, Danseurs, Musiciens & autres personnes employées aux Spectacles.

Dans les anecdotes théâtrales de cette vingt-unième Partie, il y en a deux ou trois que je vous rapporterai. » Mlle » *Dumesnil* ayant joué supérieurement » le rôle de *Mérope* dans la nouveauté » de la Tragédie de ce nom, M. de » *Fontenelle* dit avec son air *doucereux* » & *précieux* : les représentations de » *Mérope* ont fait beaucoup d'honneur » à M. de *Voltaire*, & l'impression à » Mlle *Dumesnil*. » Ce que c'est que les faiseurs d'Almanachs ! Trouvez-vous, Monsieur, qu'il y ait quelque chose de *doucereux* & de *précieux* dans ce mot de M. de *Fontenelle* ? Je vous avoue que je n'y vois que beaucoup d'esprit, de finesse, de précision & de vérité.

Un Acteur, nommé *Roufflet*, après avoir débuté en 1740 par le rôle de *Mithridate* sur le Théâtre François,



336 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE:*

passa sur celui de l'Opéra - Comique. Il reparut en 1752 dans le même rôle à la Comédie Française, & se voyant en butte à la mauvaise humeur du Public, il s'avança sur le bord de la scène pour le haranguer. Un plaisant du Parterre lui répondit par ces deux vers de *Mithridate* qu'il venoit de jouer :

Prince, quelques raisons que vous puissiez nous  
dire,

Votre devoir ici n'a point dû vous conduire.

*Ce Calendrier des Théâtres*, depuis le premier qui a paru jusqu'à celui de cette année, se vend à Paris chez la veuve Dachezne Libraire rue S. Jacques. La Collection entière de ces Almanachs peut être regardée comme l'Histoire de l'Opéra, de la Comédie Française & de la Comédie Italienne. Toutes les variations qu'ont éprouvées ces différens Spectacles pendant vingt-un ans y sont marquées à mesure qu'elles sont arrivées.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 28 Décembre 1771.*

LETTRE

## LETTRE XV.

*De l'utilité de joindre à l'étude de l'Architecture celle des Sciences & des Arts qui lui sont relatifs.*

**J**E vous annonçai dernièrement, Monsieur, pour le 18 Novembre 1771 l'ouverture des Leçons d'Architecture de M. *Blondel*. Elle se fit, en effet, ce jour là, & , comme j'aime beaucoup cet Art, dont j'ai suivi plusieurs Cours chez ce sçavant Professeur, je me rendis à son Ecole le jour indiqué, pour entendre le Discours qui devoit précéder ses Leçons, & qui vient de paroître imprimé; c'est une Brochure in-8° qui se vend chez la veuve *Desaint* Libraire rue du Foin Saint Jacques. J'en ai été si satisfait que vous me sçauvez gré de vous en rendre compte.

M. *Blondel*, après avoir donné une idée de ce que l'on doit entendre par l'Architecture proprement dite, & fait

voir l'étendue des connoissances nécessaires à l'Architecte, parcourt tous les genres de talens qui sont du ressort de cette profession. L'habile Professeur, non-seulement exige l'étude particulière des trois branches qui constituent l'Architecture, c'est-à-dire, *construction, distribution, décoration*; mais il prouve d'une manière incontestable à ses Elèves, combien il leur est important d'acquiescer la science des Mathématiques, l'étude du Dessin dans différens genres, l'art de modèler, celui de faire des Reliefs, les connoissances élémentaires de l'Architecture Militaire & Navale, la coupe des pierres, &c. Chacun de ces objets est traité, en particulier, dans cette Brochure avec beaucoup d'ordre & de clarté. Vous me dispenserez, Monsieur, de suivre des détails qui doivent être lus dans l'ouvrage même; je vais vous rapporter seulement quelques traits pris au hasard, mais qui suffiront pour vous donner une idée du style de l'auteur & de son amour pour les progrès d'un Art qu'il professe depuis trente années avec autant de goût que de succès. Qu'on ne s'imagine pas, dit Mon-

« *sieur Blondel*, qu'on deviendra un  
 « habile Architecte si l'on apprend  
 « l'Architecture par découverte &  
 « les Arts qui y ont rapport, pour le  
 « seul plaisir de changer d'objet: sans  
 « doute il est nécessaire de varier le  
 « genre de ses études; la variété met  
 « en mouvement l'esprit & l'imagina-  
 « tion de l'Artiste; le changement de  
 « travail semble rendre à son génie  
 « épuisé une nouvelle vigueur; mais  
 « il est bon que cette diversité d'occu-  
 « pations ramène au but qu'on se pro-  
 « pose. On peut bien passer du Calcul  
 « au Dessin, de celui-ci à la Perspec-  
 « tive, revnir à l'Ornement, aux  
 « Passages; on peut vouloir rendre une  
 « Vue qui donne aux autres une idée  
 « du projet dont on s'occupe. Après  
 « cette étude sédentaire on peut aller  
 « visiter quelque édifice analogue à son  
 « travail, de la ville passer à la cam-  
 « pagne, & s'associer un ou plusieurs  
 « émules pour se procurer l'occasion  
 « d'y discuter sur le lieu les différentes  
 « beautés de l'Art réunies au spectacle  
 « de la Nature; de retour, il est encore  
 « bon de fréquenter les ateliers des Art-

## 340 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» tistes célèbres pour y voir leurs chefs-  
» d'œuvre , & y conférer avec eux ;  
» ensuite se transporter aux diffé-  
» rens bâtimens qu'on élève dans la  
» Capitale ; aux uns , pour descendre  
» dans les souterrains , en examiner les  
» fondations , les empâtemens & les  
» différentes espèces de voutes ; aux  
» autres , la forme des combles , les  
» écoulemens de leurs eaux , les tra-  
» vées des planchers , les pans de bois ;  
» à ceux-ci , pour rendre compte  
» des détails de la menuiserie , des  
» stucs , des ouvrages en plâtre , des  
» différentes espèces de peinture d'im-  
» pression ; à ceux-là , de la perfec-  
» tion de la Sculpture , de l'effet des  
» glaces , de l'arrangement des meu-  
» bles ; dans tous enfin , pour y pren-  
» dre des idées , y faire des notes ,  
» y dessiner les parties les plus inté-  
» ressantes & les plus relatives à ses  
» besoins. Après ce travail utile , il  
» convient de se recueillir dans le si-  
» lence du cabinet pour méditer sur  
» tous ces objets ; on doit ouvrir de  
» nouveau les recueils des Auteurs qui  
» ont traité de ces différentes parties ,

» pour s'y pénétrer du génie des plus  
 » grands Maîtres. Lors de ses délasser-  
 » mens mêmes, il faut faire enforte  
 » que tout ce qu'on remarque tourne  
 » au profit de l'Art. Dans les promena-  
 » des on peut méditer sur les produc-  
 » tions régulières & admirables du cé-  
 » lèbre *le Nôtre*, & sur les compo-  
 » sitions ingénieuses & pittoresques de  
 » *Dufresny*; dans les cercles on peut  
 » acquérir le goût des ornemens qui  
 » décorent les appartemens où l'on se  
 » tient rassemblé; en visitant les gens  
 » du monde, admirer la réunion des  
 » beaux-Arts qui se trouvent répandus  
 » dans leurs demeures; avec ses égaux,  
 » l'habitude de l'élocution; aux specta-  
 » cles, dans nos fêtes, dans nos fes-  
 » tins, au bal même, on apprend à se  
 » familiariser avec les productions du  
 » génie. L'effet des lumières, la magie  
 » de la peinture, l'éclat d'une décora-  
 » tion théâtrale; tout intéresse, tout inf-  
 » truit. Dans les environs des Cités,  
 » l'inspection des lieux champêtres  
 » fertilise l'imagination, agrandit, dé-  
 » veloppe les idées; on y examine la  
 » situation, la disposition des lieux; on

on s'instruit avec le Propriétaire sur les  
 convenances & les commodités rela-  
 tives à son usage , & sur celles des  
 personnes qui sont à son service ; on  
 parcourt d'un œil avide les environs ;  
 on revient s'instruire encore avec le  
 Receveur de ses domaines ; on entre  
 avec le Fontainier dans des bosquets  
 charmans que les eaux jaillissantes  
 embellissent encore , & l'on se rap-  
 pelle la théorie du jardinage de *le*  
*Blond* ; avec le Jardinier on parcourt  
 l'orangerie , les serres chaudes , les  
 potagers où les préceptes de *la* *Quin-*  
*tinie* sont observés avec soin. On  
 passe ensuite dans les différentes bas-  
 ses - cours ; on en examine les divers  
 départemens ; enfin , on revient au  
 principal corps de logis , où , au mi-  
 lieu d'une société aimable & choisie ,  
 on acquiert toutes les connoissances  
 préliminaires qui dans la suite amèn-  
 ent l'Architecte à tirer parti des oc-  
 casions qui se présentent à lui pour  
 élever des bâtimens salubres , com-  
 modes & agréables.

» C'est par le desir de s'instruire , c'est  
 par un examen continuel & réfléchir,

„ c'est avec la passion de devenir un  
 „ Architecte de mérite , qu'on s'éclaire  
 „ avec tous & en tout temps ; autre-  
 „ ment , que pouvoir espérer d'un jeune  
 „ homme abandonné à lui-même , qui  
 „ se contente d'effleurer les premiers  
 „ élémens de l'Art , qui le plus sou-  
 „ vent n'a qu'une éducation négligée ,  
 „ qui quelquefois même est sans lettres  
 „ & sans principes ; de ces jeunes gens en  
 „ un mot , qui , cédant à l'occasion , se  
 „ trouvent sans *Minerve* ; qui ignorant  
 „ la plupart des connoissances qui tien-  
 „ nent à l'éducation , ne s'en annoncent  
 „ cependant pas moins pour des êtres  
 „ importants , parce qu'à l'ombre de  
 „ quelques dehors heureux & d'un  
 „ débit assez intéressant , on les prend  
 „ pour des oracles ; erreur néanmoins  
 „ dont on revient bientôt , en apperce-  
 „ vant l'artifice auquel ils doivent leur  
 „ prétendu mérite. Mais laissons der-  
 „ rière nous ces Artistes superficiels : nos  
 „ conseils ne s'adressent ici qu'à ceux  
 „ qui desireront un jour honorer leur pa-  
 „ trie par des ouvrages célèbres , & par  
 „ là atteindre les Architectes de la  
 „ France dont les chefs d'œuvre égalent



» les entreprises des plus grands maî-  
 » tres qu'ont produits la Grèce & l'Ita-  
 » lie. Nous ne parlons qu'à ceux qui ,  
 » non contents de s'instruire par une lec-  
 » ture continuelle & réfléchie dans les  
 » Livres qui traitent des Beaux-Arts en  
 » général , & en particulier de l'Arch-  
 » tecture , ont encore recours aux Au-  
 » teurs qui peuvent leur apprendre tout  
 » ce qu'il convient qu'ils sçachent de  
 » l'histoire des Nations policées & des  
 » peuples où les Arts ont été en vigueur ;  
 » qui dans la Littérature saisissent tout  
 » ce qui peut contribuer à leur orner la  
 » mémoire & à leur inspirer le désir de  
 » s'instruire de plus en plus ; à ceux en-  
 » fin qui, jusques dans leurs momens de  
 » loisir , parcourent les ouvrages d'es-  
 » prit , & ne négligent pas même tout  
 » ce qui n'a pour objet que l'agrément ;  
 » persuadés , qu'il leur est également es-  
 » sentiel , en devenant des hommes  
 » utiles , de joindre à beaucoup de ta-  
 » lent une éducation cultivée. »

Après ces réflexions judicieuses , M.  
*Blondel* reprend l'analyse raisonnée de  
 toutes les parties des Beaux-Arts dépen-  
 dantes de l'Architecture dont il n'avoit pré-

cédemment exposé que les premières notions. Il termine cette analyse par recommander à ses Elèves l'amour de la lecture. Je vais vous transcrire ici ce morceau très-intéressant qui termine son Discours. » La lecture , a dit » quelque part un de nos Auteurs mo- » dernes , fait partie du devoir de l'hon- » nête homme ; il faut lire pour s'inf- » truire , se consoler & se corriger. L'o- » racle , dit il , qui ordonna de consulter » les morts , parla sans doute des Li- » vres. Dans l'Architecture on doit » donc regarder la lecture comme le » seul moyen de se nourrir de l'esprit » des bons Auteurs , puisque , sans par- » ler de l'Histoire qui est indispensable » pour faire un choix judicieux des at- » tributs qu'il est souvent nécessaire de » répandre dans la décoration des bâti- » mens , si l'on n'a pas soin de s'orner » la mémoire des meilleures produc- » tions des Artistes , on ne produit » guères que des compositions froides , » monotones & dépourvues des grâces » dont la décoration est susceptible. Sans » l'amour de l'étude , on ne sçauroit » puiser dans les sources les vrais pré-

**346 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

» ceptes de l'Architecture , ni acquis  
» les élémens de la Physique , de l'Hif-  
» toire Naturelle , de la Géographie ;  
» ceux de la Sculpture , de la Peinture &  
» du Jardinage ; autant de nouvelles  
» connoissances inséparables des talens  
» de l'Architecte , au moins par induc-  
» tion. Sans les Belles-Lettres, il ne peut  
» faire aucun progrès dans la partie de  
» l'élocution qui lui devient essentielle  
» pour conférer avec les Grands , les  
» Sçavans , les hommes du monde. Par  
» l'étude des Belles-Lettres, l'Eloquence  
» de la chaire , le Barreau , le Théâtre  
» même , l'éclaireront sur une infinité  
» d'objets relatifs à son Art ; par leur se-  
» cours il parviendra à une correspon-  
» dance honorable avec le Potentat , le  
» Prélat , le Magistrat. D'un travail sui-  
» vi & pénible veut-il passer à des études  
» moins sérieuses ? La Littérature lui ou-  
» vre ses trésors ; elle lui offre tantôt  
» d'excellentes Dissertations , tantôt des  
» Critiques saines. De la Politique , de  
» la connoissance des loix , il passe à la  
» vie des grands hommes ; les ouvrages  
» dramatiques , les Romans mêmes lui  
» développent les idées , lui fournissent

» matière à réfléchir. Persuadé qu'on ar-  
 » rive aux Sciences , aux Lettres , aux  
 » Arts par le même chemin , en médi-  
 » tant la marche qu'ont suivie les hom-  
 » mes de génie dans tous les genres de  
 » talens , il s'approprie tout ce qui a rap-  
 » port à ses besoins ; il fait des notes ,  
 » des extraits , & se familiarise avec l'art  
 » d'écrire ; enfin ce travail devient pour  
 » lui un véritable agrément , & il par-  
 » vient à préférer un jour l'étude à la  
 » futilité des plaisirs bruyans & tumultueux. » J'invite nos jeunes auteurs eux-mêmes à lire cette excellente Dissertation. Presque tout ce que M. *Blondel* dit de l'Architecture peut s'appliquer à la Littérature. Il n'est point d'Art , qui , pour y réussir , ne demande la connoissance des autres Arts ; la Poësie elle-même , que nos rimeurs & la plupart des gens du monde regardent comme frivole , exige beaucoup de sçavoir. Mais l'ignorance est le partage de ce siècle de Bel-Esprit & de Philosophie. Aussi quels Poëtes avons nous !

A la suite de ce Discours & dans la même Brochure , sont imprimées plu-

seurs observations particulières sur diverses parties de l'Architecture. Ces Observations furent rendues publiques par le Professeur le jour de l'ouverture de ses leçons. Je les ai entendues & lues depuis avec plaisir, & je pense qu'elles vous en feront aussi, si vous acquérez ce petit ouvrage que l'auteur a fait mettre au plus bas prix \* pour en rendre la communication plus facile aux Elèves. Vous trouverez encore, à la fin de cette Brochure, l'ordre des Leçons particulières que M. *Blondel* donne dans son Bureau aux Elèves qui lui sont confiés, & à qui les Leçons publiques du Louvre servent de récapitulation. Dans l'ordre de ces Leçons, il a placé l'énumération & les noms des Professeurs qui le secondent dans son travail ; par là vous jugerez aisément du zèle infatigable de l'Auteur, & du soin qu'il continue de prendre pour les jeunes Citoyens & les Etrangers qui lui sont adressés pour acquérir les connoissances de l'Architecture & des Beaux-Arts qui lui sont relatifs.

\* Cette Brochure de 80 pages ne coûte que 28 sols.

*Remerciement des Elèves de l'Institution  
de la jeune Noblesse à MADAME  
LA COMTESSE DE PROVENCE, à  
l'occasion de trois jours de congé dont  
elle les a gratifiés.*

Je vous ai parlé, Monsieur, de cette  
Institution où la jeune Noblesse est éle-  
vée avec tant de soin. Les vers de ces  
Messieurs vous paroîtront agréables ;  
mais la Lettre qu'ils m'ont fait l'hon-  
neur de m'écrire en me les envoyant ,  
ne vous fera pas moins de plaisir.

Prenez la plume ou plutôt la trom-  
pette, hâtez vous, Monsieur, d'annon-  
cer au Parnasse l'accroissement de ses ri-  
chesses & de sa gloire. Nous sommes  
ici dix-huit Poètes , tout fraîchement  
éclos, les uns âgés de dix ans, les au-  
tres de douze, tous en un mot aussi  
mûrs, aussi sensés que le requièrent la

sagesse & la dignité de notre nouvelle profession. C'est par l'éloge des Gracès qu'ont débuté nos Muses; ainsi que vous le verrez par les vers ci-joints, présentés à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, quelques jours avant son départ de la Muette. Nous ne pensions point du tout à gratifier le Public de cet essai de nos talens. Contens de nos propres suffrages, nous nous étions résignés (comme une infinité de nos confrères) à nous admirer nous-mêmes en secret. Mais à quelles importunités, à quelles séductions ne sont pas exposés les grands génies? Ils ont beau faire, il faut qu'en dépit d'eux-mêmes ils subissent l'admiration de leur siècle. On trahit leur timide réserve, on les vole, on les persécute, & c'est presque toujours quelque ami barbare qui les livre au supplice de la presse! Voilà précisément la tyrannie que vient d'éprouver notre humilité poétique. Des personnes

*de goût* ( cela va sans dire ) nous ont fait un crime irrémissible du larcin que nous faisons à l'univers ; si bien donc , Monsieur , que , pour la décharge de notre conscience , nous nous sommes enfin déterminés à vous envoyer nos très-aimables vers , que vous ne manquerez sûrement pas d'accueillir dans votre Journal avec de magnifiques éloges ; nous vous le demandons du moins avec la modestie & la décence ordinaires aux Beaux Esprits.

Nous avons l'honneur d'être , &c ,

Monsieur ,

Vos très humbles & très obéissans serviteurs , le Marquis de *Galard* , le Baron de *Gauville* , le Marquis de *Montpezat* , le Comte de *Durfort* , le Comte de *Cugnac* , &c , &c.

De l'Institution de la jeune Noblesse vis-à-vis la Grille des Champs Elysées , ce 23 Décembre 1771.



352 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Eh, quoi ! jeune & belle PRINCESSE,  
 Jusques sur nos amusemens,  
 Vous portez vos soins bienfaisans ;  
 Et notre sort vous intéresse !  
 Daignez couronner vos présens ;  
 Et qu'un arrêt de votre ALTESSE  
 Nous fasse goûter plus long-temps  
 Le doux plaisir de la paresse.  
 Nous prierons, en votre faveur,  
 Les Dieux, amis de la jeunesse,  
 Le Sommeil, si plein de douceur !  
 L'Appétit, notre heureux partage ;  
 L'Amour même ! Il est de notre âge  
 Ah ! qu'il conserve son image,  
 Qu'il veille sur votre beauté ;  
 Qu'il la sauve à jamais des traces  
 De ce fléau si redouté  
 Qui vient de respecter vos graces ;  
 Enfin, que la nuit & le jour  
 Ce Dieu caressant vous visite ;  
 Et tendrement vous sollicite  
 De nous donner un autre Amour.  
 PRINCESSE, à notre impatience  
 Accordez ce bienfait nouveau ;  
 Écoutez les vœux de la France,  
 Elle vous présente un berceau.  
 Je suis, &c.

*A Paris ce 31 Décembre 1771.*

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

**DANS CE HUITIÈME VOLUME  
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.**

**D**iscours Philosophiques , tirés des  
Livres Saints, avec des Odes Chré-  
tiennes & Philosophiques ; par M.  
de Pompignan , de l'Académie Fran-  
çoise , &c. page 3

PRINCIPES sur la fidélité due aux Rois ,  
extraits de M. Bossuet Evêque de  
Meaux , dans sa Politique tirée de  
l'Ecriture Sainte , & dédiés au Roi ;  
par M. l'Abbé de Villiers , Prêtre &  
Avocat au Parlement. 14

**ÉPÎTRE** *sur les Pédans de société, à M.*

*l'Abbé Ri..... Syndic de la Faculté  
de Théologie, par M. Sélis Profes-  
seur d'Eloquence à Amiens, de l'A-  
cadémie des Sciences & Belles-Lettres  
de la même ville, Docteur ès - Arts  
de l'Université de Paris.*

17

**FUSILS** *qui ne crèvent jamais.*

20

**L'HYGIÈNE** *ou l'Art de conserver la  
Santé : Poème; par Etienne - Louis  
Geoffroy, Parisien, Docteur & an-  
cien Professeur de Médecine de la Fa-  
culté de Paris.*

23

**VOYAGE** *de la Raison en Europe; par  
l'auteur des Lettres Récréatives &  
Morales.*

40

**DISSERTATION** *sur la figure de la Terre,  
où l'on prouve que, d'après les expé-  
riences faites au Pérou & au Cercle*

**DES MATIÈRES. 339**

*Polaire , cette Planète devroit être allongée par les pôles , &c.* 43

*HISTOIRE de l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne , dédiée au Roi ; par M. Targe.* 48

*LA CONNOISSANCE de l'Astronomie rendue aisée & mise à la portée de tout le monde ; par M. l'Abbé Dicquemare.* 66

*ELÉGIES DE PROPERCE , traduites ( en prose ) par M. de Longchamps.* 73

*GÉOGRAPHIE de Virgile , ou Notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce Poète , accompagnée d'une Carte Géographique : par M. Helliez.* 89

*LE BOURRU BIENFAISANT , Comédie en trois Actes & en prose de M. Goldoni.* 97

*HISTOIRE de Saint Maur Abbé de Glanfeuil : par Dom A. J. Ansart , Re-*

<i>ligieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur , &amp; de la Société Littéraire d'Arras.</i>	119
<b>LETTRE</b> <i>sur Ce qui plaît , adressée à l'au- teur de ces Feuilles.</i>	133
<b>MAGASIN</b> <i>du sieur Compigné.</i>	143
<b>HISTOIRE</b> <i>Naturelle, Générale &amp; particu- lière , avec la Description du Cabinet du Roi. Tome XVII in-4°. Des Oi- seaux , Tome II.</i>	148
<b>COURS</b> <i>de Physique Expérimentale.</i>	166
<b>HISTOIRE</b> <i>de la rivalité de la France &amp; del' Angleterre ; par M. Gaillard , de l'Académie Françoisse &amp; de l'Acadè- mie des Inscriptions &amp; Belles-Lettres.</i>	167
<b>LA FAUSSE STATUE</b> , <i>Comédie en un Acte en prose.</i>	184
<b>LE SENS PROPRE</b> <i>des Psaumes de Da- vid , exposé brièvement dans une in- terprétation suivie , avec le sujet de chaque Pseume.</i>	190

<b>DES MATIÈRES.</b>	<b>357</b>
<b>NOUVEAU DICTIONNAIRE Historique ,</b> <i>&amp;c.</i>	<b>193</b>
<b>IMITATION en vers François d'un endroit</b> <i>choisi du Poëme Anglois de M. Smart</i> <i>sur l'Eternité de Dieu.</i>	<b>204</b>
<b>SECONDE LETTRE sur les Sujets des Prix</b> <i>Académiques.</i>	<b>192</b>
<b>IMITATION en vers François d'un Frag-</b> <i>ment de Lucilius.</i>	<b>213</b>
<b>CAUSES amusantes &amp; connues ; Tome II.</b>	<b>217</b>
<b>EXTRAITS d'un Eloge de Fénelon , com-</b> <i>posé par M. l'Abbé Potet , Profes-</i> <i>seur au Collège Mazarin.</i>	<b>232</b>
<b>PORTRAIT de Fénelon , gravé par M.</b> <i>Savart, d'après Joseph Vivien</i>	<b>241</b>
<b>DEUX DISCOURS Latins , non imprimés</b> <i>qui ont remporté le Prix de Maître-ès-</i> <i>Arts en l'Université de Paris ; par M.</i> <i>Guérault , de Rouen , Docteur Ag-</i> <i>grégé de l'Université pour les Hautes</i>	

<i>Humanités , demeurant au Collège d'Harcourt.</i>	243
<i>REMARQUES Grammaticales sur l'Aspi- ration &amp; la Nazalité.</i>	267
<i>GALERIE POETIQUE , renfermant , en plusieurs Parties de cinquante Planches chacune , une suite de sujets gravés à l'eau forte , dans lesquels on présente aux yeux les différens tableaux qu'of- fre à l'esprit la lecture des plus beaux Poèmes anciens &amp; modernes ; avec une courte explication en vers de cha- cun des sujets , &amp; une espèce de Glose contenant l'analyse des Poèmes , des éclaircissemens sur l'Histoire , la My- thologie , la Géographie des différens âges , &amp;c.</i>	268
<i>L'AVEUGLE qui refuse de voir.</i>	276
<i>AVIS aux Amateurs d'une Ecriture belle &amp; correcte.</i>	284
<i>ETRENNES d'un père à ses Enfans , ou Almanach du premier âge,</i>	286

DES MATIÈRES 359

ALMANACH des Rendez-Vous. 288

DISCOURS prononcé le Mardi 1 Octobre  
1771 en l'Eglise des Religieuses Car-  
mélites de Saint Denys, pour la Cé-  
rémonie de la prise du Voile de Profes-  
sion de MADAME LOUISE-MARIE  
DE FRANCE; par Messire Arma-  
de Roquelaure, Evêque de Senlis,  
premier Aumônier du Roi, Conseil-  
ler d'Etat Ordinaire, & l'un des Qua-  
rante de l'Académie Française. 289

COMPLIMENT à MADAME LOUISE-  
MARIE DE FRANCE, par M.  
l'Abbé Coger, Recteur de l'Université.  
308

SUR LA PROFESSION de MADAME  
LOUISE. Stances. 312

LES SACRIFIQUES DE L'AMOUR, ou Let-  
tres de la Vicomtesse de Senanges au  
Chevalier de Versenay, 314

GUIDE DES LETTRES. 330



360      T A B L E , &c.

ENCRE Indélébile.

332

LES SPECTACLES DE PARIS , ou *Calendrier Historique & Chronologique des Théâtres , pour l'Année 1772.* 334

DE L'UTILITÉ de joindre à l'étude de l'Architecture celle des Sciences & des Arts qui lui sont relatifs. 337.

REMERCIEMENT des Elèves de l'Institution de la jeune Noblesse à S. A. R. MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE , à l'occasion de trois jours de congé dont elle les a gratifiés. 349

Fin de la Table des Matières de ce huitième & dernier volume de l'Année Littéraire 1771.

